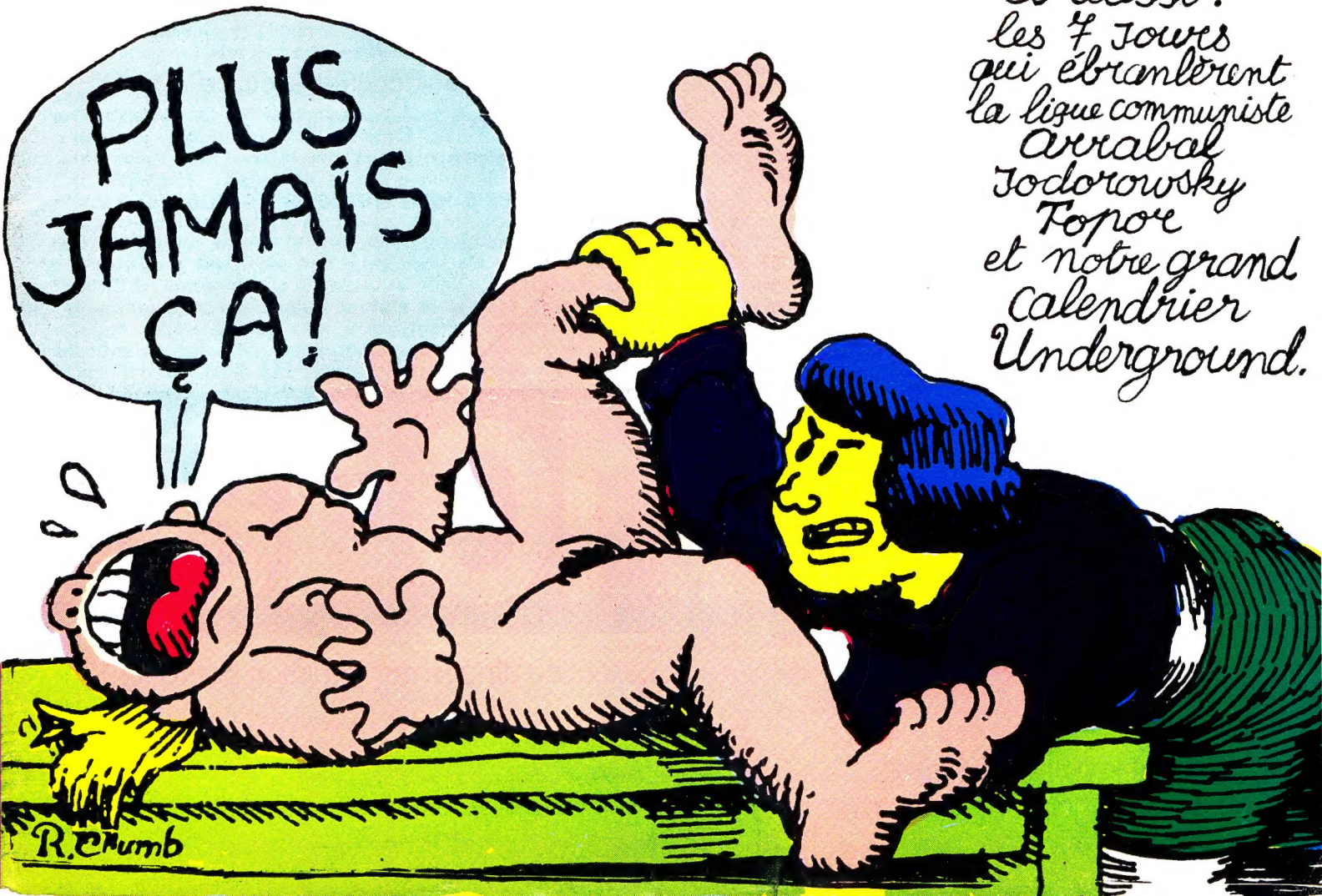
ACTUEL

nova press

NUMÉRO 36 - mensuel
OCTOBRE - NOVEMBRE 1973 4F.

L'AVORTEMENT MILITANT

et aussi :
les 7 jours qui ébranlèrent la ligue communiste
Arrabal
Jodorowsky
Topor
et notre grand calendrier Underground.



arrabal le panique

bailly, buin, sautreau, velter de la déception pure, manifeste froid

bataille ma mère

bataille madame edwarda, le mort, histoire de l'œil

bejart mathilde

bory ombre vive, cinéma III

breton martinique charmeuse de serpents

breton la clé des champs

castoriadis la société bureaucratique

chandler lettres

chapsal les écrivains en personne

chevallier théâtre comique du moyen âge

cohen les perdants magnifiques

colloque de cerisy artaud

colloque de cerisy bataille

copi théâtre

darien l'épaulette

deleuze logique du sens

demarcy éléments d'une sociologie du spectacle

dylan tarantula

ehni babylone vous y étiez, nue parmi les bananiers.

enzensberger culture ou mise en condition

ewers mandragore

flora tristan vie, œuvres mêlées

gombrowicz ferdydurke

guérin de l'oncle tom aux panthères

janvier pour samuel beckett

jaulin gens du soi, gens de l'autre

jimenez adorno, art, idéologie et théorie de l'art

klotz les innommables

korsch, mattick, pannekoek, ruhle, wagner, la contre-révolution bureaucratique

kramer allen ginsberg

kriegel le pain et les roses

lawrence éros et les chiens

london martin eden

london les temps maudits

london le talon de fer

london les vagabonds du rail

luxemburg introduction à l'économie politique

lyotard dérive à partir de marx et freud

marx/engels la chine

miller lettres à anaïs nin

miller jours tranquilles à clichy

ollier la mise en scène

ortigues œdipe africain

oyono chemin d'europe

pelieu tatouages mentholés et cartouches d'aube

rezvani la voie de l'amérique

ribemont-dessaignes déjà jadis

salmon la terreur noire

samuel écologie, détente ou catastrophe

scaduto bob dylan

soljenitsyne zacharie l'escarcelle

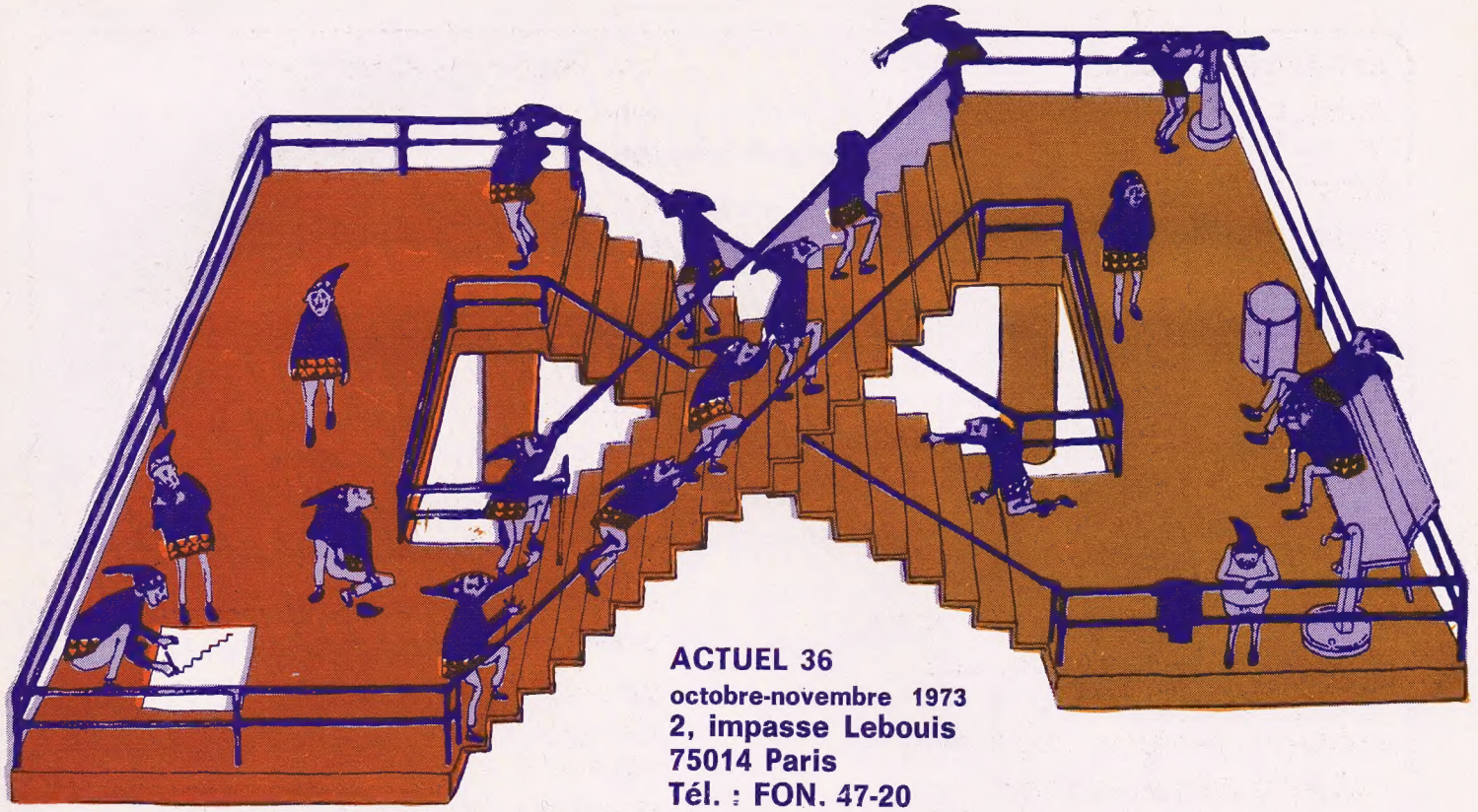
sternberg le cœur froid

todd les paumés

wormser-migot l'ère des camps

janvier-juillet 73

collection dirigée par christian bourgois



ACTUEL 36
octobre-novembre 1973
2, impasse Lebouis
75014 Paris
Tél. : FON. 47-20

Ce n'est pas facile de vous faire une surprise : nous voulions dès cette rentrée sortir en quinzomadaire, voire en hebdomadaire, un grand format nourri par l'actualité et l'agressivité. Pour l'instant, les forces, l'argent, les hommes et les femmes nous ont manqués. Nous y pensons toujours et nous y reviendrons.

De toute façon, ACTUEL abandonne dès ce numéro les grands dossiers dont nous avons fait le tour les années précédentes : libération sexuelle, drogue, route, armée, traditions populaires... Les articles seront plus courts — un événement, une révolte ou un scandale. Et puis le CALENDRIER (pages 38 à 43) : nous voulons vous donner désormais — au moins sur les deux premières semaines suivant notre parution — un maximum d'informations sur toutes les manifestations, cinéma, théâtre, musique, festivals, politique, bals, etc. Nous avons besoin de votre aide : à Paris, surtout en banlieue et en province, envoyez-nous la date et le lieu précis de chaque manifestation que vous pouvez repérer, avec un mot d'explication ou de critique. N'oubliez pas que pour être utilisable une information doit nous parvenir une bonne dizaine de jours avant notre parution. Même chose pour le courrier des lecteurs : là aussi nous avons besoin d'informations précises sur ce qui se passe autour de vous et dont la presse officielle ne parle pas.

Nous continuerons à publier des avis contradictoires, excédés par les sectarismes rangés ou contestataires. L'article sur l'avortement a suscité un grand débat dans une rédaction partagée (voir p. 4), le texte sur l'ex-Ligue communiste (p. 15) manifeste une sympathie compréhensive pour cet ex-mouvement, alors que plus loin nous disons bien du mal du livre de Michel Field... Sans parler de ce général que nous avons rencontré (p. 20).

Attention : LE PROCHAIN NUMERO PARAITRA LE JEUDI 22 NOVEMBRE. Rappelez-vous : il y a encore des gens qui lisent ACTUEL mais ne l'achètent pas. Nous n'avons guère d'argent, la vie augmente, faites augmenter les ventes et les abonnements en conséquence. On pourra finir d'installer le chauffage avant l'hiver.

Actuel

Rédaction :
Jean-François Bizot
Michel-Antoine Burnier
Jean-Pierre Lentin
Léon Mercadet
Patrick Rambaud
Jean-François Reuterre
Jean-Paul Ribes
Marcelle Thorsen
Secrétariat de rédaction :
Claudine Maugendre
Maquette :
Claudine Maugendre
Christine Moran
Jean Rouzaud

Ont participé à ce numéro :
Paul Alessandrini
Richard Belfer
Averell Daix
Yves Frémion
Gilles Février
Antoine Gleizes
Hugues Hénique
Jean-Louis Hue
Philippe Hupp
Martine Keïta
Patrick Labes
Hyma la Hyène
Albert Le Duc
Musta Miri
Jean-Paul Naury
Jo Ohanessian
Alain Pacadis
Hélène Pépée
Didier Sandman

Administration :
Jocy

Publicité :
Patrick Zerbib

Composition :
« Au Manuscrit »

Photogravure, montage offset :
Rototechnic-offset

Tirage :
Rototechnic-offset
Edicis

Diffusion :
N.M.P.P.

sommaire

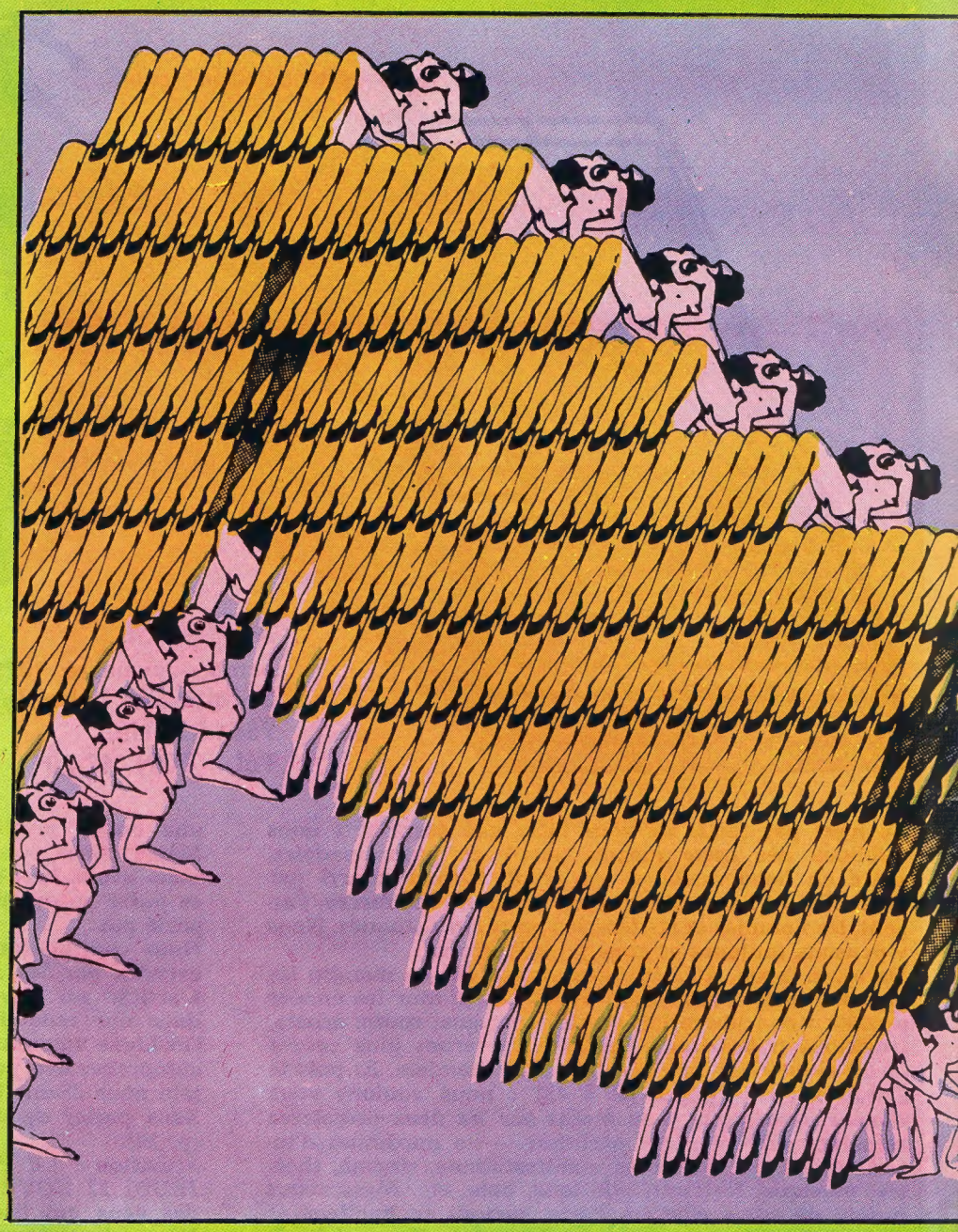
Avortement	4
Où en est ?	9
B.D. Jo	14
Ligue Communiste	15
Général Buis	20
Musique noire	22
Petits articles	26 - 34
Les deux Suisses	35
Calendrier	38
Mosik	44
Cinéma	46
Livres	48
B.D. Crumb	51
Petites annonces	59
Panique !	66
B.D. Masse	80

Actuel est membre de l'Underground Press Syndicate : pas de copyright pour les journaux de la nouvelle presse.
Directeur de la Publication : Jean-François Bizot.
Ce numéro a été tiré à 90.000 exemplaires.

La Rédaction n'est pas responsable des manuscrits tachés, échangés ou brûlés.

AVORTEMENT

A QUOI ASPIRENT ELLES ?

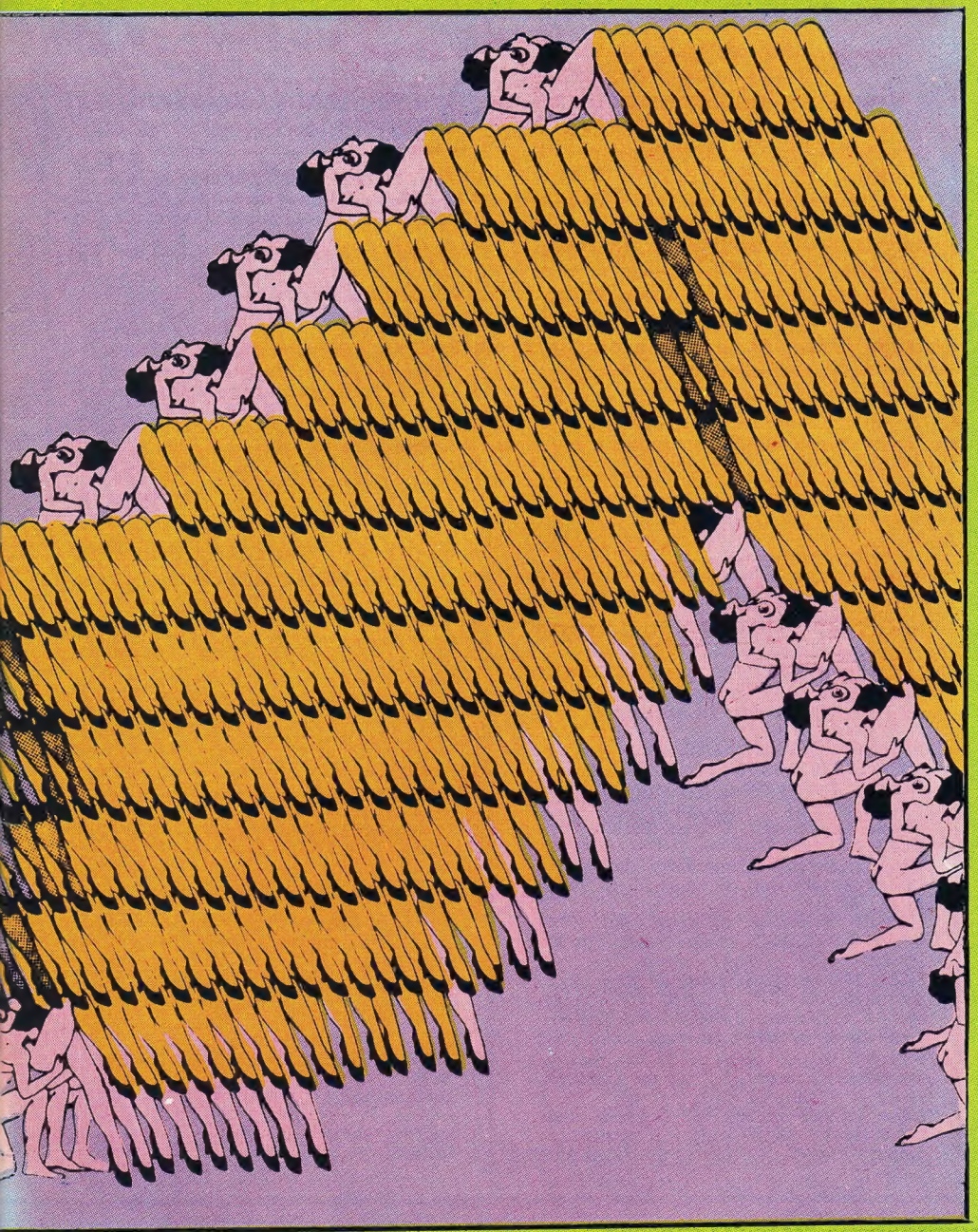


Ce devrait être la fin des aiguilles à tricoter, des sondes et des curetages à vif : l'avortement selon la méthode de Karman — par aspiration — rend à jamais inutiles les douteuses chirurgies de la clandestinité ou des cliniques anglaises. L'opération est simple et peu coûteuse, les risques physiques presque nuls.

Depuis six mois dans bien des villes françaises, de nombreux groupes ont décidé de contourner la loi et d'organiser eux-mêmes l'avortement par aspiration. Pour la plupart, ce ne sont pas des médecins : des hommes et des femmes dans un esprit militant, qui refusent tout trafic financier. Ils expliquent que les femmes doivent pouvoir participer à leur propre avortement, dans leur propre milieu, et échapper ainsi à la tracasserie méprisante d'un corps médical français souvent conservateur. De là un premier débat. Dans un pays qui comme la France connaît 700 000 avortements par an depuis près d'un siècle, il est certain que la généralisation de la méthode Karman — même avec des non-médecins — réduirait considérablement les dangers et les souffrances. Est-il pour autant souhaitable que dans l'avenir l'intervention ait systématiquement lieu hors de tout milieu hospitalier ? En soi l'opération est bénigne. Mais en cas d'accident cardiaque — imprévisible —, d'erreur, d'improvisation irresponsable chez un groupe incontrôlé ? Il faudra bien en discuter, et ce n'est pas à l'idéologie de trancher.

Deuxième problème : l'avortement n'est pas une méthode de contraception. Qu'il soit plus facile et moins périlleux ne change rien à l'affaire : après une dizaine d'avortements, une femme peut connaître de graves déséquilibres. L'avortement pour l'avortement n'est jamais une fête, et l'interruption de grossesse bouscule un cycle biologique dont le corps humain ne s'est jusqu'ici jamais déshabitué depuis des millénaires. Quelques années de libération sexuelle restent souvent impuissantes au regard d'un choc psychologique qu'il faut apprendre à amortir. La contraception est toujours un combat, d'autant plus important dans cette France retardatrice et mal informée.

Aujourd'hui le gouvernement présente sa loi sur l'avortement. Au pays des majorités U.D.R. et du Parisien Libéré, il en est de plus mauvaises. Celle-ci reste timide, mais elle rendra plus difficiles toutes les répressions, si les médecins ne se raidissent pas dans une attitude réactionnaire, si surtout deux ou trois amendements bien placés n'effacent pas le libéralisme hésitant du texte. Le seul intérêt d'une législa-



tion en cette matière est de limiter la part de la clandestinité, et puisque rien ne dépossèdera les femmes de leur corps et ne les empêchera d'avorter, autant briser par tous les moyens le marché des faiseuses d'anges, des tractations financières et de la douleur.

Les groupes de quartiers et de ville vont plus loin : pour eux, bonne ou mauvaise, ce n'est pas la loi qui importe mais la pratique médicale confrontée à la vie quotidienne. Ils ont décidé de rendre leurs adresses publiques. Certaines de ces adresses avaient déjà figuré dans quelques tracts ou journaux, d'autres sont inédites. Aujourd'hui les groupes ont décidé d'agir ouvertement. Une société qui vit chaque jour l'avortement et se le cache à soi-même comme une addition de drames individuels est une société malade, ou imbécile. **Actuel**

A six heures et demie, Claude quitte son travail, près de Vitry. A sept heures elle est dans le douzième arrondissement. On l'attend pour un avortement. On : un groupe de femmes du quartier de la Nation. Une permanence se tient tous les samedis dans cet appartement, les avortements ont lieu tantôt là, tantôt au domicile de la femme qui désire avorter, ou bien encore chez « d'anciennes avortées » qui militent maintenant dans le groupe de quartier. Aujourd'hui Claude n'est pas indispensable, elle a plus d'expérience que les autres, c'est tout.

Elle a déjà réalisé une centaine d'avortements selon la méthode Karman. Techniquement simple. Il s'agit d'aspirer le contenu de l'utérus au moyen d'une canule. Dans la pièce, une table. La femme s'y installe. Speculum. Si cela est nécessaire, la dilatation du col de l'utérus sera obtenue par l'introduction de bougies en matière plastique de diamètre croissant, le tout soigneusement stérilisé. Puis la canule, branchée sur un petit aspirateur médical. L'opération est brève, l'aspiration dure à peine cinq minutes, souvent moins. C'est le moment le plus douloureux. Bien contrôlée pourtant, la douleur ne dépasse pas celle de règles difficiles.

Depuis quinze ans ce genre d'opération est pratiqué très largement en Chine, par des infirmières ou des para-médicaux. Il s'est généralisé dans les pays de l'Est. Plus récemment un psychologue de Los Angeles, Karman, améliora encore le système : « j'ai pensé que l'avortement traumatisant, les instruments métalliques, toute cette mise en scène, n'étaient pas une nécessité médicale », raconte-t-il. « Le milieu médical n'accordant pas crédit à cette thèse, j'ai bricolé moi-même des canules en plastique et des seringues pour simplifier l'avortement.

« Les femmes de Los Angeles comprirent l'intérêt de ma méthode. L'aspiration fut pratiquée dans une free-clinic de Los Angeles. Je fus dénoncé et emprisonné. Une manifestation permit ma libération et l'avortement continua à être pratiqué, mais sous un autre nom : l'aspiration menstruelle.

« En effet, lorsqu'une femme a un retard de règles et qu'elle ne désire pas d'enfant, elle ne souhaite que le retour de ses règles. Désormais, d'anciennes avortées et du personnel para-médical ont appris à pratiquer l'aspiration au bout de quelques jours de retard des règles. »

L'essentiel réside donc dans la façon dont l'avortement sera vécu. Certes une formation d'une quinzaine de jours est nécessaire, une pratique rigoureuse de l'asepsie indispensable. Ici, autour de Claude et de ses camarades, on accorde autant d'importance à l'ambiance qui entoure l'acte qu'à l'acte lui-même. Depuis plusieurs jours la fille qui désire avorter a eu le temps de faire connaissance avec le groupe. Ce soir elle dînera sur place, parlera tranquillement de sa décision d'avorter, de ses problèmes, de son travail. Demain elle rencontrera les filles de la permanence dans l'escalier, au marché, redécouvrira des voisines. Son appartement servira à d'autres avortements, elle parlera à son tour à une future avortée, la conseillera, la rassurera.

Claude n'est ni une « bonne sœur rouge », ni à proprement parler une militante. Elle ne veut pas se laisser enfermer dans un rôle. Son but : faire partager une con-

naissance simple à un maximum de femmes. Elle l'a partiellement atteint. Une dizaine de groupes de quartier à Paris, un à Besançon, un autre à Montbéliard, pratiquent des avortements selon la même méthode.

« En décembre 72, nous avons appris à faire des avortements auprès d'un groupe de Grenoble. Nous étions quatre filles et un garçon, nous répondions individuellement au maximum de demandes. Puis j'ai rencontré un groupe de femmes du douzième qui se cotisaient pour envoyer les filles en Hollande. Elles avaient déjà demandé à des médecins du G.I.S. (Groupe d'information santé) de venir en faire dans leur quartier, tous se défilaient. Je leur ai dit : Pourquoi ne pas apprendre ? Nous ne sommes pas médecins et pourtant nous en faisons, aucun problème. Nous pensions que notre action prendrait tout son sens dans le cadre d'un quartier, nous voulions garder le contact avec les filles, les revoir, discuter d'autres choses. Je leur ai appris et le groupe a commencé à compter sur lui-même. Je suis allée apprendre à d'autres groupes qui très vite, sortent de la clandestinité, font de la propagande autour d'eux, distribuent des tracts sur les marchés. D'autres encore se sont constitués dans le dix-neuvième, dans le vingtième, à Issy-les-Moulineaux.

« Récemment je suis allée à Besançon, à la demande d'une fille de Lip. La femme d'un délégué C.F.D.T. était enceinte et voulait avorter. Une histoire exemplaire. Elle s'était d'abord adressée à un groupe d'universitaires, le G.A.C., qui n'avait pour toute solution qu'une liste d'adresses en Allemagne. Elle partit, mille kilomètres, pour trouver un médecin qui l'éconduit gentiment.

« A son retour, nous avons fait l'avortement chez elle, presque comme une fête, nullement dramatique en tout cas. La femme déjà mère de deux enfants, ne souffrit pas. Elle suivait l'opération, y participait et rabroua un camarade qui lui demandait toutes les cinq minutes si cela ne lui faisait pas mal. Après des discussions avec plusieurs autres ouvrières, un groupe s'est constitué sur place. »

Dès le début de leur action, Claude et ses camarades se sont trouvées confrontées aux différents mouvements qui militent pour la liberté de l'avortement. Leur assurance étonne. Certains médecins pratiquent la méthode Karman. Partisans de l'avortement libre, ils s'opposent pourtant à ce qu'elle soit livrée aux non-médecins. Préoccupation de santé ou de défense d'un pouvoir ? Leurs arguments : l'accident est inévitable, il finira bien par arriver. Un jour une femme sera victime du « choc », un jour une hémorragie grave se produira. Ce jour-là, l'absence du milieu hospitalier et de ses équipements seront cruellement ressentis. Les plus honnêtes ajoutent cependant que, même pratiquée par des non-médecins, la méthode Karman vaut largement mieux que les charcutages habituels.

D'autres expriment la crainte de voir l'avortement se substituer à la contraception. Claude répond : « Drôle d'idée de croire que les femmes avortent par plaisir. Une bonne contraception est de loin préférable. Nous conseillons sur ce point chaque femme que nous rencontrons. Mais il faut reconnaître aussi qu'il n'y a pas vraiment de bonne contraception, du moins que toute contraception est sujette à des erreurs ou à des refus. Je ne parle pas d'intolérance physique seulement mais d'une sorte d'opposition psychologique, inconsciente parfois, liée à toute la position de la femme dans la société. L'avortement peut être un pis aller, il reste indispensable. Poser le problème dans les groupes de quartier où l'avortement n'est ni un but ni une fin mais un point de départ, discuter franchement de la contraception et de la sexualité, peut être un meilleur moyen de s'en sortir que l'acte médical froid et sans conséquence. »

C'est un peu l'opinion de certains médecins du G.I.S., pour qui l'avenir doit voir la collaboration de médecins et non-médecins. Au cours d'une réunion récente ils ont, dans leur jargon, exprimé leur position : « Il faut démédicaliser la santé, dissocier le savoir technique du pouvoir et pour cela ne pas réserver le savoir à une caste. En ce qui concerne l'avortement, le passage de la

Voici les adresses des groupes qui militent et agissent en faveur de l'avortement libre.

PARIS :

Danièle Sorlut, 48, rue des Francs-Bourgeois, 75003.
Rémi et Marie Jo Bardot, 11, rue du Perré, 75009, 6e étage gauche (mardi, 18 h à 20 h).
Malou Quentrec, 13, rue Biscornet, 75012, 2e étage (samedi, 15 h à 18 h).
Mme Duffaud, 6, rue Le Dantec, esc. L, 5e étage, 75013 (mardi, 17 h - 20 h).
Permanence, 10, rue Daguerre, 75014, 6e étage à droite au fond (mardi 18 h - 20 h).
N Gomez, 80, rue du Moulin-Vert, 75014 2e étage gauche (vendredi, 18 h - 20 h).
Mlac, 4, rue Nicolas-Charlet, 75015 (vendredi, 18 h - 20 h).
Mlle Carteron, 20, place de la Chapelle, 75018, 2e étage à droite (samedi, 15 h - 18 h).
Mlac, 103, rue Manin, escalier D, 5e étage gauche, 75019 (mardi, 17 h - 20 h).
Agnès Fric, 90, bd de Belleville, 75020 (samedi, 15 h - 17 h).

BANLIEUE :

Annie Lemonier, 96, rue Henri-Barbusse, 92 - Colombes (vendredi, 19 h - 21 h).
Mlac, 3, rue Mercheron, 92 - Vanves (samedi, 16 h - 19 h).
Danièle Catherineau, 54, rue du Général-Leclerc, 94 - Sucy-en-Brie.
Nicole Castelman, 8, rue Talma, 91 - Brunoy.
Mlac, 21, avenue de la République, 91 - Massy (mercredi, 10 h - 12 h, jeudi 15 h - 18 h).
Fac de Sciences, bâtiment 405, 91 - Orsay (lundi, 13 h - 15 h, jeudi 17 h 30 - 19 h 30).
Mfpf, Maison pour tous, 24, rue Courdimanche, 91 - Ulis (mardi, 9 h - 11 h).
M.f.p.f., 16, rue J.-J.-Rousseau, 91 - Ste-Geneviève-des-Bois (mardi, 14 h à 16 h).
Lorraine Chemont, 7, rue du Château, 91 - Evry (samedi, 14 h - 17 h).
Mlac, 16, rue Carnot, 91 - Corbeil (mercredi, 18 h - 20 h).
Edith Ousset, 10, place du Commandant-Boucher, 78200 Mantes-la-Jolie (ts les jours à partir de 18 h).
Mlac, 1 bis, rue Louise-Marrotte, Versailles.
Choisir, 53, rue St-Barthélémy, 77 - Melun (samedi, 14 h - 17 h).

PROVINCE :

Choisir, Boîte Postale 16, 06 - Nice.
Jean Vellutini, résidence Le Vendôme, bd de la Fourragère, 13012 Marseille.
Permanence - Cinéma l'Arsenal, place Miollis, 13 - Aix-en-Provence (vendredi, 10 h - 20 h).
Choisir, Annie Houlon, 129, rue Basse, 14000 Caen.
Permanence, 5, rue Samson, 18 - Bourges (samedi, 18 h).
Librairie Parallèle, 24, rue Mejevant, 25 - Besançon (jeudi, 19 h - 20 h).
Salle d'Eclaireuses, Château de Montbéliard, 25 - Montbéliard.
Dr Morot, Maison Médicale de La Monnaie, 26 - Romans.
Mlac, 202, rue de Pessac, 33 - Bordeaux.
Permanence G.I.S., 34, rue Lafaurie-Montbadon, 2e étage, 33 - Bordeaux (mercredi et samedi, 18 - 20 h).
Mlac, B.P. 2108, 34 - Montpellier.
Mfpf, permanence lundi - jeudi, 17 h - 19 h, 10, rue Chaptal, 34 - Montpellier.
Mnef, avenue de l'Odère, 34 - Montpellier (17 h - 19 h).
Permanence, 13, rue St-Michel, 35000 Rennes (jeudi, 18 h à 20 h).
Permanence Choisir, 192, rue Victor-Hugo, 37 - Tours (samedi, de 14 h à 18 h).
Choisir, 36, rue Lesdiguières, 38 - Grenoble.
Planning Familial, 11, rue des Grands-Degrés-St-Louis, 4 - Blois (samedi, de 14 h à 16 h 30).
Planning Familial Centre social, place Mirabeau, Z.U.P. Sud, 41 - Blois (jeudi, de 14 h à 15 h).
Glacs, 51, rue Gonnard, 42 - Saint-Etienne (mardi et vendredi, de 14 h à 20 h).
Permanence : Librairie 71, 29, rue Jean-Jaurès, 44 - Nantes (mercredi, de 17 h à 20 h - samedi, de 14 h à 17 h).
Jullien, 444, cité Radieuse, 44 - Rézé.

Claude Dedours, 1, rue des Pervenches, 45380 La Chapelle-St-Mesmin.
Régine Léger, résidence Jeanne d'Arc, rue Montaigne, bâtiment D, 49 - Angers.
Centre d'Information Sexuelle et de Contraception du Planning Familial, tour 11, 1, rue de Harlem, 54500 Vandœuvres (samedi, de 15 h à 18 h).
Permanence du Planning Familial, Cèdre Bleu, entrée 7 et 9, Haut-du-Lièvre, 54 - Nancy (jeudi, de 14 h à 16 h).
Planning Familial, 98, avenue de la République, 54 - Jarville (ludi, 17 - 19 h et 20 h 30 - 21 h 30).
Librairie Bazar, 1, rue des Veaux, 67 - Strasbourg.
69 - LYON :
Choisir-Mlac, 16, cours Lafayette.
Permanences :
3e arrdt : 4, rue de la Part-Dieu (mardi, 17 h - 20 h).
6e arrdt : 29, rue Robert (mardi, vendredi, 18 h - 20 h).
8e arrdt : 45A-45B, rue Maryse-Bastié (jeudi, 18 h - 20 h).
Croix Rousse, 33, rue René-Leynaud (mercredi, 18 h - 20 h - samedi, 10 h - 22 h).
Choisir, Michèle Fivel-Demoret, 8, avenue de la Plaine, 74 - Annecy.
Choisir ACAC, B.P. 30, tél. : Beltrume 98-25-52, 83 - Toulon.

technique aux non-médecins pose pas mal de problèmes. Du côté des médecins d'abord, qui — du moins pour certains d'entre eux — transmettent leur propre angoisse face à l'acte. Le début de l'action sur l'avortement doit être précédé d'une dédramatisation par les toubibs eux-mêmes. Il faut que nous arrivions à offrir un lieu, une structure qui permette aux malades un échange avec le ou les soignants, médecins ou non-médecins, hors de tout ce qui induit une relation de pouvoir. »

Dans les faits, le G.I.S. et les groupes de quartier ont jusqu'à présent entretenu un dialogue de sourds. « Les médecins du G.I.S. nous ont proposé d'être leurs « intermédiaires », raconte Claude, et nous avons refusé. C'est le système même que nous refusons. Avec les intermédiaires, on retombe sur la division des tâches. Le médecin apporte sa garantie et son savoir mais ne s'occupe pas du reste ; le reste concerne un certain nombre de filles qui discutent, examinent le cas, expliquent. Pour nous au contraire tout le monde doit intervenir et participer, y compris et surtout la fille qui avorte. Nous pensons qu'un médecin, s'il désire s'engager dans ce travail, doit venir dans un groupe de quartier, faire des permanences, et non se limiter à l'acte médical. Pourquoi ? Parce que l'objectif n'est pas seulement de rendre service à des femmes en les avortant. C'est surtout de leur permettre de rompre avec cette attitude à l'égard de leur corps, livré sans contrôle au médecin. C'est évident dans le cas de la douleur : quand la femme participe vraiment et fait elle-même certains gestes utiles au cours de l'avortement — comme placer les bougies — la souffrance diminue. Bien sûr, la douleur a une base objective et ne disparaît pas comme ça, mais ses aspects subjectifs, et l'angoisse, se réduisent considérablement.

« Beaucoup de médecins auxquels nous avons expliqué cela refusent de nous croire et disent : « Un utérus c'est un utérus, on doit forcer pour passer les premières bougies et obtenir la dilatation du col, c'est douloureux, un point c'est tout. » Comment expliquer alors que notre expérience montre le contraire, au point même que nous en arrivions à supprimer la piqûre de valium que nous faisions avant pour décontracter la future avortée ? Ni miracles ni magie. Mais les médecins ont du mal à sortir de leur contexte ; certains nous ont dit franchement : « Moi, si je ne suis pas à l'hôpital, j'ai la trouille. » Tous ne le disent pas mais beaucoup le pensent.

« Parfois le recours à l'hôpital est nécessaire. On peut très bien le déceler à l'avance : si la femme est à plus de dix semaines, présente une malformation, ou a une faiblesse cardiaque. Toutes les filles que nous avons avortées ont consulté un médecin au préalable. Il arrive même que nous les y accompagnions pour exiger un examen complet. Mais trop souvent, le médecin se contente de dire à la fille qu'elle est enceinte. Nous, nous exigeons un diagnostic précis, reposant sur un toucher vaginal et un interrogatoire approfondi. Nous avons besoin de cela pour faire un avortement sans problème. De même nous demandons aux filles de retourner chez le médecin lorsque le col de l'utérus est refermé, une dizaine de jours après. Comme elles ont souvent la trouille d'y aller seules, là aussi on y va à plusieurs. Les discussions ne manquent pas d'intérêt lorsque nous sommes en face du bon docteur qui a proposé une adresse à 2 000 F ou rien du tout. Nous lui disons alors pourquoi nous avons fait l'avortement, et selon quelle méthode ; nous lui demandons de nous exposer à son tour sa position. Mais oui, nous cherchons au maximum à avoir de bons rapports avec les médecins, à collaborer avec eux, simplement, pas n'importe comment.

« Les médecins doivent réapprendre la médecine au contact des gens, en acceptant ce genre de discussions. Un exemple : les antibiotiques. Un médecin ordonnera systématiquement un bombardement d'antibiotiques après toute intervention. Au contraire, nous n'en donnons que s'il y a risque réel. Quel médecin pourrait prétendre avoir le contact que nous avons ? Lui ne reverra sa patiente que huit ou dix jours plus tard.

« Autre chose, le matériel que nous utilisons : nous cherchons systématiquement les moyens d'atténuer la douleur. Par exemple, nous pensons pouvoir bientôt nous servir d'une seule bougie pour la dilatation du col, qui se gonflerait progressivement en insufflant un peu d'eau. Cela peut éviter une souffrance à des dizaines, à des centaines de femmes. Voilà qui nous importe, quand l'essentiel de la recherche médicale se concentre sur des opérations très coûteuses et très sophistiquées, très loin de la vie quotidienne — mais bien sûr très satisfaisantes, voire payantes, pour les médecins. Cela pourrait s'appliquer à de multiples domaines de la médecine.

Les médecins doivent réapprendre la médecine au contact des gens

« Dans le même ordre d'idée, nous avons décidé de faire pression sur les hôpitaux pour qu'ils acceptent certains cas d'avortement, lorsque c'est nécessaire. Nous intervenons à plusieurs, après avoir pris contact si possible avec des travailleurs de l'hôpital. Récemment, à Paris, et avec l'aide d'une section C.F.D.T., nous avons obtenu de plusieurs médecins qu'ils prennent en charge les filles enceintes de plus de dix semaines. Cela évite de les envoyer à l'étranger : à ce stade, on ne peut plus utiliser l'aspirateur, un curetage est indispensable, et cela exige un équipement que nous n'avons pas. »

D'autres questions encore : « Sept cent mille avortements par an, vous n'y suffirez jamais ! Et

puis pourquoi aider l'Etat à assumer la Santé publique ? »

« Nous ne prétendons pas assumer 700 000 avortements ou gérer la misère. Mais il ne faut pas croire que l'abrogation de la loi de 1920 ou une loi plus libérale apporteraient des solutions miracles. Les médecins ne seront jamais tenus de faire des avortements. Beaucoup refuseront, soit par conviction soit parce que, légal et remboursé, l'acte ne présentera même plus d'intérêt financier. Nous ne nous faisons pas d'illusion. On peut changer la loi, cela ne veut pas dire que le corps médical changera. Même si 25 ou 30 % des médecins acceptent d'en faire, ils n'y suffiront pas, à moins d'y passer toutes leurs journées. Comment alors éviter les trafics à 2 000 F ou les voyages à l'étranger ?

« Nous continuerons quoi qu'il en soit. Notre action d'autre part dépasse le problème de l'avortement. Nous voulons faire passer dans les faits l'idée que nous pouvons nous-même intervenir dans ce qui nous concerne. C'est bien sûr très différent de la revendication traditionnelle du « droit à la santé ». Une sorte d'élargissement qualitatif. Nous voulons un contrôle populaire sur la médecine. Nous l'avons expliqué à différents camarades, notamment maoïstes, mais ils ont un peu trop tendance à vouloir autogérer à notre place. En fait nous ne voulons absolument pas nous assimiler à un groupe politique, ni surtout nous laisser enfermer dans l'avortement et la sexualité. Il y a des tas de choses très proches : crèches d'immeubles, interventions sur les loyers, les logements. Déjà les idées naissent, mais nous ne sommes qu'au tout début. »

Et Claude ? Claude qui travaille toute la journée, et qui le soir retrouve son groupe, Claude qui depuis dix mois court toujours d'un endroit à l'autre, d'un problème à l'autre, comment vit-elle cette drôle de vie ?

« Psychologiquement, je crois que le problème est réglé pour moi. Cela ne me traumatise pas de faire un avortement. Evidemment comme toutes les autres filles qui en font, je vais très mal lorsqu'un avortement est mal vécu, lorsqu'une fille souffre. Mais cela m'apporte aussi des tas de choses. Il y a un moment de très grande vérité chez toute femme qui se pose la question de l'avortement, ou elle cherche à s'exprimer comme elle ne le fera peut-être qu'une fois dans sa vie, ou elle a besoin de s'exprimer. Vivre avec les gens ces moments-là, les prolonger, les transformer en possibilité d'action collective, cela représente pour moi quelque chose de très important. »

Jean-Paul Ribes

Dessin de Sylvain Nuccio
Illustrant **Bilbo le Hobbit** de J.-R.-R. Tolkien

C'est en 1937 que J.-R.-R. Tolkien, professeur à l'université d'Oxford, créa le personnage de Bilbo. Les Hobbits sont des sortes de petits lutins pourvus de pantoufles qui leur poussent naturellement aux pieds. Ils vivent en communautés, ignorés des humains, et attentifs à vivre heureux et sans problème. Bilbo le Hobbit **raconte l'histoire d'un de ces petits êtres entraîné par Gandalf le Magicien dans la quête d'un trésor volé, gardé par un dragon.**

Tout d'abord, Tolkien avait pensé écrire une œuvre pour la jeunesse. Mais, passionné par l'univers des Hobbits, il approfondit sans cesse son sujet.

Année après année, il poursuivit la rédaction de leur histoire et, pendant 17 ans, il composa la gigantesque trilogie du Seigneur des Anneaux. **Il alla même jusqu'à recréer une étude philologique du langage des Hobbits et une chronologie détaillée de leur Histoire.**

Depuis quelques années le monde anglo-saxon a découvert ce prodigieux conteur. Bilbo le Hobbit **s'est, à lui seul, vendu à plus de 7 millions d'exemplaires. Des clubs de fanatiques de Tolkien se sont formés dans de nombreuses universités américaines et étudient les livres relatant les aventures des Hobbits comme s'il s'agissait d'ouvrages historiques.**

L'œuvre du Pr Tolkien est encore trop peu connue dans notre pays et j'espère que l'édition de poche de Bilbo va lui permettre d'atteindre enfin le très vaste public à laquelle elle est destinée.

JACQUES SADOUL

P.S. : Konrad Lorenz est actuellement le plus grand expert du monde animal. J'AI LU réédite ce mois-ci son ouvrage capital Il parlait avec les mammifères, les oiseaux et les poissons **qui intéressera tous ceux qui sont passionnés par les problèmes de l'intelligence et de l'instinct des animaux.**

Pour terminer sur une note joyeuse, je vous signale que dans sa chronique « Diagonales » du n° 236 de Fiction, **mon bon ami Alain Dorémieux a qualifié mes chroniques mensuelles d'**Actuel **de « petits sommets de fatuité naïve et d'égomanie galopante ».**

J'AI LU J'AI LU

SCIENCE-FICTION : DE 3,30 A 5,80 F

publicité

OU EN EST...

l'écologie

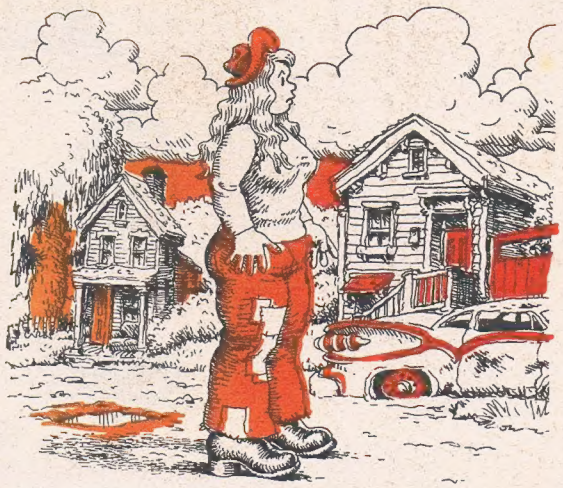
La longue procession qui tranchait la brume d'un dimanche matin sur le plateau du Larzac a du éponger les déceptions de plus d'un écologiste. « Au Larzac il y avait du monde » ; il faut le dire mais ne pas bégayer. Car les faits sont patents : le militantisme écologique traverse un sale petit matin blème. La **Gueule Ouverte** n'a lus que trente-deux pages et Péchiney pollue toujours autant. Pourtant, quelques groupes tiennent le coup et leurs rares projets percent la molle indifférence.

Les **Amis de la Terre** se portent bien. Leur président, Brice Lalonde, s'est fait bronzer au soleil de Mururoa. Les essais nucléaires sont finis et les projets demeurent : faire quelque chose pour les baleines et poursuivre la campagne en faveur du moratoire de l'énergie nucléaire. **Les Amis de la Terre** ont un nouveau local (15, rue du Commerce, 75015 Paris) qu'ils partagent avec les militants du comité anti-nucléaire de Paris. Réunion chaque jeudi à 19 heures.

Survivre et Vivre (5, rue Thorel, 75002 Paris ; tél. : 231-17-21) a pris un tournant : Grothendieck a gagné le sud de la France, Pierre Samuel est « passé » aux **Amis de la Terre** et le groupe semble plus « dogmatique », plus banalement « politique ». Pour comprendre l'évolution il faut lire le n° 16 de **Survivre et Vivre** qui a provoqué des réactions très tranchées parmi les militants. Côté journal, Michel Héhéricey pousse toujours sa feuille écologique, **La Vache enragée**, publication du MEU (Mouvement Ecologique Unifié ; 137, boulevard Magenta, 75010 Paris).

Nature et Progrès tient une grosse santé : un nombre d'adhérents que l'on ose pas écrire et un courrier de ministre. Durant l'été, **Nature et Progrès** a lancé une « mention de garantie », une sorte de label qui certifiera que les produits vendus par un agribouseux ont été cultivés selon les méthodes de l'agriculture biologique. Hormis une très grosse conférence internationale prévue pour 1974, **Nature et Progrès** organisera des « journées techniques » à Nevers, les 25 et 26 novembre. Comme leur nom l'indique, ces journées n'intéressent que ceux qui mettent la main à la terre. En outre **Nature et Progrès** pourrait organiser des cycles de formation aux techniques agrobiologiques (« Nature et Progrès », 3, chemin de la Bergerie, 91700 Sainte-Geneviève-des-Bois ; tél. : 595-30-72).

Le sang neuf apparaît parmi les militants sur des projets précis. Raffineries, autoroutes, espace vert à garder, projets immobiliers sont le plus souvent les meilleurs agents recruteurs.



Le conseil municipal d'Alençon a été durement secoué par des habitants attachés à un square. Et l'un des navires italiens déversant les boues rouges porte un gros trou dans sa coque. Quelques têtus s'efforcent de regrouper les combattants esseulés. Leurs rencontres sont à suivre : « coordination écologique des 20 et 21 octobre » (se renseigner à **Nature et Vie 77**, 3, rue de la Paix, 77690 Montigny-sur-Loing).

Côté technologie douce, une offensive résolue : **Yves Vatain** (53, Villa Beau Site, 92310 Sèvres) tente de coordonner les efforts de ceux qui sont intéressés par l'énergie solaire. Il s'agit de tout patafioler, de la fête du soleil aux technologies doucement raffinées.

Ce qui marche à peu près partout, ce sont les réseaux de bouffe parallèle. Pour savoir ce qu'il y a sur la région parisienne, passez à la permanence sur la bouffe chaque vendredi, de 18 heures à 21 heures, au local de la COOPAST (22, rue du Faubourg-du-Temple, 75011 Paris ; tél. : 355-66-88, en semaine de 16 heures à 19 heures.)

le m.l.f.

Moins spectaculaire et plus organisé, le M.L.F. s'enracine et agit. Deux groupes principaux, on le savait déjà (voir Actuel numéro 25, novembre 1972) : les Féministes Révolutionnaires et Psychanalyse et Politique. Un point commun aux deux groupes : l'installation dans des locaux, avec permanences quotidiennes. Le M.L.F. qui jusqu'ici n'avait pas d'adresse, en aura donc deux : Cité Trévise, numéro 24, tél. : 824-71-50 (métro Cadet). Les Féministes Révolutionnaires repeignent les murs et posent des rideaux. Déjà les réunions générales ont commencé. Elles ont lieu le lundi à 20 heures. La permanence est quotidienne, de 18 à 20 heures. Local accueillant ouvert à toutes les femmes, bibliothèque, contact avec les groupes qui militent sur la contraception et l'avortement. Pour celles qui veulent s'engager un peu plus, sept groupes d'activité ont déjà été organisés : affiches, marionnettes, théâtre, presse, groupe des anglophones, des Latino-Américaines, groupe juridique, cinéma et aussi reprise des groupes de conscience qui fonctionnaient déjà l'an dernier. Et un groupe « Démerde », en préparation, qui cherche à centraliser toutes les informations utiles à la vie quotidienne : logement, fringues, bouffe, etc. En projet pour le 22 octobre, une action internationale de solidarité aux femmes portugaises, « La nuit du procès de toutes les femmes ». Reprise aussi des projets d'édition après la brochure « poèmes et chansons de femmes ». Ah oui, si vous écrivez ou si vous passez Cité Trévise, il faut s'adresser au F.M.A., sigle barbare dont tout le monde a oublié ce qu'il signifiait, mais qui est l'adresse légale du mouvement.
Psychanalyse et Politique, elles, sont au 63, avenue des Gobelins, studio Guy, tél. : 331-70-58 (métro Gobelins). Activité principale : la maison d'édition des femmes qui vient de publier une brochure, l'Alternative. La maison d'édition, il faut le préciser, est ouverte seulement aux femmes. Il est donc recommandé à toutes celles qui ont été durement éconduites par les éditeurs mâles de venir présenter ici leurs œuvres. Les réunions d'édition ont lieu tous les premiers jeudis du mois, les lectures collectives sont prévues à des dates encore incertaines. Pour en savoir plus, téléphonez à la permanence qui se tient tous les après-midi. Un film également, en cours de tournage, avec Delphine Seyrig. Comme point de départ : psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine de Freud. Les réunions du groupe ont été fixées le mardi à 21 heures au local et le vendredi à 21 heures au Centre protestant, 8, villa Montsouris. Des A.G. sont prévues à Jussieu, amphi, 1, rue Guy-de-la-Brosse.
Non confirmé : un nouveau groupe d'homosexuelles, « C'est dommage ». Pourquoi « C'est dommage » ? Parce que c'est ce que disent les petits mecs quand on leur apprend qu'une fille est gouine !

la video

Ayant traîné tout l'été de manif en usine et de Lip en Larzac, le peuple Vidéo s'installe douillettement dans ses quartiers d'hiver : aux Champs-Elysées, **Jack Moore**, Cousteau myope et barbu des grands espaces électroniques, règne sur la vitrine géante du magasin Sony. Délaissant pour un an son repaire d'Amsterdam (**Video-Heads, Post Bus 6119 Amsterdam**) il y prépare six expositions bimensuelles pour initier le profane aux malices du nouveau média. Jusqu'à la fin octobre, les masses auront la révélation des secrets du feed-back : je-suis-devant-la-vitrine-et-je-me-vois-sur-l'écran. En novembre-décembre, revenez pour la seconde leçon. Marchez devant la caméra. Ayez l'air naturel. Stop. Regardez sur l'écran : ce nez rouge qui émerge du cache-col et du passe-montagne, c'est vous il y a dix secondes. La créature qui se mouche dans le récepteur à gauche, c'est vous il y a douze secondes. Le troisième larron qui éternue et crève l'écran bleuté à droite, c'est vous il y a dix-huit secondes... Saluez-vous, Narcisse, et laissez la place à un autre. Signalons aussi dans la même vitrine, et pendant toute la durée de l'exposition, une présentation quotidienne et gratuite de bandes-vidéo américaines, canadiennes, françaises, etc. Tous les soirs de 19 heures à 24 heures.

Parmi les projets de **Jack Moore et Heads** pour le printemps prochain : équiper un autobus-habitation-salle de visionnement-atelier de montage pour aller prêcher la parole vidéo dans les déserts européens, et trouver un grand studio-atelier à Paris pour en faire un lieu de production de bandes, d'échanges d'idées et de matériel, et d'initiation technique ouvert à tous. En attendant, les vidéophiles aux prises avec des problèmes de matériel, de réparation, de montage et autres tracasseries mécaniques peuvent en cas d'urgence contacter Jack Moore chez Sony (319-06-06), conseils, dépannages, tours de force en tous genres.

Par ailleurs, grâce à la diligence du jardinier Alain Mallet et de ses veilleurs de nuit, un nouveau café a poussé comme un champignon sous les futaies du Mont-Parnasse : le **Café d'Edgar, 58, boulevard Edgar Quinet, Paris (14e) ; tél. : 326-13-18.** Originalité : ce café-théâtre est aussi un café-vidéo. Le jeudi après-midi (14 heures, 15 heures, 17 h 30), trois séances sont réservées à la projection de vidéogrammes et à l'initiation du public au maniement du matériel. Le samedi après-midi, possibilité de séances-vidéo pour enfants.

Les dimanches 21 et 28 octobre, à 21 heures, **« Nuits blanches Vidéo-Musique »**, avec des bandes de musique arabe et brésilienne. Le dimanche 4 novembre, ne pas manquer la Nuit Blanche-Musique avec synthetiser d'images. En projet, la création d'une vidéothèque autour de thèmes (théâtre, musique...), et d'un service d'informations pour centraliser les renseignements sur les réalisations vidéo en France et dans le monde, et organiser l'échange et la diffusion des bandes. Pour tous renseignements ou contacts, permanence au Café d'Edgar (voir ci-dessus) le jeudi et le samedi entre 11 heures et 13 heures.

A part cela, c'est plutôt la déprime chez les groupes parisiens. Slon, sussurre-t-on, cherche du matériel pour redémarrer (**Slon Vidéo, 74, rue Albert, 75013 Paris**). Le **Collectif Vidéo**, après une expérience ratée d'animation dans le quartier du marché d'Aligre, s'est réfugié dans la Librairie l'Abécédaire, rue Crozatier (12e), d'où il critique et s'autocritique. Vidéo-Info, le journal qu'il avait lancé pour être le lieu de rencontre et de discussion de tous les groupes vidéo en France, n'aura pas de numéro 5, au moins dans sa forme actuelle. « C'était un journal fait par quelques anonymes, toujours les mêmes, pour quelques dizaines d'initiés, explique Gérard Bert. Si nous continuons, Vidéo-Info s'adressera à un public plus large, celui qui connaît peu ou pas du tout la vidéo. Plus question de masquer les conflits au nom de la sacro-sainte vérité. La « famille Vidéo » n'existe pas. Et tant pis si on se fâche... »

Alors, en attendant, chacun bosse dans son coin et fait ses bandes à part. La diffusion suit comme l'intendance : comme elle peut, au coup et à la demande. Une bande sur Lip est disponible à **Vidéo-Out (Paul et Carole Roussopoulos, 20 bis, rue Hippolyte-Maindron, 75014 Paris)**, pour prêt ou copie. Une autre est en cours de réalisation sur une expérience d'école parallèle rue Baudricourt, une troisième à l'état de projet avec des ouvriers immigrés d'un petit village du Maghreb. **Slon** dispose de bandes sur l'affaire Hurst, et de copies de vidéogrammes réalisés par d'autres groupes.

Le **CREPAC (rue Clavel, 75019 Paris ; tél. : 607-80-81, 82, 83)** dispose de pas mal de bandes, parmi lesquelles Lip évidemment, mais aussi l'avortement et le racisme chez les gosses des grands ensembles. Contactez Mme Créteur au département diffusion. En projet, l'organisation de rencontres et de sessions d'initiation technique dans les nouveaux locaux de la rue Clavel pour le début 1974.

En province, le **CREPAC Rhône-Alpes (Michel Mombrun et Catherine Wolf, Château de la Tivollière, Coublevie par Voiron, Isère ; tél. : (76) 44-14-12)** tente de gagner le trust Hachette de vitesse et de mettre en place un réseau permanent de production-diffusion de bandes vidéo. Quatre bases-relais sont déjà installées à **Grenoble** (1, rue Auguste-Gaché), **Lyon** (210, rue Créqui), **Annecy** (9, rue Fichet) et **Valence** (26, avenue Sadi-Carnot), pour réunir des bandes, organiser le visionnement sur place et assurer le prêt, la vente ou la location.

Objectif pour 1974 : faire du centre de Coublevie un atelier de création pour l'équipe permanente et de formation pour tous, un lieu de visionnement, d'échanges, de rencontres, de prêt de matériel et de discussion, en coordination avec toutes les autres techniques d'expression, art dramatique, musique, etc. contre l'utilisation-gadget qu'on nous prépare. Pour ceux que ça intéresse, l'**Institut d'Education Permanente Léo-Lagrange (16, boulevard Poissonnière, 75009 Paris ; tél. : 824-84-19)** organise du 30 octobre au 4 novembre à la Maison des Jeunes de Sevran un stage de réflexion et de formation technique sur « la télévision et le magnétoscope dans le domaine socio-éducatif ». Ouvert à tout le monde, 175 F de participation et 60 F d'hébergement, mais possibilité d'obtenir une bourse « congé-cadre-jeunesse » pour ceux qui travaillent. Enfin on murmure qu'un digne représentant de la vidéo transalpine mijote pour le printemps prochain un festival-exposition de 15 jours de toutes les bandes vidéo se rapportant au théâtre (**Claude Vallon, Vallonnette 18, 1012, Lausanne, Suisse ; tél. : 021-320277**). A suivre, bien sûr, dans un prochain numéro d'**Actuel**.

les groupes de mosik

Grandes vedettes du spectacle, les gardes mobiles rutilants et casqués font onduler avec des murmures menaçants leur forêt de matraques, de lance-grenades et de boucliers. Les gardiens de la paix et les contractuels se sont agglutinés derrière eux. Par petits groupes on voit grouiller tout un peuple de commissaires et d'inspecteurs de police en civil ou en uniforme, plus quelques agents des renseignements généraux. La municipalité d'Annecy a vu grand. Assiègent-ils des gangsters retranchés ? un commando palestinien ? un fou homicide ? Non, juste quelques dizaines de musiciens et de comédiens qui occupent un local dont la ville d'Annecy les expulse avant de démolir.

Dans cette maison de quatre étages, l'A.J.A. — Annecy Jazz Action — avait installé une imprimerie, un atelier de sérigraphie, une salle de spectacles, un local de répétitions, un labo photo et une bibliothèque. On y donnait des cours gratuits d'instruments, on faisait de la gym-

nastique et du yoga dans le grenier. Mettre en contact des musiciens, soutenir des groupes, organiser des fêtes et des animations de rue, trouver au voyageur un endroit pour passer la nuit, l'A.J.A. se faisait de « l'action culturelle » une toute autre idée que la mairie d'Annecy. Depuis longtemps déjà la municipalité, rongée de remords, rognait sur le budget.

Quelques jours plus tôt, à Roanne, une perquisition permettait d'interpeller toute l'équipe de l'auditorium Arc-en-ciel et d'en emprisonner trois membres .On fumait, paraît-il, trop d'herbe à l'Arc-en-ciel. Les deux événements dissipent tous les doutes : nous sommes bien sous Marcellin et sous Druon, la France se fait une certaine idée de la culture et les marginaux n'auront pas la vie facile.

Le premier week-end du mois d'octobre, on entrevoit un début de riposte : les représentants de quatorze associations « marginales » se réunissent à Troyes et décident de créer un réseau, le Rézo Zéro. L'envoyé de l'Annecy Jazz Action donne le ton, la première après-midi : l'action passe par la lutte.

Le Rézo Zéro prend la suite du défunt Rock pas gaga pour l'année qui vient. Le but est identique : développer en France un circuit parallèle grâce auquel pourront s'exprimer les musiciens que les circuits en place rejettent. Rock pas gaga pivotait autour de quelques groupes musicaux parisiens et de correspondants en province, Rézo Zéro n'est constitué que d'associations et d'organisateurs de spectacles, et Paris n'intervient que comme une association parmi d'autres (Souterrain).

Les mêmes malentendus et les mêmes ambiguités s'emmêlent aux deux entreprises. Le terme de « circuit parallèle » recouvre plusieurs idées et la notion très floue de « marginalité » ne clarifie rien du tout. Deux projets distincts se bousculaient dans le fonctionnement

cahotant de rock pas gaga. Le premier en date voulait seulement permettre à des musiciens de vivre. Puis d'autres entrevirent dans le carnet d'adresses le squelette d'un réseau souterrain, le vaste détournement des paisibles canaux culturels et paternalistes — les maisons de jeunes, qu'on allait jeter dans le large fleuve des désirs marginaux.

Rock pas gaga conclut à l'échec. « Chaque concert était un bon flash, mais rien n'a jamais suivi, il n'y avait personne pour faire rebondir l'énergie vers d'autres créations. » « Nos concerts : un moyen et non une fin ! » claironnent une dizaine d'associations dans une « lettre ouverte aux groupes heureux de leur marginalité ». Tout le monde en veut à la vieille formule du concert comme à un carcan, une entrave à la créativité collective. « On en a marre d'organiser ces petits concerts de banlieue, de n'arriver à pouvoir exister que comme marchands de soupe. La misère de tous les rapports qui existent entre nous, vous, le public, ne peut être appelée la marginalité mais du petit show biz de mauvaise qualité. »

Entre le show biz au rabais et le boyscoutisme pop, le Rézo Zéro va tenter de ne pas s'emmêler les pieds, de « se brancher sur la réalité quotidienne », d'organiser « des fêtes sur des quartiers ». Ils voulaient « mijoter des coups fumants un peu partout en France », mais la réunion de Troyes n'a pas engendré d'idées géniales, et la conclusion de leur lettre ressemble à un ultimatum. « Si cela ne vous intéresse pas, tant pis. Faut pas croire qu'on acceptera de faire toujours tourner les mêmes professionnels distilleurs exclusifs de l'underground officiel. »

Les rédacteurs trouveront bien peu de groupes pour relever le défi, et apporter à ces idées trop vagues plus qu'une adhésion de principe.

Les groupes ont d'autres problèmes, qui n'ont guère varié depuis quelques années : tenir encore quelques mois, se maintenir la tête hors de l'eau, survivre, telles sont leurs principales préoccupations. La plupart se sentent condamnés en sursis.

Comme remède à la misère endémique ils se lancent dans de constantes fluctuations, disparaissent quelques mois, vont prendre l'air, changent de musiciens. Les migrations renouvellent l'énergie : une bonne partie de Crium Delirium se repose la tête au Maroc, certains songent à reprendre la route de l'est. D'autres, au contraire, après des années passées dans les solitudes ensoleillées, villages et vieilles baraques de l'Ardèche ou du Vaucluse, reviennent dans la région parisienne (Cheval Fou, Babylone) tandis que les groupes parisiens n'ont qu'un seul rêve : s'installer dans le sud.

La plupart ont dû rengorger le désir d'enregistrer un disque : la situation n'en finit pas de régresser. Un vent de débâcle souffle sur les marques indépendantes, indispensables à tout apport de sang neuf. Epuisé par l'effort de sortir le dernier Brigitte Fontaine-Areski, Byg n'a rien fait du Flying Teapot de Gong, disponible depuis plusieurs mois en Angleterre. Pendant ce temps, Gong a déjà terminé à Londres l'album suivant. Saravah, Futura ou Thélème pataugent dans les épreuves de la décomposition. Il est trop tôt pour prédire à la dernière née, Vamp records, un meilleur avenir.

Si la France manque d'air, il suffit peut-être d'aller se promener ailleurs. Magma enregistre à Londres et signe avec une grande compagnie américaine, Gong s'anglicise, Zao et Babylone vont tourner en Hollande ou en Belgique. Ils ont enfin compris pourquoi l'expression « groupe français » n'a jamais pu s'appliquer à eux : ce sont des groupes européens, tout comme ces allemands qui voyagent énormément depuis un an. Can et Amon Duul 2 seront en France en novembre et décembre, et les associations de Rézo Zéro prennent en charge la plupart des concerts. Il y aura là une série de bons flashes, et beaucoup d'énergie dans l'air, à prendre ou à laisser.

J.-P. L.

ADRESSES :

Quelques associations du Rézo Zéro : **Annecy Jazz Action**, 10, chemin du Maquis, 74 - Annecy. **La Taupe**, B.P. 2043, 101 Troyes-Cédex. **Souterrain**, 11 bis, rue Galipeau, 92 - Antony.

Komintern, Lard Free, Maajun, Contrepoint, Woodlands, plus quelques anglais, **Third World War** et **Pink Fairies** : « Urban rock », Gilles Yéprémian, 15, rue Pierre-Nicole, 75005 Paris.

Zao : 24, rue Cler, 75007 Paris.

Albert et sa fanfare poliorcétique : 15, bd Henri-Ruel, 94 - Fontenay-aux-Roses.

Art Zoyd 3 : 41, rue de la Barre, 59300 Valenciennes.

Magma : 70, rue de la Monesse, 92 - Sèvres.

Gong doit quitter sa maison à Voisines et cherche un toit, de préférence vaste et rustique.

Cheval fou : 12, chemin des Marais, 77 - Esbly.

Babylone : Christian Chassan, 134, r. du Fbd-Poissonnière, 75010 Paris.

Cohelmec : 9, rue de la Fontaine-du-But, 75018 Paris.

Barricade 2 : 10, avenue d'Alsace, 13 - La Ciotat.

On peut contacter les anciens combattants de **rock pas gaga** (toujours sur la brèche) à l'**Open Market**, 58, rue des Lombards, 75001 Paris.

Vamp records : 15, villa Aublet, 75017 Paris.

l'underground parisien

Où en est l'underground parisien ? ..? Que le soleil shine ou que de l'eau tombe, vous pouvez jouer au jeu de l'Oie Underground, cher aux âmes errantes et chevelues. Derrière ce nom, aussi vide que stupide, se cache un parcours à travers Paris, périple qui vous conduira à tous les hauts lieux maudits et dits marginaux, librairies, disquaires, restos et autres locaux demain tout aussi mythiques et connus que le Cabaret Voltaire.

Prenez le départ métro Censier. Vous longez la faculté et allez directement à la librairie « La Commune » pour acheter un journal. C'est la première case. Là vous ne manquez pas d'engager une conversation politique avec quelqu'un et sortez en courant, au bout de quelques minutes, poursuivi par quelque militant se prenant pour le prolétariat en arme, ou quelque jeune fille tenant son image de martyr de la condition féminine.

Vous croyez avoir semé votre agresseur. Comme vous n'avez pas acheté votre journal vous allez à la « joie de lire » rue St-Séverin. Après avoir fendu l'épaisse foule et être descendu au sous-sol, vous achetez votre canard comme une paire de chaussettes au Printemps, et sortez. N'étant pas très loin, vous vous rendez à Musique Action rue de l'Odéon ou chez Givaudan, boulevard St-Germain, pour trouver quelques disques import et planants, « The golden Age of Hollywood », Comander Cody and his Lost Planet ou bien quelques galaxies germaniques de Ash Ra Temple à Tangerine Dream.

Les cinquième, sixième et septième cases se côtoient : la librairie Actualité, 38, rue Dauphine, la pâtisserie qui se

trouve trois portes plus bas, dans la rue et en tournant le dos à la Seine, et le studio Christine dans la rue du même nom, qui donne dans la rue Dauphine. Les cigarettes sur lesquelles vous avez tiré durant l'après-midi ayant développé en vous un mystérieux appétit, vous allez dans cette pâtisserie et choisissez parmi les tartes aux pruneaux, aux quetsches ou aux poires, les gâteaux aux amandes et autres flans aux cerises de la maison (vous vous en tirez généralement pour 3,80 F par personne, chacun prenant en moyenne trois parts de gâteaux différents). Votre petit paquet en papier blanc et rose à la main, vous traversez la rue et allez les yeux fermés dans la petite salle recouverte de tissus bleu du Studio Christine, vous vous affalez dans le fauteuil de skaï blanc, et, les pieds ou les genoux reposant sur le fauteuil d'en face, vous dévorez votre quatre heures, en attendant quatre heures cinq, l'heure de la séance.

Au bout de deux heures, vous sortez, les yeux remplis de belles couleurs et les oreilles de sons bizarres, afin de vous rendre à deux pas à la librairie Actualités. Là, vous pouvez vous plonger dans les rayons philosophies orientales, science-fiction, surréalisme, hallucinogènes, bouquins d'art et de boulevard, ou livres importés d'Angleterre et des U.S.A., fouiller dans la boîte aux comix ou chercher la perle rare dans celle des disques, certains import neufs y sont vendus 15 ou 20 F, provenant parfois des services de presse multiples de Paul Alessandrini. Vous trouvez aussi le dernier disque de Crumb and his Keep on Truckin Orchestra jouant entre autres « River Blues », avec, je suppose, Robert au banjo et vocaux, et des posters récents de nouveaux peintres « psychédéliques » américains.

Et si vous en voulez encore, vous allez à la librairie « Parallèles » qui offre aussi quelques perles et surtout le plus bel éventail à Paris de journaux underground.

Vous vous reposez dans la neuvième case, autrement dit au restaurant Mother's Earth, au coin de la rue St-Opportune et de la rue des Lombards. Votre commande passée, vous réalisez que vous êtes affalé dans de moelleux coussins, que tout ce qu'il y a de plus cool dans l'histoire de la pop music tombe des haut-parleurs, et que, comble de surprise, tout le monde dans la salle parle américain, qu'une bonne partie le sont, la moitié des clients, le caissier aux longs cheveux blonds et au large sourire, la fille qui vous sert, et le Noir qui passe en dansant et en chantant un blues, un plat dans une main, et un autre dans l'autre. Vous sortez, il fait de plus en plus froid, vous êtes de plus en plus mou et vous décidez d'aller à l'Open Market non loin de là, pour vous faire réveiller par les deux énormes haut-parleurs vomissant du rock à longueur de journée, ou pour trouver le premier disque maintenant épuisé des Flamin Groovies : « Sneakers », enregistré à l'époque où ils tombaient au mauvais moment et au mauvais endroit, à San Francisco dans les années 67, pour jouer du gros rock dur, et leur tout dernier disque : « Grease » paru chez « Sky Dog ».

Adresses :

Librairie la Commune : 23, rue Geoffroy-St-Hilaire ;

Librairie La Joie de Lire : 40, rue St-Séverin dans le 5e ;

Music Action : 15, carrefour de l'Odéon ;

Givaudan : 201, bd St-Germain ;

Une pâtisserie rue Dauphine sur le même trottoir qu'Actualités ;

La Librairie Actualités : 38, rue Dauphine ;

Le Studio Christine : 4, rue Christine ;

La Librairie Parallèles ;

Mother's Earth : au coin de la rue St-Opportune et de la rue des Lombards ;

Open Market : 58, rue des Lombards.

la bande dessinee

Dans le monde des petits mickeys, cette rentrée pourrait être considérée comme tout à fait réjouissante : nouvelles revues, albums par centaines, etc. Mais c'est en approchant le nez que vient la tristesse : sur dix albums qui paraissent il n'y en a souvent pas la moitié d'un de lisible. Les éditeurs ont vu la bonne soupe et publient absolument tout ce qui leur passe entre les mains. Le mieux est de s'accrocher à ses classiques favoris ou aux rares valeurs sûres (J. Martin, Gotlib, Mandryka, Pratt, Brétécher, Gir, etc.) selon ses goûts.

L'éditeur Balland subventionne **Zinc**, et **Phénix** paraît désormais chez Dargaud. Dans le même temps les grands hebdomadaires d'information ont pris conscience qu'un bon dessinateur vaut mieux qu'un long laïus et s'arrachent les plus cotés. Le **Nouvel Observateur** et son enfant **Le Sauvage** se sont adjoint Brétécher, Claire de son petit nom. L'**Express**, lui, a voulu ouvrir ses pages aux débutants. Malheureusement le choix des dessins a été confié à un ignare malfaisant qui semble vouloir sévir toutes les semaines en nous présentant des dessins qu'aucun fanzine de lycée n'aurait voulu. **France-Soir** a plus de goût et publie depuis quelques semaines « les Fantastiques » que Marcellin avait interdits lorsque les Editions Lug de Lyon les publiaient. **Pilote**, qui avait bien baissé depuis le départ de Reiser, Cabu, Gébé, Gotlib et Mandryka, semble préparer de sérieux et bien nécessaires remaniements de rédaction. Il reste encore pour le moment quelques personnes pour relever la sauce d'un plat maigre : Gir, Mézières, Brétécher, Tardi. Le bruit court que toutes les séries à suivre disparaîtraient. On espère que les plus niaises ne seront pas épargnées. Sans cela, l'avenir de **Pilote** est bien compromis malgré les hâtives nudités féminines qu'on nous suggère ici ou là. Néanmoins, ne crions pas trop haro sur ce **Pilote** là qui nous fit passer de bons moments naguère, et qui aujourd'hui lance des petits frères : **Phénix** d'abord, qui doit publier désormais des bandes et non plus seulement des articles et des photos ; 44 pages de b.d. sur 64 à partir du n° 30 de ce mois-ci. Et **Lucky Luke**, qui nous est annoncé depuis un an, devrait également sortir en octobre. Consacré essentiellement au western, sous la direction de Goscinny et Morris, il peut nous donner le pire ou le meilleur : à voir. Pour janvier prochain, l'éditeur Fernand Nathan prépare lui aussi un mensuel de b.d. **Le Snark**, dont on ne sait pas grand'chose encore, sinon que Jean-Claude Forest aurait en charge une partie du journal intitulée le « Cahier du Loch Ness ».

On ne pense jamais à citer **Record**, mensuel jusqu'ici distribué à la porte des églises. Au milieu de bandes inexistantes et d'articles niais à souhait, on cueille régulièrement quelques séries intéressantes et parfois des bandes graphiquement assez audacieuses. Ceux qui préféreraient se rabattre sur les fanzines n'auront pas tort, car il n'en manque pas. Parmi eux, quelques revues pas mal foutues qui ne con-

l'ecole parallele

« Ma fille s'ennuie à l'école. Je souhaiterais la mettre dans une école parallèle. » « Je suis instit., je ne veux plus rester à l'Education Nationale ; pouvez-vous me donner des adresses ? » Difficile. Le Mouvement de Libération de l'Ecole **s'endort un peu sur ses devoirs de vacances : on attend, paraît-il, on manifeste. Beaucoup de projets ont avorté, on en avait parfois parlé trop à l'avance ; d'autres pionniers, plus discrets, sont assez avancés et ne tiennent plus à divulguer leur adresse. Finalement, très peu ont abouti, jusqu'à présent. Nous sommes allés les voir.**

Leur premier souci : que les autres en fassent autant. Mieux : que des parents, des enseignants se groupent, à Paris et en province, que plusieurs écoles se créent. Leur réponse, en fait, c'est : « Ne cherchez pas éternellement à rejoindre des groupes déjà constitués. Il n'y en aura jamais assez pour vous accueillir tous. Si vous voulez un enseignement différent, faites-le vous-mêmes. »

XIIIe arrondissement : neuf « grands » manient le marteau et le rouleau, l'Ecole Arc a démarré. Mireille, l'une des animatrices, en raconte l'histoire : « Au départ, une mère et une instit. décidées à avoir leur propre école. Et puis, on parle, on cherche, on prend des contacts. Quelques articles dans la presse rassemblent les gens intéressés. La tentation des discussions interminables et les difficultés matérielles ont, à la longue, sélectionné les gens. Ceux qui sont restés n'en sont que plus sûrs. Le résultat : une vieille maison de la rue Baudricourt, où on s'est installé. Un étage, de très larges pièces, une courette fleurie.

Les parents eux aussi en ont leur part. En fait, c'est leur école : « Depuis l'époque des précepteurs, les familles jouissent du droit absolu — mais méconnu — d'organiser l'éducation de leurs enfants comme bon leur semble. » Les animateurs d'Arc, aidés d'un éminent juriste, ont compilé de vieux bouquins et d'antiques textes de lois ; ils en ont tiré un statut relativement nouveau pour une école : une association de parents (plus de trois familles, dit le texte), indépendante de l'Education Nationale, et entièrement libre. Chacun cotise, en fonction si possible de son salaire : il lui en coûte en moyenne 250 F par mois.

Plus contraignant, le choix qu'ont fait les animateurs de l'Ecole et la Ville : celui de l'école privée. Mais ce statut offre peut-être davantage de garanties aux enfants, il leur permet surtout de réintégrer plus facilement l'école ou le

tiennent que des b.d. : **Nota Bene**, **Le Canard Sauvage**, etc. Bien entendu, nous insisterons sur **L'Echo des Savanes**, cinq numéros bientôt, le seul concurrent français de **Zap** avec **Charlie-Hebdo**. Les éditions du Fromage, qui l'éditent, nous annoncent des posters, indispensables pour remplacer vos Lin Piao dévalués et vos Guevara défraîchis.

Du côté de chez **Charlie**, la série Bête et Méchante continue à sortir un bouquin par mois dont il ne faut pas se priver. Chez Dargaud, le dernier Blueberry (**L'homme qui valait 500 000 $**), devrait inciter à relire toute la série, notamment **Le spectre aux balles d'or**. Sans les avoir vus, il est facile néanmoins de recommander l'album **Salades de saison** de Brétécher, chez Dargaud, le cahier spécial-Cuvelier chez Glénat-Guttin, le **Tarzan** dont Hogarth a redessiné la première aventure sur ses vieux jours (Ed. Williams), le second **Barbarella** tout en couleurs de Forest (Eric Losfeld) et tout particulièrement le troisième tome de **Flash Gordon** d'Alex Raymond que sort la SERG. Quant à Hergé, faute de pouvoir rattraper tous les pirateurs qui s'obstinent à montrer à quel point ses premiers dessins étaient mauvais, il s'est décidé à assumer et à sortir chez Casterman en un volume « omnibus » les trois premiers épisodes de Tintin dans leur version non retouchée (75 francs pour éviter que les lecteurs habituels puissent comparer). **Tintin au Congo** et **en Amérique** avaient été en effet entièrement redessinés pour leur sortie en 1946, tandis que **Tintin au pays des Soviets** ne l'a jamais été. Les trois albums étaient introuvables, sauf chez les susdits pirates. Enfin, tout le monde pourra voir les Africains de Hergé parler petit-nègre, les soviets en égorgeurs asiatiques, les peaux-rouges en pauvres cons malheureux : mais c'est moins drôle qu'on ne pouvait le penser.

Puisque nous évoquons **Tintin**, parlons de sa mort. En effet, l'année 1973 restera, en b.d. tout au moins, comme celle où a disparu l'édition française de Tintin, qui depuis quelque temps ne se portait pas très bien. A cet effet, on lui a substitué un ci-devant hebdomadaire appelé provisoirement « Tintin-L'Hebdoptimiste », le second mot devant avaler le premier à terme. Avec un titre pareil, on ne pouvait s'attendre qu'à un désastre. C'est fait. Sous une couverture dont **Modes et Travaux** de 1932 n'aurait pas voulu, on y trouve entre autres une imitation d'« Achille Talon », une de « Jean Valhardi », une d'« Arthur et Zoé », une de « Starter et Sophie », une de « Blueberry » (en plus facho), deux de « Spirou et Fantasio », une de « Johan et Pirlouit », des photos d'animaux idiots, un poster de Bardot donnant un sein de plastique à un bébé-phoque — bien que les phoques ne boivent pas de lait, ce qui est donc un mensonge payé par les marchands de lait —, des autocollants, des pubs, des lettres de lecteurs béats et, parfois dans un coin, perdu tout seul, ce pauvre « Alix » qui se demande à chaque page ce qu'il fout là. Pour faire chic, de temps à autre, un épisode de « Spirit » ou de Hugo Pratt et le retour de Tanguy et Laverdure, patriotiques chevaliers du ciel dont **Pilote** ne veut plus.

Chez Dupuis, on nous annonce une réédition du **Blondin et Cirage** de Jijé qui nous fit verser des larmes de crocodile dans les années cinquante où nous n'étions pas tous nés. Hachette s'est mis aussi au goût du jour et publie des albums qui recueillent des bandes parues dans **Mickey** : ainsi un premier **Mandrake**, un **Guy l'Eclair** version Dan Barry et un **Pim Pam Poum**. Pour finir et pour caresser vos nostalgies, le 20 octobre, de 10 heures à 22 heures à la Mutualité, cinquième Convention annuelle de la bande-dessinée : la grande foire aux bouquins et à l'occase, avec plein de vedettes pour ceux qui aiment les vedettes. Amenez des sous et habillez-vous léger, il y aura du monde.

Yves Mousse.

P.S. Depuis quelques temps, une frénésie castratrice s'est emparée du ministère de l'Intérieur, qui vient d'interdire sans motif **Sam Bot** et sept autres fascicules mensuels de la maison Elvifrance, puis deux autres titres quelques jours après. Etant donné le peu de « sérieux » de ces revues légères, les spécialistes et décortiqueurs professionnels de la B.D. n'ont pas soufflé mot de cette interdiction. La saisie du n° de **Satirix** consacré au vieux Pino-Zac a fait beaucoup de bruit.

lycée en cas d'échec. Cependant, le 24 septembre, ils ont réussi « leur » rentrée : le local n'était pas tout à fait terminé, et les enfants ont dû l'aménager dès les premiers jours, dessiner, imaginer, proposer. « Nous n'avons pas fixé de principes immuables, les choses se feront d'elles-mêmes, l'école vivra, dit Philippe Ackermann, l'un des animateurs de l'école ; nous sommes tout de même préoccupés : six enfants, ce n'est pas assez. Mais nous comptons sur nos premiers succès pour que d'autres viennent nous voir. »

Un autre souci : « rentabiliser l'école, d'ici deux ou trois ans, sans avoir à chercher d'aides bénévoles. » En tout cas, le projet ne survivra qu'en s'ouvrant le plus possible sur l'extérieur : les enfants seront amenés à découvrir leur quartier, à interroger, à rechercher ce qui les passionne, bien qu'à l'Ecole et la Ville **on médite encore la question angoissée posée récemment par quelques voisins : « Alors, les gosses, vous les materez, hein ? »**

De leur côté, les membres du groupe Thélème 01 **poursuivent leurs réunions du lundi soir. Sont-ils partis trop tôt ? Depuis plus d'un an, ils ont bénéficié d'articles souvent flatteurs, qui ont intéressé des centaines de parents, d'enseignants, de jeunes, amenés à remettre perpétuellement en cause le projet initial. Il paraîtrait qu'ils se sont mis d'accord sur une date : la Toussaint. Encore faut-il d'ici là trouver un domaine gentillet et surtout gigantesque, puisqu'il est question de loger une cinquantaine de personnes qui y vivraient en « commune ». Pourtant, ni l'organisation, ni les moyens de financement ne sont encore clairement définis. De toutes façons, qu'on se rassure : en bon thélémite, Jacques Drouet, président de l'Association, affirme : « seront gratuits le pain et le sel ». Pour le reste, on verra.**

Bien sûr, beaucoup d'autres cherchent dans leur coin et y parviendront vraisemblablement. Ils ne sont pas encore prêts à se faire connaître, tel ce groupe de parents, qui, à Antony, projette de créer une école secondaire, prise en charge par les élèves, cet autre à Noisy-le-Sec, et une école différente à Lyon qui commence bientôt avec une cinquantaine d'enfants.

Patrick Zerbib

MLE : tous les mercredis soir, 73, rue Buffon.

Ecole Arc : 65, rue Baudricourt, 75013 Paris. Tél. : 587-09-42. Le nombre est volontairement limité à 40 enfants, mais on voudrait en accueillir une dizaine — plus de 10-12 ans. Demander Mireille.

L'Ecole et la Ville : 12, rue d'Enghien, 75010 Paris. Tél. : 607-96-10. Ont besoin de renforts ! Demander Philippe ou Micheline.

Thélème 01 : chez Contact Informations, le lundi à 20 h 30, 10, rue du Pélican, 75002 Paris. Renseignements : 439-04-27.

LE TAXI FOU
PARKOU
MINUIT, UN TAXI S'ARRETE DEVANT LE GOLDEN PALACE
TIENS.. UN CLIENT!
LE PLUS BEL HOTEL DE LA VILLE
BONSOIR MONSIEUR, BIENVENUE AU GOLDEN...
PALACE, MONSIEUR... HUM...
HERK !!
QUE VOIT T'IL??
UN COCHON?
..UN BEAU COCHON..
SOUVENIR DE TALLAHASSEE
EN PORCELAINE !!
ENCORE CASSÉ !? TANT PIS...
ZUP
C'EST PAS ENCORE CETTE FOIS QUE JE FAIRAIS DES ECONOMIES. hé, hé
UN ROUGE GARÇON!
!!
BEN... MERCI... HEU... BEN.. SALUT QUOI!
JE ME SENT TOUT DROLE.. MOI
HEP TAXI!
14 RUE DE TOLEDE.. EN VITESSE, TAXI !!
BIEN SUR, BIEN SUR... M'SIEUR, FAUT PAS VOUS METTRE DANS DES ETATS PAREILS
ON VAS VOUS ARRANGER ÇA! Z'EN FAITES PAS..
ALLEZ Y LES COPAINS !!!
TU VAS VOIR... ...ÇA VAS ALLER MIEUX DANS QUELQUES SECONDES...
MINUIT, UN TAXI ROULE VERS LE GOLDEN PALACE...
TAXI
TIENS... UN CLIENT!
FIN

LES 7 JOURS QUI EBRANLERENT L'EX-LIGUE COMMUNISTE

« Nous n'avions qu'une organisation à perdre et un monde à gagner », lance Bensaïd à la Mutualité. Alors la belle machine fut-elle cassée d'un coup par la méchanceté de Marcellin ?

« Salut ! »
« Salut, mais fais gaffe en sortant ; il reste peut-être des fafs qui traînent... »
« Ou des flics, avec ce qu'ils ont pris hier soir... » Derrière Roger, qui s'apprête à regagner à pied son domicile, un camarade repousse et verrouille la porte blindée.
Nous sommes le vingt-deux juin, au premier matin de l'été. Il est cinq heures et les cafés de la Bastille dorment encore. Au fond de l'impasse Guéménée, au local de la Ligue Communiste, une vingtaine de militants s'étirent, l'œil battu par une nuit de garde sans histoire. Ça sent le nescafé et le tabac froid, les lits de camp ont la mine défaite et là-haut, dans les étages, on perçoit faiblement des bruits de pas. Rien. Il n'y a rien de particulier à signaler. Depuis des heures le téléphone est resté muet.

La veille pourtant, rue Monge, ils ont cassé la gueule aux flics qui protégeaient le meeting d'Ordre Nouveau. Roger tourne maintenant au coin de l'impasse, la bouche cotonneuse et la paupière lourde. Arrivé rue Saint-Antoine, des gardes mobiles l'interceptent et le poussent dans un car. A peine a-t-il le temps de distinguer d'autres véhicules, garés le long du trottoir, et des grappes de policiers, en uniforme ou en chapeaux mous, comme fondus aux murs. Ils attendent silencieux, figés, plus impressionnants que la veille, quand ils déguerpissaient dans des gerbes de cocktails Molotov. Une heure passe. Les cars se vident alors de leurs occupants qui, formés en colonne, investissent l'impasse. Le coup de crosse contre la porte blindée du local rassemble en quelques instants la troupe interrogative qui le garde.

Les fafs ? Pourquoi pas. Ils ont déjà visité les lieux, il y a quelques mois. Des traînées noirâtres de cocktails sur la façade de crépi blanc en témoignent. Mais on n'a pas le loisir de s'interroger longtemps et les sommations rituelles ne tardent pas :
« Ouvrez ! ou on rentre quand même ! »
Pierre Rousset, membre du bureau politique, exige de voir le mandat de perquisition.
« On n'en a pas et on s'en fout ! » (mot historique et néanmoins sans surprise).

La porte cède en dix minutes, tout juste le temps de prévenir les autres dirigeants de la Ligue, et les flics se ruent, parquent les militants dans la grande salle des ronéos avec les banderoles, les drapeaux, les paquets de tracts et les invendus de **Rouge.** Pierre Rousset est isolé, on l'aperçoit dans la pièce voisine, sans pantalon : une idée policière pour éviter qu'il ne s'enfuie.
Puis la horde casquée envahit les étages, saccage la bibliothèque, vide les rayons d'un revers de matraque, piétine les brochures, déchire de la paperasse avec ravissement mais sans méthode. On en profite pour endommager les machines à composer IBM — qui valent plusieurs millions, on arrache les tiroirs et crache sur les archives.
Tout ceci est gratuit, hargneux, petit. Comme on sait à peine lire, on néglige les papiers les plus importants, qui traînent par terre ou dorment sagement dans leurs classeurs. Curieusement, les flics sont nerveux. Il a suffi qu'un copain, avant l'enfoncement de la porte, ouvre brusquement une fenêtre du premier étage pour qu'ils s'égaient, plaqués au mur, craignant un bombardement de projectiles. Un militant : « Nous avons eu l'impression qu'investir le local de la Ligue, pour eux, c'était attaquer une forteresse, sans doute à prendre d'assaut militairement. »

Des vingt personnes embarquées, interrogées dans un commissariat de quartier, treize seront inculpés d'« infractions à la législation sur les armes » : des bâtons, des cocktails et deux fusils ont été trouvés au local. Tous sont libérés le lendemain, sauf Rousset — qui moisira deux mois dans une cellule de la Santé.

Vingt heures vingt, le lundi suivant, un militant de base traverse en courant la rue de Rivoli et s'engouffre dans le métro : « Merde ! dans dix minutes, rancart aux Champs-Elysées... Pour la cellule, voir un membre de la direction de section... Probablement des consignes importantes... »
Trois jours après la manif, le local est toujours bouclé, et la Ligue toute entière sent le mauvais coup qui se trame, la dissolution en suspens. La rumeur circule désormais dans toutes les réunions, avec une insistance inconnue depuis quatre ans, depuis la création de la Ligue en 1969. « Station Georges V, enfin... » Et le militant remonte les Champs-Elysées d'un pas de chasseur. « Ah c'est trop con ! »
La clandestinité, décidément, cela doit s'apprendre. On ne donne pas rendez-vous au drugstore Publicis, quand il a brûlé depuis trois mois et qu'il n'en reste pas une poutrelle ! Mais la résistance s'improvise, mi périlleuse, mi grotesque.

Vous savez, c'est parti comme ça. Il a suffit d'un meeting anti-arabe, et d'un contre meeting dans la rue : bagarres, bavures, Marcellin qui mijote le mauvais coup, profite de l'occasion. Et le légalisme confortable meurt sur le trottoir.
Alors la belle machine est-elle cassée d'un coup ?
« Nous n'avions qu'une organisation à perdre et un monde à gagner », lance Bensaïd à la Mutualité. Une Mutu bien remplie, beaucoup de têtes nouvelles. Tant mieux. Mais « rien qu'une organisation à perdre », ça veut dire quoi ?

Etre dissous, pour un militant, ce n'est pas une péripétie de la lutte des classes parmi tant d'autres, objet d'analyse, signal à décoder. D'un coup, l'emploi du temps se détraque. Les lieux de réunion deviennent suspects, piaules et troquets patinés par l'habitude, locaux de facs, points de chute sécurisants où l'on débarquait pour rien, pour rencontrer les copains ou pour faucher le dernier numéro du **Monde** — on prête à Marcellin les flics qu'il n'a heureusement pas.

Les militants, comme des fourmis, cherchent le paysage familier disloqué par le soupçon. La ville devient étrangère, menaçante. « Eviter Censier, l'impasse du local, la librairie Maspero, les troquets de Jussieu... ailleurs, autrement, comment, où ? vite... »
Certains se retrouvent très vite dans le bain : dès six heures du matin, le 22 juin. Couchés tard la veille, sans pressentiment, ils s'éveilleront péniblement : on frappe à la porte, du monde sur le palier. Dans ces cas-là, on comprend vite, blue-jeans, pull, un dernier coup d'œil sur la piaule, d'un coup de pied le casque est repoussé sous le lit. Au pied des étagères à bouquins, une collection de **Rouge**, mais qu'est-ce que cela prouve ? « Police ! » Perquisition, identité, fouille des lieux, allusions intimidatrices : « Alors, on lit Marx, Trotsky ? Il n'y a que des bouquins ici, par terre, sous les meubles, même dans les chiottes. Et pas que des bouquins d'études ! »
En pareil cas, les flics sont rarement brutaux. Souvent d'ailleurs il s'agit de retrouvailles : des responsables du service d'ordre, des membres du Comité central, des animateurs de vente à la criée, fichés mille fois. Mais il arrive aussi que les fins limiers viennent tirer du lit de simples militants de base, apparemment tenus pour meneurs. A l'opposé, nombre d'appartements stratégiques glissent entre les grosses mailles du filet. Il est permis de ricaner, par exemple, devant cette convocation envoyée le treize juillet à Pierre Rousset, le priant de bien vouloir se présenter d'urgence au commissariat de la rue Delambre pour « renseignements à vous communiquer ». Rousset ne s'est pas présenté. Il était à la Santé depuis trois semaines.

Les journaux télévisés fonctionnent dès lors comme des caisses de résonance. Largement commentés, les événements du 21 juin se gonflent, nourrissent la tension : deux policiers, brûlés par des cocktails sont, paraît-il, en danger de mort.

« Dès ce moment, le ton des média faisait vivre la dissolution comme inéluctable, raconte une sympathisante de la Ligue. Prises de position du gouvernement, de la gauche, dramatisantes. Ce n'était plus notre affaire, mais un truc national, qui nous dépossédait. »
Dramatisation : le soir au Quartier Latin, les vendeurs de **Rouge** sont abordés par un commissaire : « Ecoutez les gars, d'homme à homme, je vous conseille d'arrêter ça. Je ne contrôle pas mes hommes ». La vente a lieu quand même, les exemplaires s'écoulent comme des petits pains.
Les dirigeants de la Ligue, réunis en hâte, ne considèrent pourtant pas encore, à ce moment-là, la dissolution comme probable. « Si Marcellin nous dissout, il doit le faire complètement, coffrer des dizaines de responsables, interdire le journal. Une dissolution bidon le couvrirait de merde. Mais s'il agit ainsi, il heurtera la gauche et les syndicats. Trop de remous auxquels le gouvernement n'a pas intérêt. » Raisonnement fondé et pourtant Marcellin « osera ». D'où vient l'erreur

Des coups à la porte du monde sur le palier

d'appréciation ? Essentiellement de la sous-estimation de la cécité politique de l'adversaire. Ce que les trotskystes savaient — que la gauche serait solidaire en cas de gros coup dur — Marcellin l'ignorait superbement. La Ligue, c'était 3 000 militants, dont des dizaines de responsables syndicaux capables de prendre la température de la CFDT, de la FEN (Fédération de l'Education Nationale) et même de la CGT. Un tissu nerveux ramifié et qui distingue le groupe politique du groupuscule étudiant, centralisant les informations, capable en retour de modifier les attitudes, forcer les prises de position, agiter l'opinion.

Charles, lycéen, dix-huit ans : « L'idée de la dissolution n'est pas venue immédiatement. C'est vrai, remarque qu'on était assez isolés sur cette histoire d'antifascisme. La contremanif', n'avait pas été suffisamment préparée. Le dimanche d'avant, en vendant **Rouge** sur le marché, on voyait bien le manque d'impact. Après, on a vécu l'euphorie d'une victoire militaire sur les flics. Un gros pied. Puis les perquises, ça sentait le roussi, ces flingues. C'était la première fois que ça arrivait. Plusieurs jours de parano, les militants « faisaient le ménage » chez eux. La Ligue est rentrée dans une fausse clandestinité avant d'être dissoute ! Les mecs s'affairent, premiers rencarts clandos dans les nefs d'églises. Quand le décret est tombé, on s'y attendait bien depuis deux jours. »

Pour la quasi totalité des jeunes militants, leur seule expérience politique est celle du légalisme, une action limitée mais protégée par le garde-fou du libéralisme bourgeois. En trois jours ils apprennent qu'une armée de l'ombre ne s'improvise pas. Dix minutes de retard parce qu'on a oublié que les couloirs du Châtelet sont engorgés à 18 heures, suffisent à faire sauter un contact.
« La première fois. » Ils connaissaient les Tupamaros, l'Argentine, l'Espagne, et la Résistance antinazie sera toujours présente derrière de belles images, des clichés équivoques aussi. L'héroïsme **des autres**, communistes de la génération d'avant, maquisards sud-américains et indochinois, branche les militants des démocraties sur un flux d'énergie constant, abondamment véhiculé d'ailleurs par les média de l'establishment. Les distributeurs français programment sans hésiter Costa-Gavras d'Aubusson à Thionville, de Fumel à Romorantin.
Le Vercors, la Longue Marche et le Che se pressent sur les rayons des librairies. L'héroïsme guerillero fait désormais partie de la culture. Comme tel, présence insistante et simultanément, parce qu'objet d'un spectacle rabâché, déjà distancié. Alors, quand le spectacle descend dans la salle, quand c'est toi l'acteur, tu vois qu'il ne s'agit pas seulement d'un jeu, toi, tes copains, ta nana ou ton mec. En trois mots, dix complets vestons qui ne sont que des ministres bourgeois t'expédient de l'autre côté, de ce côté de la loi où les idées peuvent valoir la prison. Bien sûr, ailleurs, c'est la torture et les cachots, les camps de barbelés, les hélicoptères au-dessus des rizières du Vietnam égrènant leurs prisonniers comme des fruits à point. Deux ans de taule pour reconstitution de ligue dissoute, pourtant, on ne peut pas ne pas ouvrir de grands yeux sur les lendemains.
Charles : « Le jeudi 28, j'étais accroché à la télé pour le résultat du conseil des ministres. La dissolution, c'est le premier truc que télé-midi a annoncé. Marrante la télé, pas du tout agressive, plutôt sur la réserve, gênée. »
« Et alors ? »
« Ce que j'ai pensé d'abord, c'est qu'on ne s'appellerait plus jamais la Ligue. Nostalgie. La Ligue, notre superobjet, jouissif et tout. L'idée aussi que **Rouge** allait disparaître, sur le coup on a cru à une répression dure, qui ne s'est pas faite grâce à la solidarité. Je me suis dit : il va falloir tout recommencer, juste au moment où ça marchait, où on gagnait des mecs sur le quartier. »

Un rédacteur de **Rouge,** étudiant, vingt-deux ans : « Vers 13 heures, je croise Bensaïd par hasard dans la rue, qui me glisse en vitesse : **Ça y est. Et durement.** Sur le moment tes sentiments ne se coulent pas forcément dans les phrases, des analyses explicitement politiques. L'analyse, tu l'as tellement faite avant, tu la feras après. Pendant des heures, tout bascule : la ville, les visages. Je regardais les gens dans le métro, j'avais l'impression qu'on me regardait aussi. En même temps tu te sens plus fort, fort d'être efficace, puisque l'ennemi cherche à t'atteindre, plus sûr d'avoir raison, plus motivé. L'illégalité, c'est un peu notre place, non ? »

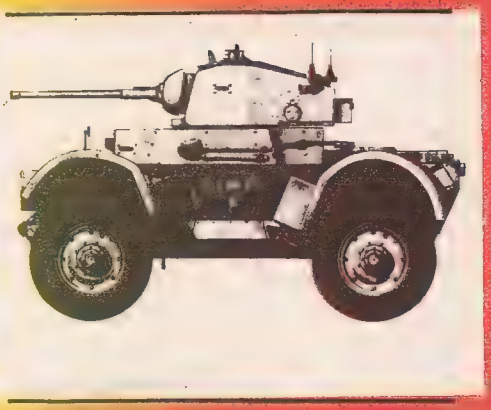
Une institutrice, ex-militante : « Je l'ai appris par le transistor, en croquant des cornichons dans un pique-nique de fin d'année. Discussion avec les collègues. Elles prenaient ça avec fatalité, impressionnées par le battage des média : « Ça devait arriver. » Finalement, la dissolution peut se révéler un bien.

Je ne me rends pas compte de ce que ça représente comme casse, organisationnellement. Mais du temps où j'étais à la Ligue, la réunionite me faisait chier. Les militants seront maintenant plus à l'écoute des initiatives locales, des comités de base divers. »

Casse organisationnelle ? La Ligue et son bureau politique, la Ligue et son Comité central, la Ligue et son service d'ordre, pyramides d'abeilles cloisonnées en cellules, sections, commissions ; hiérarchie verticale ; pouvoirs différenciés et noyau dirigeant. Le moule centralisateur du bolchévisme, un petit P.C. oui, mais le P.C. d'**avant,** celui qui se souvenait d'octobre, pas cette montagne triste où trône Marchais, base molle, sommets cristallisés et mythiques.

Réunion de cellule. De sept à onze, le soir, chez le copain qui a le plus chouette apparte, ou à la fac, mais ils sont un peu sinistre ces murs tachés à la craie de slogans délavés. Rapport politique, discussion du rapport, lecture des circulaires, répartition des tâches : les tracts, **Rouge,** préparer les manifs, contacts avec les autres cellules. Et, d'une réunion à l'autre, discuter et lire — un peu trop. Lire pour discuter. Les brochures, les BI (bulletins intérieurs), que lorgnent avec envie les sympathisants qui les impressionnent, ils finissent par rentrer à la Ligue pour accéder au mystère. Le BI ne contient pas d'instructions secrètes, les dernières clés du grand soir. Le BI est le lien de multiples débats : sur la stratégie dans les facs, la construction des cellules d'entreprise, le mouvement trotskyste international ou la nature de la révolution culturelle en Chine. Longs textes polémiques, chaque mot pesé, négocié, c'est parfois emmerdant, parfois stimulant. Sur les gros points, des tendances se forment, s'empoignent dans les A.G. jusqu'à l'engueulade et même jusqu'à la scission, en février 1971. Les tendances remontent jusqu'au BP, c'est bien comme ça, Bensaïd attaque Filoche, Krivine s'abstient, Weber propose un amendement.

Victor Serge décrit le Kremlin des années vingt. « temple et tombeau mêlant le plus vieux mensonge à la plus austère vérité, mise en scène de l'histoire mais où fermente sourdement, comme dans la terre au printemps, une force immense. » Au siège de la Ligue, dans l'ombre du palais de Lénine, mise en scène et décor. Va et vient bruyant, un sérieux que relèvent les blagues convenues, tout ça un peu gratuit parfois, de l'air brassé, mais pris à cœur, organisé, responsable. Pas un qui ne se sente à sa place, sa place privilégiée parce que consciemment choisie de militant révolutionnaire.



Surtout, dans les bureaux des étages, la permanence d'une trentaine de personnes, un technostructure aux contours flous, à peu près le noyau de l'ancienne JCR : bureau politique, membres parisiens du Comité central, équipe de **Rouge.** Les commissions spécialisées : Amérique Latine, Education Nationale, Indochine, armée. Ce sont elles qui constituent les dossiers de presse, rédigent les textes d'orientation, élaborent la ligne. Pour éviter les déviations bureaucratiques, les membres restent des militants de cellule, ont été élus et sont révocables. Le « **loc** » concentre le pouvoir. Parce que l'information y est plus dense qu'ailleurs : sur les contacts unitaires avec le PSU, le prochain congrès CFDT, les succès des cellules ouvrières à Rouen. Chaque jour, cent nouvelles qui, recollées, définissent un climat politique, favorisent la prise de décision.

Où est le pouvoir ? En haut, en bas ? A Krivine ? Centralisme et démocratie, base et dirigeants, qui l'emporte ? Fausses questions. D'abord, les règles formelles sont précises, elles assignent aux militants leur place, aux instances leurs fonctions. Congrès tous les deux ans, participants élus dans les cellules. Chaque congrès élit un comité central d'une cinquantaine de membres, lequel coopte en son sein le B.P. La permanence des statuts importe moins que le renouvellement des personnes : du premier congrès (1969) au troisième (fin 1972) les participants ont changé à 80 % et les comités centraux ont été remaniés. Seul le BP reste stable : pourquoi se forcer à remplacer des camarades en qui on a confiance ? Stable, oui, mais pas intouchable : avant le défilé du premier mai 1971, deux positions s'affrontent — participer à la manifestation gauchiste du matin ou au cortège CGT, l'après-midi ? La majorité des militants veulent aller aux deux pour éclairer la nature de la Ligue, à la fois tendance bolchévique de l'extrême-gauche et tendance révolutionnaire du mouvement ouvrier. Le BP décide la participation à la seule manif du matin. Tollé à la base, les cellules envoient des motions et le BP dût faire machine arrière.

Concrètement, quelle attitude la direction de la Ligue allait-elle adopter et faire adopter ? Entre accepter le décret et plonger sans nuances dans la clandestinité, l'éventail tactique était large. Un responsable de **Rouge** explique aujourd'hui :

« Au début nous ne savions pas exactement jusqu'où voulait aller Marcellin ; il invoquait la loi anti-casseurs, la cour de Sûreté de l'Etat, la tentative d'homicide volontaire contre les policiers. Le risque d'arrestation de l'ensemble du bureau politique paraissait sérieux. En un jour ou deux, cinquante perquisitions. Notre réaction a été d'organiser une défense monstre, les murs de Paris se sont couverts d'inscriptions contre le décret de dissolution. Il fallait à tout prix faire vivre le journal, moyen d'expression privilégié. Puisque Messmer avait déclaré qu'il poursuivait les actes et non les idées, nous devions diffuser largement nos idées. Très vite les choses se sont éclaircies. Nous ne voulions pas tomber dans le piège de la clandestinité qui consistait à nous terrer en préservant une organisation clandestine. »

« Quel était donc ce piège ? »

« Il y a quelques années, les maoïstes de **la Cause du Peuple** ou du PCMLF ont commis de graves erreurs d'appréciation. Face à la répression, ils ont sous-estimé les rapports de classe et n'ont pas compris qu'une répression forte contraignait le PC et la CGT à prendre position et à s'engager, car ils devenaient du même coup menacés. Ils se sont enfermés dans une logique « nouvelle résistance populaire », passant complètement dans la clandestinité, allant jusqu'à théoriser l'occupation de la France par une bourgeoisie identique aux nazis. »

Maintenir la Ligue : une clandestinité embourbée, la répression partout embusquée. Faire de **Rouge** l'axe de bataille est, politiquement, plus intelli-

gent. Si Marcellin attaque **Rouge**, il franchit un nouveau pas dans l'escalade ; la liberté de la presse, après la liberté d'association, soude les révolutionnaires à la gauche démocratique.
Les vieilles bâtisses de Ménilmontant, dernière lèpre authentique, croulent par pans entiers dans les chantiers. Le soleil de juillet chauffe les devantures des charcuteries arabes, la frite sent le chiche-kébab, Oum Kalsoum frémit dans les juke-boxes. Par là, au fond d'une courée, un appartement sert de plaque tournante à la rédaction. Torses nus dans l'ombre, affalés sur des coussins, on attend les coups de fil. Miles Davis, Chopin, les Doors, un pas dans l'escalier. Difficile, quand on sort dans la rue acheter du coca, de ne pas sursauter à chaque voiture qui freine un peu brusquement. Et puis, dans la tête, des calculs : l'appartement est certainement déjà fliqué, donc « ils » nous laissent faire, mais alors qu'est-ce qu'ils cherchent ? Le matériel de composition, les archives photos, les dossiers de presse sont restés au local toujours bouclé. Pour chacun, mesures élémentaires de prudence, on se repasse les vieilles ficelles depuis la guerre d'Algérie, les réseaux de soutien au FLN, et l'été 68 : déménagements, rendez-vous téléphoniques (chaque jour à heure fixe, appeler un numéro sûr). Rendez-vous fixe : le lieu (un cinéma, un monument) est invariable. On téléphone uniquement pour l'heure et les conversations demeurent indéchiffrables aux tables d'écoute.

Trucs élémentaires, bien connus de la police, contre lesquels elle mesure son impuissance. A moins de mettre le paquet : filatures massives, ratissage de quartiers entiers, interrogatoires brusques, militants arrêtés. Mais alors c'est l'état de siège et la police a déjà cédé la place à l'armée. Nous n'en sommes pas là.

Rouge, artisanal et véhément, avec des photos découpées dans un **Cahier du Cinéma** au début des années 60, triple ses ventes — plus de trente mille exemplaires. La victoire n'était pas acquise : «Les flics auraient pu intervenir à chaque étape de la fabrication. Pendant la rédaction en investissant l'immeuble, avant le tirage en interceptant les maquettistes qui portaient la copie à l'imprimerie, après le tirage en bloquant les exemplaires, à la distribution en coffrant les vendeurs. Ils ne l'ont pas fait. Déjà, le mouvement de solidarité les coincait. » Au Cirque d'Hiver en effet, meeting unitaire de la gauche. Enorme surprise : l'**Humanité** publie dès la dissolution un communiqué de protestation. Le PCF, pour la première fois de son histoire, prend la défense d'un groupe trotskyste.
A l'aube du 29 juin, des inspecteurs en civil frappent fortement à la porte d'un appartement boulevard Saint-Marcel à Paris. Longtemps. Son occupant, Henri Weber, membre du bureau politique, a disparu. Non mais, qu'est-ce qu'ils croyaient ? Ces messieurs ont ordre d'agir en conformité avec la loi : il leur faut des témoins avant d'enfoncer la porte et de fouiller les lieux. Une voisine est réveillée, qui refuse de les assister dans leur sale boulot. Dans l'immeuble, Weber ne passe pas **forcément** pour un pourrisseur de la jeunesse, un boute-feu de la pagaille. Dirigeant gauchiste, et alors ? « C'est son droit, il est sympa, il n'a pas une tête de crapule, c'est un prof de philo. » La concierge d'à côté, elle, se montrera plus collaboratrice : « C'est-y pas malheureux, messieurs, une chose pareille ». En partant, les enquêteurs laissent un impressionnant bordel, valises vidées au milieu des pièces, papiers épars. Ils remplacent la serrure par un cadenas à chiffres. Sans doute pour obliger Weber à leur téléphoner pour pouvoir ouvrir sa porte (?!).

Torses nus dans l'ombre à l'affût du téléphone

Les plus proches camarades d'Alain Krivine se trouvent à ce moment face à ce dilemne : puisqu'il est sûr que les flics cherchent Alain, que vaut-il mieux **politiquement** ? Le planquer ou le laisser prendre ? Après une discussion serrée, et un vote, la décision est prise : le laisser arrêter mais en s'arrangeant pour que celà passe le moins inaperçu possible. Au besoin, mettre au point une véritable mise en scène de l'incident et éviter à tout prix la main au collet obscure et discrète, qui donnerait au pouvoir le sentiment d'une facile victoire. Krivine en prison, en procès, voilà un scandale politique.

Une conférence de presse d'Alain Krivine est donc annoncée aux journalistes, le 30 juin, à 15 heures, rue de Rivoli, dans le local du groupe parlementaire socialiste. Une conférence un peu exceptionnelle puisque, la veille, Weber a téléphoné aux principaux dirigeants de gauche pour les inviter à être présents dans la salle : Maire et Détraz pour la CFDT, Astre pour la FEN. Le matin même il a joint Mitterrand au saut du lit. Le grand homme a commencé par s'étonner : « Comment, ils vont arrêter Krivine cet après-midi ? Mais non, vous pensez... » Après s'être concerté avec ses amis il décidera de se tenir **à proximité** de la salle de réunion. Circonspection toute sociale-démocrate.
Quinze heures, la rue de Rivoli est truffée de flics (la Préfecture est d'ailleurs proche). La conférence a lieu, les personnalités sont présentes, les flics ne bougent pas. Escorté de Détraz et de Claude Estier, Krivine se rend ensuite au siège du Parti Socialiste où il s'entretient avec Mitterrand et Maire. Toujours accompagné, il rentre paisiblement chez lui où on l'arrête un quart d'heure plus tard. Krivine, jeté en prison au sortir d'une entrevue avec Maire et Mitterrand ? De tous les scénarios possibles, c'était le plus défavorable à Marcellin. Mais il n'avait pas le choix. Laisser filer l'homme aurait discrédité le décret de dissolution lui-même et fait une fois de plus ricaner sur l'incompétence de ses services. L'Etat l'exigeait, de toute façon, et le devoir d'un ministre de l'Intérieur est de mettre sous les verrous les chefs de la subversion. Devoir empoisonné. En août, la libération précipitée de l'encombrant prisonnier ne surprend personne. Du moins, tous les commissaires de Paris recevaient-ils, le 20 juillet, une note urgente ainsi libellée : « Dans les cas où la Police municipale conduirait à vos commissariats des vendeurs du journal **Rouge** (précédemment organe de l'ex-Ligue Communiste) ou des distributeurs de tracts relatifs aux poursuites contre Alain Krivine ou à la dissolution de la Ligue Communiste, vous devrez **immédiatement et avant toute mesure** prendre contact avec l'Etat-major de la Police Judiciaire qui vous donnera des instructions. » Signé : le Directeur adjoint de la P.J., Guy Denis.
Juridiquement, rien n'empêche d'organiser, sous le parapluie légal du journal, des meetings, des manifs de rue. La marche sur Besançon, le 29 septembre, a été préparée impasse Guemenée : location d'un train et de trente-cinq cars, vente des billets, confection de dizaines de drapeaux. Sur une très longue banderolle avait été peint, en petits caractères : « **Non à la dissolution de la** » et en dessous, en très gros : « **Ligue Communiste** ». Evidemment, de loin, cela prête à confusion.

Alors, la Ligue se reconstitue ou quoi ? A la base, rien n'empêche là aussi les diffuseurs de se rencontrer, de causer politique, de planifier les ventes. Mais l'ancienne armature a éclaté : BP, circulaires, assemblées de sections. Plus d'un ex-militant se félicite que la dissolution ait fait flamber toute la paperasserie, une lourdeur administrative qui étirait les réunions, multipliait les tâches internes, enfermait la machine dans un fonctionne-

ment retourné sur lui-même qui s'emballait sans prise sur l'extérieur. Aujourd'hui on se voit à la fois moins et plus, et mieux. **Plus :** l'absence de circulaires oblige les responsables de **Rouge** à se déplacer dans les provinces ou dans les banlieues. **Mieux** : de tels contacts, de copain à copain, valent mieux que la lecture d'une feuille imprimée. Dans les débats enfin, les préoccupations concrètes prennent le pas sur la casuistique.

L'hypothèse stratégique n'est pas levée pour autant : un journal, aussi inséré soit-il dans un réseau militant, n'est pas un organisateur de révolution. Pour les trotskystes, l'existence d'un parti ouvrier conditionne l'issue de la lutte contre le pouvoir de l'Etat, ses flics et son armée. La Ligue se voulait l'embryon d'un tel parti. Comment, en octobre 1973, les dirigeants de **Rouge** vivent-ils cette contradiction ?

« La Ligue, de toute manière, n'était pas encore un parti révolutionnaire. Les bonds en avant, la radicalisation des luttes, permettront de construire ce type d'organisation. »

« Un tel parti serait donc très différent de l'ex-Ligue. Se serait-elle éventuellement dissoute d'elle-même ? »

« Après la dissolution de la JCR et du PCI (1), en juin 1968, un saut qualitatif s'était produit avec la naissance de la Ligue. Celle-ci représentait plus — en qualité et en quantité — que l'addition des deux mouvements défunts. Le même phénomène peut se produire aujourd'hui. Marcellin a fait des petits trotskystes en dissolvant la Ligue. »

« D'où viendraient les forces nouvelles ? »

« Essentiellement de quelques milliers de cadres ouvriers qui se révèlent dans les luttes actuelles. Lip, et pas seulement. Des centaines de petits Piaget, qui sont en train de naître. Y aura-t-il fusion entre les trotskystes et ces travailleurs combattifs ? Pas obligatoirement, mais c'est notre tâche essentielle aujourd'hui ».

La France et le Chili, la Ligue et le MIR. Comparaison absurde, pas plus qu'une autre. Le MIR : 6 000 militants, 50 000 personnes encadrées dans les fronts de masse (paysans, étudiants, bidonvilles des faubourgs). Capables d'affronter — au moins, de la freiner — une armée de métier quelques centaines d'hommes, deux mille pour l'ensemble des partis de l'Unité Populaire. Contre 75 000 soldats, dans un pays neuf de neuf millions d'habitants. La Ligue : 3 000 militants, 7 000 dans les organisations de masses (Cercles Rouges, Front de Solidarité Indochine, Comité de Défense des Appelés, etc.). En face, police et armée, un demi-million d'hommes (combien retourneraient la crosse en l'air ?).

La question : la Ligue disposerait-elle d'un bras armé, de quelle efficacité ? Il faut taire certains détails. Mais bien des choses connues, et d'abord des flics. Le S.O. (service d'ordre) par exemple : il encadrait les manifs, protégeait les ventes sur les marchés menacés par les fascistes (Convention, Abbesses). Capable, à l'occasion, d'opérations de commando à Paris et en province, raids spectaculaires et réussis. Deux cents copains, qui se connaissent bien, disciplinés. A cause des fascistes, entraînement au Karaté, capables d'utiliser des armes à feu, fusils, P.M. ou mitraillettes : plusieurs dizaines, ils l'ont appris au service militaire.

Deux cents hommes ne stoppent pas une contre révolution. C'est pourquoi la Ligue n'a jamais prétendu qu'« elle » ferait la révolution. En une formule, elle définit le rôle de l'avant-garde : « armer les masses du désir de s'armer ». Et que les masses fassent le reste. Plaqué sur cette fresque héroïque et rougeoyante, le geste d'humeur d'un ministre de l'Intérieur prétendant d'un paraphe anéantir un parti politique apparaît bien petit, petit.

Antoine Gleizes.
Jean-Paul Naury.

(1) Parti Communiste Internationaliste, la section française de la IV^e^ Internationale avant mai. Son dirigeant Pierre Franck, ancien secrétaire de Trotsky, était membre du bureau politique de la Ligue.

DIALOGUE ENTRE ACTUEL ET UN GÉNÉRAL

« L'armée prépare la guerre civile ! C'est le dernier rempart de la bourgeoisie... » De Rouge au C.E.R.E.S., on crie au péril militaire. La gauche, responsable et pondérée — le P.C., Mitterrand — rappelle au contraire, des frissons tricolores sous la langue, les indéniables qualités républicaines de l'officier français. Craignant par-dessus tout l'odeur de la poudre, elle flatte le galon et l'épaulette. Luis Corvalàn, secrétaire du P.C. chilien, qui allait encore plus bas dans la révérence, est peut-être déjà mort, fusillé par la junte. L'armée française, par la voix de ses officiers généraux, proteste de son innocence : « Nous ne sommes pas au service du capitalisme », affirme le général Maurin. De fait, ce sont essentiellement les politiciens — Jacques de Montalais dans La Nation, l'éditorialiste du Figaro — qui promettent cyniquement à Mitterrand le sort d'Allende.

Le hasard nous indiqua un général : nous allions le faire parler. Le général Buis, compagnon de la Libération, directeur de la fondation d'étude de la Défense Nationale. Nous ne le connaissions pas ; nous nous sommes trouvés en face d'un homme cultivé et honnête, étonnamment ouvert, défendant ardemment une certaine conception de la loyauté républicaine, excluant toute atteinte au pouvoir souverain des urnes, bref, refusant au nom de la morale et de la loi d'envisager que son armée puisse se mal conduire, et allant jusqu'à nier tout projet répressif.

« L'armée n'est absolument pas équipée pour lutter efficacement contre une insurrection. »

Contestataire aussi : prêt à abandonner le service militaire pour toute autre forme de mobilisation qui permettrait aux jeunes de s'exprimer et de se sentir utiles. Une anecdote : l'an dernier, une unité de chasseurs alpins décida d'aller manœuvrer en plein mois de juillet sur les pentes du Mont Blanc. Deux mille six cents hommes dans la neige. Pour la plupart des participants, ce fut un très grand pied, aux dires du général qui ajoute : « Cela était totalement inutile d'un point de vue strictement militaire, mais quelle organisation, quel mouvement de jeunes en aurait fait autant ? Je souhaite quant à moi la disparition d'un service militaire suranné, mais qui est capable d'en prendre la place, de fournir aux jeunes l'occasion de ces grandes aventures, de cette solidarité ? » On croirait entendre un futur ministre socialiste de la Jeunesse et des Sports. Le véritable débat a-t-il vraiment eu lieu ? Sans doute pas.

Le loyalisme de la hiérarchie, une certaine diversité d'opinion sont une chose. La fonction du corps militaire dans une société en est une autre. L'histoire peut tordre les esprits les plus droits. Si demain la gauche est au pouvoir, l'ordre, c'est inévitable, sera troublé : usines occupées, manifs à répétition, multiplication des expériences d'autogestion. L'extrême gauche sentant l'écurie brandira haut et ferme l'emblème de la révolution. Que penseront alors les états-majors, et surtout que feront-ils ? Certains cerveaux militaires, comme d'autres d'ailleurs pourraient aller vite, et se décider à appliquer leur politique par d'autres moyens.

Actuel : « Pensez-vous qu'en France, aujourd'hui, l'armée soit prête à affronter une insurrection populaire ? »

Général Buis : « Le maintien de l'ordre public n'incombe pas à l'armée. Les soixante-dix mille hommes de la gendarmerie, la police et les C.R.S. partagent seuls cette responsabilité. Certes, les gendarmes sont des militaires, mais leur directeur est un haut magistrat. Hors les « arrières d'armée » du temps de guerre, ce sont les préfets, des civils, qui peuvent intimer à l'armée l'ordre d'intervenir en cas de troubles. Le rôle des militaires à l'intérieur de l'hexagone est exclusivement défensif : ils doivent assurer la protection du territoire et, en priorité, d'un certain nombre de points que nous nommons des « points sensibles ».

Actuel : « Pouvez-vous nous préciser quels sont ces points sensibles ? »

Général Buis : « Il en existe de diverses catégories. Une station d'épuration d'eau, dans une ville, peut être tenue pour point sensible. Sa protection a cependant un petit coefficient de priorité par rapport aux sites nucléaires de tous ordres, par exemple... De toute façon, l'armée n'est absolument pas équipée pour lutter efficacement contre une insurrection, ou pour intervenir lors d'un combat de rue — l'hypothèse d'un soulèvement de type rural ne me paraît pas envisageable... Cela dit, l'image classique des tanks investissant une ville me semble assez trompeuse : la hantise du conducteur de char, c'est précisément de se trouver piégé dans une telle situation. Le char a un impact psychologique considérable, oui, mais il est perdu face à des adversaires décidés, armés simplement d'engins antichars ou de cocktails Molotov... Je me souviens parfaitement bien de l'entrée dans Paris, à la libération. Nous pensions : « Dans quel guêpier va-t-on se perdre ! ». Et les Allemands, de leur côté, se sont réfugiés dans cinq ou six points forts, tellement ils redoutaient les combats de rue avec la Résistance. C'est ainsi que nous avons pu libérer Paris. »

Actuel : « Lorsqu'on considère les thèmes des manœuvres, ces dernières années, on y voit apparaître la riposte aux maquis rebelles. Quels sont-ils ? »

Général Buis : « Toutes les manœuvres prennent l'hypothèse d'une agression extérieure, qui est le fait d'une puissance étrangère. Cela n'exclut pas que notre armée s'exerce à lutter contre un petit nombre d'unités, débarquées par exemple sur un rivage de la France, ne serait-ce que pour tester la sécurité des « approches ». Mais dans ce type d'exercice, l'ennemi est toujours étranger... »

Actuel : « Dans l'exercice sans doute, mais la méthode n'est-elle pas valable quels que soient les cas ? Je veux dire : les maquisards peuvent tout aussi bien être français... »

Général Buis : « Dans un pays comme la France, on ne peut concevoir une génération de maquisards se dressant contre l'Etat sans un apport militaire étranger. Et encore ! L'étranger en armes est un ciment de solidarité nationale.

Permettez-moi d'insister : Il n'y a pas un général dans l'armée française, pas un, je l'affirme, qui admette la possibilité de mettre sur pied une défense nationale en commençant par suspecter une fraction de la nation ! A ce moment-là, autant abandonner l'idée même de défense nationale ! Non, et je suis formel, il est impossible d'établir une défense nationale si l'on croit qu'une partie de la nation pactisera avec l'ennemi. Cela est exclu de toute cogitation, de tout exercice, de toute manœuvre. Simplement, il est prévu que le préfet de zone de défense et le général commandant la région militaire doivent être en mesure de faire face à une action extérieure capable d'entraîner des mouvements subversifs... »

Actuel : « A côté de ces manœuvres, n'existe-t-il pas des simulations sur ordinateur qui peuvent permettre à l'armée de se préparer à lutter contre les troubles intérieurs ? »

Général Buis : « La simulation n'est employée qu'à de très hauts niveaux techniques — dans la marine, par exemple, pour le maniement des sous-marins nucléaires, ou bien dans l'armée de l'air. L'armée de terre ne fait appel à l'informatique que pour interpréter rapidement, dans le domaine opérationnel, les renseignements d'ordre militaire. Je dis bien : des renseignements d'ordre militaire...

Quant au Deuxième Bureau, il a beaucoup souffert de l'auréole romantique qu'on a bien voulu lui attribuer. Aujourd'hui, ce n'est guère qu'un bureau d'état-major dont la seule mission est de tirer d'une information des données utiles à l'action. Mais il ne va plus pêcher des renseignements ! Il n'y a dans l'armée aucun service qui soit chargé d'obtenir des informations d'ordre policier. Cela n'existe pas ! »

Actuel : « Quel était donc, en 1967-69, le rôle du GAM 56, antenne militaire du Deuxième Bureau, à Persan-Beaumont, puis à Evreux ? Il possède des avions... »

Général Buis : « Très honnêtement, j'ignore ce qu'est le GAM 56. Je n'en connais pas non plus d'équivalent sous un autre nom. »

Actuel : « Prenons maintenant, si vous le voulez bien, l'hypothèse inverse à celle du soulèvement populaire : le putsch militaire. On constate, partout, toujours, que l'armée qui passe à l'offensive est assurée de s'emparer du pouvoir. Les exemples historiques abondent, Indonésie, Grèce, Bolivie, Chili récemment. Et si l'armée française était tentée ? »

Général Buis : « Je sais, la France vit dans la hantise d'un nouveau 18 Brumaire ! Mais voilà qui m'apparaît bien irréaliste. Aujourd'hui, dans un pays développé comme le nôtre, une simple grève de l'électricité suffirait à stopper net toute tentative de putsch militaire. C'est une certitude. Je n'imagine même pas qu'il puisse en être autrement. L'armée chilienne au pouvoir peut facilement assurer le fonctionnement des trains ; en France, elle en est incapable, car cela exigerait des qualifications professionnelles qu'elle ne possède pas. Et puis, il ne faut pas oublier que le pouvoir d'il y a cent cinquante ans était au mains des ministres des Finances, des Affaires étrangères et de la Défense. Le reste du pays vivait en autarcie. Un siège de Paris en 1973 ne durerait pas 48 heures. Faire une révolution, c'était s'emparer de quelques points sensibles. Désormais, le pouvoir est trop diffus. Il y a, dans notre société, une multitude de points sensibles. Rappelez-vous... De Gaulle, en 1968, a jugé, un temps, la situation « insaisissable » : par quel bout fallait-il la reprendre en main ? Et sur quel point sensible agir ? »

Actuel : « Selon vous, plus la société devient complexe, moins l'armée possède de pouvoir ? »

Général Buis : « Exactement. Il faut en outre insister sur le fait que l'armée française n'est pas une armée de putsch. Prendre l'exemple algérien pour affirmer le contraire, est malhonnête. En premier lieu ce fut le président du conseil — et non un général | — qui donna les pouvoirs d'administration à l'armée. Moi, j'étais très ennuyé. Je suis allé voir mon sous-préfet, à Bougie, et je lui ai dit : « Vous représentez la République, restez donc à votre bureau. J'ai l'ordre d'être présent, je vais m'asseoir à côté... » Nous étions tous gênés.

Quant à la tentative de putsch des généraux félons, on oublie de dire que ce fut un échec cuisant, qu'il ne dépassa guère ce fameux « quarteron » de généraux et une cinquantaine d'officiers et de sous-officiers sur les quarante-cinq mille que comptait l'armée française en Algérie. J'y vois la preuve du loyalisme de l'armée française, au contraire. Et pourtant l'armée française était loin d'être gaulliste ! »

Actuel : « En mai 68, l'armée n'était-elle pas sur le point d'intervenir ? On a vu des chars passer dans la banlieue parisienne. Et plus de 2 000 hommes des corps d'élite, armés et dotés de rations de combats pour quatre jours sont passés par la base d'Evreux avant de se rendre dans la banlieue parisienne. »

Général Buis : « Parlons d'abord des chars. En fait, revenant de manœuvres à Mailly, ils rejoignaient simplement leur base, à Compiègne. Au lieu d'être transportés par train, ils ont emprunté la route ; c'est tout. Certes, cela a pu avoir un certain impact psychologique... Et je ne dis pas qu'il n'a pas été voulu. C'est de la politique. Ce n'est pas de l' « emploi ». Enfin, je puis vous assurer que les troupes stationnées en Allemagne — j'étais là-bas à cette époque et j'y exerçais un important commandement — n'ont reçu aucun ordre en vue de se préparer à une éventuelle intervention. »

Actuel : « Admettons maintenant qu'un gouvernement de gauche vienne au pouvoir et néglige, ou refuse, de considérer la défense nationale... »

Général Buis : « Je vous fais tout de suite remarquer que, depuis Jaurès, le parti socialiste est le seul, au cours de ses assises nationales, à avoir posé le problème de la défense. Récemment, Jean Daniel, dans le **Nouvel Observateur**, a posé honnêtement ce problème dans l'un de ses éditoriaux. Ce sont actuellement les partis de gauche qui prennent la question au sérieux. Le programme commun a courageusement abordé la question, même s'il en a parlé stupidement, ce qui est grave de la part de gens intelligents. Il est clair que le parti ou l'alliance de gauche qui arrivera demain au pouvoir sera obligé de prendre en considération le problème de la défense nationale. Tant que nous ne sommes pas parvenus au mondialisme, c'est une question d'instinct. Et puis, on ne peut pas négliger aussi aisément le deuxième budget de l'Etat, le deuxième organisme de France à employer autant de personnel ! Qui oserait dire : « On supprime » ? »

Actuel : « Et si la gauche, au pouvoir, compromettait la défense nationale ? Si elle renonçait à la force nucléaire ? »

Général Buis : « Que les militaires en soient déchirés, que des chefs d'état-major donnent leur démission, soit, la chose est possible. Mais de là à voir des unités prendre les armes, des armes que la République leur a confiées ! Et que ces soldats aillent imposer une autre politique ! Mais c'est un mauvais rêve ! Et ceux qui tiennent en main le feu nucléaire, ce sont bien les derniers que l'on puisse soupçonner d'un tel cauchemar. »

Actuel : « Le contingent est là, pour contrecarrer certaines ambitions, en nécessaire contrepoids... »

Général Buis : « Inexact ! L'armée de métier ne présente aucun danger réel pour l'Etat. Quel est le but fondamental du contingent, sa raison d'être ? C'est de faire prendre conscience à chaque citoyen qu'il est un élément de la défense nationale. Oui, la tâche est ardue. Oui, la ligne bleue des Vosges n'existe plus. Quant à la théorie de la dissuasion, cinq cents personnes la connaissent, pas davantage. Des gens au pouvoir, eux-mêmes, l'ignorent. L'appelé perdu dans sa caserne d'Allemagne se sent inutile, il ne comprend pas. Et pourtant... Pourtant, les unités cantonnées outre-Rhin, opérationnellement sans objet, sont là-bas pour rendre le vieux service de nos armées d'autrefois : elles sont là pour parler le discours du sang sur le glacis étranger ! C'est une belle et noble mission que bien peu reconnaissent. »

Actuel : « Oui, bien entendu, mais la notion d'ennemi héréditaire est morte. Les Français ne craignent aucune menace extérieure. Une partie d'entre eux (et nous l'avons bien vu au printemps dernier) conteste l'utilité, l'existence même de l'armée... Face à cette contestation, qu'offre l'armée ? »

Général Buis : « Trois choses. La première est l'ocasion du test en vraie grandeur de cette contestation. La deuxième est la vérification du souhait des pères de voir leurs fils « faire leur temps sous les drapeaux » — les sondages sont là. Enfin, et c'est un constat, les appelés ne nous posent, depuis la guerre, pas l'ombre d'un problème. C'est curieux, mais c'est un fait indéniable, ils sont très peu politisés. Dans les années trente, d'accord, les contingents étaient très agités. Mais je me souviens qu'en mai 1968 j'avais 2 680 appelés sous mes ordres, en Allemagne. Partis en permission, ils sont tous rentrés, et dans d'invraisemblables conditions, malgré la grève des transports... Mais cela peut changer... »

Actuel : « Il y avait aussi la menace qui pesait au-dessus d'eux. Qui choisirait la désertion et ses conséquences ? Le code militaire est formel. Qui choisirait, pour trois jours de vie civile, un mois ou deux de plus ? Et puis, même si cette menace n'est pas réelle, combien alors la croyaient suspendue au-dessus de leurs têtes ? Aucun n'est instruit de ses droits. Dans une base de trois mille personnes, je m'en souviens aussi, le seul code de justice militaire était à la gendarmerie, inaccessible. »

Général Buis : « Il ne s'agissait pas de choisir délibérément la désertion dans un quotidien normal. Il s'agissait simplement d'être passif, irresponsable, et de profiter d'un formidable désordre pour prolonger sans aucun danger une permission. Je constate que les hommes ont remonté le courant, ont rejoint en dépit du désordre. »

Actuel : « Depuis 1968, la contestation vis-à-vis de l'armée s'est considérablement durcie. »

Général Buis : « Certainement. Quand on a établi le camp militaire de Canjuers — un camp de vingt mille hectares — personne n'a protesté. Sept ou huit années après on a voulu agrandir le camp du Larzac de sept mille hectares et cela a soulevé une partie de l'opinion française. Voyez-vous, la principale menace que craignent, depuis un an, les Français, c'est la menace écologique. Les choses évoluent très vite... Nous allons d'ailleurs tenir un colloque international pour savoir, à l'aide de toute une série de sondages, quels sont les thèmes mobilisateurs pour l'opinion publique, quelles sont les nouvelles menaces ressenties. Après cela, il nous faudra adapter les outils traditionnels dont nous disposons, à de nouvelles fonctions, à de nouvelles motivations. Voilà ce qui reste à inventorier puis à définir. Si l'on décide de maintenir le service militaire, il faut que la jeunesse s'y sente transcendée par le port des armes et qu'elle serve en même temps la nation. Sinon, il faut lui trouver une autre motivation mobilisatrice. »

Propos recueillis
par J.-P. Ribes
et J.L. Hue.

Le Free Jazz a dépassé le stade hurlement de la révolte : on doit parler de musique noire. Appel à l'Afrique, à l'Orient, à l'électronique, les musiciens du free puisent dans un large syncrétisme les harmonies d'une musique neuve. Sun Râ est leur père. Nancy les reçoit dans son festival la semaine dernière, en novembre c'est Berlin. Voici un sang neuf et nn son frais. Artistes, professeurs, « making business » comme dit le saxophoniste Noah Howard, il s'agit d'être sérieux, de concurrencer John Cage ou d'autres sur le terrain des grandes œuvres, de réunir toutes les musiques de couleur sous la bannière de la musique noire américaine. Don Cherry chante des mantras, Howard électrifie son groupe. Le free veut sortir du ghetto.

les enfants de sun ra

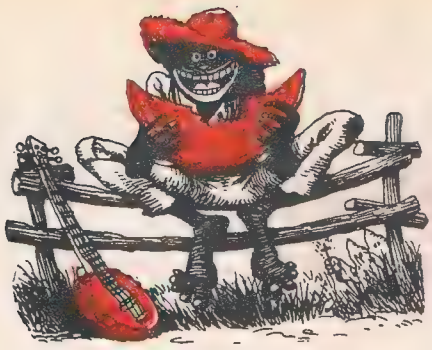
Une grande fresque mystico-païenne, chargée des souvenirs d'une Afrique phantasmée qui rencontre les astres pour un ballet futuriste et dérisoire : ce sont les images du culte. Sun Ra, grand prêtre, officie non sans humour guidant d'un geste ou d'un regard les évolutions de ses danseuses, les « prises de parole » de ses solistes. Après la fête de l'**Humanité** où il devait séduire plus de trente mille personnes, son plus large public, il est parti à la conquête de la France, traversant les villes à la tête de ses fidèles. Il a fallu longtemps pour savoir si on devait le prendre au sérieux : de démesure en démesure, Sun Ra a prouvé que la question ne se posait pas. On a du le recevoir tel quel, le père et le chef de file de toute une école de musiciens. Que des initiés racontent le récent festival de New York et décrivent par le détail la folie explosive de la nouvelle vague du Free : on pense immédiatement à Sun Ra. On entre délibérément dans le théâtre, la danse, le rituel, ce que Sun Ra pratique depuis toujours. Dans une conférence-débat à ce même festival de New York, Shepp refuse la notion de « jazz » : il lui oppose le nom de musique noire, un tout indissociable dans sa continuité, il se moque des écoles : on pense encore à Sun Ra, qui fait sonner son groupe comme un big-band, pour le précipiter dans la frénésie rythmique ou le prêche. Et puis les grands saxophonistes Noah Howard, ou Frank Lowe, le bassiste Alan Silva, le trombone Clifford Thornton et bien d'autres, tous ont participé à un moment ou à un autre au grand « cirque » interplanétaire. Sun Ra toujours : communauté musicale et labels marginaux.

A Nancy, Stanislas bascule sur son socle à l'écoute de quelques uns des grands représentants de l'art noir. On y retrouve Noah Howard, compagnon de Frank Wright et Mohamed Ali, reparti aux Etats-Unis, après un an en Europe, créer l'association des musiciens de New York et son festival, le deuxième cette année face au festival officiel de Georges Wein. Et l'Art Ensemble of Chicago ; on avait un peu oublié les compagnons de Joseph Jarman. Ils seront bientôt de retour, en novembre au Festival de Berlin, en compagnie de musiciens mythiques comme Richard Abrams. Revoici le Free Jazz et en force. En cherchant bien, vous trouverez les disques qui témoignent de ce souffle renaissant, de nouveaux labels, aussi qui échappent à la main mise de l'industrie du spectacle. Dans les revues spécialisées apparaissent des noms nouveaux. On veut désormais les entendre en direct et partager leur « message ».

Il y a un an, la lassitude s'installait encore. Musique de feu, le free Jazz nourrissait l'indifférence. Le Quartet d'Alan Silva ou de Frank Wright, la quarante-deuxième version d'une même proposition a perdu toute véracité. Le cri du saxophone est devenu cliché. Les fausses violences redisaient indéfiniment leurs stéréotypes. Qui a connu l'Art Ensemble of Chicago, la puissance de son spectacle et de sa musique, s'ennuie aux imitations affadies du Black artists Group from Saint-Louis. Restaient bien sûr Braxton et Portal, partout ailleurs c'était le reflux. Les outrances sonores du free sombraient dans les répétitions.
Malgré la présence rassurante des groupies du jazz, les exilés ont voulu retrouver des racines, un univers familier, le ferment du ghetto et par là un sens à la création musicale. Sunny Murray, l'Art Ensemble of Chicago rentrent aux Etats-Unis. Le free Jazz recherche une nouvelle identité : Marion Brown crée de nouveaux instruments, étudie les sons, un Don Cherry traverse la mystique et l'ascétisme, Archie Shepp se retourne vers le blues et l'histoire de la musique noire. Ce n'est pas un changement de mode, mais une réaction devant l'agression sonore, inutile et désormais banale sans motivation/urgence. On se souvient d'Albert Ayler, qui avait su avant sa mort exprimer la joie et la démesure, et le « Soul », ce feeling insaisissable qui fait la vraie richesse de la musique afro-américaine.
Archie Shepp l'affirme : « **Les musiciens noirs refusent la notion de jazz, une invention des Blancs. Il y a continuité de l'appel des premiers tambours africains à la musique actuelle des afro-américains.** Il n'y a aucun clivage suivant de fausses notions d'écoles : **Il y a la musique noire, un tout indissociable.** » Après le grand éclat dit « le Free Jazz », nous avons vécu une période d'attente, pour les musiciens une prise de conscience, Shepp, Max Roach ou Cecil Taylor expriment le même phénomène. Un sursaut devant l'exploitation de la musique noire par le business ; l'affirmation d'une continuité, toute l'histoire rassemblée d'une culture noire indissociable.

En juillet 1972, lors de la grande parade jazzy « Newport à New York », George Wein les avait écartés. Ils se savaient un instant oubliés de la grande histoire d'une musique dont le festival soulignait jusqu'à chaque étape. Un contre-festival s'organisa, sur l'initiative du saxophoniste Noah Howard vite suivi de bien d'autres marginaux. Ceux-là investissent tous les endroits privilégiés du jazz new yorkais, Slugs, les petites salles, le Village, et mieux Harlem déserté ces derniers temps pour le quartier bohème de Lower East Side. Malgré des ressources limitées, face à la monumentale machinerie du festival officiel, le contre-festival s'impose. Une voix s'élevait, non plus pour geindre ou protester : une communauté prenait en main le destin de sa musique — et de là la contre-manifestation trouvait sa publicité.

Résutat : victoire et compromis, cette année George Wein fait appel à Noah Howard et aux musiciens de son association dans le cadre du festival. L'évolution psychologique explique aussi les changements musicaux : comme le disait Shepp, il fallait qu'enfin la communauté noire ait ses propres « penseurs ».
Jusque là, tous les critiques de jazz étaient des Blancs, exception faite d'un Leroi Jones. Shepp le constatait : ces critiques se sont épuisés à découper l'histoire de la musique noire américaine en tranches et en écoles. Dans les Universités désormais certains des plus connus dans la nouvelle vague jazzy enseignent la valeur culturelle et sociale de leur mouvement. Archie Shepp, Cecil Taylor, Marion Brown, Milford Graves, Clifford Thorton, consacrent ainsi la reconnaissance de la musique noire comme culture d'un peuple. Elle sort enfin des caves, de la mythologie du spectacle de cabaret et de tout son folklore. De là ce refus du mot « jazz », hérité de cette époque où le musicien noir partageait, pour le public blanc, le même monde que celui des prostituées et des souteneurs. Les mythes disparaissent, et d'abord celui du jazzman qui claque des doigts, brûle sa vie dans l'alcool ou les « shoot », quelques dollars en poche au petit matin mais de la musique plein la tête. Et Sun Ra joue à Carnégie Hall lors du festival de New York.



discographie

Quelques enregistrements récents pour connaître les nouvelles tendances du Free Jazz (liste non limitative, disques souvent difficiles à trouver) :

DON CHERRY * : Relatitivity Suite - J.C.O.A. - 1 006. Une grande composition symphonique avec le jazz composers Orchestra et l'Orient venu au Jazz. Solennel et lyrique.

NOAH HOWARD : Patterns - Alt Sax Music Company. Noah Howard, ses envolées à la Eric Dolphy sur fond électronique saturé.

BROTHER AHH (Robert Northern) * : Sound Awareness avec Max Roach - Strata East 19 731.

ALKE - BU - LAN * : Land of the Blacks (avec Leroi Jenkins, Carlos Garnett, Mtume, Billy Hart, etc.) - Strata East, 1972-4.

SUN RA : Space is the place - Blue Thumb BT S 41 (dist. Vogue) - Discipline 27-II - Saturn (dist. Sun Râ lui-même).

MAURICE Mc INTYRE * : Fonces and Feelings - Kalaparusha - Delmark DS 425.

ART ENSEMBLE OF CHICAGO * : Chi Congo - Paula Records 4001.
ART ENSEMBLE ALI QUINTET * : Survival SR 102.

RASHIELD ALI : Franck Lowe *. Duo - Exchange - Survival 101.

NORMAN CONNORS : Dance of Magic * - Goblestones 0598 (il en existe un second moins bon).

BYARD LANCASTER : New Horizons - Live at Macalester College 72 Dogtown Records.

TED DANIEL SEXTET : Ujaama Records - Ted Daniel est au Chat qui Pêche, rue de La Huchette, 75005 Paris. A bon entendeur, salut !
Disques à paraître bientôt sur Impulse de :

TED DANIEL
MARION BROWN
SAM RIVERS

Certains de ces disques * sont déjà dans les boutiques d'import (notamment Givaudan).
Pour le disque de **TED DANIEL** : écrire à UJAMAA Records, Box 5048 FDR Station, New York City 10022.

Pour les disques de **BYARD LANCASTER** : écrire à The Sounds of Liberation, Post Office Box 18955, Philadelphia, Pennsylvania 19119.

Reste le grave problème de l'exploitation de leur musique. Là aussi, des initiatives nouvelles et décisives. Sous son propre label, Saturn, Sun Ra a donné l'exemple, en gravant près de trente albums de l'Arkestra. Depuis, de nombreux musiciens ont créé leur propre marque de disque, produisant et se distribuant eux-mêmes : l'AACM de Chicago sous le sigle Delmark, Noah Howard et l'association des musiciens de New York avec « Alt Sax » ; Raschield Ali avec « Survival », Ted Daniels avec « Ujamaa », etc. D'autres marques marginales apparaissent comme « Black Jazz » à Los Angeles, ou « Strata-East ». Des musiciens reconnus comme Cecil Taylor lui-même enregistrent et produisent désormais leurs disques. En France, Alan Silva, Frank Wright et le Black Artist Group from Saint-Louis. Ces initiatives transforment jusqu'à la musique. Celle-ci retrouve sa liberté, à l'écart des exigences commerciales des grandes compagnies — si ouvertes soient-elles (Impulse ou Flying Dutchman).

Comment alors parler du free jazz comme d'un courant particulier de la musique noire ? Ici tout se recoupe et se rencontre, osmose de l'écriture, de la spontanéité, du cri, des rythmes, du retour aux blues ou aux grandes orchestrations. Le Free Jazz était précisément un label symbolique pour désigner le cri : il vole en éclats. Les initiatives d'aujourd'hui se libèrent de toutes les classifications. Sun Ra est là encore en précurseur. Il fut le premier à privilégier l'idée de communauté musicale, de productions marginales, et cette synthèse historique de la musique noire où se mêlent les chants du tambour, le grand orchestre, les cris, le blues, le gospel, le prêche et le spectacle, la danse. Un retour au corps, à la fête sans restriction. Une grande fresque musicale qui fait alterner musique écrite, sons à l'unisson, solos et vertige des percussions.

La notion d'avant-garde s'est déplacée. Shepp se souvient du vieux blues et de Ben Webster, il joue Duke Ellington. Don Cherry s'ouvre aux influencee de l'Inde ou de Bali, tout participe d'un même désir : célébrer l'art noir, sa musique, arracher une culture aux marchands. Comment expliquer autrement la reconversion d'un Max Roach, le grand drummer de l'Epoque Bop, qui abandonne son rôle confortable de « genius of the drums » pour participer au « Sound Awareness » de Brother Ahh (Robert Northern) ou bien monter lors du récent festival de New York avec une « Freedom Now Suite » sa grande composition remaniée, une manière de bilan, à la fois sur la musique et la situation du peuple noir

aux Etats-Unis, avec danseurs et chanteurs ? Comment expliquer aussi la nouvelle démarche d'un Sam Rivers, vedette des disques Blue Note, puis compagnon de Cecil Taylor, maintenant un des principaux hérault de la liberté musicale, ouvrant son atelier-salle de concert aux musiciens, poètes et artistes noirs. Comme autrefois chez Ornette Coleman, chacun s'installe, partage, communie ou même sommeille : aucune censure, aucun droit d'entrer, un lieu privilégié ouvert à l'aventure, à la création.

D'autres musiciens, qui datent aussi des années soixante explosent maintenant. Par exemple Richard Abrams, compatriote de l'Art ensemble of Chicago au sein de l'AACM, sera en novembre au festival de Berlin. Ceux qui ont écouté son album sur Delmark, le label marginal de Chicago, ont senti l'originalité de sa démarche, cette épure dans la répartition presque écrite des interventions, des cris, un refus passionnant du chaos et du confusionnisme des sons.

De même pour Milford Graves, inconnu, mais célèbre à travers un certain nombre d'enregistrements ESP. C'est une légende à l'intérieur de la grande famille des nouveaux musiciens. Après son passage au festival de New York cet été, Philippe Carles et Francis Marmande écrivaient dans **Jazz Magazine** : Si l'on songe que les rythmes étaient nés hors scène et que les souffleurs envahirent la salle, on est forcé d'accepter ce désir total, sans partage, du geste musical, cette élaboration exhorbitante d'un univers sans mystère, tout entier habité de sons, ce désir qui, à quatre, les faisait sonner comme un big band. Sur un autre terrain, avec d'autres questions, ils produisent encore les mêmes effets que sur scène en 1966, Albert Ayler.

Dimension de la fête des rythmes, art synthétique de toutes les manifestations, danse et chant, on retrouve la même expérimentation dans le « Sound of Liberation » dirigé par le saxophoniste Byard Lancaster, dans le « Dance of Magic » de Norman Connors, un batteur amoureux de la trouvaille (en compagnie d'Hancock et de bien d'autres). Mais il y a aujourd'hui tant de noms connus ou inconnus à l'écart des styles et des écoles... Rashield Ali s'est installé dans un marginalisme militant, produisant deux albums sous son label **Survival** : l'un en duo avec le saxophoniste Frank Lowe, l'autre à la tête d'un quintet. Là aussi, dépassement du cri musical que Rashield Ali intègre au feeling, au rythme, au blues. Le rituel fait sa réapparition. Comme une mise en scène, la fureur est désormais contrôlée : la spontanéité fait sa place à l'écriture musicale. Marvin Peterson et Frank Lowe revendiquent la musique noire dans son ensemble et rendent hommage tant à Lester Young ou Parker qu'à Ornette Coleman.

Autre innovation encore timide, l'apparition de la technologie dans la nouvelle musique. Ainsi Noah Howard s'est produit à Nancy avec un groupe qui comprend un pianiste électrique, un guitariste et une Fender-basse. Avec à l'opposé, le dépouillé des rituels hypnotiques d'un Don Cherry, le travail sur le souffle, les percussions d'un Marion Brown. Ici pas d'anathème, sauf de la part des nouveaux réactionnaires de la critique free. Dave Burrell ira, infamie, jusqu'à faire entendre un synthétiser avec son nouveau groupe. Shepp déjà, dans ses derniers disques pour Impulse, en avait utilisé un non sans provoquer quelques grincements de plumes de la part de la critique. Parce qu'on permet l'électronique à Sun Ra, à lui seul, et on prétend la refuser à Hancock, L'ex-free-jazz bouge, traversé de courants divers qui finissent par converger.

Le débat est ouvert, et il est d'une urgence implacable. Pourquoi et selon quels critères refuserait-on un Hancock ou un Wayne Shorter ? Ils font trop de bruit, ils jouent de la soupe pour s'emplir les poches, prétendent les détracteurs. Comment le retour au corps et l'appel au rythme apparaîtraient-ils chez les uns comme une initiative grandiose, chez les autres comme une basse invitation à la danse ? Peut-on reprocher aux musiciens modernistes leur « systématisme » alors qu'on encense celui de certains free-jazzmen ? On pourrait multiplier à loisir ces questions à la critique de jazz, celle qui, frustrée et frustrante, jette l'anathème. Attention : vous êtes les nouveaux Panassié, vous prétendez parler au nom de la musique noire et vous la divisez en catégories, bonne et mauvaise, le plus affreux des schématismes.

Il était temps de bousculer la jazzité, mais aussi la free-jazzité, de dépasser les clichés qui la menaient à son étouffement. La musique noire poursuit son histoire, les musiciens que nous avons évoqués n'en forment qu'une étape. Pour la première fois le réseau tissé par les nouvelles associations permet une véritable confrontation des recherches. Qu'on y ajoute des lieux de travail collectif comme les ateliers de Sam Rivers ou Rashield Ali, et les postes universitaires tenus par Cecil Taylor ou Milford Graves : structures nécessaires qui garantissent l'efficacité d'une musique sans gommer la démesure mystique ou l'africanité rejouée. Bien au contraire : dans le déluge des percussions on cherche à retrouver, selon le mot de Shepp, le langage des tambours. Le free-jazz avait lui-même construit des barrières, « aidé » en cela par la critique. Il les fait de nouveau éclater. Voilà la musique noire.

Paul Alessandrini.

Frank Lowe

Sam Rivers

Milford Graves

Rashied Ali

Photos Trombert

coups de matraque sur arc en ciel

Photos Dany Gander-Gosse

Un shilom, deux narghilés, une pipe et cinq plants de marijuana dans des pots de fleurs : l'inspecteur principal Roux, de la brigade des stupéfiants, sent monter en lui les premières caresses de la satisfaction vaniteuse. Il lui reste à trouver le champ de marijuana tapi quelque part dans la campagne, et il pourra s'asseoir sur ses lauriers. Le **Progrès de Lyon** lui consacrera sa page « faits divers », reléguant au second plan les deux cambriolages et le glissement de terrain du jour. « Roanne. La brigade des stupéfiants du S.R.P.F. de Lyon, sous la conduite de l'inspecteur principal Roux, en étroite collaboration avec la brigade de gendarmerie de Roanne, sous les ordres de l'adjudant-chef Velay, agissant sur un mandat de perquisition du parquet de Roanne, ont, jeudi en fin de journée, procédé à une vaste opération de police et mis fin à une importante affaire de drogue. »

Du **Progrès de Lyon** « l'affaire de drogue » trouve son chemin jusqu'aux pages de **France-Soir** et du toujours savoureux **Spéciale Dernière.** Oh, comme ils ont l'air antipathique, les dix-sept drogués ! Un journal les définit comme « pour la plupart sans profession définie », un autre titre l'article « les fils à papa de la drogue ». Pour toute occupation, le journaliste se les représente « agglutinés autour d'énormes haut-parleurs qui hurlent de la musique pop ». Pour tout le monde, la morale ne fait aucun doute : « Ils auraient pu connaître la paix recherchée en marge de cette société qu'ils rejettent si le démon de la drogue ne s'était pas manifesté ».

Pour quelques millions de Français, les dix-sept jeunes gens arrêtés ne seront jamais rien d'autre que cela : des photos d'identité sur une page de journal, les protagonistes d'une « affaire de drogue ». Pour quelques dizaines de musiciens européens et quelques centaines de freaks du coin ils ont un nom : l'auditorium Arc-en-ciel.

Dès le mois de mai 1973, les premiers, les musiciens colportent la rumeur. Un par un on voit revenir les groupes d'un week-end à Roanne avec les yeux en spirales : une espèce de Fillmore ou de Paradiso à la lisière d'une petite ville grise du centre de la France. Tout y est. Des éclats de light-shows dans toutes les directions, Van der Graaf Generator qui tonne entre les quatre édifices de la chaîne quadriphonique, des instruments électriques baignés de couleurs maléfiques prêts à bondir du fond de la salle, une assistance résolument horizontale, enfoncée dans une mer de mousse de polyester.

A la veille de l'ouverture, ils sont une dizaine qui ont « décroché », tout laissé tomber pour travailler à plein temps et à l'œil dans cette invraisemblable entreprise. Ils ont complètement aménagé une immense grange qu'ils louent à un riche paysan du coin. Ils ne craignent rien, et font passionnément confiance à l'homme qui tient ce projet à bout de bras. Daniel Geoffre a trente ans, un beau visage soucieux sorti d'une peinture de la Renaissance italienne. Les yeux enfoncés et le front dégarni lui donnent une allure visionnaire, mais sa voix de basse rassure. Daniel a solidement charpenté son affaire. Il a trouvé l'argent : un industriel parvenu, qui roule en alpine et joue les play-boys, accepte de financer l'entreprise. Desbenoit, un agriculteur d'une quarantaine d'années qui leur loue le domaine, a pris Daniel en amitié et vient aider à retaper la grange. Daniel a déjà géré un club pendant plusieurs années et compte parmi ses amis le député Terrenoire, qui lui obtient sa licence et sa ligne de téléphone. Deux clubs cohabiteront dans les mêmes bâtiments : « le Privé », une discothèque chic, remplira la caisse pendant les premiers mois et permettra au Rainbow de fonctionner à perte. Tout le monde fait confiance à Daniel Geoffre. Cent quarante millions d'anciens francs se sont investis dans l'auditorium. Tous les dieux modernes protègent la « S.A. Geoffre », son P.D.G. Daniel et ses compagnons.

Le Rainbow auditorium — bientôt rebaptisé Arc-en-ciel — ouvre en catastrophe en avril et se consume en quatre mois. Comme s'ils pressentaient l'urgence, les gens de l'Arc-en-ciel brûlent les étapes, tentent de satisfaire toutes leurs envies. Ils logent les musiciens dans une ferme à côté de l'auditorium, et peuvent lier connaissance : ils invitent tout ce qui bouge en Europe, les Français « pas dégénérés », les Allemands découverts trois mois plus tôt à Paris, les Anglais ambitieux, Soft Machine en tête. Ils s'intitulent « maison de la culture du futur », veulent attirer des troupes de théâtre et secouer la passivité du public. Le déficit tourne au gouffre, les créanciers grognent de toutes parts, mais Daniel songe à construire un dôme géodésique et à louer une seconde ferme, plus isolée, pour inviter des groupes plusieurs semaines.

La défonce, voilà le problème le plus épineux. La France est-elle prête à s'accorder une enclave tolérante, dans le style du Paradiso d'Amsterdam ? Fins politiques, les gens de l'Arc-en-ciel ont convenu que non. Donc, on ne fume pas dans l'auditorium. Visiteurs ou musiciens ont parfois d'autres opinions. De quoi ont-ils donc peur, ces Roannais ? Ne savent-ils pas que l'herbe est déjà à peu près légalisée dans une demi-douzaine de pays occidentaux ? Et qu'il faut un jour cesser de se cacher pour montrer sa force ? Certains soirs le shilom rougeole sans désemparer dans l'auditorium même. « Bah, soupire l'équipe du Rainbow, un peu inquiète quand même, ils ont peut-être raison, nous sommes bien dans l'ère du Verseau. »

Eh bien, non, pas à Roanne. Quand des parents entendent rentrer leur fille à l'aube après la nuit du samedi, ils se lèvent, prêtent l'oreille, jettent un œil par la porte entrebâillée. Comme la jeune fille danse la gigue dans sa chambre en parlant au lampadaire, ils entrent et prennent l'affaire en mains. Elle avoue avoir fumé — enfin, c'est-à-dire, on l'a **forcée** à fumer. Le père porte plainte contre l'Arc-en-ciel. Une enquête se met en branle.

Pendant ce temps, à l'auditorium et à la ferme, l'ère du Verseau tente sa chance. C'est le mois de juillet, et l'euphorie est à son comble. Le groupe se transforme en communauté et les concerts deviennent de plus en plus fous.

Mais une sorte de lente décomposition interne fait écho à la montée des menaces extérieures. La communauté s'affaisse sur elle-même faute d'organisation, le tas d'ordures s'incruste devant la ferme, le pain moisi prolifère derrière les radiateurs, le parasitisme s'installe et personne ne se sent l'envie de réagir.

En quelques engueulades toute l'énergie disparaît. Daniel Geoffre cède toutes ses parts, se défait de toutes ses fonctions, dissout la « S.A. Geoffre » qui gérait l'auditorium. Tout le monde se prépare à partir, un bon nombre au Maroc pour étudier la musique et la cosmologie d'Urantia. Dans la cour du domaine le groupe organise une vaste vente aux enchères permanente pendant deux semaines : chacun liquide tout, les meubles, la collection de disques, les chaînes stéréo, les instruments de musique.

La descente de flics survient quinze jours après la décision de Daniel. Comme si les cent quarante millions investis dans l'auditorium les avaient jusque-là protégés. Au poste de police, Daniel, excédé et hautain, ne mâche pas ses mots. Il refuse de feindre l'ignorance, veut discuter sur le fond. Le commissaire se frotte les mains et juge sa déposition accablante. Il accorde la liberté à la plupart des interpellés, et Daniel prend le chemin de la prison.

De retour à la ferme, les gens de l'Arc-en-ciel passent une courte nuit. A six heures du matin ils ouvrent les yeux et contemplent, ahuris, un fusil braqué sur eux. « Vous avez une heure pour vider les lieux. Et celui qui bronche je lui envoie un pruneau entre les deux yeux. » C'est Desbenoit, le propriétaire. Du jour au lendemain les voilà devenus des pestiférés. Assignés à résidence dans la région de Roanne, ils cherchent du travail pour payer leur procès, et n'essuient que des refus. Un ami devra leur trouver une autre maison en gardant soigneusement secrète l'identité des nouveaux occupants. Et Daniel, d'après l'avocat, risquerait un maximum de cinq ans de prison.

L'auditorium est aujourd'hui désert, mais à peu près intact. Tôt ou tard quelqu'un le rouvrira, certainement pas dans le même style. Il n'y a pas de place à Roanne pour une maison de la culture du futur égarée dans le présent.

les freaks au pouvoir

Ann Arbor, Michigan, coincée sur la rive du Grand Lac entre Detroit et Chicago, cent mille habitants dont trente mille étudiants, les jam-sessions de John Sinclair. L'an dernier, son conseil municipal a pris une mesure qui fit trembloter d'espoir les narines de tous les freaks américains : fumeurs, détenteurs et vendeurs de marijuana ne risquent plus désormais qu'une amende de cinq dollars, ostensiblement symboliques. A l'origine de cette décision, deux conseillers municipaux chevelus et décidés, militants radicaux, élus sur la liste du Parti pour les Droits Humains (H.R.P.), un héritier pas si lointain du défunt Student for a Democratic Society.

« Avant, nous tenions des meetings dans les universités, on se retrouvait toujours en face des mêmes têtes. Il était temps de s'adresser aux **autres.** Nous avons compris une chose : la plupart des citoyens considèrent la politique électorale comme la seule activité politique possible et justifiée. » A Ann Arbor, Jerry De Grieck, orateur de l'H.R.P., dirigeait une faction du S.D.S. quand les Démocrates prirent la mairie en 1969. Trois ans plus tard, ils abaissaient l'âge du droit de vote à 18 ans, gauchissant le corps électoral. Presque immédiatement, un scrutin partiel permet à l'H.R.P. de se compter — 24 % des voix, deux élus —, et de faire passer des mesures progressistes : la marijuana à cinq dollars, mais aussi l'arrêt des discriminations contre les homosexuels qui cherchent du travail ou un logement, et l'interdiction aux agences de placement de refiler de la main-d'œuvre temporaire aux patrons atteints par des grèves.

A Madison, Wisconsin, le fauteuil de maire est occupé depuis avril dernier par Paul Soglin. Vingt-huit ans, rondouillard et moustachu, ex-avocat, ex-militant. Sa conduite acivique lui a déjà valu la prison, l'amende, et une tonte gratuite de sa tignasse.

Il s'interroge aujourd'hui : « Faut que j'aille à Washington discuter avec des officiels pour la répartition des fonds fédéraux. Mec, je ne crois pas connaître quelqu'un là-bas. » Une anecdote résume son programme : au cours d'une réunion électorale, il vitupère contre la manipulation foncière et la spéculation dans les zones résidentielles. Au milieu du public, un entrepreneur fait le malin : « Vous parlez de moi ? » — « Parfaitement », répond Soglin en le fixant dans les yeux.

A Berkeley, le conseil municipal compte neuf sièges. Les radicaux, rassemblés dans l' « April Coalition », en ont gagné trois en 1971. Le conseil municipal ne salue plus le drapeau au début de ses réunions. Les flics font considérablement moins chier les dropouts de Telegraph Avenue. Les employés de la cité peuvent exhiber, s'ils le souhaitent, une toison digne de Freak Brother. Le budget de la police a été réduit, des fonds ont été octroyés aux cliniques publiques.

Trois cent miles au sud de Berkeley, Santa Barbara, chaude, résidentielle, offerte sous ses palmiers au balancement du Pacifique, 70 000 habitants. Un fief républicain consacré. En 1970, l'incendie de la succursale de la Bank of America à Isla Vista — le village étudiant, quelques kilomètres en longeant la côte — avait horrifié les citoyens. L'hiver dernier pourtant, radicaux et libéraux présentaient une liste commune, la Citizen's Coalition.

Thème de la campagne : la défense de l'environnement. Bloquer la construction de nouveaux immeubles, empêcher l'installation, par la Southern Pacific, d'un complexe hôtelier de quinze millions de dollars sur le front de mer. La Citizen's Coalition remporte les élections. La victoire est venue des zones ouvrières, et de la communautés des chicanos (Mexicains immigrés).

Inutile de le cacher : cette utilisation de la vie politique locale est largement facilitée par le bipartisme : voilà 180 ans que Démocrates et Républicains se partagent le gâteau. Comme les Républicains sont vraiment des sales cons, les Démocrates d'honnêtes mollusques, et bien des gens prêts à monter en épingle tout tiers-parti, les radicaux jouent sur du velours. Le velours, cependant, des indices récents l'attestent, pourrait bien devenir râpeux. A Ann Arbor et Berkeley, la participation étudiante aux dernières élections a été plus faible qu'en 1971. Désaffection, lassitude. L'expérience montre aussi que toute coalition radicale est tiraillée entre une aile pragmatique, et une aile idéologique qui se réclame de la « révolution mondiale ». Débats, investitures pénibles, amendements tactiques : les sympathisants se lassent. A Berkeley enfin, une conspiration de droite a réussi à organiser un « recall » contre D'Army Bailey, un des représentants de l'April Coalition. Un recall : une élection partielle, sans attendre le terme du mandat. D'Army Bailey est accusé de troubler les séances du conseil municipal, de bloquer les débats, de proférer des propos obscènes. « Bien sûr que je m'explique très fort, dit-il, les minoritaires n'ont jamais la parole s'ils n'insistent pas. »

un guru coule

Avec l'obstination qu'ils mettent à longer les caniveaux, la mine pensive et une ravissante petite clochette tintinnabulant au bout de leurs frêles doigts, les Hare Krishna ont amassé un joli pécule tout saint. Il y a sept ans, ils priaient leur dieu dans un taudis de l'East Village, à New York, blottis et tremblants sur le lit défoncé qui leur servait d'oratoire. Aujourd'hui, ils envisagent d'acheter un des buildings de l'université de Colombia, à vendre pour 11 millions de francs.

Autre fléau venu de l'Inde mercantile, le Guru Maharadji, le bonhomme michelin du Vedanta, est moins chanceux. Il a été cruellement frappé par quelques sybarites parisiens, lors du show qu'il organisait, le mois dernier, à la Mutualité. Un camembert, dont les vertus sont traditionnellement vantées par les bons moines normands, assaisonné de trois tomates et voilà une pizza sur un beau visage mystique.

ya baba carte de travail

Vibrations aigres-douces d'un violon dans le juke's box, accompagnant la voix replette du gros Carlos. Trémolos vaguement orientaux, crécelle, tambourin : « *Zitouna* ». Les sourcils de mon interlocuteur se sont relevés en accents circonflexes. Cette chanson, il l'a chantée des centaines de fois. Mais pas exactement avec les mêmes paroles : « *Allah, Allah, ya baba carte de travail, ya baba.* » Ce n'était pas le début d'une sourate, mais — sur l'air d'une très vieille chanson anticolonialiste tunisienne — le chant de guerre des ouvriers immigrés réclamant l'abrogation de la circulaire Fontanet (1). Peu de Français savent que Carlos a tout simplement récupéré la chanson du M.T.A. Le M.T.A. ne connaît pas la S.A.C.E.M.

M.T.A. ? Mouvement des Travailleurs Arabes. Je vous entends déjà : « *O.K., on a compris, ça pourrait s'appeler F.L.A., une minorité opprimée, son groupuscule, son sigle. Un vieil air connu : M.L.F., F.H.A.R., F.L.J., F.L.B., etc.* » Voire. Quelle organisation peut se vanter, neuf mois après sa création fort discrète, de pouvoir mobiliser au lendemain des centaines de milliers de personnes ?

Qu'on en juge :

• Décembre 72, dans la capitale d'un pays normalement raciste, où les ministres pondent de généreuses circulaires, un ouvrier arabe cesse un jour, publiquement, de se nourrir, afin d'obtenir... (dérision) le droit de travailler, sa carte de travail. Il est isolé de ses amis politiques. (Les maos français ne soutiendront pas, en effet, les premières grèves de la faim des immigrés.) Un maigre comité de soutien prend forme, quelques Français, un prêtre... Lutte obscure. Naissance du mouvement.

• Septembre 73, dans le même pays, et en particulier à Marseille, une série particulièrement dure d'assassinats racistes. A l'appel du M.T.A., la quasi-totalité des ouvriers immigrés des Bouches-du-Rhône fait grève pendant 24 heures. Le mouvement s'étend rapidement à la capitale. Le 14 du même mois, les ouvriers arabes de la région parisienne se mettent en grève à leur tour. La grève générale n'est pas loin. Les appareils syndicaux cinquantenaires n'auraient pas fait mieux.

L'un des « instigateurs » du mouvement, Amar, répond, dans ce café où Carlos achève « *Zitouna* » en deux virages andalous : « *Le M.T.A. vise sur un plan très large, à développer l'initiative des masses arabes sur le plan culturel et politique, à épanouir l'ouvrier arabe dans le cadre de sa culture.* » Vaste programme, ils ont du pain sur la planche.

« *Tout ce que nous proposent les mouvements ouvriers français, c'est l'intégration. Mais nous sommes différents, très différents ; et nous voulons épanouir cette différence.* » Le schéma est clair : dire aux Arabes travaillant en France, qu'ils sont à 100 % arabes et qu'ils peuvent en être fiers. Arab is beautiful.

• Et l'Islam ? Peut-on être profondément arabe en dehors de l'Islam ?

• *Nous sommes* profondément *anti-religieux au M.T.A. Mais la lutte contre cet opium-là ne peut pas encore être de nos chevaux de bataille. Ce n'est pas l'ennemi numéro 1, au contraire... ça peut nous servir. Pendant la grève du 14 septembre, à Paris, on savait que le* seul *refuge possible pour nous, c'était la mosquée. Ce fut un lieu de rassemblement naturel. Mais lorsque l'Imam a appelé à la prière, il n'y en a eu que quelques-uns qui y sont allés. Les autres ont crié que ce n'était pas le moment de prier. Nous nous servons de l'Islam et nous en gardons les bons côtés, sa lutte contre l'injustice...*

• Pourquoi Mouvement des Travailleurs *Arabes*, et pas Mouvement des *Immigrés*, ou Mouvement des *Maghrebins* ?

• *Nous, ici en France, nous sommes surtout des Maghrebins, mais nous croyons à la révolution arabe, à l'unité du monde arabe. En Europe, vous parlez 36 000 langues différentes et vous songez à vous unir. Pourquoi ne le ferions-nous pas, nous qui parlons la même langue ? Si Nasser et Khedafi ont eu tant de succès auprès des populations arabes, c'est qu'ils correspondaient à quelque chose de profond. Seulement, eux, ils veulent l'unité des Etats. Nous voulons l'unité des peuples. Et cette unité-là, cette révolution, elle passe aujourd'hui par une avant-garde : la résistance palestinienne.*

• Approuvez-vous *toutes* les initiatives des Palestiniens ?

• *Là n'est pas la question. Seuls ceux qui luttent sur place peuvent juger. Quand un homme est à terre et qu'un âne lui marche sur le ventre, est-ce que tu lui demandes si cet âne lui déplaît un peu, beaucoup, s'il le trouve gentil ou méchant ? A-t-on jamais demandé aux Vietnamiens : « Qu'allez-vous faire des colons ? »*

• En réalité, la Palestine n'est-elle pas passée au second rang de vos préoccupations ?

• *Pas du tout. Seulement, en France, la lutte contre le racisme est devenue momentanément prioritaire. Une vingtaine d'Arabes ont encore été assassinés ces dix derniers jours.*

Le racisme. Toutes les forces du Mouvement sont actuellement focalisées sur lui, contre lui. C'est sans doute ce qui surprend le plus dans cette organisation sans appareil. Cette faculté de mettre le paquet sur un thème, puis de passer brusquement, si le besoin s'en fait sentir, à autre chose. Après le mouvement pour les cartes de travail, des centaines de grèves de la faim, le M.T.A. se lève aujourd'hui contre le racisme. Il devra bientôt se concentrer sur autre chose, peut-être sur la vague de chômage qui s'annonce bestiale.

Pas un parti, pas un groupement. Un syndicat ? Les leaders du Mouvement ne rejettent pas, en effet la possibilité de créer un syndicat arabe ; « *Si la base le réclame, ça peut être utile* ». Syndicat ou pas, leur premier souci est de demeurer autonomes des Français ; des militants français, et surtout des syndicats français.

L'Amicale des Algériens en Europe coopère, elle, avec la C.G.T. et la C.F.D.T. Cette antenne juridique et culturelle du gouvernement d'Alger a, jusqu'à présent, condamné toutes les initiatives du M.T.A. Quant aux syndicats français, « *si certaines sections d'entreprises ont concrètement manifesté leur soutien aux immigrés, les centrales, elles, ne* peuvent pas *défendre nos intérêts spécifiques* ». D'ailleurs, le veulent-ils vraiment ? Quand ils ont organisé une journée d'action contre le racisme, C.G.T. et C.F.D.T. n'ont pas laissés la parole au M.T.A. à la Bourse du Travail, ni même fait allusion à son existence.

En réalité, le M.T.A. fait peur. Il fait peur aux syndicalistes, parce qu'il a prouvé qu'il était capable d'actions d'éclat en dehors d'eux. Il fait peur au patronat et au gouvernement parce que les premières réactions des ouvriers français à la grève arabe, semblent avoir été favorables. Un peu la réaction de l'ancien combattant qui constate que le bleu sait se battre. Surtout si, en plus, ce bleu est un Arabe,

dont on lui a toujours dit qu'il était voleur, menteur, incapable de s'organiser.

« A Levallois, à la Thomson-Brandt, la réaction a été plus loin que la simple admiration. A la suite d'une bagarre, un pied-noir et un Arabe ont été licenciés ensemble. Eh bien, tous les ouvriers, français comme immigrés, se sont mis en grève pour réclamer la double réintégration. Une chose pareille était inimaginable il y a seulement un an. »

On comprend la crainte du pouvoir. Crainte qui explique peut-être la dernière trouvaille de Gorse, ministre du Travail : bientôt les immigrés pourront être élus délégués du personnel ; et comme il s'agit là des eaux territoriales syndicales, on espère canaliser en catastrophe le Mouvement en le « syndicalisant ».

• Des tas d'initiatives sur le plan politico-social, mais sur celui de la culture ?

• *D'abord tout est lié, et puis là aussi nous avons entrepris pas mal de choses ; par exemple la pièce de théâtre que nous avons déjà jouée au Larzac et à Besançon et que nous rejouerons plusieurs fois ce mois-ci, à la Mutualité en particulier, le dimanche 28 octobre, pour clore le mois antiraciste. A ce propos, nous lançons un appel à tous les groupes musicaux, pop et autres, à toutes les troupes de théâtres, clowns, saltimbanques, jongleurs, etc., pour venir participer à nos meetings du mois d'octobre. Un appel aussi à tous les sympathisants pour qu'ils envoient un peu de fric, 5 francs, 10 francs, peu importe...*

Et puis, n'achetez pas « *Zitouna* », venez plutôt l'apprendre sur place, avec les vraies paroles. C'est dans le vieux local du Secours Rouge, 71, rue Louis-Blanc, téléphone : 206-41-75.

---

(1) La circulaire Fontanet date de septembre 72, *elle fixait au 1er octobre 73 la date limite* au-delà de laquelle les immigrés sans carte de travail (et donc de séjour) seraient expulsés. Ils sont légion. Gorse a repoussé cette date au 1er novembre en promettant que les cas litigieux seraient examinés.

Photo Murlat-Sipahioglu

tête de mort et bottes de cuir

« Il n'est pas trop mauvais ce soir, il tiendra bien jusqu'à la fin de sa tournée. » Ils pourraient aussi bien discuter les chances d'un boxeur déclinant. Assis dans une loge de l'Olympia, les managers de *Lou Reed* regardent leur produit tituber sur scène et laisser tomber son micro. Lou a l'air dans un sale état, mais personne ne s'en offusque : la déliquescence fait partie de son personnage. Pas de rappels délirants — la moitié du public n'a rien compris, les autres livrent des commentaires pâmés à la sortie de l'Olympia : le mythe a fonctionné, Lou Reed apparaît bien tel que tout le monde le rêvait, un ange de la névrose.

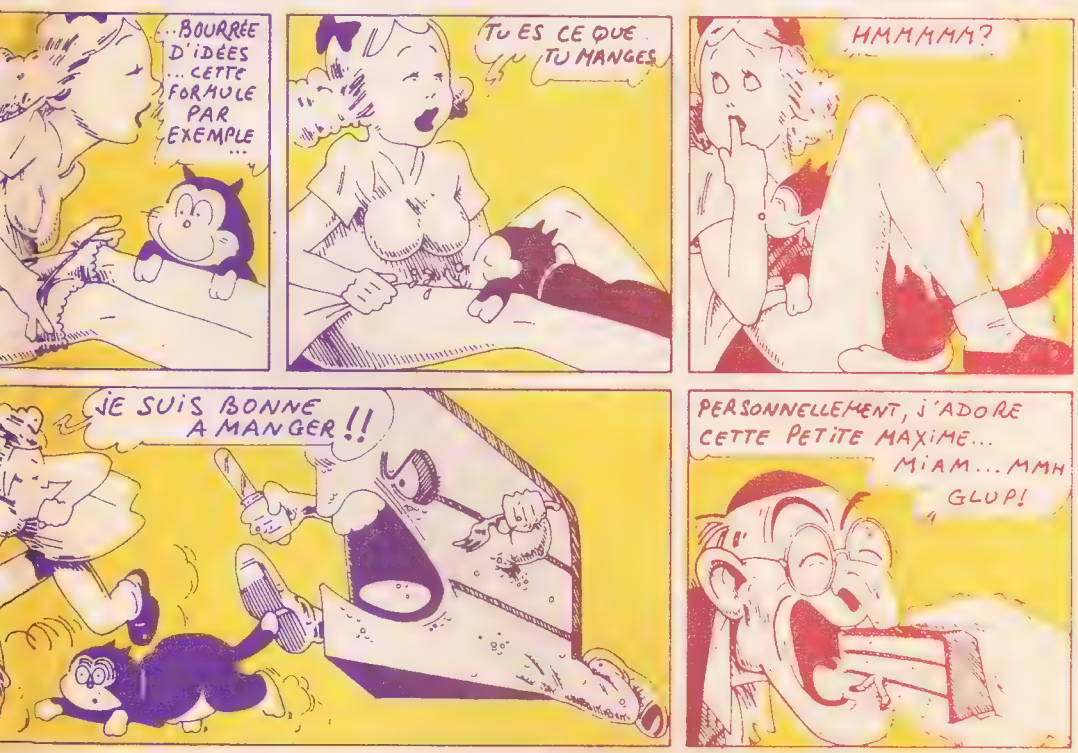
Il a tout fait pour se donner l'allure d'un mort-vivant ou d'une créature de Frankenstein sous-alimentée : de violents cernes noirs dessinent la bouche et les yeux sur un visage entièrement fardé de blanc. Il n'arrête pas de grimacer, il est positivement repoussant, d'autant plus repoussant que ses mouvements n'ont pas la moindre grâce : ils ont la raideur de l'automate, et d'un automate déréglé qui s'agite par saccades. Sa combinaison de cuir noir s'avachit aux pointures, le ventre déborde un peu : pas plus de sensualité que chez un crapaud mort.

Il en devient même pathétique. Il faut penser à un autre jeune homme un peu littéraire qui se travestit en rock'n'roll star : Bob Dylan, il y a quelques années. Comme Dylan, Lou Reed est un « héros rock » ; une créature née de nos propres fantasmes. Le héros rock capte en quelques strophes et un maquillage tout ce qui grouille sous la conscience d'une génération, les angoisses, les désirs fous. A part ça, il n'a pas besoin de se fatiguer. Il peut singer gauchement les cambrures de paon de la rock'n'roll star, ses gestes convaincront quand même.

Tout de même : Lou Reed est dans un sale état. Dans sa voix il ne passe rien, pas une expression, pas un tremblement, pas une intonation. Il reste complètement absent, extérieur à son personnage. Le concert terminé, il se laisse prendre par les épaules et conduire à sa voiture, comme une marionnette.

Depuis deux ans, Lou Reed reniait son personnage lugubre du premier Velvet Underground. Aujourd'hui il endosse à nouveau le masque, peut-être bien pour le fric. Et tout se passe comme si, à nouveau, ce double sinistre l'entraîne vers la dépression ou la folie. Mais peut-être rêvons-nous, intoxiqués par le mythe. Machiavélique, Lou Reed nous jetterait alors de la poudre aux yeux.

Bientôt, nous aurons entre les mains le nouvel album, *Berlin* — quelques facettes de plus dans un jeu de miroir. Son nouveau producteur, Bob Ezrin, a quelques titres de gloire : il a réussi à transformer la musique d'*Alice Cooper* pour son troisième album et son premier succès, *Love it to death*. Bob Ezrin est un homme habile : Lou Reed réussira une fois de plus à se dérober.



il s'en passe des choses

Sous le lit de Gloria Swanson : une pyramide miniature. James Coburn se retire pour méditer dans une tente pyramidale. Un médecin texan recouvre une portée de microbes d'une structure... pyramidale — vous avez deviné. Et constate que ces animaux vivent 64 heures de plus que leurs congénères moyens. « Cette forme géométrique agit comme une lentille qui concentre l'énergie du champ magnétique terrestre », explique un Evariste Gallois de l'électronique nommé Flanagan. Flanagan a conçu, pour la méditation transcendantale, une Cheops Pyramid Tent de vynil opaque, qu'il vend 25 dollars.

« La pornographie sans voile, exposé sur l'érotisme », programme le cours n° 25 de la New School for Social Research de New York. En chaire : un militant de 31 ans, Michel Luckman : « Notre propos est d'éclairer les gens sur le large éventail d'expériences érotiques légitimes. » 275 étudiants sont déjà inscrits. Plus de femmes que d'hommes. Porn is Fun.

La cour d'appel de New York vient d'autoriser les policiers à porter les cheveux longs. A la base, contentement. On n'est pas toujours si libéral : accusé de trafic de cocaïne, Abbie Hoffman risque la prison à vie. La justice veut faire un exemple. Le procès d'Abbie sera un procès politique, le procès de sa révolte contre la guerre du Viêt-nam et la pourriture des politiciens. Une écœurante cohorte d'avocats minables y voient l'occasion de se faire un nom, et aboient avec les loups. Un signe : la caution avait été fixée à 200 000 dollars — exorbitant. Une campagne de pétition l'a ramenée à 10 000 dollars. Allen Ginsberg écrit dans une lettre ouverte : « La prison à vie pour cocaïne est une réaction névrotique, irrationnelle, une idée de tueurs. Pour la société, ce n'est en aucun cas une réponse saine au problème de la cocaïne, cela n'aide en rien les vieilles dames embêtées dans la rue par de pauvres junkies dépravés par la faute de la bureaucratie policière et de la Mafia. » Abbie Hoffman Defense Comitee : c/o Lefcourt 640 Broadway New York N.Y. 10012.

Outre-Pyrénées, la justice est tout aussi raide, la soutane toujours dépourvue de braguette. Auteurs du premier livre féministe portugais, Maria Isabel Barreno, Maria Teresa Horta et Maria Velho de Costa sont jugées à huis clos le 25 octobre à Lisbonne. Solidarité internationale : les mouvement de libération de la femme français et anglais organisent un meeting le 21 octobre à Paris (21 heures, T.N.P., salle Gémier). L'ouvrage sacrilège des trois Maria, les « Nouvelles Lettres portugaises », paraîtra en 1974 aux Etats-Unis et en France. Au Portugal, c'est le fascisme. Pas chez nous bien sûr. Mais le 26, tombera le verdict du procès du **Torchon brûle.** L'accusation : pornographie, pour un article intitulé « Le pouvoir du con » et illustré d'un sexe féminin — une intolérable agression psychique.

Décidément, tous ces messieurs s'agitent en même temps. La direction générale des impôts est sur le pied de guerre, Giscard d'Estaing traque les gros portefeuilles du show-biz : une vingtaine d'impresarios et de chanteurs. Johnny Halliday a préféré accepter une transaction : un « redressement fiscal » de deux cents millions d'A.F.

musique transparente

Philip Glass prend son air le plus patient et le plus résigné. Pour la millième fois pendant son séjour en France, à la mi-septembre, il s'apprête à mettre les choses au point. Les Français lui ont préparé une niche culturelle dans la rubrique « nouvelle musique américaine », en compagnie de Terry Riley, La Monte Young et Steve Reich. « Eh bien, non. Ça n'a absolument rien à voir. » — « Comment ? Il y a quand même bien un petit quelque chose de commun entre ces trois musiciens et toi ! » — « Oui. Nous vivons tous quatre à New York. » Un peu plus quand même. Ils se connaissent, certains ont travaillé ensemble.

Phil Glass parle comme il compose, avec précision. Pas celle du mathématicien, plutôt celle de l'horloger, de l'artisan sûr de son savoir-faire. Il possède aussi l'allure rigoureuse, rien de flou ou de hip, le cheveu court, et l'œil mobile.

A côté de lui, un homme aux longs cheveux blonds, la dégaîne cool du musicien de rock new-yorkais, vient de poser ses pieds bottés sur la table et propose une interprétation plus œcuménique. « Ce sont toutes quatre des musiques qui agissent sur l'état d'esprit, on trouve la même idée dans la musique indienne. Elles recherchent des combinaisons de tons qui produisent un effet sur le cerveau : des musiques psychotropes, comme certaines drogues. Vous les entendez mais vous ne pouvez pas vraiment les écouter. »

Phil regarde ailleurs et s'abstient de tout commentaire. Il respecte l'opinion de ses collaborateurs. Kurt Munkacsi poursuit : « Je considère la musique de Phil comme de la rock music. Une chanson rock repose sur un riff accrocheur répété pendant trois minutes. Les morceaux de Phil se composent de dizaines de riffs superposés, mais le principe est le même. » Kurt peut parler du rock avec quelque autorité, il travaille comme ingénieur du son pour John Lennon. Il fait partie du groupe de Phil comme sonorisateur : les effets acoustiques peuvent désormais rater comme une expérience de chimie, le mixage des trois orgues électriques et des instruments à vent ne peut lui non plus être laissé au hasard.

On pensait rencontrer un compositeur et ses interprètes. Erreur. On se trouve en face d'un groupe. Ils ne parlent qu'à la première personne du pluriel et possèdent leur matériel en commun. Certains d'entre eux — les saxophonistes John Gibson et Richard Landry — donnent aussi leurs propres concerts, mais l'enthousiasme pour les compositions savantes de Phil les rassemble.

Les premières mesures d'un morceau de Phil Glass ressemblent à du Terry Riley : l'orgue électrique répète un motif de quelques notes, les instruments le reprennent à l'unisson puis divergent. Riley se sert de ce tissu comme un support pour l'improvisation. Chez Phil Glass, au contraire, toutes les interférences restent planifiées, et les morceaux se dirigent d'un pas sûr vers des crescendos enivrants. Le volume sonore dû à l'amplification, la présence d'un son de basse, la virtuosité des six instruments donnent à la musique de Glass une puissance rythmique sans équivalent chez Riley, La Monte Young ou Steve Reich.

« Notre musique est tout à fait capable de trouver un public très large. Autrement dit, nous espérons fermement pouvoir en vivre un jour sans l'apport de boulots extérieurs. C'est difficile. Aux Etats-Unis, quand j'ai signé un contrat avec le propriétaire de mon appartement, je lui ai dit que j'étais musicien et il a inscrit : sans emploi. J'ai habité à Paris, et ma propriétaire n'arrêtait pas de me répéter qu'elle était très fière d'abriter un musicien, un vrai artiste. Les artistes européens restent beaucoup plus intégrés à la société, les artistes américains doivent s'en sortir tout seuls et vivre en marge. Cette situation les rend aussi plus subversifs. Quelqu'un comme Ornette Coleman devrait être aussi important aux Etats-Unis que Stockhausen ici. Mais Coleman, à un stade plutôt avancé de sa carrière, reste un élément subversif, non seulement musicalement mais aussi politiquement. »

Comme beaucoup de musiciens marginaux américains, notamment les Noirs, le groupe de Phil Glass vient de fonder sa propre marque de disque, **Chatham Square records.** « Nous maîtrisons toutes les techniques nécessaires, nous avons notre ingénieur du son, nous utilisons le studio de John Lennon à New York, nous travaillons avec une petite usine de pressage en Californie. Ce serait de la folie de nous mettre aux ordres d'une grande compagnie. »

On peut trouver leurs disques en importation Givaudan : le double **Music with changing parts,** l'album **Music in similar motion/ Music in fifths** présentent les compositions de Phil Glass. Il faut y ajouter 4 **cuts placed in,** de **Richard Landry,** aux lisières du free jazz avec la pulsation d'une section rythmique et de longs solos de saxophone qui dialogue avec son écho, et le très ample **Visitations** de **John Gibson,** une invocation lente où se fondent les percussions, les flûtes, l'électronique, l'océan et les chants d'oiseaux. A travers des démarches différentes, les musiciens du groupe partagent leur fascination pour les sons tenus ou répétés, les systèmes mélodiques hérités d'Inde ou de Bali.

« Notre musique représente une coupure historique, la rupture avec cinq siècles de musique harmonique qui commence en Europe chez Monteverdi. La musique sérielle, elle, n'est qu'une forme extrêmement décadente et pourrissante du système harmonique. Schönberg ne fait que prolonger Brahms, entre Schönberg et Stockhausen il n'y a qu'un tout petit bout de chemin, vraiment pas grand chose. La musique occidentale est en train de basculer. Cette fois, ce n'est pas une révolte, c'est la révolution. »

J.P.L.

le chêne noir et le réseau pensant

Tous les soirs, habillé en danseuse, le président passe à la télé pour charmer ses citoyens. Il a du poil aux jambes, son numéro vieillit et l'électeur se fatigue. C'est la triste histoire des laideurs d'un pouvoir vieux comme tous les pouvoirs. Le président, heureusement, se trouve une Evita, une funambule de cirque qu'il achète à la misère, à la liberté, à l'amour. C'est **Miss Madona**, la dernière pièce du Chêne Noir, en musique, masques et costumes. Ce pourrait être un simple mélo, c'est fort et simple comme un hara kiri. Le Chêne Noir, animé par Gérard Gélas, est l'une des rares troupes à enrichir son propos par la musique et le graphisme gestuel — et les voilà à Paris, à la Cartoucherie de Vincennes, du 8 novembre au 6 décembre.

Bouleversé par le passage du Living à Avignon, Gélas veut user de toutes les armes du spectaculaire, il ne manque que les odeurs. C'est notamment l'admirable **Aurora,** un beau disque planant, chez Futura. Après cinq années de dure dèche, voilà que le succès s'approche enfin : à Avignon cet été, ils ont attiré 10 000 spectateurs, mieux que les Occitans ou d'autres plus notoires. Dans son petit théâtre de l'église Sainte-Catherine, Gélas, ancien militant, n'oublie pas les luttes, organise des projections pour les immigrés, de fructueuses rencontres, comme celles, cet été, entre Lip et Larzac.

P. S. Le théâtre du Chêne Noir a un avantage sur beaucoup d'autres, il n'est pas chiant.

— Qu'as-tu voulu faire sentir, avec Miss Madona ?

— Miss Madona participe d'un effort de décrassage, une réflexion sur le pourrissement. C'est tellement simple que nous l'avons tous oublié : dans notre société les hommes se vendent. Pourquoi ? Répéter théâtralement cette évidence c'est la redécouvrir. Miss Madona est une femme qui perd sa vie pour devenir un numéro de compte bancaire sur une affiche publicitaire, le vivant qui s'arrête de vivre pour acheter.

— Tes spectateurs ont encore leur vie devant eux.

— Judith Malina — l'actrice du Living Theatre — me disait il y a cinq ans : « Si tu réussis, plein de gens viendront te remercier : « Vous avez changé ma vie ». En dix ans de théâtre, j'en ai rencontré plus d'un. Je les ai revus plus tard : ils n'avaient pas **tellement** changé. » Je ne me fais pas d'illusion. Si les spectateurs n'avancent pas sur le chemin je n'avancerai pas à leur place. Je ne crois pas au Christ. Mais le **Chêne Noir** ne procède pas au niveau de l'analyse, de la compréhension intellectuelle plutôt, en bousculant les perceptions, en émouvant. Et cet été, je me suis aperçu que le public marchait. De façon bizarroïde, mais il marchait, sans retomber dans les clichés de la nouvelle culture : marginalité, jusqu'au suicide ; ou militantisme, jusqu'à l'ascèse des moines rouges. C'est nouveau, parce que la France se complaît dans l'intel... inlect...

— Intellectualisme.

— Oui (tu vois : je n'arrive pas à le dire). La fausse intelligence. Les intellectuels de gauche devraient retourner les clichés ou les détruire. Au lieu de ça ils se laissent piéger et en fabriquent d'autres. Au type en costard-cravate ils opposent le freak cool et chevelu. Deux images également chiantes, un faux purisme. De l'école à la philo, nous avons eu des maîtres, et la nouvelle gauche réclame des maîtres.

— Elle peaufine trop souvent l'analyse critique et délaisse l'action.

— Elle comprend mal la dureté de la vie. **Actuel, Le Chêne Noir,** tous les groupes qui abordent la réalité y compris sous l'angle du fric, de la gestion, ne peuvent pas recevoir trop de gifles sous peine de couler, de manquer leurs objectifs. Donc, être réaliste, travailler dans le concert. Depuis deux ans, on commence à le comprendre en France, malgré la décomposition du gauchisme ; des gens se branchent les uns ou les autres, agissent. Notre public par exemple réunit des habitués des concerts pop et des types de cinquante piges.

— L'opulence va renforcer la troupe.

— Nous n' « engageons » jamais. Si, dans le rythme du travail, quelqu'un se retrouve intégré au groupe, il reste. Economiquement nous ne pouvons faire plus. Nous avons dû changer notre orgue, acheter un **Viscount.** Les salaires plafonnent à mille francs.

— Et Druon ? Quel effet ont eu ses braillements ?

— Aucun. En quatre mois Druon a inspecté **une** fois le ministère. Du coup, tous les types se sont excités, ont ciré les bureaux — oui, ça en est là, c'est fou ! Druon braille, discourt, pourquoi pas, c'est son flip et sa défense. Mais quand il s'est rendu compte du travail à brasser, il a disparu. Il n'y aura jamais eu plus d'argent distribué par le ministère que cette année. Nous-mêmes... on touchait deux briques, la subvention montera peut-être à dix. Pas assez, d'ailleurs, pour nous fringuer. Il y a de telles inégalités : Planchon touche un milliard par an pour une tournée limitée à huit villes de France, nous tournons partout. Que veux-tu, le budget des Affaires culturelles est réparti entre trois opérations de prestige et une poussière d'initiatives. Le T.N.P., la Comédie France, la restauration des monuments, puis la galaxie des jeunes troupes.

— Si tu touchais cent millions ?

— On créerait des réseaux. Cent millions ne suffiraient d'ailleurs pas à équiper le studio — seize pistes — dont les musiciens de rock ont besoin pour enregistrer à bon marché. Je trouverais à employer même un milliard. Sans que les dés soient pipés.

Photo Hattenberger

marche ou rêve

Le cerveau de l'iguane dort toujours au même rythme et rien ne vient pimenter le repos de la carpe...

Depuis Freud, les psychanalystes étaient seuls à humer les bouffées oniriques qui caressent notre occiput. Aujourd'hui, les neurophysiologistes ont eux aussi fait leur trou dans le rêve. Michel Jouvet, chef du service d'exploration fonctionnelle du système nerveux à l'hôpital neurologique de Lyon, a publié les premières études il y a quinze ans. Grâce à lui, à d'autres savants et à quelques chats, on démonte un peu mieux le mécanisme qui nous fait planer comme de grands rapaces.

Le rêve est facilement repérable dans le sommeil : les yeux du dormeur bougent rapidement sous les paupières, les muscles se relâchent et le cerveau est parcouru d'ondes rapides. Le professeur William C. Dement, de l'université de Chicago, a systématiquement tiré de leurs draps des dormeurs présentant un mouvement rapide des yeux. 85 % d'entre eux se souvenaient d'avoir rêvé. Si les yeux des dormeurs réveillés étaient immobiles, le taux des rêveurs tombait à moins de 15 %.

Cette méthode a permis de mesurer la durée du rêve chez les animaux et de recenser les tristes créatures au sommeil uniformément gris. Grenouilles, poissons, serpents, et plus généralement l'ensemble des animaux à sang froid ne rêvent pas. Chez les oiseaux, les neurones s'échauffent un peu durant le sommeil. Un poulet peut rêver durant 10 % de sa nuit à sa prochaine entrée, nu et décapité, sur l'étal d'un volailler.

Tous les mammifères rêvent durant leur sommeil. L'homme adulte par exemple rêve par tranches de 15 à 20 minutes, toutes les 90 minutes. Chez les autres mammifères, la part de l'activité onirique varie d'un animal à l'autre. En gros, il existe deux catégories : les chasseurs et les chassés. Pour les seconds, la vie est dure et le rêve est rare. Ils sont le plus souvent herbivores et consacrent un temps énorme à avaler de la matière verte. Du coup, ils dorment peu et n'ont guère le temps de rêver. Une vache rêve au plus durant 4 à 5 % de sa nuit. Pour les chasseurs, les choses sont plus faciles. Le tigre mange rapidement ; il avale une chèvre et s'envoie du même coup toutes les calories broutées dans la matière verte. Résultat : les chasseurs dorment longtemps et consacrent 20 à 30 % de leur sommeil à la rêverie.

La durée du rêve varie toutefois considérablement au cours de la vie. Le petit de l'homme consacre 60 % de son sommeil au rêve. L'adulte 20 % seulement. Et le vieillard de 12 à 15 %. L'importance du rêve chez l'enfant pourrait avoir une explication : le système nerveux du nouveau-né n'est pas mûr. Son cerveau n'est qu'une molle bouillie où les neurones se différencieront peu à peu. Le rêve permettrait donc d'abord au système nerveux de mûrir. A sa naissance, le chaton rêve ainsi durant 80 % de sa journée alors que son système nerveux n'est pas complètement achevé. Pour vérifier l'hypothèse, Jouvet a étudié deux animaux : le raton et le jeune cobaye. Le raton rêve durant tout son sommeil et dort durant 80 % de sa journée. Le cobaye, en revanche, qui naît avec un système nerveux plus rodé et peut d'emblée se nourrir seul, ne rêve que durant 10 % de son sommeil après la naissance. Avant celle-ci, dans le ventre de sa mère, ce taux était de 40 à 60 %. Les mammifères ne peuvent avoir un comportement adulte, marcher et manger par eux-mêmes, tant qu'ils n'ont pas beaucoup rêvé. Le rêve est, au départ de la vie, l'apprentissage des activités essentielles, ce que l'on appelle l'instinct.

L'immobilité des rêveurs a dérouté les neurophysiologistes dès le début de leurs travaux. Comment le corps pouvait-il ne pas bouger alors que le cerveau travaillait de la même façon que chez une personne éveillée ? Pour répondre, Jouvet a dû trouver le siège du rêve. Une petite zone du cerveau qui peut se régénérer elle-même : la formation réticulée pontique. Sa partie ventrale stimule l'activité onirique, la partie dorsale en bloque les effets. Ce qui explique que l'on puisse rêver de danser un fox-trot oriental tout en gardant les jambes immobiles. Jouvet a détruit la partie dorsale de la formation réticulée pontique chez quelques chats. En plein sommeil, ils se sont mis à jouer leurs rêves et à danser le grand twist de l'instinct : chasse, fuite, nutrition, jeux.

Chez l'homme, le rêve pourrait être le professeur de comportement. Les adultes privés de rêve, grâce à une drogue, la chlorimipramine, n'ont pas de difficultés d'apprentissage ou de mémoire. Mais leur personnalité semble un peu gommée : les boulimiques perdent de l'appétit, les agressifs de l'agressivité, les timides de la réserve. On peut supprimer passagèrement le rêve, mais pas encore le modifier. Le récit onirique restera pour un moment une tranche de vécu prémonitoire. Les psychanalystes sont sauvés et leurs divans n'ont pas fini de gémir.

Jean-François Reuterre

tristes dodos

Captain Quaalude procurait depuis deux ans les trips les plus brumeux des Etats-Unis. Il a traversé l'Atlantique et circule en France sous le nom commercial de **Mandrax, Quaalude, Mandrax, Sopor, Parest, Optimil** ou encore **Somnafac,** c'est toujours la même chose : du **méthaquanol.** Un dépressif, sédatif et hypnotique qui pousse le plus souvent son consommateur vers le roupillon. Quelquefois, pourtant, les 300 milligrammes de la dose moyenne procurent un trip euphorique, très planant, proche de l'ébriété. **Captain Quaalude** s'est même taillé une réputation d'aphrodisiaque, vérifiée par ceux qu'il n'a pas pu endormir.

« **En France,** explique le docteur Olivenstein, du service de toxicologie de l'hôpital Marmottan, **le Mandrax est une drogue qui monte, elle est de plus en plus consommée par les très jeunes, surtout les lycéens.** »

Accoutumance, dépendance : comme tous les barbituriques dont il est proche, le Mandrax crée une toxicomanie pas belle et dégradante. Peu payante aussi, car la zone de plaisir est voisine de la zone comateuse et il

est difficile de prendre son trip entre l'overdose et le **« ça ne me fait pas grand-chose »**.

Pour le reste, les dangers sont réels. Olivenstein : **« le méthaquanol modifie le comportement et peut amener ceux qui en prennent à rater des gestes, tomber, devenir agressifs, ou avoir des accidents s'ils conduisent »**.

Sans compter les parties où il est consommé par les buveurs. Les effets sont analogues à ceux de la triste équation : « barbiturique + alcool ». Au bout : au mieux, un lourd sommeil ; au pire, un coma. A éviter.

dites 33 a l'ordinateur

Les médecines parallèles — celles qui ont inspiré de plus ou moins loin les guérisseurs et les sorciers honnis — sortent peu à peu de leur ghetto. Dans des cabinets médicaux bien propres, l'acupuncture, l'homéopathie et l'iridologie — le diagnostic par l'examen de l'iris de l'œil — sont à nouveau pratiquées. Le docteur R..., à Paris, explore à l'aide d'un ordinateur l'une de ces médecines ancestrales : la phytothérapie, science des plantes qui guérissent.

« La médecine de demain sera informatique ou elle sera lamentable » : comme deux cents autres médecins français, qui ont tenu le mois dernier un congrès près de Lyon, le docteur R... utilise déjà des fiches perforées pour traiter ses malades. Avec lui, la médecine sort enfin du diagnostic incertain, de la recherche hasardeuse du médicament adéquat et du travail en miettes. Actuellement, le médecin généraliste ne connaît son malade que d'une façon parcellaire. Or, dans l'organisme, tout se tient. Un abcès dentaire ou une sinusite — 70 % des citadins en ont — détraquent tout l'équilibre biologique. A long terme, ils peuvent même provoquer un infarctus ou une paralysie.

Seul l'ordinateur permet d'ausculter de fond en comble la machinerie humaine : cent soixante mille kilomètres de vaisseaux sanguins et deux milliards de battements de cœur en soixante-dix ans. Seul il peut aider le médecin, perdu dans ses dictionnaires et ses revues, à préparer le médicament approprié. En France, les deux ordinateurs mis au service de la médecine, l'un à Paris et l'autre à Lyon, étudient le « profil biologique » des patients et vomissent prestement l'ordonnance.

Pour la machine, le malade n'est qu'un être biologique doté d'un seul mécanisme intéressant : son système de défense. Les maux de tête et les crampes d'estomac ne sont pas encore codées et mises en fiches perforées. Mais le « profil biologique » du malade, obtenu à partir d'une simple analyse sanguine, donne déjà, à lui tout seul, un vaste panorama de l'état de son organisme. Les postes stratégiques, rate, foie, amygdales — où s'organise la défense contre la maladie — donnent en effet, par leurs modifications biologiques, tous les renseignements nécessaires. Toute maladie, qu'elle soit physiologique ou psycho-somatique, déséquilibre un ou plusieurs de ces postes et peut ainsi être repérée par l'empreinte biologique qu'elle laisse. Par exemple, une simple dépression nerveuse entraîne une baisse de lithium dans le sang et se décèle aisément sur le plan biologique.

Pour prescrire le médicament approprié, l'ordinateur analyse le profil dressé par le laboratoire puis le compare aux quelque 30 000 autres profils programmés dans sa mémoire et dont il connaît par cœur le traitement. Le plus souvent, l'ordinateur propose une « fourchette » de médicaments.

C'est là que le médecin intervient. Avant de sélectionner un remède parmi ceux qui ont été prescrits, il complète le travail de la machine. L'analyse informatique est « humanisée » : le mal de tête dont souffre le malade reçoit enfin toute l'attention nécessaire. Assis près de son ordinateur, le médecin n'est donc pas un manipulateur servile. Il garde sa liberté dans la prescription du traitement. D'autant plus que la gamme de choix de l'ordinateur est pour l'instant relativement assez faible : pas plus de 700 médicaments.

Pour être programmé, un médicament doit en effet avoir été longuement testé. Les expérimentations sont réalisées sur des animaux et leurs résultats sont également glissés dans un ordinateur. Fait remarquable, la plupart des médicaments programmés sont à base de plantes. La phytothérapie, explorée par l'informatique, se trouve ainsi considérablement affinée et renouvelée. En effet, l'ordinateur peut analyser et synthétiser une multitude d'observations et découvrir les vertus thérapeutiques des plantes mieux que ne le faisait le sorcier du village.

Ainsi la valériane, traditionnellement vantée pour ses propriétés calmantes, est très efficace pour soigner votre vilaine artérite, ce que l'on ignorait jusqu'à maintenant.

L'eucalyptus, conseillé pour la bronchite chronique, a aussi une action bénéfique sur le système de défense de l'organisme.

Médecine à la fois naturelle et technique, la thérapeutique informatique reste tributaire des cycles naturels. Un malade atteint d'une dégénérescence du nerf optique recouvre peu à peu la vue à chaque automne. C'est l'époque où l'on récolte la plante, extrêmement rare, qui le guérit.

Un nouvel ordinateur, que la société d'information médicale vient de louer à la B.N.P., permettra peut-être de perfectionner les traitements. Il aidera le médecin à prescrire les médicaments qui calmeront vos angoisses et votre agressivité. La médecine de demain laissera le malade, seul et serein, devant son ordinateur de famille.

Déjà, aux Etats-Unis, quelques campagnards esseulés se font ausculter à distance par ordinateur. Il leur suffit d'envoyer par la poste le produit de quelques menues défécations. Le diagnostic rendu est irréprochable. L'ordinateur réfléchit plus vite et mieux que n'importe quel médecin. Les statistiques sont formelles. Confrontés à un même malade cardiaque, plus de la moitié des médecins, — généralistes ou spécialistes —, ont formulé un diagnostic inexact après trois heures de réflexion. Par contre, avec un ordinateur à raisonnement analogique, la marge d'erreur ne dépasse pas 10 %. Autre avantage de l'informatique : la discrétion. Les malades « parlent » plus à l'ordinateur qu'à leur médecin de famille. Remplir par écrit un questionnaire médical, destiné à être mis en fiche perforée, les libère de toute inhibition. La médecine informatique, c'est aussi la fin des maladies honteuses.

Juan-Louis Dia, gnostique.

Groovy

par **Paolo d'Alexandrino**

Quand vous aurez pris l'habitude de saliver en lisant cette rubrique, quand vous l'aurez enfin considérée comme un nouveau manuel du savoir vivre tel qu'elle est, au-delà de cette première impression d'une chronique mondaine pour marginaux dorés, vous sentirez imperceptiblement votre comportement se transformer. Les trottoirs de Paris quitteront alors leur mauvais air de banlieues américaines à moustaches, pour se couvrir de boots portées par les dandies modernes. D'abord parce que vous y apprendrez des points savoureux qui agrémenteront vos conversations, vous feront briller auprès des cow-boys rescapés de la contre-culture. Mais surtout Paolo d'Alexandro, en transfuge sublime de la hip société new-yorkaise, conduira vos délires vers des écrins à la mesure de leurs éclats.

Votre démarche deviendra détachée, votre élégance rare, vous planerez et serez High, regarderez la vie comme un vulgaire claquement de doigts devant un juke-box, aussi dérisoire qu'une coupe de champagne dans les mains d'un prix Goncourt. Vous deviendrez exaltés, drôles, brillants, racés. Si vous êtes femmes la démesure plastique de votre personne éloignera les gêneurs aux ongles sales, si vous êtes mâles votre séduction deviendra capricieuse subtile et pour faire irrésistible, loin des dragages vulgaires des samedis soir de l'ennui. Pour une première initiation à l'extravagance, nous établirons quelques repères des lieux que vous fréquenterez dorénavant, des livres d'images que vous parcourrez, des nouvelles que vous pourrez lancer d'un air blasé, celles que vous aurez lues ici bien avant que les « square people » s'en soient emparées. Car l'écho portera au loin les quelques joyaux que je vous aurai livrés, parcimonieusement, il est vrai.

Je pourrais déjà vous dire qu'il n'est pas de bon ton, pour un dandy de l'ère psychédélique, d'aller dîner chez l'ex-couturier pour « bourgeoises dans le vent », Bouquin. Comme le disait le célèbre gastronome La Reynière récemment : « Pour 120 F ce n'est pas mieux que dans un Borel. » Par contre, vous rejoindrez les initiés au 30-40, rue Sainte-Anne. Là, vous retrouverez vos semblables, je veux dire les planétaires aux yeux violets qui ont des voix de soie. Vous pourrez par exemple leur annoncer avec cette impertinente supériorité de ceux qui savent que l'on tourne actuellement aux Etats-Unis un film porno-pederastique « Walk on the wild side ». Le grand prêtre des messes noires, Lou Reed vient encore d'inscrire sa griffe décadente sur la pellicule cinématographique.

Mieux encore, vous vous taillerez un succès à la mesure de votre insolente connaissance des grandes choses d'une élite, en laissant tomber négligemment que Warhol et Morrissey tournent un *Frankenstein* en relief. Vous serez incontestablement le pôle d'attraction, le phare irradiant de la soirée si vous ajoutez : « Imaginez le sexe de Joe D'Alessandro (mon presque homonyme) en relief. » Ce soir-là vous rencontrerez peut-être au hasard d'un sourire complice Jean-Pierre Kalfon qui revient après une année passée dans le « New York des poupées ». Son nouveau groupe s'appellera « Sugar Baby Bitch ». Entouré de jeunes Kids il a lui aussi changé de style en précurseur qu'il a toujours été. Il vous regarde maintenant avec un œil rose, et un œil bleu cerclé d'argent. Ça aussi, comme a coutume de le dire son semblable Lester Bangs, un autre prince Punk, vous vous en souviendrez, vous l'avez lu ici bien le premier.

Marlène Dietrich était à l'Espace Cardin, vous y êtes allés, vous avez fermé les yeux dès qu'elle est parue sur scène, pour ne pas voir le cadavre vivant d'une image grandiose. Vous avez vu défiler le paysage des films de Von Sternberg, hors de la vulgarité des nouveaux riches de la culture, de tous les minets-Banier, des mignons cardinesques. En revanche vous avez ouvert de grands yeux extasiés devant les fastes préfabriqués de la pièce « Luxe » au Palace. Les Argentins de la troupe l'ont avaient reconstruit pour nous le Grand Escalier par lequel Mistinguett descendait s'offrir aux foules. L'extase, vous la désirez aussi électrique, avec l'énergie des cinq kids aux moues vulgaires et qui ont choisi de s'appeler les « New York Dolls » : deux limousines à leur descente de scène, des groupes comme vous ignoriez qu'il puisse y en avoir, les Poupées joueront bientôt pour le Paris du « Grand Hotel » de votre mémoire. Rentrés dans votre havre de fourrure fauve, vous avez relu cette interview de Lou Reed faite par Lester Bangs dans *Creem*, le journal de la ville des « Losers Bleus ». Et puis celle de Keith Richard par Nick Kent dans le New Musical Express. Vous vous êtes reconnus en eux interviewers et interviewés qui parlaient le même langage encore une fois celui de la génération électrique.

Mais vous êtes divers, changeants, à la dimension planétaire de votre besoin de savoir : vous vous êtes fait offrir un disque des Andrew Sisters achète l'après-midi dans cette boutique aux murs blancs qui affiche un immense portrait de Lou Rondgren. La veille, vous avez choisi votre musique de film pour le mois, celle qui rythmera les flashes de votre existence qui fera danser votre décor, créera l'illusion. Cette fois vous serez sous le signe de « Those glorious M.G.M. musicals ». Avec Judy Garland et Gene Kelly dans le Pirate de Minelli, Esther Williams et Howard Keel dans « Pagan Love Song »... Dans vos mains une histoire du rock dessinée par Guy Peellaert avec un texte de Nick Cohn, un album de rêve qui fera revivre les figures de cire des musées de la rock music. Tout dansera dans votre tête. Alors vous pourrez, en parcourant *Tel Quel* ; J-J. Schuhl tombe dans le piège [illegible] telle une moderne poussiéreuse en oubliant un texte de la revue du professeur Sollers. J-J. Schuhl, pour mon, était l'auteur de *Rose Poussière* qui célébrait le culte de Zeltzou et de Brian Jones, créatures de l'éphémère. Alors avant de vous endormir dans vos nuits de magie vous apprécierez la performance de J-A. Leger dans son roman pour la course aux prix, *Mon premier amour*. Car vous savez déjà que derrière ce nom et ce titre se cache la prose d'un dylanophile qui voudrait jouer avec sa vie, se faire la trouille et se la faire. Vous le connaissez même si vous n'avez jamais achetés ses premiers livres *Being*, *Le Bleu le Bleu*, *Les mots-ments* publiés sous la signature de Melmoth, ou de Dashiell Hedayat. Il n'aura pourtant pas le prix Goncourt. D'abord parce que cette rubrique n'existait pas encore. Ensuite et surtout, n'est pas Fitzgerald qui veut. J-A. Leger-Melmoth-Hedayat n'aura jamais de Zelda. Lisez plutôt « Groovy », for Groovy people.

LES 2 SUISSES

On croyait la Suisse peuplée de banquiers somnolents, mais depuis Charles mort ou vif **d'Alain Tanner, en 1968, elle réchauffe en son sein triste un nid de cinéastes turbulents. Sortis le mois dernier à Paris,** Retour d'Afrique **d'Alain Tanner et** L'Invitation **de Claude Goretta donnent des cantons une image acide, forte, violente parfois. « Suisses ? pas plus que vous... », nous disent-ils en chœur. Ce n'est pas tout à fait vrai.**

Front transparent, barbe de charbon déteignant sur la joue, Alain Tanner repousse depuis trois jours avec déférence les questions molles des journaleux venus l'assaillir. Son dernier film, un **Retour d'Afrique** sans concessions, agace les dents misogynes. Dieu merci, il est Suisse, et le couple dépeint en très noir et très blanc s'ébroue et se fige dans cette ville où tout est discipline, calme apparent, ordre et argent : Genève.

Tanner, c'est le désir de fuite, le soleil qui brille mieux une fois les amarres rompues. Les amarres, c'est l'**Invitation** de son ami Claude Goretta, accablé comme lui par la presse, mais plus bonhomme, plus bavard. Lui, il épingle ceux qui vous poussent à partir, notaires et enfants de notaires, déjà rances, coincés dans un horizon de bordereaux et de carbones. Ce sont des films d'exilés revenus au pays y pousser des racines, artisans qui possèdent l'amour du menuisier, sa patience et son art. Pour eux, Genève n'est que le lieu rêvé où se précipitent, concentrés en une poignée de calvinistes raides, tous les assis du monde. On y rencontre de tout, des bourgeois replets, des employés vides et des prolétaires battus, des pasteurs, des cons, des hippies et des gangsters. Et dans le silence lourd de cette province demeurée, chacun travaille à observer ou à juger. Tanner et Goretta ont suivi des chemins parallèles : « Dans un pays, dit le premier, où tout vous étrangle, on se trouve conduit à choisir la solution individuelle. Je suis parti sept ans de Suisse. Vous savez, il y a vingt ans, c'était encore le mur de coton, on avait peine à y respirer... »

Claude Goretta aussi : « Pendant près de dix ans, je n'ai cessé de voyager, de regarder comment on vivait à côté. Notre Afrique, c'était l'Angleterre des années cinquante-cinq. »

Tout est parti de là. A Londres, ils passent leurs journées comme stagiaires dans un grand magazine et, le soir, au British Film Institute, ils rencontrent Karel Reisz, Tony Richardson et Lindsay Anderson, alors simples critiques de la revue **Sight and Sound,** et torpilleurs du cinéma grand breton. Ceux-là, ils pestaient contre ce cinémascope qui usait les gens du peuple en toile de fond. Le Free cinéma qu'ils vont créer racontera la vie des dockers ou des jeunes apprentis : **Samedi soir dimanche matin, Un goût de miel,** etc. Vient enfin le temps du premier film, **Nice Time** : Tanner et Goretta le tournent à la sauvette, caméra dans un sac, pendant vingt-cinq soirs. Ils bricolent le montage en chambre, et quelque chose en naît qui condamne Picadilly, ses divertissements et ses enfers. Pourtant, ils ne cassent pas, ils n'ironisent pas, ils respectent la petite étincelle salvatrice qui brille au fond de chaque raté, ou de chaque salaud.

Puis on revient au pays, on jette l'ancre et on défend son champ. A Genève, la télévision naissante leur ouvre ses antennes : Claude Goretta y tourne quelques vingt-cinq reportages, une vingtaine de portraits et dix-huit dramatiques. Il connaît sa machine. Alain Tanner aussi, indépendant du petit écran, et qui le juge sévèrement : « La télévision, en Suisse, c'est la nuit. Au départ elle vivait un peu. Ceux qui la faisaient étaient réalisateurs, une petite troupe de gens formés à l'étranger... Et puis il a fallu organiser. Et le pouvoir s'est assis dessus. En principe, la télé est une régie autonome qui n'a de comptes à rendre qu'au gouvernement. Mais c'est une fiction pure ! Dès qu'il se dit un mot de côté ou dès qu'un pet traverse les ondes, n'importe quel conseiller municipal rance peut faire pression sur son parti. Et son parti en touche deux mots au ministre. Le ministre frappe le directeur de la télé, et le directeur matraque l'auteur. Et c'est fini. »

L'inquisiteur d'Actuel : « Mais tout de même cette télévision vous a permis de tourner des films ? »

Alain Tanner : « Oui, c'est à la télévision suisse que nous avons constitué un groupe, mais sans structure rigide, sans argent, et où chacun était seul responsable de son travail. Maintenant, nous n'avons plus tellement besoin de la télévision. Cela nous intéresserait de poursuivre l'expérience, à condition que le groupe s'ouvre à d'autres, plus jeunes... »

Acuel, trépidant : « Et alors ? »

Alain Tanner : « Alors, laissez-moi terminer ma phrase, alors la télévision a refusé. Elle a refermé ses portes. »

Actuel, mettant son grain de sel : « D'accord, aujourd'hui l'accès de la télévision est périlleux. Vous avez bénéficié d'un bon vent, d'une institution naissante non encore formée... »

Alain Tanner, auteur : « Sans doute était-ce une chance. Soit. Mais la Suisse est peut-être le pays occidental d'Europe où, sur le plan de l'expression, il y a le moins de liberté à l'heure actuelle. Pensez-donc, on y traite officiellement les femmes comme en Arabie Saoudite : elles ne votent pas dans la moitié des cantons. **Charlie-Hebdo,** au bout de trois numéros, aurait été cassé. Ses rédacteurs arrêtés. On a refusé la diffusion d'**Actuel** en territoire helvétique. La Suisse est un état capitaliste qui a foutu dans la tête des gens un idéal petit-bourgeois du siècle dernier. Et ils n'ont pas le droit d'en sortir. Les cervelles sont façonnées, on a une peur panique du désordre, de la presse, de la rue, du papier gras envolé sur le trottoir. Tout ce qui est étranger est suspect, porteur de germes mortels. C'est le risque pour la Suisse de sortir de sa coquille, mais la Suisse se cramponne. » Dans un tel pays, on connaît le visage torve de la censure ; mais **Claude Goretta** avoue : « Sur le plan du cinéma, il n'y a pas de censure. A la télévision non plus, je n'ai jamais été censuré. J'ai réalisé des émissions qui moisissent momentanément, mais dans les tiroirs de l'ORTF : on les accuse de provocation. Il semble qu'elles remettent en cause le fétichisme religieux. Je n'ai pas eu l'ombre d'un problème en Suisse... »

Il réfléchit deux secondes aux bienfaits de la télévision genevoise, puis reprend : « Il n'y a pas eu de cinéma en Suisse avant que la télévision accepte de coproduire nos films. Personne d'autre ne nous a fait confiance... De toute façon, les refus ne sont jamais brutaux, ici, on n'intervient pas, on laisse dormir les projets « farfelus » ou « dangereux ». C'est la mort lente, par asphyxie. »

Alain Tanner précise : « La censure est cantonale. Cinq ou six cantons l'ont supprimée, je crois. C'est la police qui la remplace... Vous comprenez, si on supprime la censure officielle, ce qui se produit est bien pire... Sur la plainte d'un grincheux on peut saisir les copies d'un film. Un juge visionne l'objet du litige, tranche... »

Claude Goretta : « Par contre, j'ai largement usé de l'auto-censure. Je tournais des portraits et les gens en disaient toujours plus qu'on pouvait en montrer. Or, la personne interrogée pouvait s'attirer les représailles d'un voisin, ou de sa famille... Ceux que je filmais n'avaient rien d'intellectuels, ils étaient sans défense. Je n'avais pas le droit de les piéger. Je devais tenir compte des jalousies, des mesquineries, et de la naïveté... J'étais d'une part insatisfait de ne pouvoir en dire assez, et d'autre part, même si je disais peu, je disais trop. En face de cette frustration constante que je ressentais dans le cadre du travail pour l'information, je suis passé à la fiction pour pouvoir maltraiter les personnages, aller enfin plus avant dans leurs têtes, leurs cœurs et leurs ventres. »

« La grande difficulté de la Fédération, c'est d'être une poussière de républiques, avec leurs mentalités propres, leurs religions et leurs motivations, différentes les unes des autres. Un paysan de la Suisse centrale, qui vit selon une agriculture de montagne, assez marqué par le catholicisme, est plus loin de nous, Genevois, qu'un Irlandais ! Je me souviens qu'au retour d'un reportage à New York, je suis allé à Berne. Hé bien j'ai été plus dépaysé à Berne qu'à New York... Berne, c'est une petite ville d'un autre rythme, avec des habitants dépourvus de toute agressivité, une capitale où les rues débouchent sur les prairies, où l'on trouve du bétail près du centre de la ville. Je parle d'il y a cinq ou six ans, mais elle n'a pas dû tellement changer... »

Actuel : « Les personnages que vous mettez en scène dans **l'Invitation** sont précisément victimes de leur rythme de travail. Ils sont résignés, incapables d'imaginer un changement possible... »

Goretta : « Des gens semblables j'en rencontre tous les jours. Ils ne sont pas aussi simples que leurs propos. Ils auraient eu eux-mêmes toute possibilité de changer, mais pourquoi diable retombent-ils toujours dans l'ordre des choses ? C'est sur la structure qui les malforme que je fixe mon attention... »

Actuel, pompeux : « Cette structure, précisément, comment l'attaquez-vous ? Et qui d'autre l'attaque ? Existe-t-il en Suisse des mouvements dans les lycées, par exemple ? »

Alain Tanner : « Oui. Des mouvements très petits et très malheureux. Dès qu'il se passe le moindre événement dissonnant, la presse tombe là-dessus à manches relevées. »

Actuel : « Un exemple ? »

Alain Tanner : « Un jour, le ministre de la culture des Cantons de Genève est venu dans un lycée donner une conférence sur la politique. Certains élèves lui ont posé des questions féroces et, comme il répondait à côté, ils se sont mis à lui tourner le dos. Scandale ! Le ministre est reparti en hurlant, interpellations au Parlement, exclusions du lycée... »

Actuel : « Un Mouvement de libération des femmes, aussi ? »

Alain Tanner : « Il y a deux groupes MLF à Genève. Pour l'instant, leurs militantes réfléchissent, effectuant un travail interne, lancent des discussions... »

Actuel : « Vous, Claude Goretta, qui dénoncez l'absence de curiosité de votre génération, savez-vous ce qui se passe dans la tête des gens de vingt ans ? »

Claude Goretta : « Je crois qu'ils ne resteront pas dans le pays... »

Alain Tanner : « Jamais une municipalité n'autoriserait un concert pop. Il y aurait des chevelus, du désordre, des gens qui dorment par terre, sans lit ! On tolère, mais on n'aime pas. On ferme les cafés où les jeunes s'incrustent. On démolit, même. Il y a comme une volonté de faire taire toutes relations. Il ne faut pas que les jeunes aient des endroits pour eux... Dans **Retour d'Afrique** il y a un peu ce thème : la destruction de la ville. Les indigènes qu'on jette à la périphérie... J'ai vu Genève nettoyée en quinze ou vingt ans. Et le balai suisse nettoie dans les coins. Plus un endroit où se promener, c'est le désert, l'anti-fête absolue. La télé est le dernier spectacle populaire. On y joue au ballon et on y joue au feuilleton sans risquer le rhume ou la bosse. »

Claude Goretta : « Il n'y a tout de même pas de loi anticasseur avec des peines aussi lourdes ! Et puis il y a ce miracle helvétique : le prolétaire n'a pas le droit de vote ! »

L'étranger, en Suisse, c'est Emilio, l'Espagnol du **Retour d'Afrique,** c'est le voleur de vestons, dans **l'Invitation.** Le terrassier suisse est une espèce disparue. Il est Italien ou Espagnol, ou Français, Savoyard et Jurassien. Le contingent des travailleurs émigrés, en Suisse, a été ramené à six cent mille environ, aux dires de Goretta (lui-même d'origine italienne) : « A Genève, il y a un très fort pourcentage de frontaliers, dans les bureaux comme dans les usines. Carrouge, qui est une petite ville genevoise, est sarde. Elle a toujours été le point de chute des Italiens venus travailler à Genève... »

Actuel, social : « Mais peuvent-ils seulement s'intégrer, les pobrecitos ? »

Goretta, assuré : « Oui, mais tous ne le veulent pas. Tenez, je rentre de Calabre... Au bord de la mer, entre Reggio de Calabre et Catanzarro, vous avez des villages entiers interrompus : les immeubles ont trois ou quatre étages en chantier et le rez-de-chaussée seul est habité. On attend la paie de celui qui est parti travailler là-bas, au pays des hôteliers, pour poursuivre les travaux. Quand la maison sera achevée, l'émigré retournera y vivre le reste de son âge... Même dans la vie courante, les travailleurs étrangers cherchent à se former en collectivité indépendante, pour conserver leur mode de penser et de vivre. »

Sprachen zi chuiche ?

Actuel : « Pourquoi le cinéma Suisse-Allemand n'a-t-il pû se développer de la même manière que le vôtre ? »

Goretta, clair : « A cause de la langue. »

Actuel, mystérieusement : « Pouvez-vous nous en dire plus ? »

Goretta : « Quand nous traitons une histoire, elle se passe à Genève plutôt qu'à Dijon ou à Montpellier, mais nous pouvons faire appel à des comédiens français. Ils s'insèreront très bien dans le décor. »

Actuel, finalement : « En effet, **la Salamandre** ne souffre pas de l'accent parisien de Bulle Ogier... »

Goretta, imperturbable : « Ecoutez... Je connais un cinéaste suisse allemand qui veut tourner un film sur un délinquant. Ce personnage sera argovien. S'il fait venir un comédien d'Allemagne, personne ne croira à son rôle. Il ne parviendra pas à se fondre dans la population suisse allemande. Dans le canton de Fribourg, dans le canton du Valais, de Vaud ou de Genève, ce problème ne se pose jamais. »

Tanner, réveillé par un fumet de thé aux myrtilles : « On fait des films complètement différents. Les Suisses allemands sont beaucoup plus portés vers un cinéma formel, plus underground, ou plus militant. Ils viennent de la photographie ou du graphisme.. »

Le soleil se lève à Genève

Claude Goretta : « Genève est tout de même une ville particulière. Dans n'importe quel bistrot on y parle trente langues... »

Actuel, habile : « Il s'y passe enfin quelque chose ? »

Goretta, énumérant : « Plusieurs concerts chaque semaine, trente-cinq salles de cinéma, un centre d'animation cinématographique — une sorte de cinémathèque qui présente un film par jour... »

Tanner (Alain), **précis** : « Avec des subventions de la municipalité. Cent vingt films en quatre mois, les frais d'expédition des films, le stockage, etc. Ils ont obtenu l'aide pour toute une année. »

Goretta, convaincant : « Pouvez-vous me citer une ville de trois cent mille habitants capable de programmer ce genre de manifestation ? »

Actuel, sournois : « C'est le paradis ? »

Willy Wonderful.

UNDERGUIDE DE GENÈVE

— **Où bouffer** : l'endroit le moins cher et le meilleur :

• **La Cité universitaire** : bus 33, direction Champel jusqu'au bout. Plat du jour très honnête : 3,50. Jus d'orange frais : 0,80. Rencontres possibles et faciles. Pas de contrôles, pas d'appariteurs musclés.

• **Le restaurant universitaire,** 2, avenue du Mail : même prix mais un peu moins bon.

• **Le Club international des Etudiants** (C.I.E.), 6, rue Saussure : nom pompeux pour un bistrot. Musique, baby-foot, échecs. Sandwiches, plats à 4 F. Self-service. On peut y passer l'après-midi sans consommer, population d'étudiants. Rencontres uniquement : l'**Uni-Bar,** dans l'Université (rue de Candolle). Pas cher, et, si beau temps, le campus du Parc des Bastions, sur lequel donne l' « Uni ».

• **La maison des jeunes** : bouffe, 4 ou 5 F, plus ou moins gérée par des jeunes, des tas d'activités, un théâtre, de la danse, de la poterie ; sympa et accueillant.

— **Où dormir** :

• **La Cité U** : 8 F la nuit, 7 nuits maximum, réception de 8 à 12 h et de 2 à 10 h. Désavantage : fermeture des portes à 22 h, réveillé à 10 h. Chambres de 8 lits, propre.

• **Le YMCA,** 37, quai Wilson : plus confortable, un peu plus cher, moins de liberté et moins de possibilités.

• **L'auberge de jeunesse** : grande et anonyme, est rue des Plantaporets, près de la Jonction.

— **Les bistrots** :

• **Le Landolt** : pas très émouvant car refait à neuf depuis que Lénine y rêvait la Révolution russe, clientèle universitaire et hirsute, des intellectuels, ambiance détendue, rencontres faciles (coin rue de Candolle et rue du Conseil Général : centre ville).

• **La Place du Molard** : des tables dehors, un bistrot (le Café-glacier du Molard), des guitares, un marché au fleurs ; un bon endroit pour s'asseoir sur un banc et casser la croûte. Attention aux indics.

• **La Souricière** : petit, calme, musique indienne, échecs et feu de cheminée, du bon thé. 63, bd St-Georges.

Pour du vrai folklore suisse :

• **La Taverne de St-Jean** : immense, jaunie, la vieille brasserie monumentale en pleine décadence. Une bonne choucroute pour une soirée anthropologique. Chemin sous terre 1 (quartier St-Jean).

Le vrai pied, en été, c'est d'aller sur la jetée qui mène au célèbre **jet d'eau,** peuplé au premier rayon de soleil par des marginaux de toutes sortes : le vert-galant genevois, mais moins fliqué.

• **La Gueule d'Apôtre** : (sans alcool), rue de la Tour de Boël (vieille ville) a une grande terrasse et de la bonne musique (café uniquement).

• **La Belle Epoque** : place du Temple a Carouge. Café (resto trop cher), terrasse, piano. Beaucoup d'ambiance en fin de soirée. Alcool à flots.

La plupart des cafés-restos servent de substantiels plats du jour pour 5 ou 6 F. Avec vin et service, 10 F maximum.

— **La presse** :

• **L'Œuf** : le journal underground de Genève le plus connu (il a duré presque 3 ans), a cessé de paraître. A part les feuilles éphémères qui foisonnent, 3 publications qui semblent tenir :

• **Tout va bien** (contre-information et lutte).

• **Le Pied** (apprentis et jeunes ouvriers) ;

• **La Pilule** (satirique). Pour l'information aller à la rue du Cendrier, à la Marge, toujours au courant.

— **Écologie** :

• **CIALE** (Centre d'information, d'action et de liaison écologique) : 18, rue de la Pélisserie (vieille ville). S'y réunissent une dizaine de groupes traitant de l'alimentation, des transports urbains, de l'école, du MLF, etc.

— **Puces** :

• **Plaine de Plainpalais,** petites et gentilles : samedi, dimanche. Un peu chères. Si pas difficiles et fauchés, plutôt chez **Emmaüs,** rond-point de Carouge : n'importe quoi pour vraiment pas cher : des fringues, des livres, des meubles, et des tas de pt'its riens. Quelques 78 tours archéologiques.

— **Les librairies** :

• **Chez Gasso,** 15, rue des Paquis : uniquement de la bande dessinée, mais beaucoup et variée.

• **Librairie Rousseau,** 36, rue Rousseau : presque entièrement politique.

• **Librairie La Marge,** 4, rue du Cendrier : tout l'underground, américain, anglais, français et suisse bien sûr. Ouverts et accueillants.

— **Le Centre Liotard,** 4, rue Liotard (quartier Servette), tél. : 45-32-11, t'accueille, t'aide si tu es **vraiment** dans la merde : une permanence médico-psychologique pour les marginaux, tenue par les marginaux. Aussi centre d'information sur les divers mouvements de quartier, etc.

Chris Pala

De la Cinémathèque au cinéma

Du 14 au 24 octobre, un hommage à Francesco Rosi, le réalisateur de Main basse sur la ville. Son dernier film, Lucky Luciano — la vie et l'œuvre du successeur d'Al Capone — avec Rod Steiger et Gian Maria Volonte, sera présenté le 24 et suivi d'un débat entre Rosi, la presse et le public.

On verra aussi les quelques films réalisés à grand peine **financière par Peter Watkins** (La Bombe, Privilège...) **et le 23, son dernier film sur l'armée et sa fonction répressive, Punishment Park, qui sera par la suite projeté au Studio Action République. Enfin, depuis le 16 octobre et jusqu'en novembre, l'essentiel de l'œuvre de Walt Disney sera montrée. Un très grand nombre de courts métrages et les longs métrages que l'on ne voit plus ou rarement tels que Fantasia, Bambi, Dumbo et Peter Pan. On dit que Andy Warhol et Werner Schroeter viendraient présenter certains de ces films.**

Selection films

Le Marais, 2, rue du Temple (278-47-86), métro Hôtel-de-Ville. Permanent de 14 à 20 heures. 10 F. Etudiants et moins de 20 ans. 7 F

Ludwig, requiem pour un roi vierge, de Hans Jurgen.

Particulièrement recommandé aux « doux planeurs », à tous ceux qui se prennent pour Marlène ou Napoléon. Ils se promèneront avantageusement dans une Bavière de carton bouilli, grandiose.

Mac-Mahon, 5, avenue Mac-Mahon (ETO. 24-81). Du 11 au 24 octobre, hommage à Jean Cocteau. Prolongation peut-être. Profitons en pour signaler que Cocteau est bien à l'honneur, en ce moment. On ressort ses livres, on lui en consacre d'autres. Voici le film qu'il est interdit de manquer : **Le testament d'Orphée** (1960), le plus beau, le plus aérien, le plus émouvant (le vendredi 1er octobre)

Studio Bertrand (SUF. 64-66), 9 F pour deux films. Etudiants, 6 F. Du 18 au 24 octobre : **Les misfits**, de John Huston. Allez pleurer Marilyn éblouissante, regretter Clark Gable au terme de sa course, déplorer la disparition de Montgomery Clift. Alice's restaurant, d'Arthur Penn. Un Arlo Guthrie balladeur qui ressemble à bien des lecteurs d'Actuel.

A partir du 1er novembre, le studio Bertrand inaugure un festival des grands films classiques. Il y en aura trois par jour. De quoi se faire une culture cinématographique en peu de temps

Studio Christine, 4, rue Christine, 75006, tél. : 325-85-78. Places : 11 F, étudiants : 8 F, de 12 à 13 h 30 : 5 F.

Le lundi : **Hollis Frampton, Brakhage et Robert Breer.** Le mardi : **Mekas.** Le mercredi : **Michael Snow.** Le jeudi : **Brakhage.** Le vendredi : **Hollis Frampton, Barry Gerson et Paul Sharits.** Le samedi : **Steve Dwoskin.** Le dimanche : **Ken Jacobs et Robert Breer.**

Olympic, 10, rue Boyer-Barret, 75014, SUF. 67-42. Tous les jours en semaine, séances à 15 heures, 20 heures et 22 heures. Samedi et dimanche, permanent de 14 à 24 heures. Samedi, séance supplémentaire à minuit. Places à 6 F.

Jeudi 18 et vendredi 19 : **La hora de los hornos**, de Solinas l'argentin.

Samedi 20 octobre : **Tout va bien**, du tandem Godard-Gorin. On peut se boucher les oreilles, le baratin est bien souvent imbuvable, un pensum. Et puis, parfois, de grands moments — même si Montand n'y comprend rien.

Dimanche 21 : **Adalen 31**, de Bo Widerberg, la naissance du socialisme suédois par l'auteur du génial Elvira Madigan.

Action Lafayette, 4, rue Buffault, 75009, TRU 89-90. Permanent de 14 à 24 heures. Places : 7 F. Etudiants : 5,50 F.

Salle I : Cycle sur la guerre et l'armée.

Jeudi 1er novembre : **Les jeux de l'amour et de la guerre**, A. Hitler

Vendredi 2 novembre : **Qu'as-tu fait à la guerre, papa ?** de Blake Edwards.

Samedi 3 novembre : **Pour l'exemple** (King and country), le plus insupportablement réussi des films de Losey.

Dimanche 4 novembre : **Docteur Folamour**, ou Comment Stanley Kubrick met le Pentagone en boîte.

Mardi 6 novembre : **Winter soldier**, film collectif. Les vétérans de la guerre du Vietnam y racontent leurs « exploits ».

Salle II :

Punishment Park, de Peter Watkins, l'auteur de la célèbre **Bombe** sur Londres, spécialiste d'une Politique-fiction à faire frémir.

(N.B. : Les programmes des Studios Action, Lafayette et République ont été établis en relation avec le Comité de défense des appelés. Des débats sur le thème « l'armée en question » auront lieu au Studio Action République.)

Théatre de la Commune, Centre dramatique national, 2, rue Edouard-Poisson, 93300 Aubervilliers. Une série intitulée « La Femme au cinéma ». Six chef-d'œuvre sur sept : **L'Ange bleu, Vivre sa vie, Le premier maître, 8 1/2, Family life, La dame de Shangai.** Chaque soir à 20 h 30, tél. : 833-28-91.

LE SOURIRE VERTICAL,
au Studio Git le Cœur, DAN-80-25.

Robert Lapoujade parle avec Patrick Rambaud de son film artistique et instructif (multiples trouvailles).

— **Dans Le sourire vertical, tu te fous de l'Histoire, tu la mets en pièces.**
— **En montrant Jeanne d'Arc dans son cachot, qui louche et qui rote ?**
— **Et en la faisant tomber amoureuse de Fidel Castro.**
— **Pourquoi pas ?**
— **On va t'accuser de faire du cinéma de recherche.**
— Et on se trompera ! **Le sourire vertical n'est pas du cinéma de recherche. J'ai suivi une démarche qui m'est naturelle...**
— **Mais le spectateur, voire le critique ne sont pas forcément à ton diapason...**
— La critique de cinéma, en France, est bien pauvre. Ces gens-là pourraient être des médiateurs...

La plupart du temps ils étalent leurs humeurs.

— **Il n'y en a pas assez.**
— **Tout de même il faut faire un effort pour te suivre.**
— **On peut aussi se laisser porter.**

Ou tordre le nez devant ce que beaucoup vont appeler un film de cul à alibi intellectuel.

— S'ils sont déçus, c'est qu'ils voulaient en voir un. **Le sourire vertical** de toute façon n'est pas du tout érotique, la sexualité y passe comme un courant...

— Un arrière pays.

— Si tu veux. Elle sous-tend le film comme elle est la matrice de l'Histoire.

— **Elle traverse aussi en permanence la tête de ton personnage, ce député historien qui mêle sa femme aux guerres de religion d'il y a des lustres.**

Les préoccupations qu'on peut avoir dans la vie quotidienne se mangent les unes les autres, s'entrelacent quand on ferme les yeux. Mon député centriste, professeur nostalgique de la gauche, je l'ai filmé lorsqu'il fermait les yeux. On voit même sur l'écran ces petites mosaïques, ces étoiles colorées qui apparaissent au bord des paupières closes, les phosphènes.

— Et puis, tu n'hésites pas à l'écrire en toutes lettres au début du film, il y a un refus caractérise du sérieux et pas mal d'ironie

— On pourrait en parler trois jours... j'ai un rendez-vous à midi **rue des Ecoles**... c'est loin d'ici ?

Non, dix minutes en voiture.

Vas-y, on a encore un quart d'heure.

Oui, j'ai été stupéfait par le fini de ton travail, les couleurs, les truquages...

— Tu sais, c'est un film artisanal.

— Raconte-moi un peu.

Nous avons tourné pendant deux ans et demi. Il a fallu tout fabriquer nous-mêmes. Les rats, pendant l'épidémie de peste, ils sont en caoutchouc, avec des poils collés sur le dos.

— Et ils courent...

— Ils courent image par image.

Et ces tableaux de Bosch que tu as animés, vivifiés, joués.

— On y a passé huit mois, à dix... des amis, volontaires...

— Tu écris, tu peins, tu inventes, tu bricoles, tu filmes un boulot de dingue.

— **Non, le cinglé, c'est le type qui n'a rien à faire, ou qui fait des riens...** »

(dialogue reproduit de mémoire.)

Cinéma underground

Il faut dire toute la vérité : hormis de rares perles, le cinéma qu'on nomme underground est, très souvent considérablement rasoir — redoutable concurrent des barbituriques les plus puissants, le rêve d'un hypocondriaque fatigué. Mais il faut aussi le dire : au fil des bobines et des styles, on fait des découvertes, on trouve des outrances de génie, un catalogue des procédés du cinéma. Le chiant lui-même a ses avantages. Privé de spectaculaire et de récit, le spectateur isolé pourra se livrer à une longue méditation sur le cinéma. Il en tirera moult leçons, car au-delà de l'ennui se situe la recherche, l'hypnose, voire la poésie, tout dépend de l'état d'âme dans lequel on est. Hypnose, *la région centrale* de Michaël Snow, une caméra plantée au sommet d'une montagne qui balaie l'horizon, plonge dans les vallées, stupéfie, éclate l'image, la malaxe, la transforme en lignes, en formes abstraites. Michaël Snow, sculpteur, fait du cinéma comme Mondrian ou Nicolas de Staël de la peinture. Robert Breer lui, fait vivre l'animation d'un seul coup de crayon, une mouette, une mer, un bon pied. Brakhage nous ennuierait plutôt, avec ses albums de famille et ses surimpressions, idem pour Mekas. Dwoskin est l'observateur du corps humain, de sa palpitation érotique, ici dans un minable club de strip-tease, étonnant. Hollis Frampton et Ken Jacobs font plutôt une recherche théorique sur l'image, la découpant, analysant le mouvement ou le rythme. T.O.U.C.H.I.N.G. de Paul Sharits est un collage surprenant. Il faut y aller réfléchir, cueillir quelques idées. Voici le commentaire de l'un d'eux, Ken Jacobs, professeur de cinéma pour vivre, artiste jaloux de son statut.

« Nous ne cherchons pas à vous faire plaisir. Nous ne cherchons pas à faire du fric. Vous pensez peut-être que nous sommes freaky, mais nous ne voulons pas en mettre plein la vue. Nous refusons simplement le cinéma-sacrement, cette messe de l'oubli et du phantasme dans le spectacle.

Nous nous considérons comme des artistes, on nous baptise « underground ». Nous avons quelque chose à dire, peu importe si nous dérangeons. J'ai entendu des gens grogner en regardant mon film au studio Christine. « Et ça va durer encore une heure ou deux ! »

Comme pour toutes les nouvelles formes d'art, l'effort initial de réflexion n'enthousiasme qu'un très petit nombre. Personnellement, mon film, Tom Tom the Piper's Son, *me passionne à chaque vision. J'adore voir les films défiler image par image, à l'endroit et à l'envers. J'ai filmé un vieux film muet pour l'analyser, décomposer tous ses mouvements. Mettre quelque chose en pièces, cela dégage une merveilleuse quantité d'énergie.*

Je continue à expérimenter, en particulier sur les ombres chinoises en relief. Nous sommes un groupe à New York, l'Apparition Theater, nous préparons une série de « spectacles d'ombres en profondeur ».

Et je commence une œuvre très longue et très complexe avec des effets de relief. Ce sera un film pour enfant.

CALENDRIER d'ACTUEL

Voici le grand calendrier d'Actuel, sa sélection impitoyable, son bon goût qui ne cessera de s'affirmer. Nous choisissons délibérément : spectacles marginaux, petites fêtes gratuites, expositions en tout genre auxquelles, à tort, on ne pense jamais. Un seul dénominateur commun : un minimum de qualité. Les petits pieds en surimpression sur le texte vous indiquent les grands pieds garantis.
Vous l'avez remarqué : ce calendrier occupe la page centrale, et ce n'est pas par hasard. Son destin est d'être arraché, scotché au mur entre l'électrophone et la pile de vieux bouquins, et inspecté chaque matin après le petit déjeuner.
Comme rien n'est parfait, cette compilation ne l'est pas. Vous devez nous aider : dès qu'un événement intéressant — ou alors franchement ringard — se prépare, téléphonez ou écrivez-nous. Date exacte, lieu, et quelques mots d'explication. Avant le 10 du mois en tout cas, **à cause des délais d'impression. Tout ce que vous nous annoncerez ne passera pas forcément, nous sélectionnerons, mais on ne sélectionne bien que dans un large assortiment de départ. Bonne chasse !**

Paris

Jeudi 18 octobre

JOHANN SIMULTANEOUS BACH, à l'église Saint-Séverin, à 20 h 30.
Chacun dans son coin, et en même temps, les personnages les plus hétéroclites pousseront l'aria et la sonate en essayant de jouer plus fort que le voisin : quarante-huit musiciens classiques, trois organistes, le trio de Daniel Humair, et même Albert Raisner qui part perdant. 3, rue des Prêtres-de-Saint-Séverin, 75005. Métro Saint-Michel. 8 et 15 F.
CINEMA
Abattoir 5 (1971), d'après le roman de Kurt Vonnegut. Action Lafayette, 4, rue Buffault, 75009. TRU-80-50. Etu. 5,50 F
A l'est d'Eden, d'Elia Kazan, avec James Dean. A 21 h 30 au Théâtre de l'Est parisien, 17, rue Malte-Brun. 636-79-09.
Meurtres dans la 110e rue, de Barry Shear. Studio 28, 10, rue Tholozé, 75018. MON-36-07. 5 et 7 F.
L'heure des brasiers, de Solinas, à l'Olympic. Où l'on voit à quel point le péronisme était beau avant le retour de Peron.
Gratuit : The cool world de Shirley Clarke, au centre américain, 13, rue du Dragon, 75006. Le jazz, Harlem, les Noirs, un monument, qui ne passe jamais (20 h 30).

Vendredi 19 octobre

SUN RA : pour ceux qui ne l'ont pas encore vu, une dernière occasion de s'éclater de minuit à trois heures au Gibus, 18, rue du Faubourg-du-Temple.
Ted Daniel à l'American Center. Un des grands inconnus du free-jazz. Alessandrini en parle dans ce numéro. 261, boulevard Raspail, 75014. 033-99-92. 10, 15 et 20 F.
VITO ACCONCI à 20 h 30 au Musée Galliera. Happening solitaire et curieux comme, le lendemain, celui de Pier Paolo Calzolani. Vito Acconci pleure, hurle, se masturbe parfois. Cela s'appelle des « actions d'artistes ».
CINEMA
MINNIE AND MOSKOWITZ de John Cassavetes. L'histoire d'un vieux hippie ringard, votre portait dans dix ans quand vous aurez tout raté. Studio Action Lafayette.
L'heure des brasiers à l'Olympic.
Films **underground** de Piero Heliczer à l'American Center. Vous pouvez apporter vos films, soyez sans crainte, ils seront toujours plus divertissants que ceux d'Heliczer.
MUSIQUE
Third World War et **Cheval Fou** à Troyes, au cirque municipal. Concert organisé par La Taupe et Beuark. Du rock anglais épais et gueulard, du rock français brouillon.
Kenny Clarke, Jimmy Gurley, Bill Coleman... Gratuit, un bœuf entre quelques musiciens américains de Paris. A 20 h 30 au centre américain, rue du Dragon. 222-22-70

Samedi 20 octobre

FESTIVAL BEATLES au Cyrano, 76, rue de la Roquette, 700-91-89. En alternance, le titillant Yellow Submarine **délirant et trop méprisé** Help, **et d'autres. Du 17 au 24 octobre.**
CINEMA
Au Théâtre de l'Est parisien : **Une partie de campagne** (Renoir), à 14 h 30, **America America** (Elia Kazan), à 15 h 20. 7 F.
Au théâtre des Amandiers, Nanterre : **La prise du pouvoir par Louis XIV** (Rossellini), à 14 heures. 4 F. On y va par le R.E.R., 60, rue Creuze, 92 Nanterre. 204-37-13.
Films underground à l'American Center, même programme que le vendredi 19.
MUSIQUE
Soirée Folk au théâtre Jean Vilar de Suresnes avec Jack Treese, Patrice Lamiani et Hervé Larroque. 21 heures. 11,50 F, boisson comprise.
Jazz. Michel Escoudet Trio American Center, boulevard Raspail, 21 heures. 10, 12 et 15 F.
WEBERN, SCHNEBEL, KAGEL, ZIMMERMAN, musique contemporaine au Théâtre de la Ville, à 20 h 30. Un bon concentré de musique allemande.

Dimanche 21 octobre

GONG au Théâtre Présent, 211, avenue Jean-Jaurès, 75019. Métro Porte-de-Pantin. Deux concerts à 17 heures et 20 heures. Souterrain a trouvé là un superbe endroit. On prend une chaise sur une des piles, on s'asseoit où on veut, on plane tranquillement. Et Gong, encore plus prolifique et théâtral qu'au Ba-ta-clan en juin dernier : un pied inépuisable.
MEDECINE SHOW par le Théâtre Ensemble. Au Théâtre mécanique, salle Adyar, 21, avenue Rapp, 75007. Du théâtre excitant : le Theater Ensemble sort du giron de l'Open Theater, une des meilleures troupes américaines, qui aimait bien le rituel et l'expression corporelle. Jusqu'au 28 octobre.
MUSIQUE
Sun Ra à Amiens 16 heures, maison de la culture, place Léon-Gautier. Tél. : 91-83-36. Pour tous renseignements, consultez votre Sun Ra-Hebdo habituel.
CINEMA
Films de musiciens au musée d'art moderne, 11, avenue du Président-Wilson, 75016. Métro Iéna. 3 F. « In motion » de **Toru Takemitsu,** « Capriccio, ein Antikonzert » de **Penderecki,** et « Ludwig van », Beethoven mis en pièce et trituré par l'ébouriffant **Kagel,** 20 h 30.
Films sur le jazz à l'American Center, boulevard Raspail, à 20 h 30 : **Mingus** et **Born to swing** (Count Basie).
Journée du cinéma au Théâtre Daniel Sorano, 1, rue Charles-Pathé, Vincennes. Metro Bérault. 808-73-74. De 11 heures à 20 heures, places : 10 F. Courts-métrages de Fugitif Cinéma (Belgique). **L'étoile aux dents,** de Berkani, un travailleur nord-africain dans la banlieue parisienne. **Tu imagines Robinson,** de J.-D. Pollet. On s'ennuie un peu mais, sur une île, c'est normal. Après les films, débat avec les auteurs et collation.

Lundi 22 octobre

Aujourd'hui, ou peut-être demain le 23 : concert gratuit de CAN, du rock apocalyptique, le meilleur groupe allemand. Devrait se passer à RTL, 13, rue Bayard, 75008. Téléphonez au 720-44-44.
CINEMA
Two Lane Blacktop (Macadam à deux voies)

Banlieue

de Monte Hellman, avec James Taylor. A l'Action Lafayette. Un film américain contemporain peu bavard et sans la moindre cigarette. Des voitures. Des voitures. Un camion. Des voitures.
MUSIQUE
Steve Lacy Sextet - Steve Potts - Michael Smith - Irene Aebi - Kent Corter - Oliver Johnson. Au Théâtre Mouffetard, 76, rue Mouffetard. 21 heures. Entrée : 10 F. Du bon free jazz, à la limite de la musique contemporaine.
Concert Webern par l'Orchestre de Paris dirigé par Guilini, à 20 h 30. Théâtre de la Ville, place du Châtelet (11 et 17 F, étudiants 9,50 F).

Mardi 23 octobre

LES SŒURS GOADEC, gaillardes (presque) centenaires du folk breton, pendant une semaine à Bobino. Leurs voix chevrotent, pas leur énergie. Et personne ne chante mieux qu'elles les chansons traditionnelles, danses joviales ou déchirantes ballades. 20, rue de la Gaité, 75014. DAN-68-72. Au même programme : René Werneer, Katel, Claude Besson.
CINEMA
Chantons sous la pluie, de Stanley Donen et Gene Kelly, la comédie musicale favorite de beaucoup d'entre nous. Au théâtre des Amandiers de Nanterre. 8 F.
La guerre est finie, d'Alain Resnais et Jorge Semprun. « La patience et l'ironie sont les deux qualités du bolchevique », prononcera Yves Montand au Théâtre Jean Vilar de Suresnes, à 21 heures. 5 et 7 F.

Mercredi 24 octobre

CINEMA
ZORRO, de Fred Niblo, version muette avec Douglas Fairbanks, le cabotin sublime des vieux films d'aventures américains. Au Théâtre des Amandiers, à 14 h 30. 2 F.
MUSIQUE
Maxime Le Forestier, à 20 h 30, au bénéfice du théâtre Cyrano, 76, rue de la Roquette, qui mérite bien qu'on l'aide.

RADIO
A neuf heures du matin sur France Culture, « trois aspects du **nouveau cinéma allemand** ». Pour agrémenter votre petit déjeûner.
DANSE
A la lueur de la lampe par la compagnie Danse-Théâtre-Expérience, chorégraphie de Susan Buirge à la galerie du Théâtre de la cité internationale, du 22 au 27 octobre, à 21 heures.

Jeudi 25 octobre

BUCKMINSTER FULLER, SPACESHIP EARTH à 20 h 30 au centre culturel américain, rue du Dragon. **Un film de Robert Snyder sur un cinglé génial de 65 ans qui rêve des solutions incroyables et lumineuses à tous les problèmes contemporains.**
CINEMA
Ciné parallèle : films de **Ponsard-Besson** au Théâtre Jean Vilar de Suresnes, à 21 heures. 4,50 F. Puisque c'est « parallèle ».
Jazz is our religion : le bop, Art Blakey, Gillespie, Griffin. A l'American Center, bd Raspail, à 20 h 30. 8 et 10 F.
Un été 42 (Robert Mulligan) à 22 heures au Théâtre de l'Est parisien. 7 F.
MUSIQUE
Pierre Cochereau et **Roger Delmotte** au Théâtre des Amandiers. L'entrée à 18 F, c'est un peu cher, mais on connaît peu de jouissance plus pure qu'un bon concert d'orgue classique.

Vendredi 26 octobre

NUITS DU CINEMA à l'Olympic, 10, rue Boyer-Barret, 75014, SUF-67-42. Les 26 et 27 de minuit à six heures du matin. 15 F pour les deux nuits. Quelques merveilles du film d'animation : le méchant et délecta-Chien mélomane de **Paul Grimault**, l'Enfer **de Jan Lenica, recommandé par Topor, les collages surréalisants de Manuel Ctero** (Unisex), **Jean-Luc Luaud, Catherine Lapras, Alain Montesse, des court-métrages français invisibles et marginaux et Caprici, du grand histrion décadent italien** Carmelo Bene.
CATHY BERBERIAN au Théâtre de la Ville, place du Châtelet, à 18 h 30. 12 F. Dans ses robes 1900, de Bach et Tchaïkovsky aux Beatles, les métamorphoses vocales d'une cantatrice en folie.
MUSIQUE
Zao au Gibus, 18, rue du Faubourg-du-Temple. 700-73-88. Sur les traces de Magma, un des bons groupes français.
Maurice **Oliver** à 21 heures à l'American Center, boulevard Raspail. Toujours les concerts « jazz power ». 10, 12 et 15 F.
Gratuit : **musique de chambre** du XVIII[e] siècle à 21 heures à l'Institut Italien, 50, rue de Varenne.
RADIO
Brigitte Fontaine et **Areski**, 22 h 30 sur France-Culture.

Samedi 27 octobre

HYMNEN de STOCKHAUSEN à 20 h 30 au Théâtre de la Ville, place du Châtelet. Son œuvre la plus mégalomane. Un grand orchestre, des percussions, des installations électro-acoustiques. A 14 h 30, répétition générale, places à 9,50 F. A 20 h 30, places

RADIO
Festival de Montreux 1973, orchestres de Bobby Humphrey, Donald Byrd, Nathan Davis. Sur France-Inter, à 22 h 10.

Lundi 29 octobre

MUSIQUE ET BALLETS INDIENS au Musée **Guimet, 6, place Iéna, 75016. 720-59-06. 25 F, étud. 12 F. Les sœurs Jhaveri, ballet « manipuri ». Il serait grand temps que la salle du musée Guimet se remplisse à craquer de freaks et de rockers repentis : la musique indienne est un pied encore beaucoup trop ignoré.**
MUSIQUE
Caravan au Jumbo Concert à Colmar, 37, Grand Rue, 68000 Colmar. Dans la foulée des Soft Machine, un groupe sympa sur le déclin. Avec quelquefois de bonnes surprises.
Slade, à 21 heures au Palais des Sports de Saint-Ouen. Un tantinet démago, du rock simpliste et sans âge.
Steve Lacy au Théâtre Mouffetard. 21 heures. Place : 10 F. Free-Jazz « pointilliste », aux étranges frontières de la musique contemporaine.
CINEMA
Rude journée pour la reine, le dernier film de René Allio. Débat avec le metteur en scène. Dernière séance d'un cycle de huit films sur la femme au cinéma (voir programmes). A 20 h 30 au théâtre de la commune d'Aubervilliers, 2, rue Edouard-Poisson, 833-16-16.

Mardi 30 octobre

MUSIQUE
Second concert des **Jhaveri Sisters** au Musée Guimet. Voir lundi 29.
Un jour comme les autres pour vous rendre à la cartoucherie de Vincennes voir **Terre** par l'atelier de l'Epée de bois. Le spectacle est aussi beau que l'affiche, jusqu'au 8 décembre à 20 h 30, sauf dimanche et lundi. Bus et métro : Château de Vincennes, tél. : 808-67-63. Attention ! places (11 et 15 F) limitées à soixante : réserver par tél. au 808-96-36.

MUSIQUE
Albert et sa fanfare se baladeront dans les rues de Pontoise tout l'après-midi. Tendez l'oreille.

Dimanche 4 novembre

FEST NOZ breton à la Mutualité (rue Saint-Victor, métro Maubert-Mutualité) à 21 heures. Si toute la muse se met à danser le laridé en claquant des sabots, ça risque de faire un certain vacarme. La danse bretonne, c'est notre « high energy music » bien à nous. Les artistes ; les sœurs Goadec, René Werneer, Patrick Moiard, Planxty.
MUSIQUE
Toujours **Albert** et sa fanfare dans les rues de Pontoise. Bouchez-vous les oreilles.

Mardi 6 novembre

Les ballets de Merce Cunningham vont cabrioler sous le plafond de l'Opéra colorié par le vieux Chagall. Musique de John Cage, décors et costumes d'un as du pop, le peintre américain Jasper Johns. Vaut sans doute le prix de la place. Jusqu'au 24 novembre.

Mercredi 7 novembre

Dormez toute la journée.

Jeudi 8 novembre

MUSIQUE
Orchestre indien, cocktail sitar-tabla-tampura, à 21 heures au musée Guimet, 6, place d'Iéna, 75016 Paris.
Jazz sur France-Musique à 23 heures. Dave Burelle et Steve Lacy.
THEATRE
Grands débuts de Miss Madonna du Chêne noir à la Cartoucherie de Vincennes, à 20 h 30. Soyez précis, Gélas ne laisse pas rentrer après le début.

Depuis trois semaines, une horrible fanfare espagnole retentit chaque soir de 20 h 10 à 22 heures sauf samedi et dimanche, sur France-Inter. C'est l'indicatif de « Pas de panique » qui sonne la première marche radiophonique de l'humour gras et ringard, longtemps confiné dans un ignoble ghetto. L'inventaire des premières émissions, commises par Patrice Blanc-Francart, Claude Villers et Olivier Nanteau, est encourageant. Quelques bouffées d'insolence — un « Spécial Démago » après le discours de Messmer. Beaucoup de pastiches qui se noient parfois un peu : une Mme Ortell très niaise, un hit-parade Flop-Inter avec Claude François et Sheila, une chronique de cinéma qui raconte les aventures de Pas-de-gachette et Billy-le-Bide. Enfin, dans une suprême envolée, la renaissance du feuilleton radiophonique bien français. Un super-Dupont emprunté à Gotlib, agent secret taré et coiffé d'un béret basque, y tue ses adversaires quand il ouvre la bouche : son haleine puante fait trembler les méchants.
L'émission n'a qu'un but : le retour existentiel aux vraies valeurs de notre pays et aux musiques authentiques. Les vieux rocks bien pourris côtoient des chansons en langue française dont la sélection est pour l'instant encore discutable. La pop-music, pour sa part, passe à son heure habituelle, de 10 à 11 heures, avec les murmures avisés de Pierre Lattès.
Les sages auditeurs qui avaient l'habitude, en se brossant les dents, de frissonner aux sonorités de la musique classique et aux délires du « Théâtre de l'étrange » n'ont pas encore fait connaître leurs réactions. De toute façon, l'O.R.T.F. s'en fiche. Avec « Pas de panique » elle cherche à séduire les jeunes, alanguis le soir à l'écoute des stations périphériques. Seuls, les plus débiles, succomberont.
F.

Mercredi 31 octobre

THEATRE
Western musique. A 14 h 30, « pour les enfants », une comédie musicale d'Aaron Copland. Théâtre de l'Est Parisien. 3 F.

Vendredi 9 novembre

MUSIQUE
Oliver Lake, à 21 heures au Centre américain, avec le Black Artist Group, les successeurs à Paris de l'Art Ensemble of Chicago (reparti aux U.S.A.).

PIEDS GRATUITS
Le théâtre de fortune joue tous les vendredis à 21 heures des pièces charlie-hebdomadesques. **Dans le lot il y a des pièces de D.D.T. et des pochettes surprises. A la M.J.C. Paris-Bièvres, 147, bd Auguste-Blanqui, 75013, métro** Glacière.
Au centre culturel américain, 13, rue du Dragon, 75006 Paris, tél. : 222-22-70, deux films le jeudi 18 octobre à 20 h 30 :
Jamming the blues, de Glon Mill et Cool World, de Shirley Clarke, en V.O. Prendre ses places à l'avance pour les programmes suivants :
Mardi 23 octobre à 10 heures et 21 heures : The three godfathers, 1948, de John Ford avec **John Wayne et Pedro Armendariz ;**
Jeudi 25 à 20 h 30 : Buckminster Fuller on spaceship earth, **de Robert Snyder ;**
Lundi 29 à 19 heures et 21 heures : How green was my valley, 1942, de John Ford, avec Walter Pidgeon et Maureen O'Hara.
Musique : vendredi 19 octobre à 20 h 30, Jazz session, avec des musiciens américains **de Paris : Kenny Clarke, Jimmy Gourley, Bill** Coleman, etc. ;
Vendredi 26 octobre à 21 heures, à l'Institut Italien, 50, rue de Varenne, 75007 Paris : concert de musique de chambre ancienne par « I solisti di Roma ».
La chevauchée burlesque des saigneurs de la **Villette, création collective de Pierre Peyrou et Arlette Thomas, au Théâtre Présent de la Villette, 211, av. Jean-Jaurès, 75019 Paris, métro Porte de Pantin, tél. : 203-02-55 ; les spectateurs reçoivent un franc par place assise ; alors asseyez-vous et partez dans un voyage plus comique que saignant ; si vous avez faim, tout est prévu, mais alors il faut payer 9 F, pas plus cher qu'un snack, et c'est meilleur.**

A 21 heures au théâtre Cyrano, 76, rue de la Roquette (700-91-69).

Jeudi 15 novembre

MUSIQUE
Miles Davis, la jazz star à la trompinette électronique, **se produit au** Palais des Sports, qui est **ad vitam aeternam** à la Porte de Versailles. **Avec lui**, Tony Williams, Bobby Hutcherson, Jack de Johnette.
En plus, le nouveau groupe de **Gary Burton**, les **Young Giants**. Pour mémoire, Gary Burton est l'ancien patron de Larry Coryell dans un quartet qui a beaucoup choqué avant que Coryell ne fasse carrière dans le rock.

Vendredi 16 novembre

CINEMA
Couch, d'Andy Warhol, au Centre Culturel américain du boulevard Raspail, à 21 heures. Avec Allen Ginsberg et Jack Kerouac, pionniers officiels et titubants de la beat génération. Au même programme, **Joan of Arc** de Piero Heliczer. Pour les frénétiques : copie et projection très fatiguées.

Samedi 17 novembre

CINEMA
L'an 01, de Gébé et Jacques Doillon, à 21 heures au théâtre Jean Vilar, place Stalingrad à Suresnes. Entrée : 4,50 F. Gébé devrait être présent. Vous pourrez toucher sa trogne ravagée par les excès.
Films underground au Centre américain du boulevard Raspail. Voir au vendredi 16.
MUSIQUE
Au centre culturel des Gémeaux, à Sceaux, le 17 novembre : **Grand Bal Folk**. Mélusine, Phil (violoneux) Maroutlan, John Wright, Catherine Périer.

Théâtre de la Ville, place du Châtelet. Son œuvre la plus mégalomane. Un grand orchestre, des percussions, des installations électro-acoustiques. A 14 h 30, répétition générale, places à 9,50 F. A 20 h 30, places à 11 et 19 F.

CINEMA

Deuxième **nuit blanche** de l'Olympic. Voir vendredi 26.

MUSIQUE

Free-Jazz, Frank Wright et le Quartet **Center of the World**, 21 heures à l'American center du boulevard Raspail. Places à 10, 15 ou 20 F. Gardez 15 F pour leur disque. Ils le vendent sur place.

Venus système, 15 heures, 21 heures au Golf Drouot. Places à 16,50 F. Le seul groupe de hard-rock avec accordéon.

Status Quo, à 17 h 30 à l'Olympia, 28, boulevard des Capucines. Métro Madeleine. RIC-25-49. Places à 20 et 25 F. Rock massif et vitaminé.

Dadi, Luis et Vincent, guitare folk et flûte indienne à 20 h 30 à la MJC d'Eaubonne, 6 **bis**, rue Jeune-Robillon, 95 Eaubonne. Train gare du Nord, direction Pontoise. Place à 5 F.

Dimanche 28 octobre

CINEMA

En alternance au Cyrano, 76, rue de la Roquette, 700-91-29 : Les poings dans les poches (Marco Bellocchio), Bandits à Orgosolo (Vittorio de Sera), le jeune cinéma italien des années soixantes. Jusqu'au 31 octobre.

MUSIQUE

Stockhausen, Hymen, deuxième exécution, 17 heures au Théâtre de la Ville. A 14 h 30 au Musée d'Art moderne, projection des bandes vidéo des répétitions.

Manfred Mann, Status Quo et **Third World War** à l'Olympia. Deux gentils groupes anglais, le troisième est très sale et très méchant, avec Terry Stamp, l'épouvantable camionneur chantant.

THEATRE

Western musique. A 14 h 30, « pour les enfants », une comédie musicale d'Aaron Copland. Théâtre de l'Est Parisien. 3 F.

Jeudi 1er novembre

Enfin ! Le retour d'Albert et sa fanfare poliorcétique au Parc Floral de Vincennes, l'après-midi. Entrées 4 F. Au programme : cracheurs de feu, « animation de paysages », tableaux nus vivants, poliorcétisme débridé.

BONNES MŒURS

Début du **colloque sur l'homosexualité** au siège de la revue **Arcadie**. Mondain et culturel, sauf si les gazolines font une apparition. Se renseigner auprès de M. Baudry, 770-18-06.

Vendredi 2 novembre

Spectacle **Dubuffet** au Grand Palais. Pour inaugurer son exposition, le chauve maléfique organise un happening autour de ses sculptures. C'est la « danse autour du buffet », le grand vernissage orgiaque et tribal.

Nuits blanches du jazz à l'Artistic Voltaire, 45 **bis** rue Richard-Lenoir, 75011, ROQ-19-15. 15 F pour les deux nuits (le 2 et le 3). « Afro-american work-songs in a texas prison ». « Blues like showers or rain » avec Lightnin Hopkins, « Till the butcher cut him down », « Daybreak express » avec Duke Ellington, « Born to swing », les grands orchestres de l'époque swing, « Jazz is our religion », le jazz-bop des années 50, plus le groupe **Challenge** avec Dizzy Reese et Art Taylor.

Samedi 3 novembre

CINEMA

Deuxième nuit blanche du jazz à l'Artistic-Voltaire.

MUSIQUE

Cliver Lake, à 21 heures au Centre américain, avec le Black Artist Group, les successeurs à Paris de l'Art Ensemble of Chicago (reparti aux U.S.A.).

Paul Bley à la télévision, 2e chaîne. L'un des maîtres du piano free-jazz, qui s'empêtre joyeusement dans les fils de son Moog synthetiser.

Samedi 10 novembre

La veille d'un beau jour, pourquoi n'iriez-vous pas passer la soirée avec Jacques Higelin au Sélénite, 18, rue Dauphine à 19 heures ou 23 heures ? en supposant qu'il y soit encore ?

Dimanche 11 novembre

Tout ceux qui n'auraient pû assister au défilé du matin sur les Champs-Elysées, peuvent ranimer leur flamme, le soir vers 19 heures, à la lumière de Jacques Higelin, qui sera toujours au Sélénite, 18, rue Dauphine, jusqu'à 23 heures

Mardi 13 novembre

MUSIQUE

Festival Newport à Paris, à 21 heures, au Palais des Sports de la Porte de Versailles : Sarah Vaughan et Roland Kirk, le souffle le plus puissant du jazz contemporain, le seul musicien à jouer de quatre cuivres à la fois. Pour la musique et le spectacle.

Mercredi 14 novembre

MUSIQUE

Duke Ellington et B.B. King, au Palais des Sports de la Porte de Versailles, à 12 heures. Jazz très arrangé et blues sauvages.

Ambrose Jackson rassemble les meilleurs musiciens de free-jazz de Paris, une sorte d'orchestre d'Alan Silva nouvelle manière.

Au centre culturel des Gémeaux, à Sceaux, le 17 novembre : **Grand Bal Folk. Mélusine, Phil** (violoneux) **Maroutlan, John Wright, Catherine Périer.**

Mardi 20 novembre

Une **SEMAINE DE LA SCIENCE-FICTION** est en préparation à la Bibliothèque Municipale de Malakoff.

Une exposition réunira du **20 au 25 novembre** les meilleurs peintres, illustrateurs et dessinateurs de SF. Des stands offriront un échantillon de ce qu'on peut trouver en ce moment en matière de bouquins, revues, fanzines, etc. Des projections de diapos sur l'œuvre de Frazetta ou les couvertures américaines de « l'âge d'or » auront lieu. Toutes les personnes intéressées et notamment les fanzineux qui désirent être là avec leur production sont priés de téléphoner à Yves Frémion au 680-60-38.

MUSIQUE

The Stars of Faith of Black Nativity. Negro Spirituals and Gospels Songs à 21 heures à l'Eglise Saint-Séverin. Places à **16 F.** Vrais et faux étudiants, 14 F.

Roger Mason, Blue Grass Connection, Steve Waring, à partir de ce jour à Bobino. Roger Mason nous plaît bien quand il swingue du vieux bayon de la Louisiane sur son accordéon.

Mercredi 21 novembre

MUSIQUE

Florilegium Musicuum de Paris au Théâtre de la Ville, place du Châtelet. Animation pour les jeunes de 8 à 14 ans. Musique populaire du Moyen Age à la Renaissance, avec plus de 250 instruments aux sonorités oubliées. Enfants, donc, 4 F. Les accompagnateurs qui vont pomper les gamins de leur présence surveillante paieront 8 F.

Jeudi 22 novembre

N'oubliez pas d'acheter **ACTUEL** n° 37 et son grand calendrier.

Adresses utiles

Nous aimerions bien pouvoir toujours vous aider, quand vous ne savez pas où dormir, quand vous êtes malades, quand vous flippez ou quand vous avez besoin d'un avocat. Nous ne pouvons pas y parvenir à chaque fois — et souvent notre téléphone s'engorge. Voici donc quelques idées, quelques numéros de téléphone et quelques adresses. Ecrivez-nous, on aimerait compléter la liste. Avant tout, songez aux annuaires, au Bottin, aux renseignements téléphoniques — beaucoup plus riches qu'on ne le croit. Il y a aussi quelques endroits où l'on peut se renseigner, Contact Info par exemple, 10, rue du Pélican, 75001 Paris, métro Palais-Royal, presque tous les soirs entre 19 et 22 heures. Ils ont un fichier où l'on trouve hôtels, foyers, combines, éducation, écologie, etc. Enfin vous pouvez éplucher les « underguides » d'Actuel, notamment dans les numéros 17 et 29.

SANTE

Free Clinic de l'Abbaye, 7, rue de l'Abbaye, 75006, metro St-Germain-des-Prés. Lundi, mercredi, vendredi, de 20 à 22 heures.

Hôpital Marmottan, centre d'accueil pour toxicomanes, 19, rue d'Armaillé, 75017. 754-91-51 et 52.

Hôpital Fernand-Vidal, 200, rue du Faubourg-St-Denis, tél. : 205-63-29. Centre anti-poisons.

Ligne de préservation sociale (dispensaire de maladies vénériennes), 29, rue Falguière, 75015. 783-75-80 et 47-45.

S.O.S. Médecin, S.O.S. 77-77 ou TUR. 92-00.

Centre Info-Jeunesse sur la drogue, Centre Diderot, 277, rue St-Jacques, 325-98-31.

Le G.I.S. tient une permanence chaque samedi à 15 heures, 73, rue Buffon, métro Censier.

S.O.S. Amitié, 825-70-50.

Le collectif du Vouvray (psychologues et artistes ensemble) est présent tous les jours en fin d'après-midi, 102, rue de Rambuteau 75001. 233-58-38. Réunion générale le mardi à 9 h 30. Les cahiers pour la Folie se réunissent tous les mercredis à 21 heures (vérifier), 73, rue Buffon.

FEMMES

M.L.A.C. (Mouvement pour la libération de l'avortement et de la contraception), 34, rue Vieille-du-Temple, 75004, 278-70-38.

Choisir, 102, rue St Dominique

Féministes révolutionnaires, 24, cité Trévise (métro Cadet). 824-71-50. Tous les jours de 18 à 20 heures.

Psychanalyse et politique, 63, avenue des Gobelins, Studio Guy, 331-70-58.

ASSISTANCE JURIDIQUE

Aide aux travailleurs immigrés :

GISTI, le samedi de 10 à 12 heures, 15, rue Gay-Lussac, 75005, 033-52-07.

CIMADE (Accueil de réfugiés politiques étrangers), 176, rue de Grenelle, 75007, 705-93-99.

FASTI, 12, rue Guy-de-la-Brosse, 75005, 587-11-25.

M.T.A. (Mouvement des travailleurs arabes), 71, rue Louis-Blanc, 75010. Tous les jours de 17 à 20 heures, 206-41-75.

Prisons :

ADDD (Association de défense des détenus). Le samedi, 8, villa du Parc-Montsouris, 75014.

CAP, 15, rue des Trois-Frères, 75017.

Ligue des Droits de l'Homme, 331-71-25.

MRAP, 120, rue St-Denis, 231-09-57 (Mouvement contre le racisme, l'antisémitisme et pour la paix).

GIA (Groupe d'information sur les asiles), le jeudi de 13 à 14 heures, 73, rue Buffon, 75005.

C.S.O.C. (Comité de soutien aux objecteurs de conscience), 6, impasse Popincourt, 75011.

ORGANISATIONS, JOURNAUX, SYNDICATS

Comité de soutien aux luttes révolutionnaires du peuple chilien, 94, rue Notre-Dame-des-Champs, 75006, 325-00-09.

AMR, 39, rue Piat, 75020, 636-72-94.

La cause du peuple, 4, passage Dieu, 75020, 797-79-72.

CFDT, 26, rue Montholon, 75009, métro Cadet, 280-62-43.

Libération, 27, rue de Lorraine, 75019, 202-90-60.

PSU, 9, rue Borromée, 75015, 566-45-37.

Révolution, Editions G.L., 60, rue de Richelieu, 75002, 742-06-58.

Rouge, 10, impasse Guéménée, 75004, 272-88-96.

Politique Hebdo, 14-16, rue des Petits-Hôtels, 246-72-52.

Charlie Hebdo, La Gueule Ouverte, 10, rue des 3-Portes, 75005, 633-27-34.

COLLECTIFS

Collectifs vidéo (Gerard Bert), Librairie l'Abécédaire, rue Crozatier, 75012.

SLON, 74, rue Albert, 75013, LUX. 94-63.

Coopérative de Bouffe Biologique (sur la région parisienne), Coopast, le vendredi de 18 à 21 heures ou tél. : 355-66-88 de 16 à 19 heures.

Voyages - Loisirs :

Fun Club, le jeudi à 20 heures à Athanor, 74, rue des Saints-Pères, 75007 ou tél. : 344-18-75.

Fédération Mondiale des Villes Jumelées, 273, rue St-Jacques, 75005, tél. : DAN. 85-70 ou 633-38-15.

Infos sur les spectacles :

Le Monde, informations spectacle (de 11 à 21 heures, sauf dimanche), 704-70-20 et 727-42-34.

Baby sitting :

Bureau des élèves de l'Institut d'Etudes Politiques, 27, rue St-Guillaume, tél. : 222-25-55. 6 F de l'heure, plus déplacements, après minuit 7 F.

Centre régional des œuvres universitaires et scolaires, CROUS, 39, av. de l'Observatoire, tél. : DAN 07-49. 6 F de l'heure, 6,50 F après minuit. Retour assuré.

Institut Catholique, 21, rue d'Assas. LIT. 31-70. 6 F de l'heure, après minuit 7 F, minimum de garde 3 heures.

Kid Service, 17, rue Molière, 266-07-61, de 5 à 6 F de l'heure, minimum 3 heures, après minuit retour par voiture ou taxi. Forfait possible.

Musique

Nous venons d'avoir au téléphone un programmeglodyte du Gibus (18, rue du Fbg-du-Temple, 75009, 700-78-88) qui nous a fait frémir : le rock ne marche plus, nous declara-t-il, le Gibus va se consacrer au jazz. Il annonce quand même Zao le 20 octobre, puis la semaine du 26 octobre au 2 novembre, Tom Pouce le 21 octobre, et le Luther du 23 au 26 octobre (qui c'e ?).

Yeupi ! Can tourne en France à partir du 24 novembre (Bordeaux) et sera le 28 à Poitiers, puis dans une douzaine d'autres villes. En decembre, Amon Duul 2 lui succède. Surveiller egalement la tournée de Third World War

Bill Ham est peut-être l'inventeur du light-show, en tout cas un de ses pionniers, au debut des années soixante à San Francisco. Il s'est installé en France depuis un an, on l'a vu au festival de Nancy, pour la première fois, avec ses compagnons americains du Light Sound Dimension, peut-être la seule synthèse durable de musique et de light-show reussie à ce jour. Les musiciens restent en France pour un mois et demi, et cherchent des concerts. On peut les contacter par l'Annecy Jazz Action, 10, chemin du Maquis, 74 - Annecy.

Mais qu'ont-ils donc de plus que nous, les enfants de 5 à 12 ans ? On leur a destine une etonnante exposition au Musee d'Art Moderne. 500 instruments africains et asiatiques dans une galerie sonore, du 5 novembre au 21 decembre. Les mioches paient 2 F, les grandes personnes ont le droit d'entrer mais paient 10 F, les moins de 25 ans doivent sortir 7 F, bref l'injustice règne, mais 500 instruments africains et asiatiques, voilà tout de même de quoi saliver de longues heures.

CAFES-THEATRES

Nous allons quelquefois — rarement — au théâtre, et souvent au café, mais jamais au café-théâtre. Nous avons tort, car les cafés-théâtres ne puent pas toujours. Il y a Jacques Higelin au Selenite à 19 heures et 23 heures (18, rue Dauphine, metro Odeon) où l'on peut aussi voir Jack l'eventreur, à jeun ou pas. Et une chronique parodique et désadente sur le rock'n' roll, Ginette Lacaze 1960, au Vrai Chic Parisien (18, rue d'Odessa, 75014, metro Montparnasse, 326-73-34), a 22 heures et pour 15 F. Quelqu'un nous a dit que j'vais cia quel etait fort drôle, mais impossible de nous rappeler qui. Alors, savoir s'il est digne de foi... (cafe-théâtre de l'Odéon, 3, rue Monsieur-le-Prince, DAN. 43-98. A 23 heures, 16 F, etud. 12 F). Dans le doute, on peut toujours se rabattre sur Romain Bouteille, une valeur sure. Trois spectacles différents à 19 h 45, 20 h 30 et 22 heures au Cafe de la Gare, 41, rue du Temple (métro Hôtel-de-Ville), 278-52-51, de 0 a 22 F par tirage au sort. Enfin, le Cafe d'Edgar programme de la video, une piece de science-fiction (300 000 soleils ou Les concierges de l'espace), promet les films du Collectif Jeune Cinéma et annonce des nuits de musiques orientales, arabes, africaines : 58, bd Edgar-Quinet (métro Edgar-Quinet), a 20 heures, pour 12 F.

Province

AIX-EN-PROVENCE

Cinéma : du 20 au 23 à 20 h 30 : **Adalen 31,** de Bo Widerberg au Studio 24, 24, cours Sextius, tél. : 27-63-32. Mardi 23 à 17 h 30 : **Espion sur la Tamise,** de Fritz Lang, au Cinéma Cézanne, 21, rue Goyrand.

AMIENS

Cinéma : mardi 23 octobre : **La troisième partie de la nuit** d'Andrej Zulanski. Mardi 30 octobre : **Adrift,** de Jean Kadar. Maison de la Culture, place Léon-Gautier, tél. : 91-33-37, 14 h 30 - 18 h 30 - 21 h, 5 et 6 F.

Musique : dimanche 21 : **Sun Râ** et l'Arkestra - 18 F ! Mercredi 31 : à 20 h 30, **Yusef Lateef,** très bon flûtiste de jazz de l'ancienne école, mais il y en a encore qui aiment. Maison de la Culture toujours.

BORDEAUX

Depuis le 15 octobre se tient le Festival de la Presse Libre organisé par les **Pieds Nickelés Superstars. Tout le monde y sera, journaux, écrivains à paillettes, cinéastes et leurs films, musiques de tous poils. Renseignements à la librairie Minesis, 5 bis, rue de Grassi à Bordeaux, tél. :** 48-77-59.

Musique : au Foyer de la Bérangère, rue Raymond-Poincaré (Bastide). Tél. : 86-16-21, le 17 octobre : Jean-Paul Verdier, **Staphiloccocal Nuclease, Archipel,** etc. Les 19 et 20 : Gilles Elbaz, Zonards fous de Genève (Aristide Padiques).

Semaine du fantastique, avec de la musique et des rencontres, de l'audio-visuel, des B.D. et des films : Le masque du démon, Les Damnés (Losey), Le village des damnés, Them, L'enterré vivant, Crime au musée des horreurs, Dunwich Horror, Le Monstre, La Résidence, La fille de Jack l'éventreur, La nuit des maléfices, La nuit des morts vivants. Druillet et Fred seront là.

Renseignements : **Le Béret cosmique,** 66, rue de Braen, Bordeaux.

Ciné-Club G.E.B. - U.N.E.F., place de la Ferme Richaumont - jeudi 18 octobre : **Zazie dans le métro,** de Louis Malle. Ciné-Club du 19-Juillet, rue du Muguet : **Une nuit à Casablanca,** d'Archie L. Mayo (1946), avec les Marx Brothers. **Ciné-Club Jean-Vigo,** 2, cours Pasteur, mardi, 17 octobre et mercredi 18 à 21 heures : **Théorème** (1965), de Pasolini.

« C'est donc ton frère » présente à la salle des fêtes du **Grand Parc,** cours de Luze : vendredi 19 octobre à 21 heures : **Alice's Restaurant** de Arthur Penn ; vendredi 26 à 21 heures : **Confessions d'un mangeur d'opium,** de Zugamith.

OCTOBRE A BORDEAUX

Théâtre : du 21 au 24, **Szerelmen Elektra,.** par

CHAMBERY

Cinéma : Ciné-Club salle de la Grenette, rue Ste-Barbe - mardi 23, 18 h 30 et 21 heures : **Pour l'exemple** (Losey).

Musique : Mercredi 24 octobre - Cathédrale : Orchestre Philharmonique Royal de Liverpool, dirigé par Sir Charles Goves. 10, 12, 15, 20 F.

Samedi 27 octobre au Théâtre : musique permanente... **gratuite !**

Ballets : Théâtre Charles-Dullin. **Ballet National du Pakistan.** 19 h 30 et 20 h 15, 10, 12, 15 et 20 F. 6 scolaires : 9 F.

Théâtre : Samedi 3 novembre : **La dernière bande** de S. Beckett, par François Voisin du Théâtre de Nice. Mercredi 7 et jeudi 8 novembre. La journée d'une infirmière ou pourquoi les animaux domestiques ? d'Armand Gatti avec Viviane Théophilidès. Le lundi 19 novembre : **Woyzeck,** de Georg Buchner, par le Théâtre de l'Espérance (Vincent Jourdheuil).

CHAMPIGNY

Au Lycée classique et moderne, 7, rue Pierre-Marie-Derrien, 10 F, inscription annuelle + 1 F par séance. Tous les mardis. Le 16 octobre, 17 h 15 : **Métropolis** (Fritz Lang) remarquable. Le 23 octobre, 17 h 15 : **Senso** (Visconti), idem.

COLMAR

Au Jumbo Concert, 37, Grande-Rue : Le 15 octobre : **Sixty Nine.** Le 29 octobre : **Caravan.** Le 15 novembre : **Relax** et **Brontosaurus.**

Le 30 octobre, au Foyer St-Martin, à 20 heures, un group pop allemand, **Plasma,** et le 16 novembre, pop avec le groupe Hollandas, **Relax** et le groupe allemand **Brontosaurus : 10 F.**

DENAIN

Pop : Art-Zoyd III, le 26 octobre au Théâtre. Ils tournent sans arrêt depuis 5 mois. Il doit y avoir quelque chose là-dessous.

LAON

Le 8 novembre, au Théâtre Municipal, **Tran Quan Haï,** musique vietnamienne planante, au profit des orphelins du Vietnam. Comme disait ma mère Il vaut mieux planer à Laon que plonger à Poulo-Condor.

LA ROCHELLE

Maison de la culture, 11, rue du Chef-de-Ville : Vendredi 19 octobre à 21 heures : **Claude Nougaro,** 25 F, adhérents, 15 F et mercredi 17 et jeudi 19 à 21 heures : **Le village des damnés** (Wolf Rilla), 6 F, adhérents, 4 F, scolaires, 3 F.

Salle Jules-Ferry, rue Edouard-Grasset, vendredi 19 à 21 heures : **Citizen Kane** (O. Welles, 1941). Mardi 21, 21 heures : **C'est arrivé demain** (René Clair, 1945). C'est gratuit !

LAVAL

Exposition au Musée du Vieux Château : **Abram Topor,** le papa de Topor, peintre naïf. **Cinéma Les Variétés :** Mardi 23 à 21 heures, mercredi 24 à 14 heures et 21 heures : **Maison de poupée** (Losey). Mardi 30 et mercredi 31 : **Les 7 Samourais** (Kurosawa). Les 13 et 14 novembre ceux qui en reviennent. Auroville n'est pas la « cité de l'unité humaine » loin de là.

Théâtre : Jeudi 15 novembre, au Théâtre Municipal, à 20 h 45, **« Et ils passèrent des menottes aux fleurs »,** d'Arrabal. Mêmes prix. S'y précipiter, surtout à Mâcon.

MARSEILLE

Théâtre : Le Mini-Théâtre, p. Carli, Marseille-1er annonce une saison intéressante, avec des chanteurs, des musiciens et dix-sept spectacles différents que l'on pourra voir durant l'année, avec des troupes italiennes, belges, occitanes, etc.

Les 16, 17, 19, 20, 23, 24, 26, 27 octobre, la compagnie « Art-Nouveau » jouera **l'Ecole des Veuves** ainsi que **le Gendarme incompris.**

Cette dernière pièce fut écrite par Cocteau en collaboration avec Raymond Radiguet. C'est une création désopilante. Les spectateurs simples d'esprit apprécieront... Comme ce fut le cas au Festival d'Arles, cet été.

Le 30 octobre, le guitariste **Otto Rhem** donnera un récital de guitare classique, avec Bach au programme.

Le 31 octobre : projection de dessins animés français, tchèques, canadiens, etc.

Le 2 novembre, Michel Cuvillier, Simone Firmin et Humbert Marano saliveront pour vous des « Chansons Différentes ».

Tous les spectacles débutent à 21 heures. Prix d'entrée : 10 F ou 5 F si vous prenez une carte d'adhérent (5 F aussi !).

Musique : Chaque lundi à 19 heures, concert gratis au conservatoire de Marseille, place Carli, Marseille-1er. Le mot seul de conservatoire vous rebute. Pourtant sans être trop « kitsch, op, pop ou hyper-machin » la version marseillaise n'arrête pas de se dépoussiérer. Voir ci-après.

Le 22 octobre à 19 heures, Trio de l'ensemble instrumental de Grenoble (violon, violoncelle et piano) : Haydn, Schubert et Beethoven.

Le 29 octobre à 21 heures, Jazz avec le trio Michel Seck (contrebasse, batterie et piano). En dehors des activités inhérentes à tout conservatoire vous pouvez aussi vous initier au jazz. Guy Longnon copain de Claude Luter, Boris Vian et du St-Germain-des-Prés des années cinquante y « professe ».

Trouveriez-vous ce jazz trop « classique », rien ne vous empêche d'aller faire un tour du côté de Michel Seck. Un des fondateurs d'Aquarius relie sa contrebasse à un synthétiseur. Il s'entoure d'un cache-col et de 11 musiciens (percussions, timbales, batterie, marimba, gong...).

Vous pouvez aussi aller du côté de chez Marcel Frémiot et de sa section de musique électro-acoustique. Créée peu avant mai 68, elle s'efforce de donner à cet art encore nouveau une spécificité locale reprenant avec l'accent ce qui n'était jusque il y a peu, que l'apanage du parisien G.R.M. de P. Schaeffer. Pour tous renseignements complémentaires, téléphonez au 48-76-73.

mardi et le mercredi à 18 heures, le vendredi à 18 h 30 et 21 heures. Une séance : 3 F. Carte d'adhésion valable toute l'année : 5 F.

Du 22 au 27 octobre : Steamboat Bill Junior, de Buster Keaton.

Du 5 au 10 novembre, **Quatre de l'Infanterie,** de G.W. Pabst.

Ciné-Club 2000, 33, rue Crillon (5e). Maison des Jeunes. 26 octobre à 21 heures : **Zazie dans le métro,** de Louis Malle.

Breteuil Convention (même adresse) : **Cris et chuchotements,** de Bergman, jusqu'au 31 octobre.

Ciné-Club à la M.J.C. de la Corderie (6e), jeudi 25 à 21 heures : **Avoir 20 ans dans les Aurès,** de René Vautier (c'est très dur d'avoir 20 ans dans les Aurès...).

Information : Sous la présidence de René Eckemrot, préfet de police de Marseilles (avec un « s » comme dans les films américains qui veulent faire couleur locale), le célèbre **commissaire de police J. Arnal** donnera le 19 octobre à 18 h 15, salle des conférences du Palais de la Bourse, une conférence sur **« La jeunesse et la drogue »...**

METZ

Ciné-Metz est une association qui essaie de promouvoir le cinéma culturel (ce n'est pas un ciné-club), et commence sa saison avec une projection un lundi sur deux : le samedi 17 novembre : **« Science fiction et épouvante ».** Entrée : 10 F.

MONTAUBAN

Lundi 22 octobre à 19 h 30, au Centre culturel, 25, rue des Augustins (places à 10 F) : **Zao.**

MONTBELIARD

A la Maison des Arts (91-19-00), le samedi 20 octobre à 20 h 45, **Zouc et Brigitte Fontaine** (tres bon).

Les jeudi 15, vendredi 16 et samedi 17 novembre, à 20 h 45, le **Bread and Puppet** théâtre de New York (itou).

NIMES

Au cinéma Majestic à 18 h 30, places à 4 F, les 11, 18, 19, 24, 25 et 26 octobre, **« Les Nains aussi ont commencé petit »,** de Werner Herzog. Les 21, 22, 23, 27, 28, 29 novembre, **« Viva la muerte »,** d'Arrabal. Du 12 au 16 novembre, **« L'An 01 »,** de Gébé.

NŒUX-LES-MINES

Art-Zoyd III avec les mimes et tout, le 30 octobre à la Maison des Jeunes et de la Culture.

ORLEANS

Dimanche 18 novembre, Théâtre de Poche, place du Gal-de-Gaulle : **Comédie,** vieux film de M. Karmitz. 6 F et 4 F pour les — de 25 ans.

PONTOISE

27 et 28 octobre, **Albert et sa Fanfare,** attendent tous les dégénérés. (L'après-midi : animation dans une cité, tableaux vivants !) Gratuit ! !

PRIVAS

Mardi 20 novembre, **Magma,** au Théâtre Municipal.

le « 25e Théâtre de Budapest » ; les 27, 28 et 29 : **Elektra**, par la Mamma (depuis longtemps l'une des meilleures troupes d'avant-garde) de New York ; le 30 octobre : **La vie offerte**, par Madeleine Renaud et J.-L. Barrault.
Arts Plastiques : sur les murs de la ville, **posters géants** ; à la galerie des Beaux Arts : **150 dessins satiriques du New York Times**, expo organisée par Topor ; **huit artistes dans la ville** dont un nouveau « pénétrable » de Soto ; au musée des Beaux Arts : **La Tour M... Montparnasse.**
Cinéma : **« Hommage à Panique »** (Arrabal, Jodorowsky, Topor) et **« Hommage à Chaval »**. Et sur l'esplanade des Quinconces, présentation du projet d'aménagement de la côte Aquitaine : à contester.

BOURG-EN-BRESSE
Du 1er au 3 novembre, **stage folk** à Bourg-en-Bresse, en principe à la M.J.C. : initiation aux chansons et instruments (violon, accordéon, guitare) ; avec Jean Blanchard, de la Chanterelle de Lyon, Claude Lefèvre et Jean-Marie Redon.

BOURGES
Cinéma : **Scènes de chasse en Bavière**, de Peter Fleischmann où l'on voit des villageois organiser une chasse à courre d'un genre particulier, comme dirait Peyrefitte : le vendredi 2 novembre à 21 heures.

BREST
Folk : du 23 octobre au 5 novembre, le groupe **Mélusine** chante des airs traditionnels de France et d'ailleurs. Se renseigner : Kerfadas, 124, rue du Guelmeur, Brest.

CHALON-SUR-SAONE
Cinéma : le mardi 30 octobre à la Maison de la Culture, 5, avenue Nicéphore-Niepce, tél. : 48-48-92 : **Mimi Metallo blessé dans son honneur**, de L. Wertmuller - 18 h 30, 4 F (c'est très misogyne mais c'est très drôle).

vembre : **Les trente-neuf marches** (Hitchkock). Les 20 et 21 novembre : **Le charme discret de la bourgeoisie** (Bunuel). Les 27 et 28 : **Les Damnés** (Visconti).
Théâtre Municipal, le 15 octobre à 20 h 45 : **La Compagnie Anne Béranger et danseurs.**

LIMOGES
Au Petit Théâtre Visitation, le 31 octobre à 15 heures et 21 heures : **Du vent dans les branches de Sassafras**, de Obaldia. Itou au **Théâtre de l'Avenue Jean-Gagnant**, les 24 octobre, 2 et 3 novembre à 21 heures, les 21 et 24 octobre à 15 heures et 21 heures, le 4 novembre à 15 heures.
A partir du mercredi 15 novembre, sous le titre **« Lemousins, perden pas nostra lenga »**, tous les jours à 20 h 15 : cours d'occitan, faculté de droit (place du Présidial).

LYON
Le Théâtre de la Satire de Vénissieux (qui a des difficultés financières) présente dès le 13 octobre **« Comment Mr. Mockinpott fut libéré de ses tourments »**, de Peter Weiss.
Le Club Aleph (fantastique et science fiction) reprend ses activités à la M.J.C. de Saint-Fons : il prépare un festival du film fantastique.
Les 10 et 11 novembre au club folk La Chanterelle, 9, place Colbert : **Grand-mère Funibus.**

MACON
Maison des Jeunes, rue de l'Héritan : Le 17 octobre à 20 h 30, récital de poèmes **« L'Espagne au cœur »** du poète chilien Pablo Néruda, dit par Jacques Baillard (du Théâtre de Saône-et-Loire), 5 F.
Bibliothèque Municipale, du 2 au 10 novembre, gratuit, place des Carmélites (salle des conférences) : Exposition de photos et documents sur **Sri Aurobindo**, penseur, homme politique et poète indien, fondateur d'Auroville en Inde du Sud. Allez-y sans trop y croire : à entendre.

Cinématofaction : Le Festival des Cinq Avenues semble irrémédiablement condamné. Pourtant, pas plus loin qu'en mars dernier des litanies de salles bien remplies y avaient fait un triomphe au film de Gébé, L'An 01. Restent bien sûr le Festival Vieux-Port, les deux salles du Breteuil et les deux du Paris. Enfin, c'est quand même pas derche pour une ville de plus d'un million d'habitants. Le chouette et l'inédit est dans le renouveau de la cinémathèque. Elle quitte les locaux de la rue Sylvabelle pour se rendre dans la Maison Diamantée. Chaque film sera dorénavant présenté quatre fois dans une jolie petite salle d'une soixantaine de places. Espérons que Langlois enverra au public marseillais un programme moins académique que de coutume !

A voir :
— **Festival Vieux-Port** (Vieux-Port), tél. : 90-28-77. Permanent de 14 heures à 24 heures. Etudiants : 6,50 F, civils : 8 F.
Jusqu'au 23 octobre, **Le Retour d'Afrique**, d'Alain Tanner.
Du 24 au 30 octobre, **« Belle »**, d'André Delvaux.
— **Breteuil Marotte** (120, bd Notre-Dame, 6e), tél. : 37-75-89. Séances à 18 h, 20 h, 22 h. Dimanche, 16 h, etc.
18-19 octobre, **Esclaves**, de H. Bibermann (V.O. 1970) (bon).
20-21 octobre, **TTX 1138**, de G. Lucas (V.O. 1970) (super).
24-25 octobre, **Hôtel du Nord** (1938), de M. Carné.
26-27 octobre, **Le Conformiste**, de Bertolucci (1969) (un film pas banal).
28-29-30 octobre, **Le Survivant** (1972), de Boris Segal (se laisse voir).
— **Cinémathèque** : Maison diamantée, rue de la Prison (près de la mairie). Séances le

SAINT-ETIENNE
Du 25 au 27 octobre, M.C.L.-Jardin des Plantes : **Graeme Allwright.**
Le 21 octobre à 15 heures à Saint-Bonnet-le-Château, Collégiale de l'Eglise du XIe siècle : **Pierre Cochereau** (orgue), Roger Delmotte (trompette) et l'ensemble de cuivres Gabriel Masson de l'Opéra de Paris. Bach, Haydn, Praetorius, Purcell, Palestina, Josquin des Prés, etc.

SOCHAUX
A la Maison des Arts et Loisirs, tél. : 91-09-04, le jeudi 8 novembre à 20 h 45 : **Woyzeck** de Georg Büchner par le Théâtre de l'Espérance, compagnie Vincent Jourdheuil. Lundi 12 novembre à 20 h 45 : **Duke Ellington** et son grand orchestre.

THONON-LES-BAINS
Maison des Arts et Loisirs, av. d'Evian, tél. : (50) 71-39-47. Les 20 et 21 octobre à 17 heures et 20 h 30 : **La première année**, film de Patricio Guzman (Chili). Débat sur l'expérience du gouvernement d'unité populaire. 6 F. Jeunes, 4 F.
Samedi 27 octobre et dimanche 28 à 17 heures et 20 h 30 : **« L'An 01 »**, de Gébé. 6 F, jeunes, 4 F.
M.J.C. avenue de la Grangette, tél. : 091. Adultes : 6 F, jeunes : 4 F (le baby sitting est assuré). Samedi 3 novembre à 20 h 30, dimanche 4 à 17 heures et 20 h 30 : **« La soudaine richesse des pauvres gens de Kombach »**, film allemand de Volker Schlöndorff. Les 10 et 11 novembre à 17 heures et 20 h 30, **Blanche**, film de Borowczyk. Les 24 à 20 h 30, et 25 à 17 heures et 20 h 30, **Heat**, de Paul-Morrissez et Andy Warhol. (Ne le ratez pas !)

VALENCE
Mardi 23 octobre à 18 h 30 et 21 heures, **Vote plus Fusil**, un film chilien de Helvio Soto, au Rex, tél. : 42-25-00, poste 53.

Théâtre

Music-hall éblouissant au Festival d'Automne : Luxe, par le T.S.E. Une Commedia dell' Arte qui singe la grande bourgeoisie des années trente, sa connerie, sa totale vacuité. Mais le bourgeois d'aujourd'hui ne s'y reconnait pas. Il dit : « Ce n'est que du music-hall. » Il pense : « Traditionnel. » Il ne se demande pas pourquoi le decor du Palace est exactement reproduit sur la scene (comble du luxe, cette fantaisie ne peut etre jouee qu'au Palace).
« Paris reste la capitale fliquée d'une France fliquée », répète Alain Scoff, à 20 h 30 au Théâtre Mouffetard, dans J'ai confiance dans la justice de mon pays. Evocation de l'affaire Thevenin : un jeune ouvrier « décédé » dans un commissariat de Chambery, en 1968. La justice a couvert la police. Denis Langlois a été poursuivi pour avoir traité l'affaire dans ses Dossiers noirs. Alain Scoff créateur l'an dernier de Jesus-Fric Supercrack, raconte : « Je voulais écrire une chronique d'une ville de province. J'ai été contacté par le Comité Thevenin. Le côté anti-flic, le côté Gorki, également, de la mère de Jean-Pierre, m'ont séduit. » La moitié de la piece consiste en citations authentiques. En voici une, du préfet de Savoie : « Il vaut mieux mourir d'éthylisme au commissariat que seul et dans la rue. »
Avec Guénolé Azerthiope qui joue La confusion crée l'orgasme. à 22 heures, Alain Scoff a pris le pari de remplir le Théâtre Mouffetard coûte que coûte — et ça coûte : un million de francs nouveaux de location de la salle. Comme ils n'ont pas un rond et refusent toute subvention, ils ont vendu bagnole et télé, et louent la salle à ceux que cela intéresse. Alain Scoff avait signé un contrat avec le T.E.P. pour créer un truc sur la culture. Mais quand il a introduit dans Mots pas tes doigts dans le boudin de culture les « problèmes de la jeunesse » et l'objection de conscience, le T.E.P. a rompu le contrat pour de fausses raisons de budget. Et finalement, Alain Scoff ne le regrette pas.
Deux pièces encore : La noce chez les petits bourgeois, de Bertold Brecht, mise en scène Vincent Jourdheuil, chorégraphie de Y. Marzolff, par le Théâtre de l'Espérance, au Cyrano Théâtre, 75, rue de la Roquette, 75011 Paris, métro Bastille (tél. : 700-91-89), et Pantomimes, de Pradal, à 20 h 30 jusqu'au 27 octobre, au Ranelagh, 5, rue des Vignes, 75016 Paris (tél. : BAG. 14-08) et, à 22 h 30 « Sarcelles sur Mer » de J.-P. Bisson (comment vivre en H.L.M...).
Pour les heureux habitants de Tourcoing ou pour les Parisiens voyageurs, les acteurs de bonne foi de la colonie, pièce antiraciste et marrante de Marivaux, mise en scène Jacques Rosner, au Théâtre du Lambrequin.

Expos

Pour s'amuser sans courir après la révolution, il suffit de payer 6 F et de traverser la Biennale de Paris, au musée d'Art Moderne ; plus, accessoirement, 5 F au musée Galliéra pour l'exposition du Festival d'Automne. La Biennale présente un programme de films d'avant-garde en noir ou en couleurs, et meme du super-8, à partir de 12 h 30.
Deuxième étage gauche, interdit de fumer, 2,50 F l'éclair au chocolat, 6 F le quart de poulet chips. Une occasion de rigoler : sous la tente de Wolfang Weber, où transpirent treize figures de Tarzan, a poil et bandant, parmi les scintillements et les lampions, au son de France-Inter. Voyez sa lettre à Pompidou lui offrant une figurine, et le refus consécutif d'icelui, qui passe pourtant pour un protecteur-des-arts-et-des-lettres. Plus sérieux, à l'autre bout du corridor, le groupe de photos (Radical Artists, Work of anonymous Artist) par Tamas Stjauby. C'est tout pour la Biennale qui finit le 21 octobre. Alors vite.

Expositions dans les musées :
Ne pas manquer si l'on aime : Trésors d'Orient, à la B.N., 58, rue de Richelieu. De 11 heures à 18 heures. 5 F. Jusqu'à fin octobre.
Nature X 10 000 : surprenants agrandissements au microscope et à l'électronique, au Muséum d'Histoire Naturelle. De 10 heures à 18 heures. 4 F. Jusqu'au 4 novembre.
Passionnant. Superbe. Le Futurisme 1909-1916 : musée National d'Art Moderne où l'on parle du concert de locomotives, gare de Lyon. Entrée gratuite le 24 octobre. Mari et femme dans la France rurale traditionnelle : musee des Arts et Traditions Populaires, 2 F, le dimanche 1 F. Dubuffet au Grand Palais.
Toujours au Grand Palais, chefs-d'œuvre de la tapisserie du XIVe au XVIe siècles. De 10 heures à 20 heures, sauf mardi. Le mercredi jusqu'à 22 heures. 5 F, le samedi 3 F. Gratuit le 2 novembre. Pourquoi pas la tapisserie, hein ? Un pied encore tout neuf.
Un peu de chlorophylle : jardins Kahn, quai du 4-Septembre, à Boulogne t. l. j. de 14 heures à 18 heures : forêt bleue de cèdres, roseraie. Pour 80 cts.
Dans les galeries :
D'abord, avant tout et sans hésiter : Erro et Dado. Dado (53, rue de Seine), pénètre à pas feutrés et en demi-teinte dans l'horreur, une laideur élégante et remarquable. Erro vous en sortira très vite par d'autres atrocités. Il peint pop, est l'ami des beatniks et de Claude Pélieu (20, rue Bonaparte, jusqu'au 3 novembre).

L'exploration photographique au cœur de l'humain, galerie Nikon (1, rue Jacob) réserve quelques surprises. Les petites filles modeles de Antony Donaldson (98, rue Saint-Denis, jusqu'au 31 octobre) peuvent vous faire rêver, à défaut de celles de la rue. Pour rire jaune : Olivier Debré (140, bd Haussmann) et Albert Marchais (2, rue J.-Callot, 6e). A côté, chez Axis (14, rue Guénégaud), tableaux hors circuits et produits industriels vifs. Rupture, groupe surréaliste sans doute moins fatigué que les autres, au 3 bis, rue des Beaux-Arts. Projet pierre et lune au Centre culturel américain, rue du Dragon : trente lithographies de Rauschenberg. Enfin une expo intéressante bien qu'un peu foutoir à la galerie Gaubert, 27, rue Guénégaud : Idéalistes et symbolistes, grandiose, avec Gustave Moreau et de superbes peintures fin de siècle avec plein de petits détails fignolés et maléfiques pour le freak.
A Suresnes, dans le hall du théâtre Jean-Vilar : Un siècle de luttes ouvrières. Pendant tout novembre.

MoSiK

Depuis quelques mois, il y a des remous dans la tête des videurs de l'Olympia. Ils en voient passer de drôles : Des pédés en jupes et hauts talons ! Des travelos en chemise de nuit ! Sur la droite, le plus gras de tous est aussi le plus excité. « T'as pas peur de te faire défoncer ? » lance-t-il, approuvé par de gros rires de ses copains. Sa verve est intarissable : « Avance, grande folle ! », « Mais arrête donc de masturber ta copine ! », « Vas-y, p'lote-lui les couilles ! ».

Un peu plus tard, il lie conversation avec un jeune homme dont l'allure lui paraît équivoque. « Moi, les pédés, j'aime pas ça. T'es un homme, merde, t'as des couilles, alors pourquoi tu parles pas comme un homme ? »

C'était au concert **Lou Reed.** A chaque occasion, les paillettes et les vestes en lamé sont un peu plus nombreuses à l'Olympia. Après Lou, Alice Cooper et Roxy Music, les New York Dolls viendront en décembre, procurer quelques émotions aux videurs de l'Olympia. Et Marie-France devra trouver quelque chose d'encore plus saisissant que sa robe de mousseline transparente, qui découvre à ravir son corps mince et rose. Marie-France n'a pas tenu longtemps sur la scène où trébuchait Lou Reed. Un videur l'a fait disparaître dans les coulisses et Lou Reed n'a rien vu.

Les **New York Dolls** avaient conquis l'année dernière un certain prestige en déclarant ignorer les offres des marques de disques. Elles attendaient simplement une offre assez rémunératrice. Les voici sur disque comme tout le monde (import. Phonogram), et du coup un peu moins légendaires, trop banales pour s'égaler à nos fantasmes. Le son ne vaut rien sans l'image. Nous en reparlerons après l'Olympia.

L'esprit toujours rapide, **David Bowie** décide de « rompre avec son image rock ». Il annonce pour la prochaine saison sa rentrée en vedette d'une comédie musicale d'après **1984**, de George Orwell. Justement, son « image rock » arrive à sa conclusion logique avec **Pin ups,** le prochain album. Des vieux morceaux, le rock anglais des années soixante, Yardbirds et Pretty Things. Bowie a déjà raté son hommage aux Rolling Stones, on attend **Pin ups** avec méfiance.

Dans l'entourage de Bowie, on ne se laisse pas prendre de vitesse par les événements. **Mick Ronson,** le guitariste et le mentor musical de Bowie, enregistre son album en solo et se prépare à tourner sous le nom de Mick et les Spiders from Mars. Tony Defries, le manager moustachu de Bowie, envisage avec optimisme les rentrées de l'hiver avec **Wayne County,** un travelo de New York qui porte une chemise de nuit transparente et des insignes nazis, et finit par s'enduire de merde — de fausse merde, à vrai dire, rien que du Canigou Ron-Ron.

L'usine **Alice Cooper** a terminé le prochain album, **Muscle of love.** Le temps d'emballer la pochette (une vieille boîte en carton), de fabriquer les présentoirs et de planifier la promotion, et l'objet s'abattra sur le marché. En ce moment Alice vit à New York, à Manhattan même, parce qu'il aime trouver du bruit et de la lumière toute la nuit. « Je n'aime pas les endroits trop tranquilles. Tout le monde parle de s'échapper à la campagne. Pas moi, man. Je vais à la campagne et je commence à débloquer. Tous ces arbres me foutent la trouille. »

Que d'émotions. D'abord, il y a quelques semaines, cette nouvelle : **Eno** quitte Roxy Music. Quelle tristesse ! Puis **Eno** annonce la sortie d'un album d'**Eno** et **Robert Fripp,** et la préparation d'un album d'**Eno** tout seul. Enfin, le premier jour de l'enregistrement, **Eno** s'écroule au sol et se retrouve à l'hôpital, la colonne vertébrale abîmée. Pauvre **Eno** ! Il souffre, disent les médecins, de « malnutrition, épuisement et tension nerveuse ». Repose-toi bien, **Eno.**

Après le départ d'Eno, et l'arrivée de son remplaçant Eddie Jobson, **Bryan Ferry** a éprouvé quelques difficultés à retenir ses hommes. L'ordre semble aujourd'hui rétabli. Ferry sort un album solo pour mettre en appétit avant le nouvel album de **Roxy Music,** et pour ramasser quelques dollars de plus. A vrai dire, Bryan Ferry gagne bien peu de dollars, et Roxy Music, malgré sa tournée, reste inconnu aux Etats-Unis. Ferry s'en fout, il vient de découvrir les merveilleuses possibilités du marché commun : « Pourquoi se crever à jouer dans une ville américaine paumée quand on peut jouer à Paris un soir et à Rome le lendemain ? ». Le Japon raffole également de Roxy Music, un concours télévisé couronne le meilleur danseur de Strand. **These foolish things** (Island), l'album de Bryan Ferry, s'attaque à des morceaux célèbres du rock des années cinquante et soixante. Très chic, mais parfaitement ennuyeux.

Bah, les vrais snobs ont compris depuis longtemps, ils lisent « groovy » et s'achètent les albums de leurs comédies musicales favorites. Ou les sublimes **Andrews Sisters** (MCA - import. Givaudan), trois chanteuses des années quarante, des harmonies délicieusement acidulées et ringardes sur les tempos guillerets du jazz swing.

En Allemagne, l'ébullition tranquille continue. Le succès monte un peu à la tête, et quelques-uns se laissent entraîner dans les pièges du marché pop à l'américaine. Rolf-Ulrich Kayser, le producteur des disques **Ohr** et **Pilz** et l'inventeur de l'expression « kosmische musik » envoie sans relâche des bulletins mégalomanes à la presse et caresse, face à l'industrie du disque internationale, des rêves napoléoniens. Il sort régulièrement des albums de « supersessions », frottements de musiciens venus de groupes différents qui produisent rarement de beaux éclats. **Amon Duul 2** adopte la même idée, et s'inspire de l'éclatement discographique du Jefferson Airplane et du Grateful Dead. **Utopia** (United Artists) regroupe la plupart des musiciens passés et présents d'Amon Duul 2 autour d'un noyau double, le bassiste Lothar Meid et l'organiste Jimmy Jackson : beaucoup de savoir-faire, une encyclopédie des sons électriques, mais la virtuosité tourne souvent à vide.

Pendant l'enregistrement de **Tarot,** une des supersessions de Kayser, les trois musiciens originels d'**Ash Ra Tempel** s'accordent quelques bœufs, aussitôt empaquetés en un album, **Join Inn** (Ohr - import. Music Action). Sur une face Klaus Schulze retrouve son premier instrument, la batterie, et n'y excelle guère. La musique décolle ou s'affaisse selon les humeurs du guitariste. Klaus est à l'orgue pour la seconde face, apaisée, comme d'habitude. Depuis, **Ash Ra Tempel** a de nouveau sombré dans le néant, et **Klaus Schulze,** grand baladeur de la scène berlinoise, a repris une place au sein de **Tangerine Dream.**

Berlin continue à engendrer de superbes spécimens musicaux. Les mêmes idées restent dans l'air, d'autres musiciens s'en saisissent. Tous rêvent d'une synthèse de toutes les musiques, d'un nouveau classicisme qui aurait digéré l'électronique et les musiques de tradition orale. **Peter Hamel** propose un double album (sur Philips allemand) au confluent de quatre ou cinq civilisations : il utilise l'orgue et l'écho en s'inspirant de Terry Riley, superpose des sons de synthetiser à des bruits naturels, fonde des compositions sur des ragas indiens, s'intéresse au hasard dans le mixage d'apports hétérogènes. Il fait aussi partie d'un groupe, **Between** (Vertigo).

Le second album de **Neu** (import. Phonogram) ressemble un peu trop au premier, mais le troisième **Kraftwerk** (Philips allemand) déroute, hérissé de rythmes électroniques saccadés, éclaté en plages courtes et scintillantes.

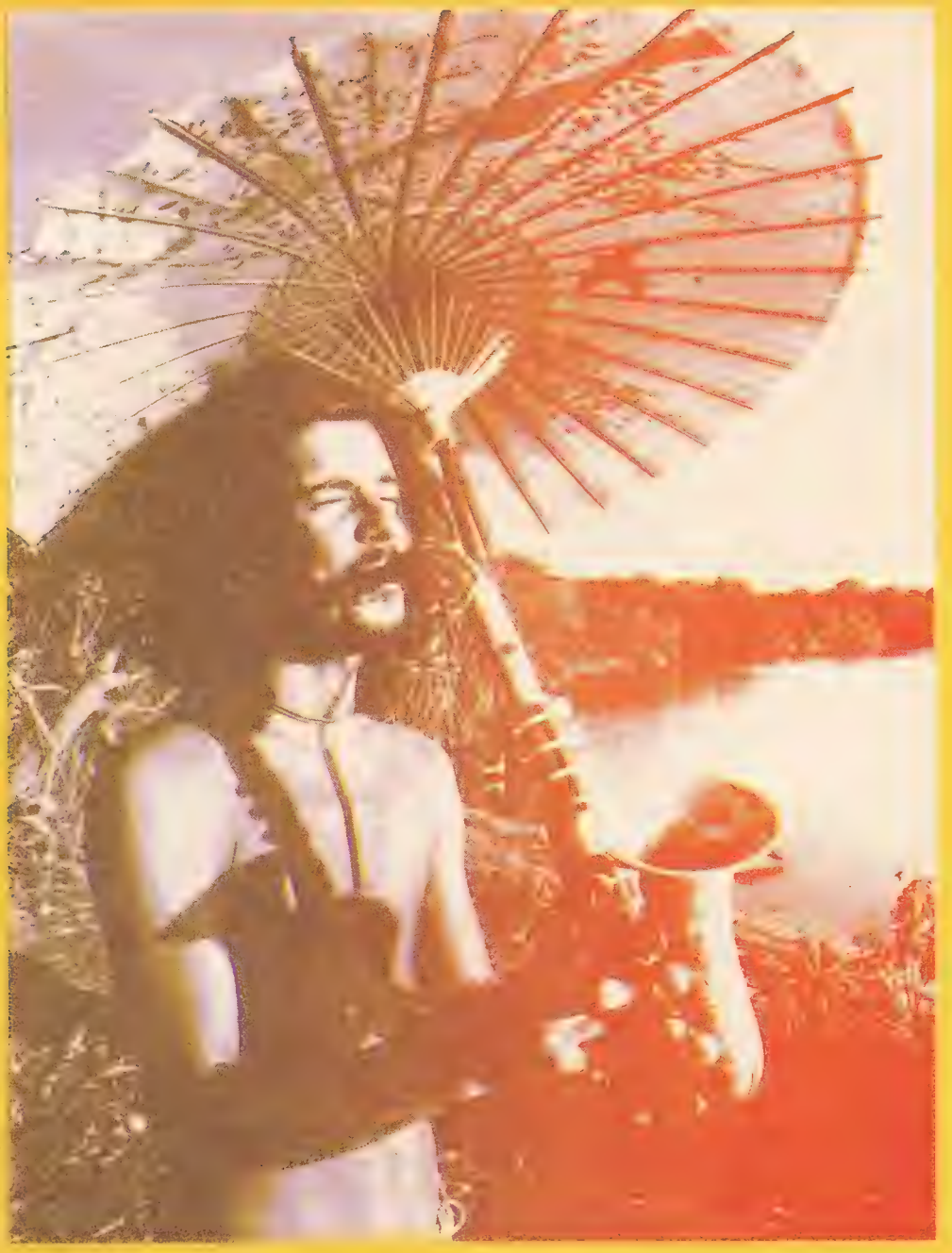
Parmi les nouveaux groupes allemands, on peut surveiller **Seedog,** formé avec d'anciens membres d'Ash Ra Tempel et d'Agitation Free, **Gila,** reformé avec l'aide de deux anciens d'Amon Dull, ou encore **Da,** groupe qui fonctionne en étroite association avec Release à Hambourg.

En France, on retrouve aussi, parmi les musiciens de rock ou de jazz repentis, la même aspiration au néo-classicisme. **Magma** pousse sa démarche jusqu'au bout avec **Mekanik Destruktiv Kommandoh** (Phonogram) : une cantate sanguinaire, le son d'un orchestre symphonique plutôt que celui d'un groupe électrique. De plus en plus absorbé dans sa cosmogonie, Magma déborde de lyrisme, à la limite du pompiérisme mais immunisé par le grand balancement rythmique.

François Cahen, l'ancien pianiste de Magma, ne se cherche pas de cosmogonie. Cet après-midi, il emmène son fils voir les dauphins du Jardin des Plantes. En attendant, il passe le souple de **Zao** avec une certaine fierté. Zao n'a pas encore dépassé toutes ses influences, surtout pas celle de Magma, mais le disque a quelques moments de fougue où Zao ne ressemble à plus rien d'autre qu'à Zao.

Néo-classicisme encore : **Laurent Petitgirard** (Discodis) avec un violoncelle et un violon, Teddy Lasry au sax et à la flûte, un batteur de jazz, Bernard Lubat. Petitgirard est, comme on dit, un compositeur et un pianiste « de formation classique » qui éprouve une certaine tendresse pour Frank Zappa et peut s'attaquer à toutes les musiques avec la même élégance. Pour vivre il fait des travaux alimentaires — musiques de films, arrangements — et pour le pied de la musique contemporaine ou ce genre d'expériences insolites.

Virgin records était une chaîne de magasins de disques en Angleterre, les premiers à avoir importé les grands albums



Photos Dany Gander-Gosse

allemands. Puis la « hippie mafia » a lancé sa propre marque de disque, pour laquelle elle récupère tout ce que la musique anglaise compte d'originaux et d'inclassables. Et ces derniers se mettent à grimper dans les hit-parades anglais ! Le succès du très beau **Tubular bells** de **Mike Oldfield**, l'ancien guitariste du Whole World de **Kevin Ayers**, ne peut que faire jurisprudence. Nous en reparlerons pour la sortie de l'album en France. **Henry Cow** ne risque plus de passer inaperçu. Le groupe joue de la musique de chambre électrique, une tradition bien anglaise qui compte de nombreux petits maîtres, **Egg** en particulier. Il manque à l'album d'Henry Cow l'humour insensé et pince-sans-rire de ses passages sur scène. **Faust IV** (Virgin - import. Givaudan) intitule son premier morceau « krautrock » — le rock schleu. Faust sait faire cuire les bouillies sonores les plus épaisses et grumeleuses de tout le rock allemand, ils en ont versé douze minutes bien tassées pour ouvrir l'album. Le reste est plus clair mais tout aussi monocorde, monorythmique et monolithique. Du rock délicieusement laid, noces épouvantables de la « punkitude » et de l'électronique.

Prochaine parution de Virgin records : **Hatfield and the North**, qui rassemble quelques anciens un peu ternis de Matching Mole et de Caravan et le démoniaque organiste Dave Stewart, le créateur de Egg.

Robert Wyatt, les jambes paralysées à vie, ne jouera jamais plus de batterie. Et le septième album de **Soft Machine**, annoncé pour octobre, présentera une version de plus du groupe, après le départ d'un des derniers membres originels, Hugh Hopper. Soft Machine et sa légende s'éteignent, il est grand temps de se rafraîchir la mémoire : on trouve chez Givaudan une réédition américaine des deux premiers disques de Soft Machine sous la forme d'un double album (Probe), quatre faces d'une densité déconcertante.

Genesis traverse une crise de surproduction. Après un album « live » dénourvu du moindre intérêt, nous arrive déjà leur nouvel album, **Selling England by the pound** (Charisma - import. Givaudan). On retrouve le même son raffiné et poli, la voix se fait de plus en plus expressive, mais la musique accuse quelques redites et quelques banalités. Malgré l'achat d'un synthétiseur, Genesis n'arrive pas à faire renaître l'ampleur de **Nursery Cryme**.

Quelques albums annoncés pour les semaines qui viennent : un second album de **Peter Hammill** (ex Van der Graaf Generator) au disque de **Maggie Bell** produit par Felix Pappalardi, le nouveau **Who** (« Quadrophrenie »), le nouvel **Emerson Lake and Palmer** (« Brain Salad Surgery ») Arrivées récentes chez Givaudan : **Man, Elton John, Steve Miller, Tim Buckley, New Riders of the Purple Sage.** Ne manquez pas le nouveau **Mothers of Invention**, ni le **Inner Visions** de **Stevie Wonder**. Songez aux albums de **Philip Glass** et de ses compagnons (import. Givaudan) au **Blue Oyster Cult** et au disque de John McLaughlin et **Carlos Santana**. Et pestez un peu contre ce rock moribond qui suscite encore chaque mois tant d'albums alléchants et d'envies inassouvies.

Jean-Pierre **Lentin.**

CINEMA

Cris et chuchotements : de Bataille à Bergman.
Je pourrais ajouter quelques louanges à la gloire de Bergman et de sa dernière production. Les critiques officiels ont lancé les mots-fetiches de chef-d'œuvre, de grandiose, de sublime ; ces mots-clés du vocabulaire d'une critique piégée devant une beauté formelle qui la dépasse. Si je me permets de revenir sur « Cris et Chuchotements », c'est pour proposer ma propre lecture de ce film, simple délire personnel peut-être, phantasme d'un cinéphile sans doute mais qu'importe, je vous la fait partager. Si vous avez aimé la dimension érotique du « Dernier Tango à Paris », ce film y apporte un degré supérieur. Regardez : l'érotisme qui vient de la séduction des objets et de leurs couleurs, les attouchements, ce climat trouble qui rend toute situation chargée d'un monstrueux parfum d'outrage. Profanation qui envahit peu à peu le monde innocent de l'enfance pour atteindre à la sexualité fétichiste qui appelle la mort. On pense inévitablement devant ce monde bourgeois en décomposition, ce jeu avec l'érotisme, la mort, ce dépassement de l'interdit auxquels se mêle la religiosité, à Bataille au « Mort » par exemple. Dans cette violence, les morsures venimeuses, l'extraordinaire des situations, qui déchaine une cruauté sexuelle, les cris, le vomissement et le sang, on retrouve la poésie prophétique de Bataille. Et puis, ces visages de femme en gros plans où est inscrit la douleur, l'animalité, la folie, ces sillons qui strient la peau comme autant d'outrages du temps, ces masques de détresse à l'avant-goût de mort, là est l'érotisme, la seule beauté fulgurante de l'extase.
Du côté d'Orouet : l'humour et la tristesse.
La beauté est diverse. Rozier a toujours su (cf. **Adieu Philippine**) en partant du dénuement (matériel, cinématographique), retrouver une dimension oubliée dans le cinéma, celle de l'innocence, de la spontanéité de l'image filmée. Avec la fausse histoire de trois filles en vacances dans un trou au bord de la mer, et en utilisant un cinéma direct, des actrices inconnues, à peine dirigées, il montre la grande misere intellectuelle du nouveau prolétariat en col blanc, le monde

Allez déguster

La mort d'un bûcheron, de Gilles Carle (Québec)

Carole Laure, c'est la Vénus électronique. Elle est le film de ce renard de Gilles Carle comme Louise Brooks, il y a quarante-quatre ans, était la Loulou de Pabst. Excusez la référence, toute ma cinéphilie maniaque de naguère m'est ressortie comme une rougeole. Louise Brooks, c'était La comédienne, toute en regards, avec des gestes éternels et des intonations de tous les styles, hors mode, jusque la inégalée. La présence sur un écran est brodée de petits riens, un battement de cils, une façon insolente de poser ses cheveux sur la planche à repasser, un regard désolé qui s'accroche au plafond, une mauvaise chanson western. Et puis cette voix étrange, cet accent du Québec qu'il faut « corriger » avec soin sous peine de passer pour un rustre ; un accent qui brise tout sérieux, mais non toute gravité. La mort d'un bûcheron, c'est l'apologie de l'homme ambigu, le mélange joyeux et crispant de tous les genres, le portrait du ratage et celui de la beauté.

Marie Chapdelaine est plongée dans un Montréal de farce où l'on porte des noms de farce, Blanche Bellefeuille la pute au grand cœur, peinturlurée et émouvante, Armand Saint-Amour le hâbleur, nostalgique cow-boy de night club, François Paradis la crapule, le minable au beau minois. Et Marie, Carole évidemment, enverra chier ces jolis monstres de foire. Là, ce qui me passionne, c'est la manière de Gilles Carle, cette façon qu'il a de saborder chaque séquence — un peu comme en littérature le faisait Gaston Leroux l'impérissable. Un gros porc de financier bave au spectacle de Marie qui se trémousse, toute nue, dans un hangar bidon. Et c'est interminable. Dans la salle, trois cons poussent le cri du hibou mécontent : « hou ! hou ! Mauvais, Gilles Carle ! » Et Marie claque le dentier du vieux porc et, par la même occasion les trombines des spectateurs les plus niais. « Tu comprends, me dit Gilles Carle en se tenant l'estomac — il ne supporte pas la cuisine trop riche de notre doux pays — tu comprends, tout notre cinéma est politique. La politique, ce ne sont pas des slogans. Nous préférons regarder vivre les gens... » Et Carole s'esbaudit devant les robes que le photographe de Elle lui étale sous les yeux. Gilles poursuit : « On tourne en patois, si tu veux, en joual, parce que c'est notre quotidien à nous... » — « Ôte moi d'un doute, est-ce que Louis XIV parlait comme toi ? » — Bien sûr ». Et cette langue poétique, sonore, basse, elle est cousue de jurons religieux : On ne comprendra rien à La mort d'un bûcheron si l'on ignore son importance. Quand le ministre Laporte a été enlevé — celui qui fricotait, dit-on là-bas, avec la pègre — ses ravisseurs québecois ont exigé que le speaker compassé de Télé Canada lise un tract en joual. Et tout le Québec a pleuré de rire. Le joual, c'est une arme. Et Carle l'a bien en main. En janvier, un nouveau film de Gilles Carle, Les corps célestes sortira à Paris, avec, tabarnak d'hostie d'tudieu marci ben estite Carole Laure, Jacques Dufbilo aussi et les merveilleux protagonistes de La vraie nature de Bernadette. Micheline Lanctot et Donald Pilon.

En 1930, Louise Brooks tourna un mauvais film, Prix de Beauté, qu'elle suffit à transfigurer. Le réalisateur, pourtant, était un incapable du nom de Genina. Quarante-trois ans plus tard, Carole Laure tourne Miss Univers sous la direction de ce bûcheron défricheur d'un cinéma que nous aimons : Makavejev — celui d'une Affaire de cœur et des Mysteres de l'organisme. Ce sera un grand film.

Epargnez-vous

Nathalie Granger, de Marguerite Duras

Imaginez un peu que vous filmiez votre grand-mère en train de faire la vaisselle, qu'il y ait des piles et des piles d'assiettes sales et qu'elle y passe deux heures. Ne ratez pas un seul aller et retour d'éponge. Ajoutez-y une pincée de violon, ou quelques silences bien venus — entre deux assiettes par exemple — et vous pourrez vous vanter de raser le public par salles entières. Puis par demi-salles. Puis vous raserez bientôt les fauteuils, les fauteuils fermés qui baillent.

Evitez avec soin

Le voilà ressorti, le chef-dœuvre Artistes et modeles, de Frank Tashlin annonce à coup de clairons. Une merde. Jerry Lewis arrache un pâle sourire quand il se risque à imiter l'inimitable Harpo Marx Et imaginez un peu Dean Martin en Chico, l'as du piano à deux doigts. Pour un peu, on en sortirait en pleurant. La caissière ne rembourse pas.

des dactylos et des vendeuses. Ces filles n'ont pas la beauté « mannequin » des « héroïnes » de cinéma, les garçons n'imitent pas les acteurs de l'actorstudio ; tout à un côté dérisoire qui ressemble tellement à la quotidienneté d'une grande masse de jeunes mecs que la contestation (sexuelle, politique) n'a pas atteint. Il y a des révoltes vite apaisées, des petites misères que le temps fera oublier, des forces de joie et d'enthousiasme qui ne dureront, elles aussi, qu'un seul été. On voit un tel film en riant pour ne pas pleurer. En fait, « Du côté d'Orouet », c'est un peu la poésie de l'ennui. Jamais le 16 mm n'a paru autant nécessaire que dans cette chronique d'un été des années 70.

Rejeanne Padovani : Mauvais goût et cinéma politique.

Le Canadien Denys Arcand avait signé un petit chef-d'œuvre d'humour noir qui mettait en scène la lutte de classe sous son apparente dérision-dérisoire, son monstrueux mauvais goût. Ce film **La Maudite Galette** est passé inaperçu lors de sa sortie l'an dernier. Il serait fâcheux qu'il en soit de même avec **Rejeanne Padovani**, une dénonciation par le sordide de la société bourgeoise au pouvoir. Avec Denys Arcand, ce n'est pas le « naturalisme » d'un Gilles Carles, mais un cinéma qui plonge sans détour dans le mauvais goût et la cruauté malsaine : il fait du politique, comme d'autres font du dessin satirique. Avec **Rejeanne Padovani**, il nous montre la petite société des gens d'affaires, un lieu clos où se jouent les passions les plus basses, les complots les plus sordides et Denys Arcand n'a pas peur d'accentuer le trait, de recourir aux caricatures. Le monde des maîtres au premier étage, celui des esclaves soumis au sous-sol (les chauffeurs, les domestiques). L'argent conduit le bal des intérêts, permet d'éliminer les gêneurs, d'acheter les femmes : sous le masque « grand monde » perce la vulgarité, l'ignoble qui conduit jusqu'au meurtre crapuleux. Rejeanne Padovani est une farce cruelle qui se termine sur des pans de mur qui s'écroulent pour laisser la place à une autoroute. C'est vulgaire, sordide, malsain, dérisoire, c'est la peinture de la bourgeoisie d'affaires. Denys Arcand choisit de faire du cinéma politique par le mauvais goût, il y est aussi efficace qu'un Reiser, aussi [illegible] du Charme discret de la [illegible]

[illegible] vaniteux.

[illegible] ordure » : « Jean Mar[illegible] trente et un ans, très influencé par l'école [illegible] française ». C'est-à-dire que Jean Marbœuf a voulu faire du grand-guignol pour-montrer-que-la-vie-n'est-qu'une-triste-comédie-qui-met-en-scène-des-pantins. Alors, il a truffé son film d'effets, jouer avec le théâtre, la réalité, la fiction. Il a voulu faire de la haute mise en scène et il a échoué. Un parti-pris [illegible] qui n'a pourtant donné qu'un [illegible].

Lady [illegible] mort de Billie.

[illegible] « Billie Holliday ». Mais comme on n'a pas voulu faire dans un réalisme qui aurait trop vite montré les mécanismes sordides du show-business, des mécanismes qui cachent l'oppression raciale aux Etats-Unis, on propose au grand public une vie romancée du « Love Story nègre ». Et puis pour faire d'une pierre deux coups, Berry Gordy le producteur (patron de Tamla Motown) a décidé que ce **Lady Sings the Blues** servirait de campagne publicitaire pour un de ses poulains, Diana Ross. On est allé chercher le costume de George Raft pour le mettre sur le dos de l'acteur qui joue Louis Mc Kay, le protecteur de Billie : dans le film, ce protecteur est présenté comme un « prince » noir totalement dévoué à la chanteuse. Mais le film est une totale suite de falsifications. Quand on pense que le personnage de Lester Young ne traverse à aucun moment le film ! Un produit drugstorien répugnant, un nouvel assassinat de Billie Holliday. Ecoutez plutôt les disques, la Lady y raconte le film de sa vie et c'est bouleversant. Lisez aussi son auto-biographie qu'on vient de rédiger chez Solar : alors si vous êtes tout de même allés voir **Lady sings the Blues** vous ne pourrez qu'être encore plus offusqués devant cette vitrine de luxe sans intérêt, et de plus, mensongère.

Paul Alessandrini.

Instruisez-vous

L'Inde au féminin,
reportage de François Chardeaux
(à partir du 18 octobre aux Noctambules)

Chris Marker est un génial bricoleur de commentaires. C'est à croire qu'en dehors de lui, il n'y a pas de salut. Et c'est bien dommage. Ici, le commentaire vient presque toujours à rebrousse-poil. Ça vous gâche tout le plaisir, ça vous brise l'intérêt tout net. Allez voir tout de même L'Inde au féminin, ce n'est pas entièrement sot. Et puis, ne manquez à aucun prix le court-métrage qui l'accompagne, Sucre amer, tourné en 1963 à la Réunion par Yann Le Masson. On y voit des insulaires grognons, et il y a de quoi : la métropole leur envoie un député poupin et faiseur, Michel Debré. « Pirquoi y nous zenvoient li Debré ici, hein ? c'est qui n'en veul'nt pas en France ? » Et l'on voit le larbin sublime ressusciter les morts par milliers. Le type est dans la tombe depuis 1915, qu'importe, il vote Debré. Son fils est au Parti Communiste ? Il n'aura pas de carte d'électeur. Après tout puisque son fantôme de père vote... Tout ceci est bien réjouissant.

Rappel : Debré a été élu par 80 % d'une population qui est proche du Parti Communistes à 90 %. Debout, les cadavres, momies tricolorées, c'est li Debré qui passe pour mieux vous trépasser.

Appréciez

Le sourire vertical, de Lapoujade.

Lapoujade sourit verticalement comme Tristan Corbière aimait jaune — avec tendresse et avec méchanceté. C'est la branlette de l'historien qui se demande comment diable Jeanne la bonne Lorraine pouvait bien manger son infâme brouet, dans son anglaise geole. Un film qui réussit à être à la fois insolent, emmerdant, réussi, méchant, souriant, cocasse, sinistre, gaulois et j'menfoutiste. Une petite performance. Il convient d'être réjoui avant de franchir le seuil du studio Git-le-Cœur, ou c'est foutu. Dernière note : les amateurs de cul seront déçus. Malgré l'accroche photographique, il s'agit bien d'un film d'intellectuel.

Regrettez

Bertha Boxcar,
de Martin Scorsese (écurie Corman)

Très bien, le Racine (rue de l'école de médecine) à la séance de midi. D'abord, on paie cinq francs. Et il n'y a pas un rat. Dans la salle, derrière moi, une vieille à chignon troussé sous le béret, deux Américains barbus, chauves et rouquins, une grosse blonde et un Japonais. Et une ouvreuse tellement inutile qu'elle ne s'aventure jamais jusqu'à l'écran. Pour patienter, on vous envoie Django Reinhardt, il fait frais, les fauteuils sont un peu courts quand on s'y étale, mais moëlleux. Vous êtes prêts à subir pour la trente-neuvième fois un court-métrage de Budapest que vous détestez. Et le flonflon du générique vous réveille. Un générique prometteur, style Roaring Twenties, mais un Bogart qui tarde, et ne viendra pas. On m'avait poussé lâchement : « Tu vas voir, Bertha, ça ressemble à Bonnie and Clyde mâtiné de L'empereur du Nord », ce splendide film d'Aldrich qui s'est ramassé tout récemment un bide — et où Lee Marvin avait la carrure d'Henry Miller, et sa gueule. Oui, il est ici question de sang, de banques et de dollars — et d'un couple au beau milieu. Oui, on prend les trains en marche, parce que Wall street s'est écroulé, que les financiers se sont jetés par les fenêtres et que les cheminots poussent leurs hordes sales et maigres le long des voies ferrées. Même qu'on voit à trois reprises le gros derrière de Bertha, robuste paysanne aux joues rouges. Mais on regrette amèrement de ne pas voir un vrai film dans une salle où l'on est si bien assis, et où l'on paie si peu cher sa place. J'ai même noté qu'ils vous donnent à la caisse des cartes de fidélité — une chance inespérée de voir un navet gratuit sur dix.

Précipitez-vous

La chute d'un corps, de Michel Polac a l'immense mérite d'être original de A à Z. Et chacun de passer à côté, qu'il tire son chapeau ou sa langue. Moi je te tire ce couplet, vieux gourou, mais tu vois, il ne faut pas avoir d'imagination. C'est désolant. Ils réclament Ubu parce qu'ils détestent les demi-teintes, les subtilités, et ne comprendront jamais qu'on puisse prononcer du Lao Tseu planant dans un ascenseur hydraulique. Te voilà prévenu. Envoie-leur du saignant plein la gueule, la prochaine fois. Tu sais faire, ça aussi. Tu sais d'ailleurs faire beaucoup trop de choses, et nous y reviendrons.

Hyma La Hyène

AINSI PARLAIT

Nous, Hyma, Hyène Gloutonne et Habile, tenancière souveraine d'une chronique livresque dans la Noble Feuille que voici, déclarons bien haut notre infinie déception. Nous venons de réaliser que le régime Pompidoleux ne se réserve en littérature qu'une originalité : le romanlessive.

— « Qu'entends-tu par là, Voluptueux Grand Lecteur ? » demande l'Abonné Avisé.

— « Par là ? »

— « Oui. »

— « Par là j'entends un court volume, imprécatoire plus ou moins, où l'on pratique volontiers le déballage public de ses alarmes, et plus souvent de ses larmes. »

— « La tournure est aimable... »

— « Votre gueule, Tire-Langue Détestable. Laissez-nous claironner Notre Pensée Absconse. »

— « Des exemples ! Des exemples ! »

— « Taillons dans le vif, et créons-nous des Fâchés. Nous avons fort envie, en ouverture, de verser Notre Sainte Bile sur un fade volume de Michel Field, **L'Ecole dans la rue** (Grasset, 130 p., et certainement trop cher payé). On connaît l'auteur en question, récente vedette lycéenne du dernier printemps chaud. Quoi qu'il fasse, il n'a pas l'ombre de la verve de son ancêtre Dani, de Nanterre-la-Folie. Son pensum est conventionnel, aussi vieillot qu'un pamphlet du Parti communiste français : du slogan et de la banalité, le manteau d'un trotskysme assuré jeté sur le bouillonnement de ce printemps-là. La formule tourne au cliché et c'est bien pauvre langage pour évoquer un mouvement si neuf. Pour tout dire, on s'emmerde, sur ces maigres pages. Hyma s'est irrité de leur raideur : il y avait tout à dire, et autrement. En cette période de renouveau et d'agitation, on croirait bien que le gauchisme n'a pas la queue d'une idée. Et Nous, Désolé, espérons en la plume alerte d'un Krivine qui nous propose un pavé à paraître chez Stock.

— « Sévère ! »

— « Taratata ! nos proches voisins ne se gênent pas pour pointer un index de Fouquier-Tinville sur Nos moindres cacas. »

— « Sans doute. »

— « Ecoute, Pine d'Œuf, écoute. Nous avons lu un ouvrage grésillant, dans une tonalité voisine, **La Malcastrée** d'Emma Santos (Maspéro, 110 p., prix standard). Et Nous, Hyma, avouons humblement avoir été sensible à ce refus de sérieux ici déclaré. Emma Santos n'épargne pas la Dame Psychiatre aux yeux bleus qui l'étrangle. Elle écrit sur la myopie des Saint-Bernard du Soin Mental, Psychiatres à la Con — comme ils savent tous l'être, avec quelques gourous — myopes dans leur tête, myopes dans leurs gestes, myopes dans leurs intentions, myopes jusque dans leurs rêves torves, myopes, myopes et parasites de nos cerveaux ! ! ! **La Malcastrée,** livre court et torché sans soucis, a frappé dans le mille. »

— « Serait-ce un témoignage de captivité, Vieux Sage ? »

— « Entre autres choses... Un vrai témoignage, c'est celui de Ségolène Lefébure, **Moi, une infirmière** (Stock II, 15 F). Nous y avons parcouru l'envers de l'hôpital : l'aventure étrange du Poumon Artificiel, les morts qu'on tient debout dans un enfer de pipi sur champ de seringues. Un récit rapide comme une ordonnance et sec comme un coup de scalpel. »

— « Et celui-ci, **Boutique obscure,** de George Pérec (Denoël-Gonthier vous l'offre pour 25 F) ? »

— « Pérec est un jongleur. Il joue avec sa cervelle comme au Go, et s'arrête quand il n'a plus de coups intéressants à livrer. Ici, il a noté ses rêves, il y en a cent vingt-quatre. C'est de la matière brute, avec tout l'inachevé, tout le bâclé du procédé. Six mois de travail, et le livre était excellent. »

— « Mais quoi donc d'exaltant, Petit Père des Plumes Sergent-Major ? »

— « **La croisade des enfants,** par exemple, de Bernard Thomas (Fayard, 25 F). Il s'agit d'un contre linéaire, franc comme une armure et simple comme un pan de robe. On y parcourt le quotidien fourmillant des Ages Barbares, celui de nos anciennes ruées vers Jérusalem et le Saint Graal, celui de nos guerres brutes et pillardes. Une restriction, toutefois. Nous attendions une fresque Pasolinienne, avec des mouches et des panses rondes et dégoûtantes, et avons rencontré le Zeffirelli qui vient de filmer François d'Assise trop rose et trop blond. Sans doute les chevaux de Thomas ne sont-ils pas assez poussiéreux, on n'y sent pas toujours bien les grands chemins incertains, les casques cabossés et le vin qui poisse la barbe ; mais tel quel, **La croisade des enfants** a pu franchir l'épreuve. Cet homme-là sait écrire, et l'on est fâché d'arrêter si tôt la lecture. »

— « Et ce gros volume blanc ? »

— « **L'ivre livre,** du méconnu Marcel Moreau, drôle de bougre (chez Bourgeois). C'est un livre qui ressemble à un accès de fièvre. Une autobiographie lourde, comme on le dit de l'artillerie, et les boulets font mal... »

— « Oui. »

— « Silence, Larve ! Marcel Moreau était un enfant grimacier, aujourd'hui il fait danser pour nous son trop-plein de démons — il en a des armées dans la mémoire, sales et cornus, qui tirent la langue et montrent leur cul. Du Jérôme Bosch, par le débordement, du Carolus Durand, dans le mauvais goût, dans la varice, les chairs molles et le vin facile... »

— « Bravo ! »

— « N'applaudissez pas bêtement, Ignare Baveux ! Marcel Moreau est un écrivain respectable. »

— « Au suivant, alors, Vénéré Vénérien, Mangeur de Textes... »

— « Au menu, **Marayat,** de Théo Lesoualc'h (Denoël, 152 p., 22 F). Curieux phénomène. On a l'impression que Lesoualc'h, pionnier des routards de ce siècle, n'a écrit qu'un livre, très gros, que l'éditeur découpe en tranches. **Marayat** serait ainsi la troisième tranche, qui succède à **La vie vite :** Hong-Kong, jolies khmères roses et veloutées, avec des croupes en mappemonde et la géographie facile. On y croise mille zombies, de la femme d'ambassadeur déglinguée à l'éternel beatnick... »

— « C'est bon, si j'ose Vous le demander ? »

— « Pas mal... Mais les images s'enfuient en fin de course. Un récit fugitif, à savourer comme un cognac. On attend autre chose, qui ne vient pas... »

— « Et **L'enfant soleil,** de Paule Salomon (Pierre Belfond). Encore un roman sur le voyage ? »

— « Va te branler un tout petit peu, Ane Bâté qui juge sans savoir... »

— « Apprends-moi, Pompe-Mots, apprends-moi... »

— « C'est un livre composé comme une mélodie. Le citadin ne peut pas le comprendre, il y faut du temps, et du soleil. C'est en vérité un sortilège : les personnages et l'histoire s'effacent au profit des arrière-pays, des éclairages, des musiques — les phrases sont cousues au sitar, fauves et douces, elles se fondent l'une dans l'autre, comme des vagues, comme des langues — ou comme ces îles peuplées de lézards bronzés et planants. »

HYMA LA HYÈNE

— « Mais que font ces gens au soleil ? »
— « Ils regardent les feuilles monter aux arbres. »
— « Il y faudrait pour le moins un mode d'emploi... »
— « Il y a de belles illustrations, comme des ponctuations... »
— « Mais il faut être initié à ce genre de vertige... »
— « Certainement. »
— « Pas simple. »
— « Arrêtez de pomper Notre Sacré Nœud. Vos réflexions imbéciles vont écarter le lecteur de Notre chronique... »
— « Mmmm... »
— « Changeons donc de registre. Aimez-vous rendre visite à votre grand-père ? »
— « Celui qui racontre des histoires au coin du feu, la bouffarde au bec ? »
— « Celui-là, précisément... »
— « Oui, j'y apprends mille anecdotes. »
— « Alors plonge-toi dans **Questions au journalisme**, de Joseph Barsalou — fabricant d'éditos à **La Dépêche toulousaine.** Il parle de son métier, et avec amour. Et on a envie de l'écouter, de l'approuver, de le suivre jusqu'au bout — même si, parfois, il nous barbe ou se répète (Stock, 180 p., 25 F). Tu trouveras semblable climat dans le livre d'un autre Joseph, nommé Cressot : **Le pain au lièvre** (Stock aussi, 280 p., 20 F). Les deux Joseph se ressemblent comme des grand-pères jumeaux. Il suffit de remplacer « métier » par « village » dans le récit du second. Lis-le pour les mêmes motifs. »
— « Revenons au grand air. »
— « Revenons au grand air de ta tête. Les éditions du Seuil viennent de publier deux magnifiques albums à 25 F chaque : **Tantra**, de Philip Rawson et **Tao**, de Rawson et Lazlo Legeza. Surprenant, passionnant, merveilleusement **beau.** C'est truffé d'illustrations époustouflantes, idéales indispensables. On peut y voyager longtemps, et s'interroger sur de vieux bouddhas de jade, rigolards et lointains. En plus, et enfin, on comprend le tantrisme... »
— « Tu ne lésines pas sur le superlatif, O Hyma Casse-Livre ! »
— « C'est que des éditions si soignées sont rarissimes. »
— « Mais l'extase, Maître des Plaisirs Verbaux ? »
— « Tu en auras un avant-goût dans la présentation de Micheline Flak à l'œuvre de **Thoreau** (Seghers, coll. « Philosophes de tous les temps », 190 p., un peu plus de 10 F). »
— « Qui est ce Thoreau dont tu parles souvent ? »
— « Fabricant de crayons, inventeur, herboriste, robinson, charpentier, grand sage américain, inspirateur de Gandhi, marin, conférencier et homme des bois, Thoreau est le grand apôtre de la révolution non violente... »
— « N'est-ce pas Pauvert qui avait publié son admirable **Désobéissance Civile ?** »
— « Oui, dans la défunte collection « Libertés ». Et Gallimard hésite à publier à nouveau **Walden** et le **Journal** de Thoreau... »
— « Honte à Gallimard ! »
— « Ordoncques, Thoreau... »
— « Ecoute, Superbe des Superbes, abrège. Il y a encore plein de livrets sur ta table de chevet. Les Actuéliens ne sont pas si niais, ils liront avidement le livre de Micheline Flak. »
— « Soit. J'avais pourtant rédigé un beau texte sur Henry-David Thoreau, son amour raisonné des sages d'Orient... »
— « Et dans la science-fiction, que j'aime tant ? »
— « Tu as bien raison. La S-F est bien le dernier refuge de l'imagination. »
— « Alors, tu accouches, Salace Fictionneux ? »
— « Tu as **Les clans de la lune alphane,** de Philippe K. Dick... »
— « Quoi ! dans cette merdeuse petite collection d'Albin Michel ? »
— « Une mauvaise collection n'est pas à l'abri d'un bon livre. En voici la preuve, mais encore un traducteur-massacre. »
— « Surprenant, et le dernier Frank Herbert ? »
— « Surprenant, comme d'habitude. **L'étoile et le fouet** est un Grand Dialogue avec les Dieux Electroniques. Le génial papa de **Dune**, ce prophète à trogne de pêcheur du Cap Horn, a commis un nouveau chef-d'œuvre. Et ne va pas dire, Puceron Malsain, que je bavasse à côté de mon groin ! Je maintiens mon assertion... »
— « Assertion est plaisant. »
— « No comment ! La tête éclate, je te jure, dans **L'étoile et le fouet ! »**
— « D'accord, je suis confiant. »
— « Je suis confiant qui ? ! »
— « Noble Hyma, Noble Hyène Vénérable (de larbin)... et **Après la déglingue,** de Ron Goulart (chez Optal) ? »
— « De la science-fiction vaporeuse ! Va fouiller dans le tourniquet fantastique du Libraire, à l'adresse de **J'ai lu** et ramène dans ta poche le dernier petit Silverberg **(L'homme dans le labyrinthe),** ou bien, chez Denoël, le récent Bernard Villaret **(Le chant de la coquille Kalasaï,** Présence du Futur, 11,50 F) du seul auteur anarcho-situ de la science-fiction. Si tu n'aimes pas la surprise, plonge-toi comme dans un fauteuil dans **A chacun ses dieux,** de Clifford Simak, ou **Toi l'immortel,** de Zelazny... Chez Denoël aussi. »
— « Mais encore ? »
— « En marge de tout, **Givre et sang,** de John Cowper-Powys, vient de sortir au Seuil. Et vous allez me faire le plaisir de l'acquérir à n'importe quel prix. J'ai vu un exemplaire esseulé pleurer quinze jours dans la vitrine de la librairie Actualités ! Vous manquez sérieusement de curiosité, Ringard ! »
— « Non mais, ça va pas ! »
— « Très bien, merci. Powys est aussi gigantesque que Miller et Joyce réunis. **Autobiographie,** vous avez lu ? Gallimard l'a publié il y a bien des lunes. Et **Les sables de la mer ?** en livre de poche. Powys est mort solitaire en 1963 au nord d'un pays de Galles brumeux. Et on l'y a laissé. Attendons les éloges inopérants de toute la presse, si ce n'est déjà fait à l'heure où paraissent ces lignes. Mais il faut le lire, entendez-vous, **il faut.** Deux autres de ses œuvres vont voir le jour en français, bientôt. **A Glastonbury romance** et **Rodmoor,** livre échevelé comme les landes que son seul nom évoque, les fantômes des sœurs Brontë, le profil du Hurlevent et les bouclettes de Jane Eyre... On prépare sourdement, quelque part, un gros recueil critique sur Powys. A guetter. »
— « Turlututu, quelle verdeur, Votre Splendeur ! »
— « Tirez l'échelle, voulez-vous. Il est l'heure de ma sieste. »
— « Un mot encore... »
— « Une ruade, alors. »
— « Que vaut ce **Guide de Paris en jeans** des éditions de Cléry, et qui vient d'envahir les vitrines ? »
— « Il vaut neuf francs cinquante de trop. »
— « Mais n'y a-t-il aucun renseignement pour qui veut mener en la capitale une vie joyeuse à peu de frais ? »
— « Que le malheureux se fie à son flair, il sera mieux servi. Ce quide n'est qu'un attrape-beat, non signé et non avenu. Trente pizzerias et trois librairies, une liste d'hôtels cueillie dans le bottin, une tartine de foyers — cette dernière liste est la seule sans doute utilisable..., à peine un underguide bâclé. »
— « Les mystères de Paris restent donc entiers ? »
— « Entiers, certes, et comme tant d'autres. »

Overguide de Ceylan

Photo Dany Gander-Gosse

Marqué d'une croix, l'auteur à Kitulgala (Ceylan)

« I'm Rocky Marciano », me dit, d'une voix incroyablement douce et basse, le saddhu de Batticaloa. Petit corps maigre et velu, coulé dans une cotonnade rancie, qui s'adosse à la paroi crépie du monastère. J'encaisse la surprise à la cinghalaise : la tête branlante, un sourire enthousiaste et positif.

Mièvre peut-être, alanguie sous un soleil polynésien, Ceylan est comme une Inde moins dure, moins fébrile, moins affamée, et pas moins belle aussi. Colombo d'abord pour ceux qui arrivent par avion. Plaque tournante commerciale de l'Empire britannique aujourd'hui déchue. Les façades des bâtiments victoriens sont rongées par la lèpre des moussons, le front de mer se couronne de Grands Hôtels désuets. Je me suis enfoncé dans le Pettah, dédale sordide, le peuple dans ses détritus, drapiers, gargotes et orfèvres. Colombo n'est pas si vaste, marchez à pied ; mais les taxis sont bon marché et pourvus de compteurs limitant l'escroquerie.

La gare, Fort Railway Station, un pied visuel. Tarifs des trains : une roupie (45 centimes) les dix kilomètres à l'exception des trains de luxe conditionnés. Héritage de l'Empire : les horaires sont respectés, les départs bien à l'heure. Moyen sûr donc, moins pénible que les cars qui brinqueballent sur des routes étroites et rapiécées. Traversés par la voie ferrée, les villages des pêcheurs s'agglutinent le long de la côte, de Colombo à Galle. Bimarans au sec sur des lits de palmes, zébus libres sur la plage, noix de coco ouvertes à la machette. Galle, ancien comptoir portugais, où il fait bon dormir au soleil entre les canonnières aveugles du fort, où le gouvernement français a financé une conserverie de poissons qui n'a jamais servi, faute de chalutiers... Une tige de canelle, trouvée dans une épicerie, me laisse sur les lèvres, unique et si parfaitement **oriental,** son goût de caramel d'amour.

Le bouddhisme cinghalais ne soulève qu'une foi tranquille, avec de beaux excès. Bonzes à lunettes, papillottes de couleurs, cercueil à poignées d'argent, me voilà témoin d'une crémation. Un notable. Ça se passe au bord de la route, sur un bûcher recouvert de gaze blanche. De bonne humeur, semble-t-il, la famille m'invite chez elle — thé froid et petits gâteaux.

Kataragama, dans la seconde quinzaine de juillet (vérifiez la date avant de partir, elle varie chaque année) : la procession des pénitents dont un bon nombre de fakirs professionnels, les derniers du genre. Soulevés du sol par des crocs plantés dans les muscles du dos, sous les côtes, des mystiques en transes invoquent les Dieux, la foule qui s'égoutte de sueur les acclame dans la nuit rouge. Les montagnes du centre de l'île sont vertes, humides, la jungle étouffe les vallées. A deux cents kilomètres de la capitale le village de Kitulgala se souvient du **Pont de la Rivière Kwaï** tourné ici il y a quinze ans. Eléphants piétinant la glaise des chantiers, la rivière s'étale en un lagon superbe qu'on traverse en pirogue.

Sur la route principale, celle qui mène à Trincomalee, Kandy dans un creux de montagne. Kandy, centre où se négocient les bijoux d'argent : colliers, bracelets, boîtes et miroirs. Marchandez. Je suis descendu jusqu'à soixante-dix roupies pour un collier superbe et sonore comme une volée de clochettes. Kandy organise la fête la plus somptueuse de l'île, l'Esala Perahera, en principe du 1er au 15 août. Cinquante éléphants sacrés caparaçonnés, pourpre et or, danseurs hypnotisés par les tambourins ; le pas incroyablement lent et lourd des pachydermes ; les porteurs de torches.

Plus loin le rocher de Dambullah évidé dans sa masse : des caves fantastiques où dorment des dizaines de Bouddah. Bois sculptés polychromes, dorures, nefs froides. Dans un geste d'offrande, le gardien taciturne me montre, posée sur ses deux paumes, la clef du sanctuaire. Lourde, du métal brut enfin. Dans les ruines de Polonaruwa, un Bouddha couché merveilleux et gigantesque me sourit de ses paupières de roc.

Les grands pieds paresseux enfin : sous les cocotiers, la canicule de Trincomalee, les rochers rouges et bleus de Kalkudah.

Léon Mercadet

La bouffe : riz au curry, plat national assez épicé pour éroder les gencives. Ceylan est couvert d'un réseau de **rest houses** (auberges pour étrangers) ; le repas y coûte de huit à quinze roupies, quatre à huit francs ! Mais en face, dans le bouis-bouis de torchis, j'achète pour une roupie une poignée de riz, une crêpe à l'œuf, une galette au goût de fromage caillé, une tasse de thé (Inoubliable ce thé). Dans les villes des restos chinois sans surprise. Les **rest houses** sont plus utiles pour dormir : moustiquaires et ventilateurs, lits à l'européenne, quinze à vingt-cinq roupies la nuit. Les hôtels pour autochtones sont inconfortables, une natte dans une pièce surchauffée. Dix miles au nord de Trincomalee, Blue Lagoon : des bungalows sur la plage, 10 roupies. On y rencontre quelques freaks, mais surtout des touristes laids (français de surcroît).

Comment y aller ? : Pas besoin de visa pour tout séjour inférieur à trois semaines, vaccin antivariolique, choléra conseillé (pour tout renseignement officiel, l'ambassade : 61, quai d'Orsay, 75007 Paris - tél. : 705-33-52). Une semaine avant le départ et sur place, avaler quotidiennement un comprimé de Nivaquine (à base de quinine) pour prévenir paludisme et malaria.

Par l'Inde : Le train à partir de Madras et Maduraï jusqu'à Rameswaram au départ du ferry-boat. Madras-Rameswaram : à peu près 52 F en première classe. Prix du ferry : de 2,25 à 3,60 dollars pour la traversée de trois heures. Deux départs par semaine seulement. Attention : les services d'immigration ceylandais, de l'autre côté, exigent la présentation d'une somme d'argent (150 dollars) et n'aiment pas les cheveux longs.

Par avion : Les compagnies régulières (Air France, U.T.A., Air India) font des tarifs jeunes pour les moins de 26 ans. Paris-Colombo aller-retour, 1 836 F, billets valides de 14 à 90 jours. Une possibilité intéressante : profiter d'un voyage à Bangkok, Hong-Kong, Singapour ou Djakarta pour faire une escale (stop over) à Bombay, Delhi, Madras et Calcutta. Et, de là...

Pour les plus de 26 ans, les charters. Mais les charters ne vont que jusqu'à Bombay ou Delhi (1 748 F dans l'année, 1 500 F pendant les mois d'été). De Bombay à Colombo : 72 dollars sur Air India. Moins cher : Madras-Colombo (33 dollars) et Trivandrum-Colombo (22 dollars), ce qui permet d'éviter la tonte, privilège de l'avion.

En août prochain, un vol spécial Paris-Colombo-Paris sera organisé, du premier au trente. 1 800 F aller-retour. Pour les horaires et la délivrance des billets, s'adresser au service Voyages de la Fédération Mondiale des Villes Jumelées, 273, rue Saint-Jacques, 75005 Paris, tél. : 633-38-15 ou 326-85-70.

LE GRAND HOMME VOUS DIT TOUT !!
LES CONFESSIONS DE R. CRUMB
AH PURÉE ! LE DIABLE M'HABITE AUJOURD'HUI... JE SENS QUE JE VAIS FAIRE QUELQUES PETITS DESSINS PERVERS !... ET VOUS SAVEZ, LES GARS...
MA VIE EST UN LIVRE OUVERT... JUSQU'À UN CERTAIN POINT...
AVIS: R CRUMB NE BRADE PAS
FILE 13
IL N'Y A QU'UN ENDROIT OÙ L'ON PUISSE S'EXPRIMER AUSSI LIBREMENT...
... C'EST DANS CETTE BONNE VIEILLE AMÉRIQUE, ET FAUDRAIT VOIR À PAS L'OUBLIER ! ET N'OUBLIEZ PAS QUE MÊME QUAND JE CRITIQUE LA SOCIÉTÉ, JE LE FAIS AVEC AMOUR !
... PARCE QUE SI JE NE L'AIMAIS PAS, JE ME TIRERAIS ! ET JE ME TIRE PAS ! JUSQUE DANS L'ERREUR, C'EST MON PAYS... MON DEVOIR DANS LA VIE, EST DE LUTTER POUR L'AIDER À RESTER DANS LE DROIT CHEMIN ! AH ! BONNE VIEILLE AMÉRIQUE !
LAND IS YOUR LAND... THIS LAND IS MY L'ND—FRUM CAL-IFORNYUH—TO THE NEW YORK EYE-LAND
ET POUR PROUVER CE QUE JE VIENS DE DIRE, LAISSEZ MOI JETER UN OEIL DANS MA FANTASTIQUE COLLECTION DE DISQUES ÉCOUTEZ, JEUNES GENS, VOUS QUE JE SAIS, HÉLAS, SI IGNORANTS DE L'ADMIRABLE PATRIMOINE MUSICAL DE NOTRE AMÉRIQUE... JE VEUX DIRE : AMERIKKKE
AH, VOILÀ LE MEILLEUR ! "LA VALSE DES PETITS CHIENS" DE JOE FOSS ET SES LÈCHE TROTTOIRS... UN VIEIL ORCHESTRE DES ANNÉES VINGT...
OÙ OÙ OÙ OÙ OÙ EST PASSÉ MON PETIT CHIEN. OÙ OÙ OÙ PEUT-IL BIEN ÊTRE ALLÉ...
AAAH OUI ! C'EST VRAIMENT UN GRAND DISQUE !

...EST MAINTENANT UN PETIT TOUR DANS LE MONDE MERVEILLEUX DE ROBERT CRUMB, PAR ICI MESSIEURS, DAMES
OH! RIEN DE RIEN!!
HI! BIEN VENUE CRUMB LAND
LAISSE TOMBER GUMMO! SI TU CROIS QUE TON LINGE SALE INTERESSE LES GENS !!
OUILLE! HUU! J'SUIS CELUI DES MARX BROTHERS QUI A TOUJOURS TOUT RATÉ!
BOFF
JE SUIS UN MINABLE, UN IMBÉCILE ET UN CRÉTIN! MES ASTUCES SONT PAS DRÔLES. JE SUIS UN ÊTRE TOTALEMENT RÉPUGNANT... !!
CRASH!
HI! WELC CRUMB
E TO ND!
JETTE L'ÉPONGE, P'TIT MEC! RETOURNE DESSINER TES POCHETTES SURPRISES! APPREND LA VANNERIE OU N'IMPORTE QUEL BOULOT AU COLLÈGE! DÉMERDE TOI ET FOUS LE CAMP!!
LE MONDE MERVEILLEUX DE R. CRUMB SE RÉVÈLE N'ÊTRE QU'UN GOUFFRE FUNESTE ET SANS FOND !!
Ô DIEU! JE DOIS ÊTRE MORT!! Y A PLUS RIEN ICI RIEN, RIEN!!
NOOOOOO! NOOOOOO!
CRAC!
HIII
WAAAAH

HÉÉÉ!
PLOP!
AAHHH!
OÙ SUIS-JE?
QUI ÊTES-VOUS?
T'OCCUPE PAS, ET FAIS PAS LE MALIN MON POTE!!
MAMAN MAMAN NIA NIA!!!!
POUPÉE DE CIRE, POUPÉE DE SON...
MAIS OUI, MAIS OUI, JE SUIS LÀ MON BÉBÉ!
VOUS LÀ BAS!!
HUH?
HA! SI T'ÉTAIS UN HOMME, JE... ALLEZ BARRE-TOI PAUVRE CON AVANT QUE JE TE TRAITE COMME J'AI TRAITÉ LES BOUGNOULES...
OH, DÉJÀ DE RETOUR DE LA GUERRE, CHÉRI HÉ HÉ!!..

M'MAN ! NE LE LAISSE PAS FAIRE !
PAS DE ÇA PETIT GARS !
TROUVE-TOI DU BOULOT !!
THUD!
M'MAN!
OUIN, OUIN JE VEUX MA MAMAN !!!!
ACME
CLIP CLIP CLIP CLIP CLIP
MAMAN MAMAN ! EST-CE QUE JE PEUX RESTER AVEC TOI ??
HÉ !
LEAP
ÇA VA PAS, NON ! J'SUIS PAS TA MÈRE ! LÂCHE ÇA OU JE VAIS CHERCHER UN FLIC !
NON !!
OH MONDE CRUEL ! BLAHHHH !
ROAR
BEEP
HONK
UN JOUR JE LEUR MONTRERAI ! QUAND J'SERAI GRAND ! ET ILS ME DEMANDERONT PARDON !!
AINSI NAQUIT UN GRAND RÊVE DANS LE CŒUR D'UN PETIT AMÉRICAIN, ET CETTE AMBITION DÉVORANTE QUI RENVERSA TOUT SUR SON PASSAGE !
VOIR PAGE SUIVANTE !

R. Crumb

LE TRIOMPHE

DE ROBERT CRUMB
HISTOIRE D'UNE GRANDE CARRIÈRE DANS LE DESSIN

LE RÊVE AMÉRICAIN DEVIENT RÉALITÉ ! ET CE PETIT GARÇON PERDU SE TRANSFORME EN GROSSE HUILE

CRUMB INC.

R. CRUMB STUDIOS

SALUT, LES PANS ! ENTREZ DONC ! BIENVENUE DANS NOS FLORISSANTS STUDIOS ! VOICI MON BUREAU. PAS MAL DUTOUT, HEIN ? HÉ ! HÉ !

OUAIS, ÇA A PAS MAL MARCHÉ ! L'INDUSTRIE DU COMIX EST EN PLEIN BOUM ! ET PUIS, MES FILMS, MES DISQUES, LE LABEL CRUMB, MES OPÉRATIONS IMMOBILIÈRES, ET TANT DE PROJETS À VENIR ... J'PEUX ÊTRE FIER DE MOI ... QUE DE CHEMIN PARCOURU ....

MAIS - SOUPIR - LE SUCCÈS AMÈNE AVEC LUI D'ÉCRASANTES RESPONSABILITÉS, LES SOUCIS, LE DOUTE, LA PEUR ... COMME VOUS SAVEZ, "QUI S'ÉLÈVE CHUTERA UN JOUR OU L'AUTRE"

ET QU'EST CE QUE C'EST, LE SUCCÈS AUX ÉTATS-UNIS ? UNE VICTOIRE À LA PYRRHUS, AU MIEUX JE ... JE NE SUIS PAS UN HOMME HEUREUX ... APRÈS TOUT, QU'AI JE RÉALISÉ DE VRAIMENT SOLIDE ? LE POUVOIR M'A COPROMPU ... JE SUIS ENTOURÉ DE LADUIS ET DU BENISOUI - OUI ...

TOUT EST ENCORE À FAIRE ... EN MOI-MÊME, JE SUIS ENCORE ... QU'EST CE QUE JE FOUS AVEC CE TRUC

ASSEZ !

SQUEEK !

SMASH

POUR TOUT VOUS AVOUER, LES FANS, J'SUIS UN SAC DE NERFS !
HAN!
HAN!
THUD
THUD
SKWISH!
MADEMOISELLE DOGUÉ... VOUDRIEZ-VOUS VENIR UNE SECONDE, S'IL VOUS PLAÎT ??
EH BIEN VOILÀ !
OUAIS.
MAMAN !
J'SUIS LÀ
LEAP
LA, LA, MON TOUT PETIT !
NIA, NIA, HANNAN !!!!
ÇA VA MIEUX
UH HUH!
MERCI MADEMOISELLE J'EN AVAIS VRAIMENT BESOIN... VOUS POUVEZ ALLEZ!
D'ACCORD! J'VAIS DÉJEUNER ! A TOUT A L'HEURE, PATRON!
BIEN BIEN
PAT PAT !
OUF ! QU'EST CE QUE LES GENS NE FERAIENT PAS POUR DE L'ARGENT! ÇA M'ÉTONNERA TOUJOURS! QUELLE HONTE, ET QUELLE TRISTESSE !
SLUMP!

JE ME SENS TELLEMENT BÊTE APRÈS COUP... SE CONDUIRE COMME UN BÉBÉ... J'SUIS GÂTÉ POURTANT, TOUT LE MONDE S'ÉCRASE DEVANT MOI... MAIS ON PEUT JAMAIS SAVOIR CE QU'ILS PENSENT VRAIMENT...
ET JE LES ENTENDS D'ICI SE GOBERGER DERRIÈRE MON DOS, ET ME TRAITER DE VIEIL EMMERDÉ... J'SUIS SÛR QU'ILS ME HAISSENT TOUS...
ENFIN... PEUT-ÊTRE QUE NON... J'SUIS HONNÊTE, ET JE ME SUIS TOUJOURS MONTRÉ JUSTE... J'ME SUIS !!" JE.... ZZZZ...
MISSIEU CLUMB ! MISSIEU CLUMB ! EVEILLEZ-VOUS, MISSIEU CLUMB !
ZZZ-ZUP... HUH? WUH-?
DEBOUT!
S'IL VOUS PRAIS VENEZ AVEC NOUS!
VOUS VENEZ!
VOUS VENEZ A LÉUNION PORITIQUE ! NOUS ETUDIONS PENSÉES DU PRÉSIDENT MAO SUL LE LORE DE BANDE DESSINÉE DANS LUTTE DES PEUDRES CONTRE L'IMPÉRIALISME
HUH? DE QUOI?
QUI ÊTES-VOUS ? C'EST UNE BLAGUE OU QUOI ??
C'EST PAS BRAGUE... NOUS SOMMES DÉTACHEMENT FÉMININ LOUGE DE L'ARMÉE DE RIBÉLATION AMÉLICAINE! NOUS VENONS DEPUIS CHINE POUR AIDER PEUPRE AMERICAIN NOUS SOMMES MIRRIONS -
NOUS VOUS APPLENDLONS VERITÉ... ET TRAVAIL UTIRE... APRÈS GLANDES DISCUSSIONS VOUS CESSELEZ D'ÊTLE UN BOULGEOIS PALASITE...
MAIS... COMMENT ÊTES-VOUS ICI ? NOTRE SYSTEME DE DÉFENSE EST IMPÉNÉTRABLE
HAH!! ALMÉE AMÉLICAINE DÉGÉNÉLÉE A BAISSÉ BLAS... PASTILÉ SEUL COUP DE FEU... TIGLE EN PAPIER DU GOUVELNEMENT ONT CAPTULÉ EN UN JOUL... GLANDE VICTOIRE POURLA LUTTE POPULAIRE...

PLEINDE LIVRE! ÉTUDIER ET APPLIQUER PENSÉE MAOTSETOUNG POUL VOTLE TRAVAIL ET VOTLE VIE...
AH! OUAIS OUAIS! J'LAI DEJA LU... J'SUIS D'ACCORD AVEC CE MEC CENT POUR CENT. POUR LA CHINE C'EST PARFAIT, MAIS ICI C'EST L'AMÉRIQUE, ET DANS CE PAYS NOUS...
VOUS PAS DISCUTER MAINTENANT ON AURA TOUT LE TEMPS PRUS TALD!!
QUELQUES SEMAINES PLUS TARD, DANS UNE FERME COLLECTIVE RESERVÉE AUX INTELLECTUELS, ET ARTISTES BOURGEOIS...
FOUF! JE NE TIENDRAI PLUS LONGTEMPS! J'AI JAMAIS TRAVAILLÉ AUSSI DUR DE MES MAINS!!!!
ET MOI DONC CAMARADE!!
DIS VIEUX, SI ÇA T'EMBÊTE PAS, DE QUEL BOULOT T'AS ETÉ "LIBÉRÉ"??
JE, J'ETAIS DIRECTEUR D'UN GRAND MAGASINE DE ROCK... BOUH... LE BON VIEUX TEMPS... BOUHOU...
HUM... PEUT ÊTRE QUE CETTE "REVOLUTION" N'ÉTAIT PAS UNE SI MAUVAISE CHOSE APRES TOUT!
PLUS TARD DANS LES BARAQUEMENTS
LOBERT CLUMB, LE COMITÉ VOUS ADJOINT UN CONSEILLER SPÉCIAL POUL PALVENIR A UNE MEILLEUL COMPLEHENSION DE LA PENSÉE MAOTSE TOUNG. VOICI WU-CHUNG-HUA, UNE JEUNE PAYSANNE DE LA PROVINCE DE HELUNG KING
BONJOUL C'EST MOI!
BON! J'APPLIS A PALRER BON ANGLAIS, N'EST CE PAS? JE GUIDELAI VELS LE BIEN PAL LA PENSÉE MAOTSÉTOUNG
SPARKLE GLEAM
MAMAN!!
大!
LEAP
PLUS TARD DANS LA NUIT
C'EST UN CAS DÉSESPÉLÉ
EEK!
AUGH!
END

Petites annonces

Nous insistons : nous espérons être informés d'un maximum de projets et tentatives, de **préférence en voie d'aboutissement : crèches, écoles parallèles, concerts, expos, tout** ce qui peut changer de la grisaille et de l'écroulette. C'est la raison d'être des petites **annonces gratuites. Les annonces « contact », « négoces » et « messages » ne passeront qu'en mesure de la place disponible. Nous ne pouvons faire suivre le courrier, nous** sommes trop peu nombreux, indiquez une adresse ou une boite postale. Ecrivez très lisiblement. Pour qu'une annonce paraisse dans le prochain numéro, il faut qu'elle nous **parvienne avant le 4 novembre. Inscrivez « petites annonces » sur l'enveloppe S.V.P.**

Privilégiées

ÇA USE, ÇA USE ! : Si vous aimez la marche, le vélo, l'aventure, et souhaitez réussir vos week-ends, je vous attends pour fonder un club, filles ou garçons, écrivez-moi. Pierre Chaudron, 12, square la Garenne, 95500 Gonesse.

EN PLEIN DANS LE MILLE ! : An 01 : nous voulons centraliser tout, tout, tout sur l'an 01, et redistribuer l'information. Possibilité de travaux dactylographie et impression sur linographe Freinet. Pas cher. Joindre enveloppe timbrée pour les demandes. Ecrire seulement : Alain Nibbio, 10, av. Jean-Bart, 93150 Le Blanc-Mesnil.

TOUT SUR LE BIDASSE : Je suis actuellement bidasse et j'aimerais beaucoup connaître les droits des appelés (normal, non !). Pourrais-tu me donner ces renseignements, ou alors m'adresse d'un groupe de défense des appelés dans la région de Reims ou parisienne avec lequel je pourrais entrer en contact. Jean-Paul Le Vaillant, Lachèze, 22210 Plémet.

EAUBONNE ET NON POLUEE : Nombreux contacts écologiques et autres dans la région : il faut agir ! Nous agissons. Ecrivez, ou mieux passez, le samedi après-midi, à la M.J.C. d'Eaubonne. Jean-Pierre Favris, 5, allée de Longchamp, 95160 Montmorency.

PAS SUR LE PONT : Equipe mixte 10 animateurs cherche travail en commun dans quartiers, canton, ou structure socio-éducative. Fapcap, 33, av. Eisenhower, 84000 Avignon.

UN ZESTE PAS SCLEROSE : « Le Citron Hallucinogène » monte une maison d'éditions marginale pour donner la parole, sans distinction d'idées, et sans censure, à tous ceux qui ont quelque chose à dire, mais ne le peuvent pas dans les cadres sclérosés de l'édition traditionnelle ou des comptes d'auteur attrape-nigauds. La première publication des éditions Hallucinogènes est un recueil de b.d., « La Jungle Neuve » de J.-P. Rémy, un jeune dessinateur plutôt branché sur le psychédélisme poétique, déjà publié par le Citron hallucinogène et « Beuark » de Troyes. Nous cherchons aussi des manuscrits, n'hésitez pas si vous avez quelque chose à dire, impression, réédition, diffusion gratis, tirage : 1 000 exemplaires pour commencer. Bernard Blanc, 22, bd Clemenceau, 83000 Draguignan.

Projets

AMERICA, AMERICA ! Départ septembre 74 pour Amérique du Sud. Nous sommes 3 filles, 2 gars, une gosse 4 ans et demi. Nous recherchons un couple ou deux avec enfants. But : culture, vie paisible. Minimum 5 000 F par personne. Ecrire : Gual, 49, quai des Chertrons, 33000 Bordeaux.

SUPER PARALLELE : Possède matériel super 8, son synchrone, à la disposition de tous ceux qui ont des idées pour un cinéma parallèle et libre Médiafilm, 60, bd Chanzy, 93100 Montreuil

POINT D'INTERSECTION : Le groupe de liaison et de communication JRR — Jeunes et Route et en Recyclage — intéresse par tous les problèmes de vie parallèle : la presse underground, l'éducation, les contacts communautaires, l'artisanat, les voyages (la route), la lutte contre toute forme d'aliénation (armée, hôpitaux psychiatriques), de pollution et de destruction de la nature, tous les arts et spectacles, les communications et les projets de toutes sortes, vient de terminer le numéro 1 de sa revue. Il attend ses lecteurs, uniquement par abonnement : vous y trouverez des tas de textes, de projets, et de petites annonces. Le dernier projet de JRR : créer des associations de « Vie Parisienne » de quartier, pour regroupement des habitants arrondissement par arrondissement, à Paris, ville par ville, en banlieue, et l'étendre par la suite à la province, afin de faciliter les contacts, de nous rencontrer véritablement, de discuter et de résoudre ensemble les problèmes qui nous concernent tous, d'entreprendre des tas de projets en commun et surtout d'essayer de les réaliser. D. Ducoulombier, 5, rue Baudin, 93 - Noisy-le-Sec. (Ecrivez vite, mais ne poussez pas.)

8 OU 58 : Il se forme sous la loi de 1901 une association axée sur le cinéma expérimental et le caca prolétarien ! Prenez contact et faites offre avec prix de caméras 8 et S 8, visionneuses, colleuses et magnétos, même mauvais état. Hamlet Moulié-Casari, 28, rue Saint-Ouentin, 75010 Paris.

SANS PRETENTION : Cherchons local pour concrétiser nombreuses idées (dessin, sculpture, peinture, etc.). Disposons de très peu de moyens, aucune prétention. Aidez-nous à débuter. Michel Pelloille, 60, avenue Pierre-Brossolette, Vincennes. Tél. : 808-98-71 entre 7 et 9 h le soir.

POURQUOI PAS : Cherche à monter troupe théâtre, musique, dessin, poterie, émaux, spéléo, plongée, tissage, poésie, etc. Sylvie Perré, 22, rue des Ecoles, 95410 Groslay.

BUSINESSMAN : Bidasse heureux car bientôt libéré, mais aussi one man show génial, sympathique et modeste, je cherche dans le Midi (de Bordeaux à Nice), mais pourquoi pas ailleurs, le café-théâtre aussi dément que moi, qui me permettra de tenir le coup tout en trouvant de nouveaux sketches. Oui m'aidera ? Pierre Frenkiel, 5, rue Rene-Boulanger, 75010 Paris.

NATURE ET VIE : Aimerais fonder coopérative style « Nature et Vie » dans la région de Dormans plus action écologique dans une région pas mal devastée. Dominique Braux, 51700 Passy-Grigny.

CRAYON NOIR ET CRAYONS COULEURS : Pour réalisation semi-pro. films S 8 avec intéressement à la production (sur contrat), recherche dessinateurs(trices) créateurs(trices) ou copistes intéressés(ées) par exécution à temps partiel dessins cartons noir et blanc ou couleur d'après idées, textes, photos ou dessins modèles pour films semi-animation moyens et longs métrages. Nécessité esprit d'initiative très ouvert sans aucun préjugé et bonnes connaissances dessin personnages, animaux, décors, etc., style bandes dessinées réalistes. Travail suivi et gains intéressants si capable. Ecrire pour contacts et essais à Hédone, 18, rue de Lappe, 75011 Paris.

M.L.F. ET M.L.H. : La culture du mâle réprime l'émotivité de tous, et d'abord de toutes ! Inégalité... (des) illusion, indifférence, obsessions... ratés (ex. : panne de désir, fuite du plaisir)... cercle vicieux. Il pourrait mais fait l'autruche... elle est dindon de la farce ! Piger neuro-psycho-émotionnellement soi-même et autres (enfants aussi)... Pour rapports justes-joyeux-brefoulongs, par aisance émotionnelle et maîtrise psychique, lucidité et synactiose ! Elle le peut... Il le veut, parfois ! Déjà aide pr indiv. ou couples... Projet de recherche en groupe. Confiance réciproque. Formons collabo. fem. Ecrire EMO-PSY, a) 4, rue Rigaud, 92200 Neuilly, b) 130, rue Saint-Dizier, 54000 Nancy.

OUF : Cherche mecs pour commencer à former un groupe d'informations comme « Release » à Paris.

CLUB FOLK : Parmi quelques centaines de milliers d'habitants, y en a-t-ils qui aiment SN et Y, America, Eagles, Simon and Garfunkel, Taylor, Sebastian, Don Mac Lean, David Blue, Malthews, Lightfoot, Winchester, etc., pour projets Club Folk-Folk, rock. A.L.E.J.T., 1003, 68, rue de Courcelles, 51100 Reims.

DO IT : Pense avoir trouvé qqch de bien pour m'en sortir. Voudrais créer journal. Qui peut m'aider ? (Renseignements, etc.) Philippe Gabriel, 7, rue de la Croix, 5000 Namur (Belgique).

THEATRE AILLEURS... : Pour former communauté théâtrale et jouer ailleurs que dans les théâtres, cherche mecs tout à fait libres. Jean-Pierre Lemarchand, 12, impasse Briare, 75009 Paris. Le matin. (Ecrire ou passer.)

TERRE ACQUISE : Formation communauté philosophie, yoga et culture bio en Occitanie, cherche couples profondément intéressés. Jacques Leray, 8, rue de la Prévoyance, 94500 Champigny. Tél. : 885-30-93.

LE POTIRON CHASSEUR : La liberté d'expression, musique, poésie, etc., c'est la vie. Suis amateur photo, passionné de chasse-photo, cinéma et diaporama. Je recherche filles et gars amateurs également passionnés possédant esprit très large et créateur. De plus je collectionne les anciens appareils photo et tout ce qui a trait à l'histoire de la photo, j'envisage de réaliser une expo permanente, pour cela j'aimerais trouver à Mulhouse un local ou une pièce quelconque pas trop cher. Nous pourrions par-là même créer un groupe de recherche photo-cinéma-son, etc. Jean-Pierre Potiron, 8, bd Gambetta, foyer S.N.C.F., ch. : 520, 68100 Mulhouse.

AU THEATRE TOUS LES SOIRS : Depuis une semaine on vend des b.d., des vieux périodiques « Fantastique », « Fanzines ». Bientôt des dessinateurs de b.d. viendront présenter leurs bouquins : Gotlib (peut-être Reiser, Forest, etc.). A bientôt au Ranelagh Ciné-Théâtre, 5, rue des Vignes, 75016 Paris. On y trouve même L'Echo des Savanes.

Route

LA SALAMANDRE : Cherche tuyaux U.S. Amérique du Sud. Un grand merci à ceux (celles) qui m'écriront. Monique Travanut, parc des Vieux-Cyprès, bloc 30, numéro 1, La Rose, 13013 Marseille.

JERRYCAN : Cherche conducteur(trice), départ juin ou juillet 74, pour Asie centrale sans date de retour. Pouvant participer aux frais d'équipement de la voiture. Bidons s'abstenir. Marc Grenier, 6, rue Blatin, 63000 Clermont-Ferrand.

MAIS C'EST CONSTANTINOPLE ! Deux vieux babas sympas cherchent bagnole via Istanbul, départ prévu 7-15 octobre. Partageraient frais. Ecrire : Jean, rue Raspail, 84480 Bonnieux.

NI PLUS NI MOINS : Regrette à en flipper d'être revenu en France. Cherche compagnon ou compagne pour partir aux Indes et Népal et plus loin. Départ : novembre, décembre ou janvier. Jean-Paul Sonntag, 36, rue de Verdun, 57700 Hayange.

ILLUSTRE : En vue d'écrire un guide sur les U.S.A., envoyer tous tuyaux valables. Suivant éditeur guide envoyé gratis. Merci. Christian Girard, 39, bd de Port-Royal, 75013 Paris.

CHICOUTIMI LIBRE ! : Pour voyage coopératif au Québec, été 74 ; thème : « problèmes posés par l'intégration des minorités amérindiennes ». Ch.

A remplir absolument pour qu'une petite annonce passe dans Actuel

Sujet de l'annonce (rayer les mentions inutiles) : contacts, négoces, journaux, mosik, communautés, messages et avis, route, divers.

Nom ..... **Prénom** .....

Adresse .....

Texte de l'annonce .....

.....

.....

pers. inter. Durée 3 sem. : 1 200 F tout compris. Réalisation d'une bande vidéo (si accepté par Vidéographe de Montréal). Rens. : Jacques Griggio, 42, av. de la République, 94320 Thiais.

CALUMET : Indien cherche contacts (g. ou f.) pour partir Amérique du Sud. Départ fin 73 (mini. 1 an). Bruno Humblot, 9, av. de Verdun, 94410 St-Maurice.

HELP ! : Tous tuyaux sur la G.-B., adresses sympas, jobs, hébergement, seront bienvenus. Ecrire Laurence Sépucca, 3, rue Fer-à-Cheval, 84000 Avignon.

SONGEZ-Y : Cherche quelqu'un pour partir avec moi au Brésil en novembre ou décembre et aussi tous renseignements et tuyaux sur voyage et vie là-bas. J'ai 20 ans et je rêve. Sylvie Versavel, « Le Fond de la Chapelle », 2, rue des Meuniers, 59 - Rocq.

LAMBERT OU L'ENDROIT : Pour partir vers l'Inde via Ethiopie et Yémen, vend Konica autoréflex (neuf 1 100 F) et cherche tuyaux pour la route. Patrick Lambert, 22, rue Ferdinand-Buisson, 70000 Vesoul.

MAMAN LES P'TITS BATEAUX... : Cherchons couples pour partir dans un an, projet en marche, de préférence avec permis de navigation. On file vers le Pacifique ! Pacifiquement ! Marino Suarez, 100, rue des Coteaux, 1030 Bruxelles.

L'AVEZ, FAIT ? : Cherche tuyaux sur l'Inde et éventuellement compagne ou compagnon l'ayant déjà faite. Pour août ou septembre 74. Jean-Luc Dondelinger, 350 Horizon 2000, rue Jacquinot, 54000 Nancy.

CYCLE DOUX : Cherche amateurs de cyclotourisme pour organiser week-ends (camping), tout véhicule motorisé s'abstenir. Philippe Sarbia, 12, avenue des Pavillons, 93600 Aulnay-sous-Bois.

AH LES BEAUX TAPIS ! : Cherche mecs (octobre) pour expédition photographique et vie intense Tanganyka... Perse... Indécis s'abstenir. Michel Gayerie, 33 - St-Vincent-de-Paul.

LA CLUBTURE : Cherche gens intéressés par un « club » de loisirs et voyages. Toutes nos activités reposent sur une coopération entre les membres. Service de documentations, photos, films, etc. Philippe Goldfarbe, 6, place de Fontenoy, 75012 Paris.

LE BLE DUR : 22 ans, cherche garçon ou fille pas pressés pour faire route vers les « Zindes », départ fin octobre. Attention, je voyage avec peu de fric. Catherine Mons, 24, cours Marigny, 94 - Vincennes.

LA SONATE : Cherche nana(s) ou mec(s) et tuyaux pour Canada, U.S.A., etc. Départ après septembre. Ecrire Joël Lucas, 24, rue Krüger, 95100 Argenteuil.

RIZ ET DODO : Henry et Chantal (20 ans) et David (2 ans), macrobiottes et yogis désirent se mettre en rapport avec autres macrobiottes. Et aussi tuyaux pour Mar., Tun., Alg., Arab., Inde et Pakistan et afghanistan, Japon et Irlande. Départ fin 74 avec Ford Transit diesel. Ecrire le maximum d'adresses pour crécher une nuit ou deux dans pays cités plus haut. Henry et Chantal Bergoen, 11, rue de la Maladière, 74700 Sallanches.

BOURGEZ-VOUS : Mec 23 ans, désire combines et renseignements sur Turquie, Iran, Afghanistan, Indes. Départ fin octobre. André Bourgerie, 4, rue du Jeu-de-Boule, 48470 Ste-Gemme-sur-Loire.

AU CLAIR DE LA LUNE : Voudrais connaître vos expériences et tous les tuyaux que vous allez me refiler sur les Amériques : routes, job, adresse... Pierrot Paiz, 8, rue Boismortier, 59100 Thionville.

AU JOLI MOIS DE MAI : Aimant aventure et liberté comme nous, ch. f. ou g. pour pays d'Europe et plus loin. Départ mai 74 (1 an mini.). Gérard Briffaut, 17, rue des Epinettes, 94 - L'Hay-les-Roses.

L'ORANGE BLEUE : Cherche fille ou garçon voulant partir au Maroc en novembre pour vie libre et intense avec jeune débile. Eric Grenier, 20, av. Séguier, 64140 Billère-la-Crasse.

... DANS LA TETE : Folle de vélo, cherche fou du vélo pour tour du monde en tandem. Elisabeth Chevallier, 3, rue Géo-André, Le Zodiac, 45000 Orléans.

LE TROUBADOUR : Qui fera le tour de France à pied avec poète de 22 ans ? En vue de communier avec la nature et de former troupe théâtrale. Départ printemps 74. René Fays, 166, av. de Suffren, 75015 Paris.

LA ROU-TE TOURNE : 23 ans, cherche pour janvier ou février mecs ou nanas pour l'Amérique du Sud ; surtout des mecs et nanas bien ! Daniel Tallet, 3, rue du Colonel-Moll, 75017 Paris.

AMI-AMIE : Paumé 22 ans, fou de musique, cherche désespérément quelqu'un(e) pour route. Libre mi-octobre avec un peu plus de 3 000 NF mais sans débrouillardise. Thierry Kolabukoff, 14, rue A.-Surville, 61100 Flers. Tél. : 65-34-69.

PAS BOUCHES : Cherche tuyaux pour l'Amérique du Sud. Départ décembre. Patrick Wallet, 9, rue d'Auvergne, 78000 Versailles.

LOUP QUI ROULE : Cherche voiture pour Istanbul, Kaboul ou plus loin. Départ vers 15 septembre avec participation aux frais. Jean-Loup Barret, 45, av. de Lugo, 94600 Choisy-le-Roi.

+ UNE = 4 : Couple plus un mec cherche nana pour petit voyage pépère en Suède début nov. (participation aux frais), possédons voiture. Chantal Coyard, 77, rue du Ruisseau, 75018 Paris.

A L'AURORE : Départ fin octobre pour Auroville sans but défini et sans limite de temps. Ecris, viens ou téléphone après 20 heures. Roland Comble, 5, rue du Général-Leclerc, 60260 Lamorlaye.

RAS LA FRANCE : H. 29 ans, f. 24 ans pouvant acheter Ford Transit 150, cherche couple âge correspondant ayant expérience de vie communautaire. Parasites s'abstenir. Ecrire : Pierre et Odile Crespin. 21, rue Massenet, 74100 Annemasse.

MUSIC LOVERS : Cherche mec ou nana pour voyage en Inde. But musical surtout. Départ février environ. Répond à toutes lettres. Gérard Touze, Mignères, 45490 Corbeilles.

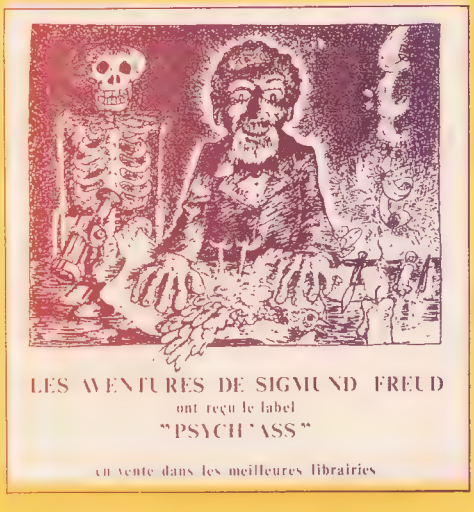
MAO : 23 ans, Breton, étudiant le chinois, départ en novembre pour un an en Asie du Sud-Est... souhaite infos sur possibilités de survie, de jobs (avec licence anglais) et d'hébergement surtout à Singapour et Hong-Kong. Peut fournir d'autres infos en échange (par exemple route de l'Inde). Terrière Jean, 23, rue de Richelieu, 75001 Paris.

Journaux

L'ANATHEME : Le numéro 4 vient de paraître. « Le grand désirant », poèmes originaux illustrés, « Littérature exotique », 6 pages de b.d., dernières nouvelles Beatles par le Fun Club des frères Volcouve, le retour de Chuck berry, le bulletin d'information du Mouvement Mondialiste Anti-Impérialiste. Et avec ça ma petite dame ça fait 2 F en timbres pour nous. L'Anathème, 2 bis, rue Thiers, 17000 La Rochelle.

DIRECT MUSIC : Le numéro 1 de « Direct Music » vient de paraître avec Hendrix, bientôt le numéro 2 avec Joplin. Adresser 1 F (timbres acceptés) à Daniel Arakelian, 2, rue Aleyrac, 26200 Montélimar. Concours dans le numéro 2.

ELAN : « Elan Poétique littéraire et pacifiste » prépare un spécial « 20e année » au service du pacifisme intégral. Pour spécimens écrire à Louis Lippens, 31, rue Foch, 59126 Linselles ou tél. : (20) 78-30-68.



LES BARBELES SONT POURRIS : « Les barbelés sont pourris » c'est un recueil de poèmes. Envoi contre 3 F ou plus par chèque, mandat. Peace and love. Laurent Rabez, Les copains de l'Almont, 77950 Maincy.

PRELUDE : Envoyez de toute urgence (avant le 15 novembre) articles sur le folklore en France (Bretagne, Occitanie, tous azimuts). Guy Darol, Revue Prélude, 3, chemin des Vignes, 93330 Neuilly-sur-Marne.

ESSAIS : « Essais » numéro 11/12, 50 pages. Spécial b.d. Cherche dépositaires, revendeurs, dans tous les coins « Poèmes en liberté » Editions. 2 numéros sortis (3 F). Abonnement : 10 numéros : 10 F, 20 numéros : 19 F. Accepte tous collaborateurs, dessinateurs, poètes, etc. Petites annonces gratuites. Pas de censure. Pas de partis. Tous les 2 mois % sur vente, 35 %. N° 13/14 « Les femmes et la chanson française » : 2 F. « Essais » sera à Bordeaux du 15 au 25 octobre, festival de la presse libre. Essais, bât. A n° 144, rue Louise-de-Marillac, 16000 Angoulême.

INFORMATIONS : L'association des jeunes écrivains non édités continue et évolue. Publie vos textes dans sa revue « Informations » avec des tuyaux et des infos sur le monde littéraire et marginal. Cherche des adhérents de tous âges et de tous sexes pour améliorer encore la revue. Tous sont bienvenus, des surréalistes aux romantiques en passant par les désespérés. Publie son n° 30, troisième année en octobre. Provoque amitiés et entraide entre adhérents. Publie marginaux, engagés et cherche fortune dans la jungle littéraire. Ecrivez avec 2 timbres à cause des tarifs cons de H. Germain. Et joyeux Noël. Jean-Roger Bronnimann, 32110 Nogaro.

L'ECCHYMOSE : Avis : L'Ecchymose publie gratuitement les poèmes, contes et nouvelles, les croquis, les bandes dessinées, esquisses, dessins publicitaires, etc. Dans chaque numéro : des informations sur la presse parallèle et underground, et une liste de journaux introuvables en librairie. Toutes nos petites annonces sont gratuites ! Abonnez-vous ! Rabonnez-vous ! Abnt partiel : 5 numéros pour 7 F. Abnt ordinaire : 10 numéros pour 12 F. Abnt de soutien : 15 numéros pour 20 F. Tous les règlements doivent être faits par chèques ou mandats à l'ordre de Didier Bidard. C.C.P. : 2315 22 F Centre Rouen. Le numéro vaut 2 F. Chaque abonné doit trouver un abonné. L'Ecchymose, 43, rue Ecuyère, 14000 Caen.

CHEVAL D'ATTAQUE : Le numéro 7 est paru ! (9 F). Pour la première fois dans l'histoire des « lettres » un itinéraire qui ne mène nulle part : « Maton au désert » de Thiéri Foulc. Illus. de Roland Cat.

REVUE DU RIEN : Au sommaire du n° 34 de la revue du Rien : 4 nouveaux tombeurs français de la bande dessinée : Maro le Fantastique, Ci-Git le Métaphysique, Volny le Porno et Yves Desvaux Veeska, auteur de la b.d. la plus con parue dans Actuel n° 35, c'est pas tout : deux grands de la b.d. underground américaine encore inconnus en France : Peter Loft et Schrier. C'est pas tout : une géniale publicité d'avant-guerre qui vaut son panier de Zig et Puce et des histoires de châteaux sensuels, une revue rien que pour jouir dont plusieurs centaines d'abonnés jouissent déjà. Et tout ça, on l'envoie contre 8 timbres à 0,30 F : La Compagnie Chpeuneuneu, 11, rue Brière-de-Boismont, 94160 St-Mandé.

MEGAFOUTRAL : La presse pirate, 2e prix du mauvais goût français, vient de faire un pas de plus dans l'ignoble en publiant son numéro 7, 2 F, abonnement 8-15 F. Ecrire à J.-C. Lefebvre, 146, r. de la Liberté, 78200 Mantes-la-Jolie.

SOI-MEME : La revue Soi-même vous propose ses 7 numéros de poésies, dessins et textes pour 7 F. Le numéro 1,20 F (timbres, chèques, etc.). Jean-Louis Juzian, 3, rue de l'Hôtel-de-Ville, 83340 Le Luc.

COMMUNE MESURE : On édite une revue de poésie : Commune Mesure. On a déjà fait 8 numéros en 2 ans et ce serait dommage de s'arrêter là. Aidez-nous à continuer en vous abonnant : 25 F un an pour 3 numéros ; ou commander d'anciens numéros : 10 F l'un (numéro 6 spécial poésies d'enfants, numéro 8 poètes du Québec). Jean-H. Malineau, 2, rue de Strasbourg, 92 - Asnières.

L'HYGIENIQUE : Pour se torcher le cerveau. 1 numéro : 2 F, 3 numéros : 4,50 F en timbres. J.-B. Drouin, 36, rue Bersot, 25000 Besançon.

LE POIDS DE L'AUBE : Dédicacé : 3,50 F (chèque, mandat, timbres). Michel Bouton, 38, rue Georges-Bizet, 21000 Dijon.

PRESSE PIRATE : Pompidou montrant son cul ainsi que tous les pirates cela fait vendre. Aussi nous reste-t-il très peu de numéros disponibles. Avant la sortie imminente du n° 7, nous soldons, alors dépêchez-vous ! Le numéro 4 à 70 centimes, les numéros 5 et 6 à 1,50 F et les 3 numéros pour 3,50 F. Presse Pirate, 3, rue Nouvelle, 16340 Isle-de-L'Espagnac.

CHRYSANTHEME : Revue obscène pour jolies jeunes filles, paraîtra tout en offset, oui, mon frère ! vers septembre-octobre 73. Petites annonces gratis pour les nanas, les gars : démerdez-vous ! Publiera de tout pour tous ! Renseignez-vous et souscrivez déjà un abonnement ! Alain Newmann, 77, rue de Bayeux, 14000 Caen.

TUMEUR : Si vous avez du temps à perdre et du fric à foutre en l'air, lisez et achetez « La Tumeur », journal érectile et gluant, numéro 1 : 2 F en timbres. Ecrivez : Philippe Saintier, 17, rue Petit, 75019 Paris.

TRAPS : Mec génialement débile (ou débilement génial) cherche journal qui lui achèterait ses dessins + ou — humoristiques, raison : fauche totale et besoin de sortir ses machins. S'adresser à Gérard Piganeau, S.P. 69558.

AMERIANE : « Amériane » n° 5 est sorti le 15 septembre. Abonnement 15 F. Spécimen contre 7 timbres à 0,30 F. Jean-Marc Léger, 10, rue L.-Thévenet, bloc 18, 69004 Lyon.

SCHROEDER : Le numéro 3 de « Schroeder » vient de paraître : Spécial Alexis, 3 F en timbres. Numéros 1 et 2 encore disponibles. Numéro 1 (ébé. Craenhals) ctre 5 tbres à 0,30 F, numéro 2 (Brétécher Tillieux) ctre 4 tbres à 0,50 F. Abonnement : 10 F. Jean-Michel Sotto, 18, rue du Chêne, 77530 Vaux-le-Pénil.

FRAGMENTAIRE : Recueil de poèmes malsains, se prostitue, l'ordure, contre 4 F par chèque ou mandat. Jacques Dahan, 2, rue George-Sand, 21300 Chenove.

IRILY 2 : Contes fantastiques, poèmes agagaïstes, R. Charlebois, Pierre Lepreux, 6 Lé et en prime le gadget aggaa. Francis Zahnd, 52140 Aurecourt.

MOI VOULOIR DES SOUS : Pour quelques ronds accepterais de lâcher de mon talent dans journal. Suis le dernier des poètes. Ecris contes fantastiques aussi. Alain Hélissen, 39, rue de la Gare, 57149 Loudrefing.

COMBAT NON VIOLENT : On vient de réaliser un numéro spécial sur la communautose, une nouvelle maladie. Vous connaissez ? Spécial communautés. Prix : 4,50 F. Combat non violent, Vendrages, 42590 Neulise.

BEUARK : A ne pas manquer ! Une première dans la presse souterraine française : le numéro double 5 et 6 de Beuark est sorti. Numéro spécial poésie et bandes dessinées. 40 pages toutes en couleur. Couverture en sérigraphie. Au sommaire : Pourquoi la révolution sexuelle. A travail égal... Lettre ouverte aux groupes heureux de leur marginalité. Je veux la fête ! Poésie et textes libres. 2 inédits de Bernard Blanc. 2 groupes troyens Kann Panick et Bal tragique. Bandes dessinées et dessins de : Camel, Albert 73, Giraud, Loudier, Delerue, Rémy, etc. Petites annonces, informations, musik, etc. En supplément, tiré à part en sérigraphie une affiche à coller dans votre école, usine, immeuble. Tout ça pour 2 F seulement. Eh oui ! Abonnement 10 F pour 6 numéros. Une seule adresse : Beuark, B.P. 2043, 10011 Troyes cédex.

CRAZY : Mille excuses à ceux qui nous ont écrit pendant les vacances, j'étais pas là. Crazy cherche toujours collabos et lecteurs, numéro 4 en cours et numéros 1, 2 et 3 bientôt réédités car y en a plus. Tous articles bienvenus (jeune, musik, pollution, drogue, actualité...). Patrice Colin, 88, rue Gugelot, 62210 Avion.

TOUS GENRES : 23 ans, désabusé, dessinateur peintre génial (genre M. Ernst). Proposez-moi des sujets couvertures tous genres, pas timides et planants. Gratis. Patrick Samain, chez Mme Irène Gaucher, 45, rue du Pré-St-Gervais, 75019 Paris.

Communautés

FORTES COMME DES TURCS : Commune quinze personnes n'ayant que 5 demoiselles pour supporter dix bestiaux, cherche filles sérieuses et décidées, car projet de grand départ dans 3 ans. M.L.F., phallocrates, grandes gueules, s'abstenir. Siddhartha, poste restante, 29200 Brest.

TOUT DANS LA TETE : Jeune femme 30 ans, aimerait contacter communautés, gens 30 à 40 ans, solides avec beaucoup de vie intérieure. Paulette Hermot, bât. I, 22 - Ploufragan.

VIEUX TABLEAU : 35 ans, anciens Bush-Pilot devenu cadre et qui en a ras le bol d'encadrer ou d'être encadré, cherche des gens pour créer communauté écoloiteragrotheartisanale et + sur une ferme de 64 ha en Ardèche. Jean-Paul Faure, Chadeyron, 07 - Lagorce.

MAL BRANCHE : Affinitaires vie alternative, peinture abstraite, réception radio, canard anarcho-poético-psychédélique, écrire Pascal Vanbremeersch, route Saint-Eloi, 59114 Steenvoorde.

FIER A BRAS : 27 ans et les temps sont arrivés pour moi de vivre en communauté. Quelle est la communauté qui veut de mes bras et de mes idées ? Pierre Roman, 332, bd Chave, 13005 Marseille.

COURREZ VITE : On est deux pour échapper à la merde environnante et de plus en plus oppressante, on cherche communauté artistico-artisanale à l'étranger (Gde-Bretagne). Jocelyne Lecomte, 18, fg des Trois-Maisons, 54 - Nancy.

CENDRILLONS : Nanas accueilleraient gratis dans communauté banlieue ouest, 2 f. sympas contre quelques travaux ménagers. Galles, B.P. 144-09, 75009 Paris.

ZERO : On recommence à 0. On cherche 3 nanas qui veulent vivre. Communauté de Villeneuve-du-Bosc, 09000 Foix.

MEME GATEUX : Cherche à contacter des gens de tous âges, désireux de créer une communauté. Venez nous voir ou écrivez. Michel Rémy, 22, rue Maryse-Bastié, 51100 Tinqueux.

PAS INTERESSEE ! : Zézette paumée cherche beau jeune homme à Paris pour colloques et sorties culturelles zé gratinées. Fils à papa dévoyés s'abstenir sous réserve oseille et tendresse. Martine Lévy, 10, avenue Léon-Gourdault, 94600 Choisy-le-Roi.

IL EST SCIE : Il y aurait place dans petite communauté rurale (Touraine) pour mec connaissant le travail du bois (menuiserie, ébénisterie), aimant la nature, célibataire et décidé à le rester. Curieux et fumistes s'abstenir. Ecrire (ne pas venir) à Gilbert Claire, 14, avenue Rachel, 75018 Paris, qui transmettra.

SCIENCE-FICTION : Désire créer une « enclave du Futur » forme commune rurale, but : vivre un nouveau système de pensée. Moyens : zen, yoga, expansion-conscience. (Ne pas passer, écrire) Bernard Pailhès, 47, rue de Domrémy, 75013 Paris

FANTOME CHERCHE CHATEAU : Cherche village abandonné ou vieux château pas cher pour le faire revivre en même temps que nous. Occitanie uniquement. Ecrire Gérard Perrot, Aelston, B.P. 1122, 76063 Le Havre-Cédex.

DEUX + UN : Cherchons colocataire cool pour petit pavillon sympa à partir de septembre. Sexe indifférent. Sommes déjà 2 : un musicien et un peintre. Ecrire ou venir, Jacques Babault et Alain Bernot, 7, rue Marcel-Bourguignon, 92700 Colombes.

Mosik

EN PERTE DE VITESSE : Full Speed (groupe éclaté), basse, violon, vielle (infl. : soft, free-jazz), cherche batteur et alto-sax. Tél. : 627-14-74, le soir. Jean-Patrick Douarinou, 6, place Charles-Fillion, 75017 Paris.

BAS POP : Me lance dans la pop music comme bassiste ou à défaut batteur. Pas de moyens, pas de parents. Compte sur vous les gars. Angel Roman, 17, rue de Puiseux, 95000 Vauréal.

TOUT ÇA ? : Big band ch. 1 tromboniste, 1 sax.-ténor flûtiste, 1 guitariste, 1 local avec piano. Tél. : 706-18-81. Bertrand Auger, 20, chemin des Lilas, 94500 Champigny.

TROUBADOUR : J'ai 22 ans, batteur professionnel. Ch. travail et endroit pour vivre au calme et jouer de la batterie sans gêner personne. Ecrire ou tél. : 825-86-05. Didier Biffi, 6, rue Florence-Blumenthal, 75016 Paris.

LES FLONS-FLONS : Mick ch. groupes folk, rock, pop, pour galas les week-ends. Ach. et vends vieux disques de rock'n roll. Mick Meuleau, 91, av. du 4-Septembre, 03100 Desertines.

Abonnez-vous, ça nous arrangerait bien

Alors quoi !
Il reste encore des albums de Crumb.

40 F pour 12 numéros + l'album de Crumb

ou

45 F pour 12 numéros + 1 disque

2 nouveautés (33 t.) au choix :

☐ Steve Lacy : Moon
☐ Brigitte Fontaine : L'incendie
☐ Gong : camembert électrique

(Cochez la case correspondante.)

Mode de règlement :

mandat - chèque postal (envoyer les trois volets à Actuel) - chèque bancaire à renvoyer à :
« Actuel », 2, impasse Lebouis, 75014 Paris.
Je souscris à un abonnement à **Actuel.**

Nom : Prénom :

Profession :

Age :

Adresse :

☐ 40 Francs ☐ 45 francs avec un disque
(cochez la case correspondante).

Abonnement pour l'étranger : courrier ordinaire : 50 F ; par avion : 60 F ; (sans disque ni Crumb).

Complétez votre collection d'ACTUEL :

Chaque ancien numéro : 3 F au journal. Rappelez-vous :
N°s 10-11 : SPECIAL NOUVELLE-CULTURE. Les grands textes de l'underground U.S.A., l'histoire de la France parallèle et 48 pages de b.d.
N° 13 : C'EST QUOI, L'ECOLOGIE ? un dossier qui donne des faits et fait pleurer les chiffres. Germaine Greer et la libération des femmes, l'histoire du Velvet Underground.
N° 15 : SPECIAL B.D. UNDERGROUND :
Et Herbert Marcuse, qui vous en dit long.
N° 16 : LE SERVICE MILITAIRE : armée, les soldats se défilent.
Amsterdam : provos et kabouters.
N° 17 : LE GUIDE DE L'UNDERGROUND :
Témoignages, analyses et portraits. Un annuaire des adresses et des renseignements sur lesquels il est bon de se brancher.
N° 18 : LES VILLES BRULERONT ET VOUS LES RECONSTRUIREZ :
L'urbanisme qu'on nous prépare et les cités utopiques dont nous rêvons.
N° 19 : LA ROCK CULTURE DANS LES POUBELLES DE DYLAN :
Pop-stars déclinants et réflexions enragées d'Abbie Hoffman.
N° 20 : LA DROGUE : Témoignages, débat, typologie des différentes drogues. Rapports canadien et hollandais.
N° 21 : LA ROUTE et ses grands itinéraires.
N°s 22-23 : SPECIAL BONNES VIBRATIONS et plein de bandes dessinées.
N° 24 : LA GUERILLA URBAINE, Tintin, le rock très laid.
N° 25 : LA DEBANDADE DU PHALLUS, Fhar, Mlf.
N° 26 : LIBEREZ VOTRE CORPS ! le rock de Nixon, nez à nez avec Krivine.
N° 27 : LE ROCK ALLEMAND, l'école qui pue, la mort de Fritz le chat.
N° 28 : SPECIAL COMIX, et un entretien avec Sartre.
N° 29 : UNDERGROUND OU VAS-TU ?
N° 30 : QUI SONT LES BARBARES ? L'Histoire parallèle.
N° 31 : LE FUTUR VIBRE SERIEUX.
N° 32 : C'EST QUOI LA BONNE VIE ? Le folk. La Bretagne.
N°s 33-34 : RESOLUMENT DEBILE.
N° HORS SERIE : les principales aventures de Fritz le chat, par R. Crumb.

Attention :

1° Lorsque vous vous abonnez au cours du mois, votre abonnement ne commence qu'au numéro suivant.

2° Envoyez bien vos chèques postaux (3 volets) et vos mandats à Actuel.

3° Ecrivez lisiblement vos noms et adresses : nous nous interrogeons souvent longuement et le facteur aussi.

4° Pour tout changement d'adresse, envoyez la bande de votre dernier numéro en même temps que votre nouvelle adresse.

5° Quand vous vous réabonnez, signalez-le-nous d'un mot.

6° Il serait gentil de ne plus utiliser les anciennes formules d'abonnement à 30 F ou de réabonnement à 25 F.

ON COGNE : Transfuge a besoin d'un batteur, vacances payées sur la Côte d'Azur, et voyage en Belgique, Hollande et tutti quanti. Style hard, dingue et marrant. Avons local et barque pour dormir. Patrice Drian, chez M. Durand, 34, rue du Général-de-Gaulle, 83480 Puget-sur-Argens.

TAMBOURURGE : Band ch. de toute urgence « drummer boy » batteur, jouant free et pop, ns faisons de la progressive music. Tél. : 603-34-64, David Francis Kaya, 74, bd Edgard-Quinet, 75014 Paris.

LA VENDEE BLEUE : Guitariste chanteur de folklore vendéen ch. musiciens, chanteurs pour former groupe. André-Luc Goarant, 13, rue Lucien-Genver, 85000 La Roche-sur-Yon.

VIOLONS SUD ! : Violon ch. semblable pr voy. été 74 pays du Sud. Philippe Bossonney, 40, rue St-Laurent, 38 - Grenoble.

CLAVIERISSIMO : Groupe sérieux voulant devenir professionnel (basse, guitare, claviers), cherche tres bon batteur (environ 20 ans) dégagé du s. m., style K. Krimson, M. Classique, P. Floyd. Tél. : OBS 25-87. Claude Elkaim, 1, avenue des Fossés, 92190 Meudon.

MUSIQUE LEGERE : Pr organiser vos soirées Light Music vs propose : sono, lightshows, etc. Tél. : 950-41-55 (après 11 h). Jean-Louis Clément, 96, av. St-Exupéry, 92160 Antony.

CELTAS : Ch. pr compléter groupe pop-celtique (genre Stivell) : bass., violoniste, guitare (banjo). Dominique Daigremont, 38, av. Ledru-Rollin, 75012 Paris.

DI LAC : Bassiste free-jazz ch. groupe de musiciens Annecy et environs. Michel Di Natale, 20, r. de la Donzière, 74 - Seynod.

FLUTE PAS FLIP : Flûtiste, 16 ans, pas flippé, ch. désespérément groupe pop toutes tendances (mecs pas flippés). Michel Zipper, 20 bis, rue Daru, 75008 Paris.

ACCORDEZ-VOUS ! : J'accorde pianos en tous genres sur Paris et sa région. Tél. : 494-16-43, Dominique Hanotel, 62, rue de la République, 91150 Etampes.

VROM-VROUM : Groupe progressiste (Yes, K. Crimson, Van der Graaf) ch. organiste avec motos. Halit Uman, 213, rue de la Convention 75015 Paris.

LES SUPER EFFICACES : Animons soirées rock, William Manscour, 2, rue des Mathurins, 92220 Bagneux.

MUTANTS : Groupe mégalomane et génial ch. **bon bassiste si possible dément pour** progressive music. Préférence accordée aux mutants ou extra-terrestres. Philippe Hermier, 15, rue de la Chapelle, 27000 Evreux.

GUIGNOLS : Musiciens amateur ch. bons musiciens amateurs (guignols s'abstenir) en une formation groupe sympa pr jouer bonne musique ts genres et époques sans complexes. Venez nombreux Tel : **LEC. 46-10, poste 285. Jean-Louis Assoulant, 14,** r. Grange-Batelière, 75009 Paris

LOCAL : Soliste et rythmique chanteur cherchent groupe sérieux ayant local. Ns avons le matériel. **Style Beatles et Charlebois. Hervé Thomas**, 8, r. Paul-Déroulède, 94 - Vincennes. Tél. : 808-08-54.

CONTRATS : Groupe de rock, guidon-edmond et **clafoutis, ch. contrats ttes régions. Jean-Louis Guillet**, Les Petits-Quarts, 39000 Lons-le-Saunier.

ENGLISH : Looking for very good drummer, bassist, guitarist, and all instruments for progressive, rock, free jazzmen, but nigers if possible. I'm a pianist-composer. Phillip Reichenbach. Tél. : 520-75-75.

NI PLUS NI MOINS : Vend piano électrique Fender Rhodes avec ampli incorpore 7 000 NF, pas plus **pas moins. Patricio Villarroel, c./o. M. Grimaldi,** 85, rue St-Dominique, 75007 Paris

SEXE INDIFFERENT : Cherche auteurs compositeurs interprètes (sexe indifférent) pour enregistrements, concerts et improvisations en commun. Le pied ! Dispose d'un peu de matériel. Jacques Babault, 7, rue Marcel-Bourguignon, 92700 Colombes.

TAILLEUR : Suis écrivain, cherche un musicien capable d'habiller mes textes. Alain Mémal, 51, r. **de l'Abattoir, 4800 Verviers (Bel.).**

YA BON : Ch. musiciens, groupes ts genres pr **contrats - promotion - travail. Music Relations,** 91, rue du Fg St-Denis, 75010 Paris. Tél **824-45-28/48-11.**

SOLITUDE : Guitariste ch. musiciens divers pr musique progressive si possible. Achèterais Mekanik Kommando de Magma. Serge Bencisson, 11, pl. **du Marché, 78110 Le Vésinet. Tél. : 966-29-15.**

TABLA-CROTALE : Bassiste contrebassiste et pianiste ch. percussionniste (tabla, darbanka, crotale, etc.) pr musique expérimentale. Marc Rodriguez, 11, rue du Théâtre, 75015 Paris.

beaucoup d'underground chez

TSCHANN LIBRAIRE

84, Boulevard du Montparnasse, PARIS-14e - 326-74-57

Ouvert de 10 heures à 22 h. 30

pop. 850 albums extra, disques pirates et rares. matériel profes. Gérard Nguyen, 23 bis, rue A.-Briand, 54000 Nancy.

PRECIS-PRESSONS : Guitariste 24 ans possédant guit. élect. ampli., ch. urgent boulot ayant rapport musique. Pressons, j'ai le loyer et autres à payer. **Hamid Youssefi, 64, chemin des Bœufs, 91120 Palaiseau.**

MONTREZ PATTES... : Urgent, jeune groupe ch. bassiste (style Crimson, Génésis) et vend éléments de batterie et ampli 15 W FBT. Bruno Blanchard, 4, rue de Copenhague, 75008 Paris. Tél. : 522-72-92.

EURSPIRE : Ex-batteur et soliste d'Utopic, ch. bass. inspiré de jazz (free) dans la région de l'Eure-et-Loir (pr trav. sérieux). Xavier Jouvelet, 30, rue de Châteaudun, 28 - Cloyes.

FREE CHERRY : Guit. antillais cherche contrebasse, flûtiste, percus. pr former Quartett Free, aime toutes musiques populaires (Don Cherry, Gato Barbiéri, etc.). Tél. : 252-10-26 le soir. Georges Sarotte, 98, rue Championnet, 75018 Paris

PRETS !... : Asmodée, gr. musique progressive (jazz), ch. contrats à partir d'octobre et camionnette. Pas cher. Christian Olivier, 8, rue Jacquemars-Gielée, 59000 Lille.

C'EST POUR OFFRIR ? : Soliste + batteur + organiste, ch. bassiste + chanteur av. matériel pr faire musique profession. Daniel Pauset, 15, chemin de Fontaine-Ecu, 25000 Besançon.

POPERA BURANA : Popera progressive music club/MJ de Soignies (Bel.) existe depuis mai 70 et en 3 ans a prog. Birtha, Magma, Ange, Jacks, Heights, Glenmor, Mormos, Lagger Blues Machine, etc. + mus. acoust. ciné cubain. Equipe un peu morte, si vs voulez qu'il se passe quelque chose ds la région, venez y travailler. Ecrire Popera, c./o. MJ 19, place Verte, 7400 Soignies.

EST-CE BON : Batteur ch. groupe amateur mais bon en vue pts contrats, hard ou planant. Région banlieue est Tél. : 927-09-24. Bernard Gottini, 14, rue de Franceville, 93220 Gagny

AU S'COUR : Chanteur sans fric ch. mécène pvant prêter ou louer (pas cher) sono pdt 6 mois **et ch. musiciens illuminés, débiles, etc. Urgent.**

ON CREVE LA DALLE : S.O.S., groupe rock « hazard » cherche super-manager (et super-organiste avec motos) grouille toi, mec Tél. : (90) 70-13-24 Richard Seigle, 14, av Marius-Coulon, 61500 Bollère.

JAZZ : Groupe restructuré cherche plusieurs sax-**flûtiste, tromboniste, trompette, guitare basse en** vue formation avec chanteuse. Composit. originales : sambas ou assimilées. Tel : 655-63-77 Alain Mion, 25, av. de la Division-Leclerc, 94230 Cachan.

ISMAEL : Cherche désespérément disque d'Ismaël (« Après le Silence ») Riviéra n° 521 064 S) **ne serait-ce que pr l'enregistrer sur bande. Le veinard** qui l'a peut-il me le prêter ? Frais payés si nécessaire. Gerard Paoli, 133, av. Berthelot, 69007 Lyon

FOURGON : Groupe hard rock cherche road manager avec fourgon + organ (roulotte avec mulet s'abstenir). Joël Marchand, Les Oliviers, n° 9, 26101 Nyons.

GALERIENS : « Roue Libre » cherche contrats tous azimuts, zeste assuré, galère s'abstenir. Patrick Guerrier, 2, rue Garibaldi, 69006 Lyon

QUATRE A QUATRE : Recherche 4 filles sachant chanter et danser + 4 saxophonistes + 1 organiste. Pr travail sérieux. Tél. : 278-51-19. Marry Salomon, 19, rue Vieille-du-Temple, 75004 Paris.

VELVET : Recherche 33 t Velvet Underground « White Heat, White Light » et « Loaded ». Paiement au choix. Jacques Leloup, résidence Les Chaumières, n° 4, rue des Closeaux, 77 - Voisenon.

ANTIMILITARISTE : Cherche partitions G. Allright, CNSY, et tours de chant antimilitaristes (le cas échéant les accords et les paroles suffiront). J'ai pas le rond. Didier Laget, 7, rue Champoiseau, 37000 Tours

CASSE-TETE : Cherche mec sympa pouvant me faire parvenir les textes du général Grateful Dead en anglais (tout sauf « Big Boss Man », « Morning Dew » et « Goin' down the road feelin' bad »). Eric Nolzette, 12, rue de Seine 75006 Paris.

POURQUOI PAS ? : Fabrique épinettes et dulcimers voudrait contacter possesseurs guitares folk et folkleus A. Musso, 9, rue de la Lamproie, 37 - Tours. C. Saderne, 39, rue de ? tiers, 49 - Saumur.

Négoces

SA BIN DANS L'EST : Freak belge, 19 ans, cherche **tuyaux pour boulot sympa et piaule pas chère** dans la région de Lille, écrire à Sabin Estur, 22, av. Marceau, 59130 Lambersart.

MADRIA : Urgent vends électrophone PE 2 001 VH état neuf + projecteur 8 mm Bell et Howell Autoland-obj zoom 17 mm à 27 mm F 1,6. Armand Madrigal, 69, rue Albert, 94100 St-Maur.

BERCK-BERCK : Je vends mon amphi basse Manhattan 70 watts, neuf : 2 500 NF, légué à 1 800 NF, **j'offre un appareil photo à l'acheteur. Jean-Luc** Berquier, 45, rue Boulard, 75014 Paris.

MAXIMAL : Cherche amphi maxi 50 watts le plus vite possible (bon état, 1 000 F). Robert Maldonado, 34, rue Monge, 75005 Paris.

VITALAGUITARE : 200 F : cherche guitare électrique ou ampli en bon état. C'est vital pour moi. Merci. Jacques Pierre, 2, rue Hondet, 13004 Marseille.

D'ANTIN : Vds plus de 100 33 tours rock, underground, hard, neufs, et recents (A. Cooper - Faust - **Tull - Iggy - Bowie - Roxy), etc. Casque hi-fi,** magnéto, projecteur 8 mm, etc. Liste contre un timbre. Lucien Lachaussé, 7, rue Honoré-Chevalier, 75006 Paris.

BARLOS' CAR : Je change bande dessinée portugaise pour journaux b.d. underground française. Carlos Barroco chez Mufla, Trav do Pasteleiro, 55, 57, Lisboa (Portugal).

RE/MI : Vends sono Bouyer, ampli Bouyer 30 W **+ 2 colonnes Bouyer 2 x 30 W. Excellent état.** 800 F. Michel Romero, résidence des Crêtes, bât « Jonquilles » 13600 La Ciotat.

EINSTEIN : Vends 33 t neufs des Stones, Floyd, **etc. (liste + timbre), + bouquin (cours pratique** de dessin) 140 F Laissé à 90 F. Philippe Steiner, 12, rue Lochet, 51200 Epernay.

JEFFREY : Vends guitare basse Fender précision, **sono 70 watts, 2 baffles, bass 40 watts (matériel** U.S.) Tel : 578-32-00. Jeffrey Burford, 3, rue du Professeur-Calmette, 95 - La Frette.

MANFRANC : Cherche valise de guitare pour le 15 octobre. Francoise Lallemand, 1, rue des Colonnes-Renard, 75017 Paris.

JEAN SANS TERRE : Vds tête 100 watts basse + 2 baffles Marshall (3 000 F) + Micro Shure avec pied et mèche (500 F) ou échange contre bus qui roule encore (Ford, V.W...). Jean-Jacques Terrones, 2, rue Etienne-Reynaud (6e ét. port. 4), 75016 Paris.

WI WAH WAH : Vds ampli 30 W, 1 corps bon H.P. reverb et vibrato élect., état neuf 1 200 F. + guitare Ghersen, vibrato (copie S.G. Gibson) + **1 étui, très bon état 800 F. Ped wah-wah + fuzz :** 200 F. Tél. après 19 h au 927-40-94. Marc Luciani, 26, bd du Nord, 93 - Le Raincy.

CAL PAS FORT : Vds ampli davo II : 70 W, a été achete en avril, état neuf. Prix à débattre. Pascal Poitier, 2, allée de Lapérouse, 37 - Tours.

AVEC OU SANS : Super urgent sans logement, plutôt à la rue, couple cherche studio ou 2 pièces assez grand. Max. 550 F. Même sans confort. Tél. : 281-85-16. Corinne Gaudrion, chez Mme Boiteau, 8, rue Gustave-Romanet, 75013 Paris.

MEME SANS BOTTES : J'ai chouette cave voûtée (dans le 9) à louer à l'heure ou à la journée pour musique rythmes ou n'importe quoi Tél. : 878-17-88, h bureau. Marcel Bottom, 20, rue Rodier, 75009 Paris.

MAZO : Cherche travail artisanal dans un atelier ou une boutique à Paris. Marie-Renée Bouzco, 112, rue de Picpus, 75012 Paris.

PIAUCHE : Cherche piaule pas trop chère avec eau chaude si possible ou douche. Josiane Bonichon, 29, passage Roguinot, 75012 Paris.

DIGUEDONDAINE : Recherche : contrebasse, violoncelle même tres mauvais état pour apprendre a en jouer, réparer, peut-être en fabriquer. Tél. : 962-56-57, les mardi, jeudi, vendredi de 9 à 17 h. Luc Mussolet, 16, rue Pasteur, 78 - Poissy.

CHAUFFE LA BREIZ : A vendre 60 33 t. rock et 70 45 t. Beatles, Cactus, Mountain, Chicago (liste contre une enveloppe timbrée). Jean-Louis Lozac'hmeur, 18, Garenne-du-Loup, 29000 Quimper.

ÇA VIBRE : Vends urgent guitare électrique Gherson (2 micros + vibrato). Imitation S.G. Gibson. Etat neuf : 500 F. Philippe Thibault, 180, rue de Stalingrad, bât. c, esc. e, 93700 Drancy.

MUSCLE : Vds magnétophone Nationale Automatic-reverse, modulo 3 canaux, collection Historia, tout en parfait état Tél. : 924-57-54. Alexandre Berjonneau, 96, av. Niel, 75017 Paris.

POUR JOE LA BRICOLE : Pour bricoleur électronique, je vends préampli-ampli stéréo 2 x 8 W Magnétic - France, tres complet, mais en panne. Schémas joints 250 F. Alain-G. Parsy, Les Myosotis 86, 59210 Couderque-Branche.

EN BLOC : Vends sono Mi avec table de mixage 2 x 8 entrées stéréo + 4 colonnes de 120 watts chacune + 2 rappels de 2 x 60 watts. Le tout, amplis incorporés. En bloc ou à la pièce. Christian Chassan, 134, rue du Fg-Poissonnière, 75010 Paris

STAR : Vends, urgence, caisse claire et pied caisse claire « Star » état neuf. Prix à débattre. Téléphoner à WAG, 48-88. Thierry Gill, 69, av. de Villiers, 75017 Paris.

Ça n'arrive qu'à la Renault 4.

Et voilà. Ça devait finir par arriver. A force de faire du tout terrain avec la Renault 4, on oublie que les routes existent aussi. Tout est bon pour elle : les lits de torrent, les chemins boueux, les champs... On part, et on roule... suivant l'inspiration du moment.

Ah, c'est facile, bien sûr. On sait que la Renault 4 ne protestera jamais. Qu'elle acceptera tout sans rechigner. Qu'elle subira le pire sans jamais broncher. Qu'elle peut rouler partout, par tous les temps, même chargée à bloc, sans vous laisser tomber.

Alors, bien sûr, on en profite. On en abuse, même. Et ce n'est pas elle qui ira s'en plaindre.

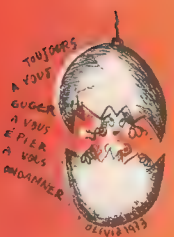
On se demande même parfois si elle n'aimerait pas ça.

RENAULT 4

Elle ne vous refusera jamais rien.

les Renault sont lubrifiées par elf

PUBLICIS 2845



LA GIBZE : Vds musicassettes et bandes magnétiques (enregistrements pirates et commerciaux) pour tous renseignements joindre envel. timbrée. Gilles Marchal, Gizy, 02350 Liesse.

FRAMUS : Vds guitare « Framus » 12 cordes bon état + Sono Davoli 80 watts + batterie Asba état neuf. Tél. : 38-23-15 à Riom. Daniel Locci, 32 bis, rue Amable-Faucon, 63200 Riom.

EPIPHONE : Vds guitare 12 cordes « Epiphone » vachement bon état : 450 F. Michel Poinsot, 17, av. du Docteur-Parizot, 21000 Dijon.

EN PIECES : Vds contrebasse 4 quarts foncée : 1 250 F. Clarinette basse Sib plateaux étui : 1 500 F. Tamponnage flûtes, sax., clarinette pour presque rien. Guy Collin, 43, rue de Lévis, 75017 Paris.

GRI-GRI : Vds guitare électrique solo Aria, 2 micros, imitation Gibson, état absolument neuf. 700 F. Tél. : FLA. 62-68. Michel Griot, 68, rue des Ecoles, 93200 Aubervilliers.

LA DECHE : Achète batterie complète, maximum 500 F car fauché depuis naissance. Tél. : 957-28-26. Daniel Schmidt, 109, rue Félix-Faure, 77360 Vaires.

NEW-YORK pas cher

Ce vieux D.C. 8 jaune qui décolle de Bruxelles comme un pou d'aéroport saisi par l'appel du large peut vous emmener à New York aussi bien que le Concorde. Mieux même. Au son des derniers disques folk et rock, la compagnie Freelandia et son unique appareil vous offrent un festin d'aliments naturels (organic food !), des jeux d'échecs et de back-gamnon (??) et un Underguide des bons endroits où courir en arrivant. Le tout pour 100 petits dollars (430 francs ces temps-ci). Heureux propriétaire : un Américain d'un peu plus de vingt ans, familier des Baléares et de la côte Ouest des Etats-Unis, habile spéculateur à Wall Street, tenté jadis par le mysticisme et la vie communautaire. Il y aura chaque mois trois vols aller-retour entre Bruxelles et New York. D'autres sont prévus de New York vers San Francisco, Los Angeles et Honolulu. Seule condition pour être admis à bord : verser une cotisation annuelle de 50 dollars. Renseignements dans les agences de la Sabena et à Freelandia Europa, C/O Participation and Investment Bank, 15, rue Topfer, Genève, Suisse.

DITARD : Vds 33 t. Soft Machine, Moody Blues, King Crimson, etc. Liste contre envel. timbrée. Prix 20 et double 40. Jacques Littardi, 13, chemin de L'Usine-Electrique, 06 - Beausoleil.

GASOLINA : Gasolina vend super diesel violet et orange groseille assez bon état, prix très intéressant. Bernard Mourichon, 63, rue Marignan, 94 - La Varenne.

KE TAL : Vds disques (Crimson, Zappa, Airplane, etc.), 4 L accidentée, nombreuses pièces à récupérer. 250 F. Philippe Tavakélian, 43, rue Maurice-Courtan, Poissy.

MOI... : Qui veut un boîtier Chinonflex TTL Reflex 24/36/42, impec. avec étui et bague universelle soligor et filtre et parasoleil + trépied. 500 F et c'est pas cher. Ecrire : J.-L. Schneyder, 41, Fg-Montmartre, 75009 Paris.

GRINCHEUX : Jeune étudiant cherche chambre au centre de Paris, pas trop chère, écrire. Qu'il soit fait au mieux ! Thierry Guichoux, 3, rue Broussais, 35 - Rennes.

C'EST BIEN : Achèterions matériel de sérigraphie pas trop cher, pas cher du tout même, au prix où est le beurre ! Accepte aussi combine sur la sérigraphie, merci les potes. Bernard Schol, 7, r. Joseph-Bengen, 1470 Jemmapes (Belg.).

LA CHEYENNE : Vds orgue Hammond LP 100 : 8 500 F Leslie Elkatone 150 PSR : 3 500 F. Piano électrique Farsifa : 3 000 F. Annick Eychenne, 84, bd Lefebvre, 75015 Paris.

SOFT ART : Achète bonne occasion (état et prix) flûte traversière. Monique Moulart, 22, av. Concorde, 92160 Antony.

HIBOUX : Cherchons tandem, bon prix, état de marche ou cadre seulement. Dominique Hubert, bd de l'Europe, « Le Suisse », n° 43, 59 - Maubeuge.

PAPA PIQUE : Cherche machine à coudre pas trop chère pour faire belles choses. Tél. : SAB. 58-43. Christine Ducamp, 5, rue Amiral-de-Joinville, Neuilly-sur-Seine.

DERVICHE : Cherche plaule à louer (très urgent) pas chère ou personnes désirant partager studio ou mieux maison. 204-62-66. Philippe Devillard, 30, av. du Maréchal-Joffre, 92 - Nanterre.

NOEL : Propose Melody Maker, nov. 68 à janvier 72 et vends 150 45 t. (liste sur demande). Etienne Tison, 30, quai de Laloine, 37210 Rochecorbon.

LUNDI MATIN : Echange 150 Charlie Hebdo, socialisme ou barbarie, contre albums de b.d. Serge Duc, 49, rue Faidherbe, 59650 Villeneuve-d'Asty.

CYNOPHILE : Cherche location petite maison calme avec jardin clôture dans banlieue Ouest. Gérard Iries, 22, rue des Vallées, 92700 Colombes.

FANTOMAS : Vds urgent Charango (Am. Sud) décoré nacre. Beau et 380 F. Achète Dulcimer occasion ou épinettes. Jean-Pierre Thomas, cité Berlincan II D. 156, 33160 St-Médard/Jalles.

SANS SUPPLEMENT : Si vous êtes intéressés par un Sitar à un prix beaucoup plus raisonnable qu'en magasin... Il est neuf et vient d'Agra. Gérard Bonville, 13, rue François-Blaudez, 88 - Epinal.

ROSA... ROSAE : Cherche tout ou partie, d'occasion, guitare, charango, banjo, vielle à roue, épinette des Vosges, cithare, flûte à bec, baroque ténor, tablas, etc., pour faire de la musique avec enfants. Josée Galniche, 21, rue Jean-Beausire, 75004 Paris. Tél. : 272-12-79.

HUANT : Vds amphi « Kustorn » 100 watts pour guitare solo. Accompagnement, état neuf. 3 500 F Roger Charruau, 66, rue Bressigny, 49000 Angers.

MIRABEAU : Vds 2 baffles HI Fi 30 W/5 H 600 F les deux. Magicolor 3 voies, 1 500 W par canal à 180 F. Gradateur 1 500 W à 60 F. Robert Péjac, cité des Arènes D 2, 34000 Montpellier.

ECOLOGISTE : Dans le cadre de la campagne anti-pollution, vds Honda PS 50 ne fonctionnant pas (soupapes à changer) pour 300 F. Frédéric Zonana, 4, rue Vallée-des-Renards, 94240 L'Hay-les-Roses

HOOLE : Vds guitare flamenca de professionnel Urgent. 1 500 F. Maurice Marle, 128, av. P.-Brossolette, 95 - Sarcelles.

GET IT : Toi qui veut te débarrasser d'Obsolète (Gong) réf. : Shandar 10009, gagnes facilement 30 ou 50 F (si encore audible). Bernard Got, avenue Gabrielle-d'Estrées, 37 - Montlouis.

LA COTE : Achète sax ténor très bon état, Selmer de préférence, sinon tant pis. Dominique Boitelle, La Tour d'Ivoire A 13, 83 - Toulon.

RALEUR : Achèterais pour pas cher « Traité de savoir vivre à l'usage des jeunes générations » de R. Vaneigem. Introuvable dans mon bled, vital pour ma survie intellectuelle. Richard Meyer, 6 bis, rue de Liège, Vallée des Colons, Nouméa (Nlle-Calédonie).

RECHERCHE IMAGES

Valerio ADAMI, bon peintre cherche image.
Tous types d'images ou suggestions seront bienvenus : tennis, sanitaires, crimes, safaris, célébrités, vieux films, sexologie, guerre, loisirs etc.

Ces documents, anonymes et bénévoles seront envoyés à Lina NAHMIAS, B.P. 133, 75121 PARIS CEDEX 03. Ils ne seront pas retournés mais serviront de matériau de base au travail du peintre.

ARRRRRHES : Cherche chambre à louer sans caution si possible entre 100 et 200 F/mois dans Paris. Urgent. Geneviève Garcia, chez Mme Licari, 300, av. de Stalingrad, 94150 Chevilly-Larue.

LA LIGNE BLEUE : J'enverrai mon texte poésie « Confins arabes » publié à compte d'auteur contre 10 F en timbres ou chèque. Serge Guindolet, 17, r. Saint-Pierre, 94 - Charenton.

LE GAUCHER : Alan Newmann se recycle dans les pompes à vélo et devient éditeur - diffuseur - imprimeur à des prix cons ! Renseignez-vous ! Joindre un timbre pour la réponse. Connaissez-vous Chrisanthème ? Tout en offset. Parution sept.-oct. 73. Alan Newmann, 77, rue de Bayeux, 14000 Caen.

Messages

LE CERCLE SOLAIRE : Avis à l'éternel vagabond : Joëlle t'attend au Cercle d'Or. Où que tu sois reviens très vite, avant que le soleil contre toi ne se couche. Vite.

AH MONSIEUR SEGUIN ! : Moon, Didier, Guy (les Cocos) donnez signe de vie et adresse actuelle. (Les Biquets.) Rémy Gélébart, Lilia, 29232 Plouguerneau.

SANS ALLOC : Que « Sans Alloc » donne son adresse à Actuel : il y a des réponses pour elle.

BONNES AU SOLEIL : Dans une île de rêve sous les tropiques, on cherche pour un petit hôtel cool (le nôtre) deux personnes pour assurer service resto et ménage (5 chambres), logés, nourris, rémunérés selon les gains de l'hôtel. Mais on ne peut pas vous payer le voyage : 1 400 F aller et retour. Blocks de siège Air France, Paris - Pointe-à-Pitre. Envoyez lettre + photo : Star Hôtel, Terre-de-Haut, Iles des Saintes (Guadeloupe).

NE COUPEZ PAS : Cherche à reprendre contact avec « Anabel » connu 1 an au lycée Michelet, bon guitariste, de son vrai nom Noël Carat. Didier Couppé, 81, bd Mansard, 21000 Dijon.

POVERRINO : Je suis Français depuis plusieurs mois en prison en Italie. Je partais direction des Indes, j'étais bien dans ma peau, maintenant je deviens fou. Je compte sur vous tous pour m'écrire et m'envoyer tout ce que vous pouvez. Erick Christiaen, Via Vittorio Emmanuelle 28 (SS). 07041 Alghero (Italie).

A VOTRE BON CŒUR : Cherche local à louer pas trop cher, assez grand, isolé, avec si possible électricité. Dans l'Hérault. Jean-Luc Buoncuore, 9, quai de l'Orb, 34600 Bédarieux.
MAIS JE CREVE : Menacée de fermeture et de baillonnage par volonté municipale, la M.J.C. Le Mans-Centre fait appel à tous pour un soutien financier, militant, et en particulier aux chanteurs musiciens, comédiens, et pour préparer une super-animation en septembre. On voudrait pas crever comme ça ! Maison des Jeunes et de la Culture Le Mans-Centre, 34, rue Pasteur, 72000 Le Mans.
MAIS OU ? : Geneviève d'Asnières, je ne me souviens plus de ton nom ni de ton adresse. Récris-moi. Guy de Lyon.
L'ECOSSAIS : Cherche chambre si possible avec w.-c. + douche - 200 à 250 F - à Lyon, proximité fac. de lettres (1er cycle). Dominique Janton, 42870 St-Nizier-sous-Charlieu.
COLLECTIONNEUR : Cause route, mec donne collections Actuel, Parapluie, Rouge, Charlie, Hara Kiri et divers undergrounds. Urgent. Venir avant décembre. Didier Barthelme, 53, rue Dislenheim, 68 - Mulhouse.
AU GRAU DU KING : Aimerais prendre contact avec le type qui a joué du King Crimson au Grau-du-Roi, un soir de septembre sur la plage. J'avais une tunique violette, te souviens-tu de moi ? Nous avons chanté Epitaph de Greg la Ke. Michel Goutorbe, 21, rue Vieq-d'Azir, chbre n° 7, 75010 Paris.
DULCINEE : Aimerais beaucoup reprendre contact avec Jean-Louis Dussidour. Tout renseignement serait bienvenu. Merci. Pascal Déon, 100, avenue de la Marne, 45000 Orléans.
COLIN MAILLARD : Patrice dit « P'tit gars » aimerait avoir des nouvelles de Brigitte, Josiane, Carlos, Georges et Denis qui étaient quai Perrier à Grenoble. Patrice Colin, 88, rue Gugelat, 62210 Avignon.
ENVOLEE : Lia où es-tu passée ? On a répondu à ton appel, on a trouvé le nid, pas sans mal. Mais l'oiseau était envolé. Donne des nouvelles à Patrick Saulnier, poste restante, Bastia.
PAPA MAMAN : François : parti de Vincennes depuis le 27 juillet, tes parents souhaitent avoir de tes nouvelles.
COPAIN COPAIN : Grichka je t'en prie, écris-moi en copain, j'ai besoin de savoir ce que tu deviens. Christine Piffaretti, 34, bd Helvétique, 1207 Genève (Suisse).
LE MAROC QUI FAIT PSCHIIT ! : Aimerais recevoir tous renseignements et documents sur le Maroc. Brigitte Périé, c./o. Mme Lau, 1, rue Thiers, 81400 Carmaux.
A LA MI-AOUT : Pierre de Valence, rencontré près de la place Clichy le 16 août dernier, la veille de mon départ pour Limoges, écris-moi. Patrick Vialle, 20, rue Thyvent, 19000 Tulle.
MILLAU MUSIQUE : Nous venons de monter une association à Millau dans l'Aveyron afin d'organiser des concerts de musique. Ecrivez-moi si cela vous intéresse. Jean-Pierre Romiguier, Saint-Maurice-de-Sorgues, 12540 Cornus.
A LA DERIVE : Christine Laudon rencontrée à l'Huma, et toutes autres filles sympas, écrivez-moi, je suis seul et je m'emmerde à en crever. Patrick Périnet.
TU DORS ? : Dominique, où que tu sois, écris-moi s'il te plaît. Je vais devenir dingue dans cet horrible bahut si tu ne fais rien. Marie-Laure Munier, lycée climatique d'Embrun, 05200 Embrun.
LA FOSSE AUX LIONS : François, donne des nouvelles de Daniel. Chris.
RIDEAU : Groupe théâtre cherche à louer salle, 100 m2 ou +, pas cher. Tél. : Bertrand Coudanne, BAB. 76-89, 3, rue J.-F.-Gerbillon, 75006 Paris.
A CHAILLOT POURQUOI PAS ? : Patrice et Philippe recherchent Ahmed de Courbevoie, rencontré le 20 août à la gare de Nice pour lui parler de la folle de Célony. Patrice Clavier, 12, avenue de Touraine, 92330 Sceaux.
MAIS DEMAIN : Nelly Besnoit de Rouen, écris-moi ! Jean-Jacques a perdu ton adresse. Dominique Olivier, 8, rue des Fauvettes, 08000 Charleville-Mézières.
A SUIVRE : Couple médecins-étudiants (médecine naturelle) cherche étudiant(te ou tes) pour aider à garder enfants (3 et 4 ans) et poursuivre études (nourris, logés). Françoise Joffrin, 13, rue A.-Daudet, 31700 Blagnac.
GARIBALDI : Roland et Christian, la plage d'Ile Rousse, ça vous dit quelque chose ? Si oui, écrivez. Ça serait sympa. Patricia Colombani, 56, av. des Baléares, 66000 Perpignan.
JIMI LE NOIR : Si vous avez nouvelles de Lionel N'Diaye (Jimi le Noir), écrivez-moi vite, voudrais partir Indes bientôt. Olivier Beaujot, 211, rue de Paris, 59000 Lille.
ET LE BEL CANTO : Hey, Guy et Gérard de Mortagne, rencontrés « chez ces gens-là, Monsieur... », le 17 juillet à La Faute-sur-Mer, écrivez-moi, and I will be very glad. Claude Cantat, 3 ter, rue du Val-Content, 92260 Fontenay-aux-Roses.
COOL CHARLY : Charly ça devient dur ton histoire, ou je coule ou on me récupère salement. Au moins manifeste-toi, écris-moi chez mes vieux. S.T.P. Minou.
A PAPA : Aimerais contacter l'ami le barbu car projet important. Urgent. Mama Garnier, 27, rue Ribot, esc. B 93 - Drancy.
CHEVRES EN FLEURS : Jeune homme, 25 ans, cherche travail 6 mois min. chez éleveur (ovins-caprins). J'ai déjà 6 mois d'expérience. Urgent et sérieux. Gérard Cerisier, chez Bernard Ollitrant, 17, avenue J.-Jaurès, 75019 Paris.
UN ANGE : Recherche l'adresse de Véronique habitant Creutzwald. Urgent ! Encore merci à tous ceux qui m'ont écrit. Ça remonte. Philippe Gabriel, 7, rue de la Croix, 5000 Namur (Belgique).
CRYPTO : Contre la rale au milieu et le quotidien, Crispur, revue cryto mensuelle (donc ce n'est pas un quotidien), qui exige actions, réactions, insurrections, pour abolir ceux qui exigent, et l'apathie de ceux qui obéissent. Crispur (fruit, pur sucre), 2,50 F (le pot), 27, rue de la Parcheminerie, 75005 Paris.

Contacts

SAMSON : Vous êtes sans le son mais avec des sous ou sans sous nous sonoriserons vos soirées. Tél. : Bert sound 828-71-36 ou 027-31-55. Vladimir Komarovsky, 6, av. de la Porte-Brancion, 75015 Paris.
N'IMPORTE QUI : Femelle cherche mâle aimant aventure par cheval de trait pour le long chemin menant aux Indes. Départ prévu début décembre. Qui que tu sois, je t'en prie, tente l'aventure. Dominique Ekchajzer, 64, av. Jean-Jaurès, 93 - Pavillon-sous-Bois.
YOGA : Cherche local pour y donner cours de yoga. Arie Rubin, 6, rue Neuve-Popincourt, 75011 Paris.
N'IMPORTE QUOI : Parisien et ayant un cafard monstre de Paris cherche nanas et mecs de Paris pour discuter de n'importe quoi et n'importe comment afin de pouvoir se replonger dans une ambiance qui lui est chère. Didier Lavalette, 153, rue Vaillant-Couturier, 62110 Hénin-Beaumont.
DEMAIN IL FERA JOUR : Type 21 ans espérant toujours voir poindre l'aube de sa longue nuit médicamenteuse, puis psychanalytique, qui s'est abattue sur lui un soir de nov. 71, échangerais, un peu de sa névrose contre un peu d'amitié. Dans mes rêves la vie est merveilleuse. F. (surtout) et g., écrivez pour me prouver qu'elle peut l'être et que je vis toujours. Ça urge. Merci. Serge Duchemin, 40, avenue Victor-Hugo, 76290 Montvilliers.
SOYEZ CHOUETTES : C'est pas marrant d'avoir 13 ans et d'être de l'Assistance Publique, et d'être dans un bled sans amis. Envoyez-lui des bouquins, des b.d... Soyez chouettes. Love. Philippe Douchet, c./o. Yvonne Florin, rue Verte, 80560 Vauchelles-lès-Authie.
PETITS SUISSES : Oh les Helvètes ! Je cherche Suisses(esses) pour blaguer de pas mal de trucs. Freaks ne pas s'abstenir. Didier Peyras, école Jean-Jaurès, 64600 Anglet.
QUI SAIT : Venez ! On peut peut-être faire quelque chose ensemble. On accueille sans déplaisir. Charlie Bonnet, 3, rue Michel-Gauthier, 76 - Le Havre.
BLA, BLA, BLA : Idée : que ceux ou celles qui éprouvent le besoin de discuter de tout et de rien, de la vie et de la pluie, m'écrivent. F. Ammar, 16, allée des Acacias, apt 17, 94160 St-Mandé.
BIEN BARAQUE : 27 ans, atterrissant à Toulouse sans y connaître un chat, ai trouvé baraque dans les environs et souhaite rencontrer gens sympas faisant de l'artisanat ou des psychologues pas trop flippés ! Françoise Duthu, 92, rue Riquet, 31000 Toulouse.
OH, OH, OH : Quelques-uns dans la montagne ariégeoise ouverts à ceux ou celles qui comme nous bougent leur politico - affectivo - communo - sexo - merdico système. Le Planel-du-Bis, 09000 Le Bosc.
PERDU AVEC COLLIER : Recherche fille m'ayant donné un collier de coquillages à la fête de l'Huma. Paul Brunet, 26/6, av. Léon-Blum, 80100 Abbeville.
RAT DES CHAMPS : Bonne possibilité d'accueil campagne. Jeune homme 20 ans études, cherche un correspondant Paris ou gdes villes (de mon âge). Jean-Louis Joinet, 87240 Ambazac.
LE MONDE D'AILLEURS : S.O.S. Urgent : cherche soit éditeur soit metteur en scène pour éditer mon bouquin ou en faire un film s'intitulant « Le monde d'ailleurs ». Ecrire seulement : M. Burlet chez Mme Oliven, 56, rue Notre-Dame-des-Champs, 75006 Paris.
PETITE ARAIGNEE : Passionnée par le tissage, j'ai fait récemment un stage payant de 15 jours. Est-ce qu'un(e) tisserand ou une communauté artisanale accepterait de continuer à m'apprendre (sur une période non limitée) le tissage, si possible gratuitement (façon au pair). Thérèse Notter, 152, rue de Grandmont, St-Avertin, 37170 Chambray.
PITIE DANGEREUSE : 23 ans, ras le bol solitude. Polio jambe gauche, jolie. Pitié s'abstenir. Cherche correspondant 25 ans ou plus. Urgent. Merci. Khatima Saadi, c./o. Debroise, 6, place Chateaubriand, 35400 St-Malo.
LA PERLE : Romancier, 30 ans, cherche urgent dactylo débutante, sympa, sans complexes, romantique, très bien payée. Proposition sérieuse. Alan Newman, 77, rue de Bayeux, 14000 Caen.

Petites pubs c'est pas cher

200 F pour 1/32e, 300 F pour 1/16e, 500 F pour 1/8e. Alors, dépêchez-vous, appelez-nous, écrivez-nous. Attention : date limite : 15 jours avant parution. Demandez Patrick Zerbib.

Si tu es « COOL »...
Si tu es un ROUTARD...
Si l'AVENTURE ça te plaît...
Si tu sais laisser un peu de TON CONFORT pour partir à la DECOUVERTE d'autres horizons...
Si tu as envie de connaître d'autres JEUNES comme toi...

ALORS
JERICAL « Expéditions »
c'est fait pour TOI !

A longueur d'années, nous relions par la route : **GRECE, TURQUIE, SCANDINAVIE, MAROC, TAMANRASSET, INDES, KATMANDOU, AFRIQUE NOIRE, RUSSIE, ESPAGNE ET PORTUGAL, EGYPTE, AFGHANISTAN, LES OASIS ALGERIENNES, AUTRICHE ET HOLLANDE.**

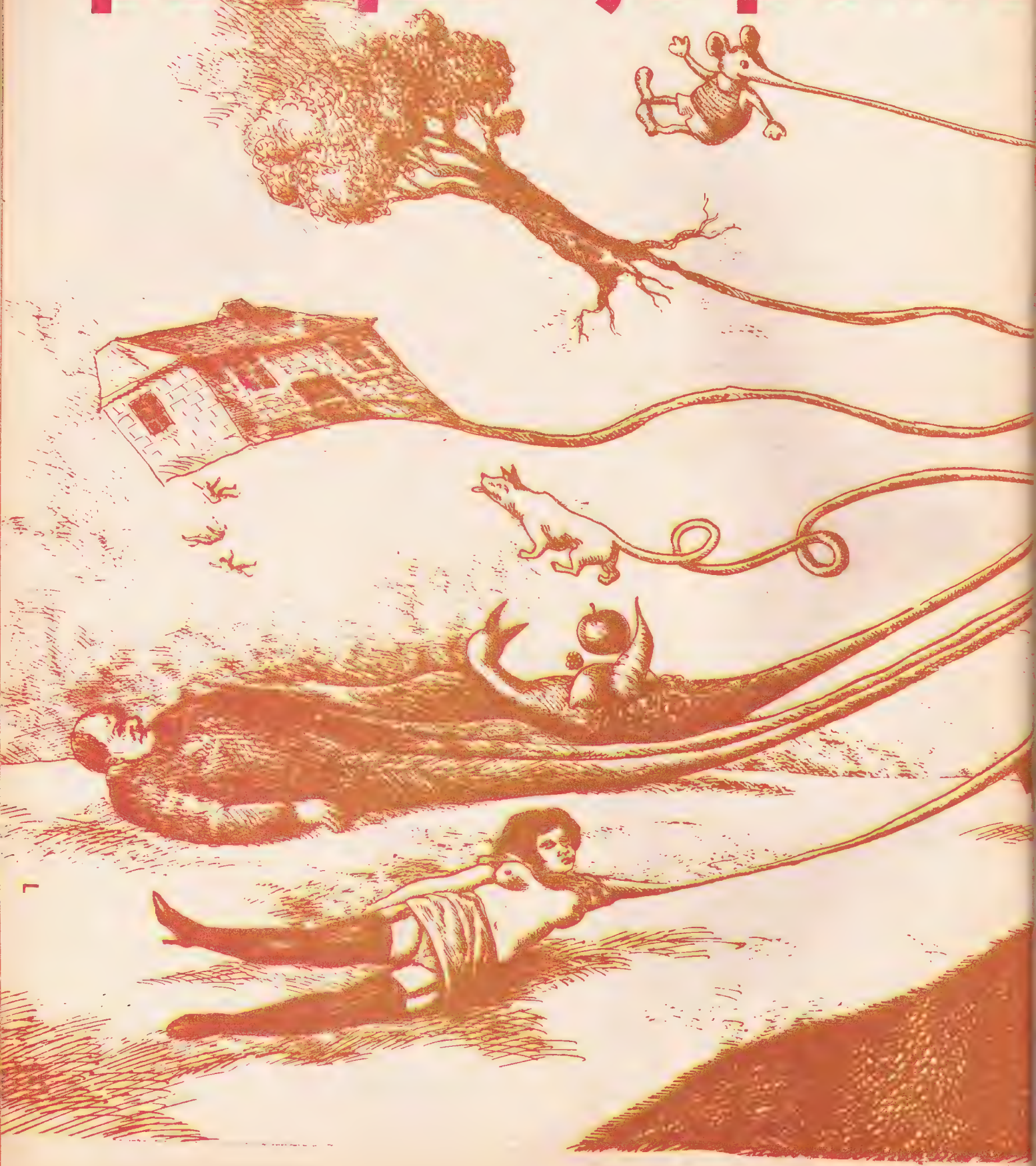
Toutes ces expéditions se font soit en mini-bus Ford, Land Rover ou bus Bedford.

Demande-nous notre documentation sur ces expéditions en écrivant à :
Jérical « Expéditions », 113, rue de l'Ouest, 75014 Paris

Ah ! au fait, pour Noël nous faisons aussi du ski à Oukaimeden (60 km de Marrakech).

(Sois sympa de joindre 2 timbres à 0,50 F, si tu peux, pour la documentation. Merci.)

panique : je pense



donc j'en profite

Dessins de Topor

1960. Les minets en costumes cintrés traînent leur ennui à St-Germain-des-Prés et draguent dans les boites en dansant le bop. Dans les banlieues on préfère le rock et le blouson. La guerre d'Algérie se termine dans le sang, le plastic et l'impuissance respectueuse de la gauche. Paris n'est plus la grande capitale de la liberté d'expression et la morale s'accroche aux poils de la tête.

Dans cette culture moribonde, les surréalistes vont manger des petits fours dans les vernissages en proférant des anathèmes mondains. Les « originaux », les éditeurs Losfeld et Pauvert, quelques écrivains et peintres, se réfugient dans des goûts marginaux, petits cénacles initiés au roman policier — Dashiell Hammet ou Raymond Chandler — on discute de jazz, on aime la science fiction, Humphey Bogart. La bande dessinée pour adultes fait ses premières percées. Hara Kiri démarre.

A la lisière du grand monde des cénacles et de la vraie provocation, trois individus, trois « métèques » comme ils aiment le proclamer. Alejandro Jodorowsky, Chilien de passage, Fernando Arrabal, Espagnol dégoûté de Franco, et Roland Topor, fils d'un émigré polonais, se rencontrent et s'aiment. Ils ont mauvais goût, ils veulent secouer ce triste potage, le surréalisme les impressionne sans les embrigader ; ils veulent arriver et rêvent d'une page d'encyclopédie littéraire. Un bel après-midi au Café de la Paix — ou ailleurs — ils fondent un mouvement : Panique, et cherchent par le scandale à émerger de la grisaille.

1973. Panique semble oublié. Les trois amis sont célèbres : Jodorowsky après dix ans de théâtre a réalisé trois films dont un monument, El Topo, l'histoire d'un justicier à la recherche de son identité, étonnant western mystique, et un film étonnant et boiteux la Montagne sacrée, qui vont sortir au début 1974. Arrabal a secoué le théâtre contemporain et son deuxième film J'irai comme un cheval fou, vient de sortir. Après avoir collaboré à Hara Kiri et dessiné les superbes couvertures d'Action en mai 68, Topor réveille le cinéma d'animation par une parabole de science fiction : La planète sauvage qui est une petite merveille de graphisme.

« Cabots géniaux », c'est le mot d'Arrabal qui caractérise bien les trois compères, Jodorowsky et Arrabal au premier titre. Entre-temps, ils ont fait école. Dans ses éphémères réunions de bistrots, Panique a réuni des peintres : Olivier Olivier, Ziemert, Szafran et des théâtreux, Copi, Savary, Victor Garcia qui ont mûri en s'y frottant. Les trois films sortent, la mémoire revient. Voilà qu'on dépoussière Panique, mouvement fantôme, sans foi ni loi, mais qui présente bien pour les agrégés de l'université.

Effectivement, ils sont cabots. Jodorowsky sait épater le bourgeois pour lui tirer des finances : ses films coûtent plus du milliard, il apprécie le luxe, affirme mépriser l'argent, affectionne les grandes déclarations et concurrence parfois Dali sur le terrain de l'emphase. Arrabal, lui aussi, aime Dali pour l'absurde et l'abject. Quand Dali déclare, par exemple : « Je suis pour la guerre du Vietnam », Arrabal commente : « Je l'ai trouvé très subversif. Il symbolisait à lui tout seul la décomposition d'une société. » De scandale en scandale jusqu'à la renommée : Arrabal court nu dans le métro de New York, consacre un livre à ses érections et à ses autoportraits, rit d'un suc-

cès si facile. Et s'offre une ultime pirouette : « Quand nous avons créé Panique, nous avons tout essayé pour donner dans l'abjection : proclamer qu'on le créait pour avoir des femmes, pour l'argent mais que veux-tu, l'histoire récupère tout. » Mais oui, mais oui.

Mais leur cabotinage connaît de violentes envolées. Quand Jodorowsky organise en 1965 l'Ephémère Panique, dans le cadre du Festival de la libre expression de Lebel, il réussit le happening le plus monstrueux. Une femme le fouette jusqu'au sang, il réussit à la terrasser, une coiffeuse véritable et désorientée le rase en tremblant, il s'arrose de lait, de pétrole, de substances diverses. Les volailles meurent de toutes parts. Arrabal : « C'était un superbe poème d'amour. Toute cette violence vibrait d'amour, celui que Jodorowsky portait à la danseuse Graziella Martinez à laquelle il termine ligoté par du chatterton... Merde, il pleurait vraiment, le miel coulait sur eux. On quitte l'art pour la terre, la glaise, la boue, c'est le ciel et la merde... »

La confusion du happening, le mélange des genres, musique, violence, cruauté, amour, n'est qu'une extrapolation de la nature : « Dans l'extrême confusion qui nous caractérise, explique Arrabal, nous restons cohérents, mathématiques : j'ai une licence de maths et j'adore les échecs, j'en joue une partie tous les soirs avant de me coucher... et je vais sortir un livre, mon préféré, oui sur les parties de Bobby Fischer... »

Leur délire organisé n'est pas sans risques : pour avoir « chié sur la patrie » dans une dédicace de son livre à un policier anonyme, Arrabal se retrouve en prison en Espagne et n'en sort que par la force de son renom. Une autre fois il est expulsé d'office du Mexique. Jodorowsky de même cette année pour avoir profané dans la Montagne sacrée, la cathédrale de Mexico en tournant une scène de viol sous le tympan. On les insulte, on les menace. Curieusement, ils mènent une vie rangée : Arrabal se protège de tous les excès, refuse l'expérience psychédélique avec des sursauts de calamar effrayé : « Tu n'y penses pas ! je n'arriverais plus à écrire. » Il vit avec sa femme et ses enfants, se couche tôt, ou passe ses nuits à écrire. Sur les murs de grands casiers : Beckett, Ben, une correspondance bien classée pour la postérité. Le papa de Topor lui amène des gâteaux et fond de tendresse en regardant son fils : « En or, il est en or, je vous dis, on n'en fait plus comme ça, on a perdu le moule. » Jodorowsky se plie à la diététique Zen, ne fume ni ne boit, sinon lors de rares poussées d'excès. Ils aiment bien l'underground, collectionnent Crumb et les revues porno mais ne vont pas dans les orgies. Sortis du même creuset, ils sont devenus très différents et leurs choix aussi qui explicitent les tendances d'aujourd'hui. Jodorowsky est le plus freaky des trois, tiré vers la spiritualité, ambigu jusqu'à prévoir la révolution à droite, Arrabal laisse se répandre ses rêves et ses phantasmes à s'interroger sur Dieu, à nous piéger dans ses méandres et ses souvenirs comme les tableaux de Chirico ou de Bosch. En bon ancien d'Hara Kiri, Topor continue à ricaner : « Jodorowsky et Dieu, bof, ses pratiques mystiques déconnantes, je suis athée, un athée d'avant le miracle. Quant à Arrabal, s'il cite Dieu c'est pour s'exciter à en parler une heure... »

Panique a sa morale, dans la ligne dadaïste. « C'est la morale au pluriel », dit Arrabal. « Je pense donc j'en profite », ajoute Topor qui enchaîne : « Survivre, considérer que la mémoire est plus importante que l'intelligence — on nous a trop braqués contre les forts en thème et c'est le souvenir qui alimente la créativité — considérer que le hasard fait bien les choses, que la confusion gouverne le monde (rires...), que la vérité n'est pas unique. Cela a l'air tout bête, c'est une façon de se défendre. Tout le monde a le droit d'être Panique ou même l'avoir fondé. C'est un mot disponible. »

C'est vrai, ils ont beaucoup de talent. Jodorowsky, Arrabal, Topor ont tâté chacun avec succès de tous les genres : écriture, théâtre, cinéma, bandes dessinées, peinture. Ils sont prétentieux mais après tout ils nous bottent le cul : « J'ai publié plus de vingt pièces et j'en ai autant dans mes tiroirs, dit Arrabal, plus cinq romans. A quarante et un ans je trouve cela tout à fait normal. Après tout le grand Condé commandait les armées françaises à vingt-deux ans. Quand je pense qu'on trouve Castro jeune à quarante ans... » Panique n'existe guère, sinon posthume, pour renforcer l'image de marqueculturelle de ses créateurs. Et nos hommes sont bien ambigus sur la politique, le succès, l'argent. Ils jettent un regard cynique, parfois même déplaisant pour les cons qui croient de trop près à la révolution. Mais l'humour, la férocité et la gentillesse — car ils sont plutôt gentils — leur ont permis de toujours s'en tirer. Ils peuvent être contents. Ils ont peut-être craint de ne pas être « géniaux ». Aujourd'hui, si l'on sait s'y prendre, on ne reste pas longtemps un artiste damné. Et puis ils ont fait de jolis émules : avoir joué Arrabal en a propulsé plus d'un dans la créativité. Copi qui s'est mis à écrire de grandes pièces. Jérôme Savary est encore le secrétaire général du grand théâtre Panique dont est sorti le Magic Circus. Qu'on aime ou qu'on n'aime pas les cabots géniaux et certains de leurs paradoxes scandaleux ou réactionnaires, ils nous parlent et avec force.

Jean-François Bizot

JODOROWSKY

En quelle année es-tu arrivé à Paris ?
En 1953. J'y ai vécu six ans, puis je suis revenu à l'époque des happenings — où j'ai créé le groupe Panique avec Arrabal et Topor. Je vais te raconter... J'ai rencontré Catherine Harlé dans la rue, tu sais, la dame de l'agence des mannequins, une vieille amie. Elle partait en voyage et m'a prêté son appartement du faubourg Saint-Honoré, une merveilleuse occasion pour inviter Arrabal, que je lisais et appréciais depuis longtemps. Avec Topor, on s'est vraiment aimé comme des frères. Je leur ai dit : faisons un mouvement. Le surréalisme avait été le plus grand de tous les mouvements artistiques du siècle, d'accord, mais il était vieux et incomplet. Et puis Breton n'aimait pas la science-fiction, il méprisait la pornographie, le rock ou les bandes dessinées... Et nous, nous aimions la télévision, la publicité qui s'y déverse, le pop art, l'art abstrait, les musiques concrètes et dodécaphoniques...

Tu as connu Breton ?
Je suis allé plusieurs fois à la **Promenade de Vénus,** son dernier café favori, et j'y ai emmené Arrabal et Topor. J'avais alors un grand ami surréaliste, Jean Benoît, dont l'acte le plus éminent fut d'organiser un banquet en l'honneur de Sade. Il s'était tatoué Sade sur la poitrine avec un fer rouge. Ce jour-là, je lui ai conseillé de coller son fer sur les fesses de Breton en lui assurant : « Fais-le, et tu passeras à l'Histoire ! » Mais il était trop respectueux... J'espère que malgré tout il passera à l'histoire... Bon... C'est à la même époque qu'on a créé **Panique.** La première réunion eut donc lieu chez Catherine Harlé, faubourg Saint-Honoré, la seconde au Crazy Horse Saloon : on y représentait un strip tease nazi, une femme avec un cache-sexe en croix gammée — je trouvais ça terriblement panique.

Pourquoi Panique ?
En l'honneur du dieu Pan, le dieu de l'amour, de l'humour et de la confusion. Pan, le tout, la cosmicité, cosmic city. La seule obligation de Panique était de citer Pan dans chacune de nos œuvres. A part cela, aucun manifeste, aucune définition. Panique aimait tout ce qu'aimait le surréalisme, et tout ce qu'il n'a pas aimé, sans un Breton pour nous surveiller. Nous détestons à la fois le symbole du père et celui de la mère...

Le groupe Panique n'a pas recruté ?
Il paraît qu'Olivier Olivier, le peintre, et Jérôme Savary... d'autres, mais je ne les connais pas. J'avais déjà quitté Panique, j'étais au Mexique.

Mais quand tu étais à Paris...
On a présenté notre groupe d'éléphants au festival de la libre expression qu'a organisé Jean-Jacques Lebel. Mais il était jaloux ! Il faut que je le dise, c'est la première fois que je le dis en public, mais j'ai été très fâché... Quand il a publié son livre sur le happening, il a été vexé parce que **Planète** et **Plexus** ont écrit que mon happening était meilleur que tous les autres, y compris les siens...

Ce n'est pas précisément une preuve...
Une preuve ? Mais je l'aime, ce happening. Je suis persuadé que c'était bien le meilleur ! Ferlinghetti, l'éditeur des beatniks et de Ginsberg, l'a publié à San Francisco et on continue à en parler et à le copier...

Qu'avait-il de si remarquable ?
Ecoute... Je n'aime pas le théâtre pauvre, ni l'art pauvre en général. Alors j'ai employé des moyens dignes de Cecil B. de Mille. Le happening n'est trop souvent qu'un misérable bris d'objets. On casse quelques gadgets et c'est tout... J'avais déjà fait des pantomimes pour le mime Marceau, la **Cage,** le **Fabricant de masques,** et il m'a payé. Et me voilà riche, je n'ai même pas compté, j'ai pris le métro, passé des contrats avec Arrabal pour quatre petites pièces, demandé huit dessins à Topor, et j'ai fait mon truc. J'ai rencontré alors Alain Yves le Jaouanc, un poète et peintre très fou, qui avait autant d'argent que moi. On a réuni nos deux tas de sous, de quoi réaliser un film, et j'ai quitté le Bazar de l'Hôtel de Ville avec trois camions pleins d'objets et de substances diverses. J'ai aussi acheté une Volkswagen, où l'on a dansé le Lac des Cygnes en cassant les vitres à la hache, et dedans, on a versé des kilos de chair à pâté. Graziella Martinez dansait, Vince Taylor chantait, j'ai fait élever d'énormes sculptures en plâtre, je les ai payées. (De plus en plus énervé.) Les participants, la décoration, la salle, tout était payé. J'ai même engagé pour dix mille francs par tête les gorilles de de Gaulle — en cas d'agressivité du public à mon égard. Tu vois, je ne

Photo Jacques Prayer

Photo Jacques Prayer

cherchais pas exactement la communication, mais l'inverse, le théâtre du respect de la non-communication. Etc., etc., etc., etc., même des modèles de Catherine Harlé, payées aussi, et des serpents, et deux oies qu'on a décapitées, c'était énorme !

On en a donc beaucoup parlé dans le Tout Paris des Arts et Lettres...

Jamais de cette façon. Moi, je voulais brûler de l'argent, tout l'argent que j'avais. L'argent, je suis contre, mais c'est de l'énergie, bonne ou mauvaise. Et cette énergie, il faut la libérer comme une bombe atomique. Mon happening était économique, en fait, celui de l'argent brûlé en une seule journée et pour toujours. Pour célébrer ce jour béni, je me suis rasé le crâne : il me fallait détruire cette image d'un moi que j'aimais trop. J'étais fatigué de prostituer mon corps et mes gestes, fatigué d'être mime, ce yoga putain, cette méditation putain, cette danse sacrée putain. Non ?

Peut-être...

Je déteste les clowns, le mime clown ce faux dieu. Les autres clowns, ils sont fantastiques, et tout **Panique** tourne autour de l'idée du clown, le tout-puissant, l'agonisant très hilare qu'exhibe Fellini ? Mahomet, Bouddha, le Christ. Et j'aime aussi Gurdjieff, le plus monstrueux des quatre...

Tu as connu Gurdjieff ?

Il était mort avant mon arrivée à Paris... Quand je travaillais avec Marcel Marceau, je me suis ennuyé du mime,

MAHOMET EST UN GRAND CLOWN

Max Lampin on le pisse à la raie

alors j'ai travaillé dans la peinture en bâtiment. L'ouvrier qui m'avait engagé était justement un disciple de Gurdjieff, et il m'a initié à son enseignement. Mais Gurdjieff n'est qu'une synthèse livresque, un assemblage de lettres mortes. Il me fallait chercher ailleurs, trouver un maître direct, un gourou. Aujourd'hui, aux Etats-Unis, les gourous prolifèrent, s'organisent, c'est un bon boulot, tu sais pourquoi ? Non ? Economiquement, c'est pourtant évident... Que veut l'industrie capitaliste ? Dégager le plus de profits avec le moins de matière première. Et le travail spirituel, voilà l'idéal : aucune matière première, tu vends le vide, la méditation. Vendre de l'eau pure ou de l'air pur, ce n'était déjà pas mal, mais le vide !

Quand tu étais en France, le mysticisme t'attirait déjà ? Tu t'occupais déjà de soufisme, tu te livrais à la méditation...

J'ai tout découvert en France, en fouillant dans les vieilles bibliothèques. René Guénon, voilà un métaphysicien énorme ! Il a changé ma vie, m'a dévoilé le vrai soufisme, celui d'Al Ghazali, un philosophe arabe de l'an mille. Cette pratique, je l'ai exercée des années. J'ai appliqué ces disciplines : pendant le tournage de la **Montagne Sacrée** les acteurs ont vécu deux mois au Mexique à ce rythme. Ils dormaient trois ou quatre heures par jour, travaillaient sans arrêt, sans drogue, sans sexe, comme des moines. On a tenu ainsi pendant les six mois du tournage, et cela a fini par instituer entre nous comme une confrérie...

Fais-tu encore des exercices soufis ?

Oui... Le soufisme t'apprend à trouver l'essence sous le masque, le grand vide. C'est un très lent apprentissage de la mort. Tu dois apprendre à abandonner. Je me prépare chaque jour. C'est la seule façon de vivre. On peut mourir dans dix secondes, et on vit dans le passé, et on se préoccupe du futur : on oublie le présent.

Le soufisme, c'est vivre l'union avec l'univers présent, être éveillé, la baraka, Satori, le Zohar, etc. Mais attention, il ne faut pas confondre la clef avec la porte.

Dans El Topo il y a pourtant une évocation des drogues psychédéliques...
Je peux te dire ce que j'en pense : l'alcool, le café et le thé noir ne sont pas bons du tout. La cocaïne est terrible, elle t'enroule sur ton égo. Héroïne et morphine sont diaboliques, le L.S.D. et la mescaline trop intellectuels et narcissiques. Mais si tu cherches quelque chose, et non seulement le plaisir, tu peux utiliser la marijuana. Elle favorise la méditation, et bien dirigée par un maître elle devient ta sœur ou ton frère, un ami. Tu peux découvrir ton corps, dévoiler tes sens, l'odorat, l'ouïe... La marijuana te met dans le coup quand l'alcool t'en sort. Les champignons hallucinogènes, pris une fois tous les trois ans, peuvent changer le cours de ta vie, mais l'expérience doit être bien dirigée — comme le peyotl, si tu as un maître comme le Don Juan de Castaneda. Tu peux alors évoluer au dehors de ton corps, objectiver tes rêves. Je citerai aussi l'huasca, au Pérou ou en Bolivie qui te permet de voir au-travers des objets...

Une belle illusion...
Non, c'est vrai. J'en ai donné une fois à tous les acteurs de la **Montagne sacrée,** au sommet des pyramides aztèques. Je voulais vivre cette expérience en leur compagnie, et je peux te dire une chose : pendant un moment je me suis retrouvé seul avec Valérie, ma femme, et j'ai commencé à déclamer un poème pour exprimer ma conception de l'univers. On a improvisé en même temps. Au bout de deux minutes on a eu peur, c'était la première fois que nous abordions la télépathie. Non, ce n'était pas une illusion. Nous étions conscients, et crois-moi, je suis opposé à toutes les toxicomanies : je ne bois pas d'alcool, rien que du thé à la menthe, je ne mange pas de viande, je ne fume pas — sinon lors d'une expérience mystique bien conduite... Je crois que tout le monde devrait, une fois, tenter une expérience psychédélique. Il faut le dire, assez d'hypocrisie ! Tous les Présidents de la République le devraient. Tu ne deviens pas fou, tu vois la réalité d'en haut, comme d'un avion, tu confonds l'homme à l'humanité...

Que ferait un Président, après une telle défonce ?
Tu sais, je crois que la vraie révolution doit venir des Présidents de la République, elle viendra de la droite. Les consommateurs sont en train de mourir, l'industrie les tue, tout le monde meurt, on n'a plus le temps de détruire l'industrie : ces révolutions-là sont vouées à l'échec. Les gouvernements seuls peuvent se permettre de fabriquer de bons produits, de lancer la révolution spirituelle, de préserver les citoyens, et les consommateurs.

Une apologie du réformisme qui ne risque pas d'aboutir réellement...
Mais c'est vrai, pourtant, c'est vrai...
Entre Paris, 1963, et ton premier film, El Topo, 1969, qu'as-tu fait ?
Après avoir travaillé pour le mime Marceau, j'ai voulu tourner des films. Mais il faut pour cela trouver un ordre intérieur, un cinéaste est un prophète. Alors j'ai mis en scène cent dix pièces de théâtre, au Mexique, pour me faire la main. Mise en scène, décors, musique, costumes, Shakespeare, Strindberg, Ionesco, Arrabal, adaptation de Zarathoustra, d'**Ecoute petit homme** de Reich, tout cela pour comprendre comment un écrivain construit son monde, et l'exprime. **Le songe**, de Strindberg, qui nécessite quatre-vingts comédiens, je l'ai fait pour deux personnes. J'ai dû ré-écrire la pièce à quatre-vingts dix pour cent. A la fin de la première représentation, le fantôme de Strindberg est venu me voir, on s'est longuement disputés, mais à la fin il m'a dit : « Très bien, Alejandro. » Je ne rêve plus jamais, je porte tous les phantasmes dans la réalité... Je crois que nous sommes tous des génies et que ce génie inexprimé nourrit nos rêves à défaut de la vie.

Revenons à El Topo... que signifient toutes ces allégories ?
El Topo, c'est la Taupe. Dès qu'elle regarde le soleil, elle devient aveugle. Tu vois, à l'époque, il y a quatre ans, j'étais très angoissé... Je me sentais en marge de la société, hors de moi-même et de la connaissance. Comment rentrer en communication avec Dieu, avec mon essence, mes valeurs, ma perfection ? Je l'ignorais, en bon intellectuel, avec un cerveau plein de pensées, plein de merde. Avec ces pensées comme des étrons, on empoisonne le monde ! Le véritable intellect est une machine qui tourne à vide... Chier avec ma tête me fatiguait, et mon ventre, et mon sexe. Un orgasme ? J'éjectais de la merde... Et puis un film provient d'abord d'une recherche, d'une expérience personnelle. Raconter comment je mange, comment je chie, comment je fais l'amour, laissons cela au vieux cinéma psychologique. J'essaie d'exprimer avant tout comment se trans-

forme et vit l'homme qui est en moi...
De justicier de western, El Topo devient gourou, puis sage et mendiant. Pourquoi ce bouleversement, pourquoi le cow-boy du début se métamorphose-t-il en une sorte de Simon du désert ?
Les personnages de théâtre restent trop souvent identiques du lever de rideau à la fin du dernier acte. Ce qui m'intéresse ? L'évolution de certains d'entre eux. Tu n'es plus le même qu'il y a dix ans. Toi, par exemple, tu as bien changé depuis sept ans, ou depuis six mois ? Nous possédons plusieurs moi qu'il est possible d'intégrer par le travail spirituel. Dans mes films, je change jusqu'à la couleur de mes cheveux, bruns, blancs, puis noirs, puis rasés... Le personnage d'El Topo change perpétuellement : il est gros, mince, jeune, vieux. Si tu rencontres une femme que tu as longtemps cherché, tu basculeras aussi : il suffit de perdre un être aimé, de gagner à la loterie, que sais-je ? On te reconnaît sur les photos de ton passeport ? L'identité, c'est le devenir, voilà pourquoi je propose la démolition de Paris, toutes ces vieilles ruines insalubres. Ce qui n'est pas utile n'est pas beau.

J'insiste : tu affectionnes le symbole. Prenons l'exemple de la caverne que tu utilises dans El Topo. Le héros, toi-même, après sa chevauchée et sa longue quête, se trouve enfermé et vénéré par des monstres qu'il va essayer de sauver... Que signifie le symbole ?
Chez Jung, la caverne représente le ventre de la mère ; le héros y retourne pour naître à nouveau au monde. Les monstres, ce sont ses refoulements — d'ordinaire, on refuse de les assumer, et c'est à peine si on les considère. Et moi, je cherche à créer des archétypes, ces symboles dans lesquels tout le monde peut se projeter ; à chacun d'en retirer ce qu'il y met de lui-même. Ma caverne, on doit s'en approcher de façon phénoménologique, comme Bachelard s'approchait du feu ou de l'espace. La caverne, c'est l'univers du refoulement, la mort, le rêve... Dante, au début de son voyage, rentre dans une caverne, c'est comme ce chakra du yoga Kundalini, cette étape qui se situe entre le sexe et l'anus et d'où, par la colonne vertébrale, on progresse jusqu'à la tête.

Tu as pratiqué le Kundalini ?
Oui. Je peux te raconter **pratiquement** comment le tantra explique qu'il faut faire l'amour... Et pas pour que tu dises : il baise bien...
Ça, j'ai compris... (rires).
Tous les jeunes devraient connaître le Kundalini, ça leur ferait grand bien d'y réfléchir. Je leur dirai d'abord : « Arrêtez de faire l'amour comme des cochons pour en tirer un petit plaisir mesquin. » Il faut atteindre le grand orgasme spirituel, organiser une cérémonie, jeûner, ne manger que du riz complet, boire de l'eau, avoir un lit confortable, une lumière bleue et une lumière rouge, créer un lieu sacré, nettoyer tout son corps avec de l'eau, puis de l'huile et du parfum, laver, adoucir, parfumer... Ainsi tu consacres toi-même ce corps que l'humanité t'a donné, et tu apprends du même coup à respecter le corps de la femme. Elle se couche sur le dos,

JE VAIS TE DIRE COMMENT FAIRE L'AMOUR

Fumier ordure cul crado Max Lemaître crève

simplement, les jambes ouvertes. Tu commences à la caresser très délicatement, et réciproquement, jusqu'à l'érection, l'humidité, l'accumulation de l'énergie sexuelle. Tu sens ton sexe, tu accumules l'énergie entre le sexe et l'anus, ton sang palpite, bang, bang, bang... Tu introduis la moitié de ton sexe dans celui de ta compagne, et tu ne bouges pas. Vous trouvez une position confortable et vous mettez tous deux à imaginer que vous êtes tous les animaux du monde. Tout d'abord, tu es caillou, et le mouvement se fige, suspendu, minéral. Tu deviens arbre et commences à t'émouvoir lentement, tu es mollusque maintenant, puis anémone de mer, animal rampant, serpent, oiseau, coq, poule, chien et chienne, chat et chatte, lion et lionne ; tu passes alors à l'éléphant, au taureau et à la vache. Toi-même enfin, ton nom te revient en mémoire et celui de ta compagne de voyage. Vos deux vies s'emmêlent, et vos souvenirs ; tu lui dis : « Quand tu étais petite fille, j'étais là, et tu souffrais, et j'étais encore là... Dans ton premier souvenir, j'y suis. » Et vos vies se confondent et se pénètrent, ce sont elles qui font l'amour : « Maintenant je fais l'amour avec La Femme complète, La Femme comme toutes les femmes, de même qu'un chat **est** tous les chats. » Quand tu connais cela, l'énergie est montée dans ta tête, c'est une Déesse et toi, un Dieu, le Dieu. Alors c'est l'orgasme, tu absorbes le plaisir. Illumination : ton passé, ton futur, ta vie, le monde des minéraux... Nous sommes les enfants de la pierre. Elle était là au commencement, avec sa volonté de chanter qui la fit devenir poisson, singe, homme. Ton père, c'est la pierre, et ton fils, Dieu : voilà ce qu'exprime le tantrisme. L'art de la vie, c'est la beauté. Tous les jeunes devraient pratiquer le coït tantrique. Et l'autre, celui du porc, use et gaspille ton énergie, tu y utilises ton sexe comme un fusil...
Revenons au cinéma, si tu veux bien...
Mais oui.

Comment travailles-tu ?
Je commence par rédiger un scénario. Sans lui, pas question de trouver un sou, et il me faut des costumes, des décors. Tout au long du tournage, j'améliore ce scénario, au montage aussi, puis au doublage des voix. Je n'aime pas le son direct, je garde ainsi toute liberté pour donner une voix de vielle à une fillette ou à un gros paysan. Quand j'arrive au mixage je peux rajouter des bruits, au tirage de la copie, je peux encore jouer avec la couleur...
Tu mets tes acteurs en condition ? Tu les transformes ?
La petite naine d'**El Topo** était vierge quand je l'ai connue. Pour la représenter enceinte, on a dû lui mettre un coussin sur le ventre, et elle s'est mise à pleurer. Je lui ai recommandé de la perdre, cette virginité, et elle s'est mariée avec un jeune garçon de vingt-quatre ans. Ils sont amoureux, elle vit comme une petite femme...

Où trouves-tu tes acteurs ? Tous ces personnages étranges, difformes, monstrueux...
Ce sont eux qui me cherchent et viennent à moi. Comme Picasso, je ne cherche pas. Je trouve. Si tu passes ta vie à chercher, tu resteras un amateur. Tu dois trouver à chaque instant, et de trouvaille en trouvaille tu construis ton œuvre. Quand on a demandé à Gœthe : « Comment avez-vous fait pour écrire **Faust ?** », il a répondu : « Je n'ai jamais pensé l'écrire, mais j'ai commis un poème par jour. » Dans **Les cathédrales,** Ezra Pound écrit : « J'aime les cathédrales parce que chaque pierre est signée. » Avec un cube on fait une pyramide... Cela dit, j'ai évolué. Dans **El Topo** j'ai pris les acteurs tels quels. Dans **La Montagne sacrée,** je les ai « travaillé » deux mois.

Ne trouves-tu pas qu'il existe une affinité entre le cinéma de Bunuel et le tien ?
On est Espagnols, on le parle, on descend lui comme moi de la Vierge, cette grande pute de vieille église d'extrême droite... Et non de la nouvelle Eglise, celle qui se rapproche du Christ, et que j'aime bien. Juif ou fils de Russe, naître au Chili c'est naître catholique. En Asie, tu peux

haïr Bouddha, tu seras bouddhiste tout de même. Et puis, le surréalisme nous rapproche, Bunuel et moi, ou Arrabal et moi. On se ressemble comme Dali à Magritte, ou Raushenberg à Warhol. De près, nous sommes très différents.

Et la cruauté ? Elle est présente dans ton happening comme dans El Topo. On y lance le fouet avec une belle vigueur, et l'on y barbote dans l'hémoglobine...

C'est encore une tradition espagnole. Les dimanches de mon enfance, je les passais à la corrida. La cruauté, on me l'a imposée toute ma vie. Toutes les parties de mon corps ont été fouettées, bafouées, humiliées, chiées. On est tous des salauds, des chiens, à se vendre pour de l'argent. Dostoïewski se sentait coupable du moindre crime commis dans le monde, et moi je suis un chien, je le sais, je participe de cette merde. Je cesserai d'être un chien le jour où l'humanité tournera rond.

Quel film veux-tu tourner, maintenant ?

Un film pour les enfants. J'ai été à Disneyland et j'en suis sorti malade ! Le plus terrible, c'est l'oncle Picsou, le vieil avare qui se vautre dans son or. Un rat, un rat minable, non ? Donald, c'est le moi colérique et ridicule... Disneyland, on y crée des enfants idiots. Je veux réveiller les enfants...

Quand tu habitais New York, n'as-tu pas frayé avec le cinéma underground ?

J'aime bien Kenneth Anger mais je n'ai participé à aucun film de ce genre... Si, peut-être une apparition hasardeuse dans un long métrage de Michaël Snow — celui où la caméra décrit une fenêtre pendant une heure...

Quel rapport, à ton avis, entre le cinéma underground et ce surréalisme qui t'a nourri ?

Tout homme rêve. Quand tu utilises ton subconscient, quand tu libères ton être, tu n'es pas un surréaliste, tu n'es qu'un homme qui prend possession de sa nature tout entière. La grande confusion date de Descartes, ce grand diviseur de l'homme, cet apôtre de la dualité qui séparait le corps de l'âme, la matière de l'esprit... L'homme réel mêle la raison, le rêve, la part inconsciente de son individu au corps et au sexe. Il est niché comme dans un phallus géant, il vogue dans un con énorme, et c'est comme ça. Ceci dit, j'attaque le surréalisme parce que je l'aime, je suis son fils — mais il nous a lui-même appris l'irrespect...

Panique, c'est déjà une valeur du passé ?...

Mais oui ! Il faut donc crier très fort que **Panique** ne vaut pas un clou. Dès la fin de cette interview je ne serais plus **Panique,** tu m'as libéré. Je suis content de ce monologue — une interview, c'est un monologue, pas vrai ? Le bon journaliste s'efface, pique de temps en temps, agresse, remet en marche, aiguille, fouette... **Je n'ai pas mon fouet, aujourd'hui.**

TOPOR

Etais-tu dans le « milieu culturel » avant Panique ?
Je vivais dans le milieu extrêmement riche du Faubourg du Temple (rire inimitable)... De toute façon, ce sont les amis de lycée qui importent, qui vous forment la tête — en classe de troisième nous étions très intelligents et nous lisions Jarry et Tzara avec ravissement. Les autres, après, je les ai rencontrés par leurs lectures. Olivier Olivier par exemple, le peintre panique, il lisait Ghelderode derrière un poêle, aux Beaux Arts... Mais il faut tout de même préciser que Panique n'existe pas. Ou alors, c'est tout l'espace qui nous sépare, Jodorowsky, Arrabal et ma pomme. Nous nous sommes éloignés les uns des autres... Nous sommes tous tellement modestes que nous misons tout sur la stratégie (à nouveau une quinte de rire).

Comment s'est passée votre rencontre avec les surréalistes?
Leur cirque amusait Arrabal. Cet ancien élève des jésuites appréciait **l'homme de cour** de Balthasar Gracian, et les courtisans de Breton : pour lui, c'était un peu Versailles. Moi, j'avoue que ça m'emmerdait. Je n'ai assisté qu'à une seule de leurs réunions, et encore ! Je suis rapidement sorti m'acheter des kleenex. J'étouffais ! Tu comprends, il ne fallait pas éternuer quand Breton prophétisait, les conneries étaient sévèrement punies, on n'avait pas le droit de choisir ses amis. Breton, c'était le seul juge du bien et du mal, un vrai proviseur (rire de hyène réjouie).

Tout de même, quand on regarde tes dessins on pense parfois au surréalisme, à Man Ray...
Man Ray ? Je n'aime pas Man Ray (rire). Max Ernst peut-être, à cause de ses collages de vieilles gravures... Je préfère Duchamp... Dis-moi un peu, pourquoi serait-on influencé par Max Ernst quand on peut l'être par Goya, par Bosch, par Jacques Caillot ou par les post-romantiques, « L'île des Morts », Klint, tous les cinglés d'antan ? De toute façon, je suis persuadé qu'un dessinateur est plus influencé par la littérature ou par la musique...

Et Rimbaud ?
C'est un sale con, un suicidé crapuleux. Après le génie, les esclaves... L'aventure ? dégueulasse. La vente d'armes ? Beuark. Revendiquer la connerie n'est jamais une fin superbe. Non, un poète révolutionnaire qui s'exile en Afrique, qui cherche la fortune et l'assouvissement de ses phantasmes érotiques, c'est un peu comme le type de dix-sept ans qui s'engage chez les paras ! Tzara est autrement sympathique. On allait l'acheter en solde, sur les quais...

Pour nourrir vos rédactions lycéennes ?
En classe de première, j'ai cité Maïakowsky dans un devoir. On me l'a rendu avec une appréciation du genre : « Evitez de citer des inconnus ! » Alors j'ai prêté le livre au professeur : « Pas mal, qu'il a dit, pas mal, mais un peu d'avant-garde » (rire vengeur). L'histoire littéraire au lycée s'arrêtait à Rimbaud.

Panique préfère Dada au surréalisme...
Mille fois ! Le surréalisme est le vampire de Freud, du symbole et de la psychanalyse — la frustration joue ici un rôle important ! Et de tout cela, détourné, ils ont bâti une morale unique, l'amour, un amour... Il faut être pur, s'imposer des restrictions... Et cela devient con, très près du fascisme. Le docteur Ferdière, à leurs yeux, est une ordure. Ce médecin, qui soignait Artaud, avait avoué s'être masturbé ! Et Artaud, en plus, à part ses écrits sur le théâtre, ce n'est pas une lumière !

RIMBAUD C'EST UN SALE CON

Max Lampin suce les mouchoirs sales des tuberculeux

Quels sont les lumières, alors ?
Les gens que j'estime (rire large).

Qui ?
Gogol (rire - ponctuation)... un autre dont j'oublie toujours le nom (suite du rire précédent)... euh... eueueueuh... Richard Hughes, l'écrivain anglais de **Cyclone à la Jamaïque...** euh... Ramon Gomez de la Serna...

Hé ? ! ? !
Il a écrit **le Docteur invraisemblable,** une centaine de bouquins, et a organisé un banquet, à Madrid, pour tous les Ramon. Il a également donné une conférence littéraire assis sur un trapèze. Et Tzara, une fois de plus, et Duchamp...

Duchamp s'est arrêté un beau matin, comme Rimbaud...
Sans devenir une ordure.

As-tu l'impression d'avoir progressé au sein de Panique ?
Je ne crois pas au Progrès. On s'améliore techniquement, sans doute, mais cela ne suffit pas. C'est mieux ? C'est plus abouti ? Je n'en sais rien. J'aime mieux mes dessins récents, d'accord, mais l'habileté, tout de même, quelle tare ! Tu me plonges dans une interrogation passionnée (rire en grincement de porte)...

Mais quelle fut ton expérience à Hara Kiri ?
Mon premier dessin et ma première nouvelle dans **Fiction** datent de 1958. Panique, ce fut en 1961. J'étais déjà à **Hara Kiri,** où Arrabal m'avait envoyé un de ses livres. J'y étais depuis le numéro trois... C'était alors une petite revue minable, mais il y avait Gébé et Fred. Cavanna, à l'époque, était un épouvantable dessinateur. Mais tout ceci... de l'amateurisme, voilà, de l'amateurisme (rires).

Tu étais heureux, à Hara Kiri ?
On trouvait des idées... Mon vieux copain Sternberg m'y a rejoint. J'avais déjà pondu deux petits livres, dont **Les masochistes,** chez Pauvert. Les fondateurs d'**Hara Kiri** étaient très contents de m'avoir, tu parles, un dément rive gauche qu'on payait en courants d'air... On se serrait les coudes. Après, ils sont devenus méfiants, ils n'appréciaient pas tellement mes petits dessins « quartier latin ». Que veux-tu, Cavanna était un banlieusard complexé... Remarque, j'y suis quand même resté près de quatre ans (rires).

Pourquoi en es-tu parti ?
Une première fois parce que je parlais en même temps que Cavanna (rire en mitrailleuse). Il criait : « Ce n'est pas possible, non mais enfin ! quand je parle j'aimerais bien qu'on se taise, etc. » Et les autres, des gosses devant lui. Il m'a écrit une lettre d'excuse du genre : « J'étais très énervé », alors je suis revenu. J'avais besoin d'argent. Tout ce que je gagnais, c'était trois cents francs par page. Moi, je vivais chez ma sœur. J'avais besoin d'argent pour le loyer. On m'a dit de venir. Rien. Alors j'ai repris mes affaires une fois de plus. Quand ils ont édité un de mes livres, je n'ai pas vu l'ombre d'un sou. Au contraire, j'ai déboursé sept cents francs pour une mauvaise avocate qui m'a fait perdre mon procès (rire de canard). La grande scission s'est produite un mois plus tard, Fred est parti... Toujours l'argent...

Ce n'est pas facile de démarrer un journal sans publicité.
Oui, je les aime bien. C'est vrai, ils sont doués (il ne rit pas).

Comment te partages-tu entre l'écriture et le dessin ?
Les quarante dessins que j'ai produit cet été vont me permettre de subsister une année. Je viens de terminer une pièce policière : un inspecteur de police et sa femme reçoivent un couple d'amis, un autre inspecteur de police, dans leur pavillon. C'est le week end, et l'on découvre brusquement que les chiottes sont bouchés. On recherche le coupable, avec méthode, alibis, contre-interrogatoires, etc. Le coupable n'est-il pas celui dont le ventre gargouille si fort ? Ou celui qui a bu trop de jus de pomme ? Qui a mis la table ? Qu'avez-vous fait à onze heures, quand vous étiez seul ?

Et les happenings, la grande agitation culturelle des années soixante, ce frémissement prémonitoire ?
Quand Ben se grattait le nez, nageait cent mètres tout habillé, vomissait sur le public ou le dévisageait indéfiniment, oui, j'aimais bien... C'était évident et tragique, le pouvoir de l'humour. Ben est très Dada... Les autres happenings ne ressemblaient à rien, ou à n'importe quoi. Cela dit, j'ai rencontré Daniel Spoerri, le peintre des « tableaux pièges ». Il collait des assiettes sales sur des tables. Bien, non ? C'est lui qui m'a branché sur l'art international, m'a fait connaître le groupe Fluxus, les nouveaux réalistes, Pol Bury, Johnson — l'artiste postal qui envoyait des cartes de tous les coins du monde — ou Dieter Roth, le grand artiste islandais...

Et cela t'a changé ?
Un peintre ne vieillit pas comme un écrivain. L'écrivain enrichit son vocabulaire et le peintre, s'il veut continuer, doit enrichir son tiroir-caisse (rire métallique).

Il faut produire peu et vendre cher. Mais je trouve sinistre de passer son temps enfermé chez soi à fabriquer des petits objets pour aller ensuite les vendre à des individus qu'on n'inviterait jamais à prendre un verre ! Alors je m'éparpille dans d'autres domaines : un photo-roman conte de Noël pour **Elle**, des dialogues pour le film de Savary...

Et un dessin animé, Planète sauvage...
Oui, c'est d'autant plus intéressant que des dessins animés français, on n'en voit jamais. J'en connais qui sont pleins d'idées, mais ils restent en boîtes. Pourtant, il y a Laguilhonie, un Suisse, Poussin, Masse, qui dessine dans **Actuel**, Suzanne Pitt-Craning, formidable, un brin porno... Mais le dessin animé adulte, ici, personne n'y croit. On a le complexe Walt Disney — malgré l'étonnant **Sous-marin jaune** des Beatles, malgré les Tchèques, malgré les films de Lénika, le Polonais, qui ne sont jamais sortis... Et **le théâtre de monsieur et madame Kabal**, de Bobrowscyk, qui est passé une semaine dans l'indifférence..

D'où te viennent ces goûts marginaux ?
D'un terrible retard. La science-fiction populaire, le grand polar et le western ont mis longtemps à traverser l'Atlantique, longtemps à être « reconnus ». Chez nous, les intellectuels se méfiaient du goût « populaire ». Dashiell Hammett, Gardner, Chandler, Latimer sont arrivés en France avec vingt ans de retard. Pour les dessinateurs, c'est la même chose : Steinberg, Chas Adams...

Et en politique, tu es aussi un marginal ?
La réforme m'a épargné la guerre d'Algérie, tout d'abord. Et puis je ne me suis jamais vraiment engagé. J'ai des idées primaires du bien et du mal... Le pouvoir pourrit. Il faut un certain nombre de morts pour que le salaire augmente de 0,5 pour cent. Et la répression sociale est tellement forte qu'il n'y a pratiquement rien à faire. Changer de société, c'est changer de pression — des avantages, peut-être, mais il faut accepter l'éventualité d'en mourir. Je suis assez pessimiste... Disons que j'essaie d'être un bon petit garçon. Ce n'est pas si facile.

Tu as tout de même produit des dessins politiques.
Oui. Je n'aime pas les méchants fascistes. Je n'aime pas les méchants staliniens. Pas davantage les méchants social-démocrates (rire grinçant).

On a vu tes dessins dans Action, en mai 68...
Il a fallu qu'Arrabal m'engueule avec son ton de prophète : « Que diras-tu à ton fils, quand il te questionnera sur mai 68 ? » Et il m'a traîné à la première manif. Mais j'ai horreur des manifs. Et j'ai peur des flics. Je suis très lâche. J'écoutais la radio (rire). C'est Willem qui m'a amené à **Action** : j'apportais mes dessins à la Sorbonne et je les laissais sans voir personne... J'ai aussi rencontré Lebel qui m'a demandé un dessin pour **le Pavé** — et Wolinski pour **l'Enragé**... Cela me donnait bonne conscience (rire). Seule la grève générale m'a vraiment excité, mais l'aspect « fête » m'ennuyait. Ils étaient sympathiques, ces jeunes bourgeois en rupture de ban, mais s'il leur fallait tout ça pour vivre ! Moi, je ne m'emmerde jamais (rire d'apocalypse).

Tu as bien de la chance...
Ah ! la Bohême...
(Topor nous a également déclaré : « Je revendique le droit de dire des conneries, et je ne m'en prive pas. »)

Arrabal lâché par la femme.
(Tableau Arrabal-Feler.)

ARRABAL

On dit partout : « Arrabal est un obsédé sexuel. » Il est vrai que tu es le seul à avoir consacré un gros livre à ton sexe en érection..
Oh ! c'est le livre le plus innocent qui soit ! La biographie d'une érection composée avec des photos prises par ma femme. C'est une très mauvaise photographe, même avec un appareil polaroïd, mais je me suis plû à illustrer un livre aussi attendrissant avec des sonnets. Quoi de plus classique qu'un sonnet ? Il y a des enluminures, également, et des tableaux tout à fait pompiers qui me représentent... Il m'est agréable que cela puisse devenir choquant, bien sûr, les gens ont des réactions tellement curieuses... Je me souviens avoir monté en 1970 une pièce à Paris : **Et ils passèrent des menottes aux fleurs.** A la fin, je demandais au public : « Voulez-vous rester pour subir une cérémonie qui risque de devenir dangereuse ? » La plupart acceptait. Je leur demandais alors d'enfiler des cagoules, puis de se toucher, et de se laver les mains avec du savon. « Voulez-vous que l'on vous fouette ? » Et la majorité levait la main. Normal, ils avaient la tête couverte et ne pouvaient ni voir, ni être vus... Puis je demandais : « Qui veut fouetter ? » Et là, il n'y avait plus de volontaires. Alors c'était nous, les comédiens et le metteur en scène qui les fouettaient. Sous leurs cagoules, ils

revivaient les fascinantes frayeurs de leur enfance...

Tu les fouettais sérieusement ?

Ah oui ! et de tout mon cœur ! (large sourire. Sous-entendu : les cons !).

Tu vois, tu es sadique !

Le sadisme n'existe pas. Il n'y a que des gens qui veulent qu'on les batte ! Moi, je mène une vie très rangée... Mais je crois qu'il serait très à propos que des « sadiques » se réunissent avec des masochistes, et avec des voyeurs. Et comme il serait facile de satisfaire les nécrophiles ! Donner de grandes fêtes présidées par Thérèse d'Avila et Alice... Mais, tu vois, quand j'ai décrit mon expérience de prisonnier espagnol, avec des détails terrifiants, ce devait être un cri contre le fascisme. Et tous les spectateurs étaient prêts, là encore, à se faire fouetter ! Ils sont mûrs pour Franco. Quand je leur disais : « C'est à vous de jouer, faites ce que vous voulez », ils étaient tous très malheureux, ils voulaient qu'on les dirige. Etrange frénésie de la soumission...

JE MENE UNE VIE TRES POPOTE

Parlons un peu de ta vie privée.

Je mène une vie très popote...

Intéressant décalage entre ce que tu dis et ce que tu vis ?

Quand je parle de la prison, c'est que j'y ai été. J'ai voulu mettre les gens dans une situation semblable à celle qui fut la mienne le jour où la justice franquiste m'a jeté sans raison au cachot. J'entendais les cris des torturés... Dans cette pièce-là, à l'entrée, on mordait les spectateurs, dans le noir total. Imagine un peu. Tu vas au théâtre, tu espères t'asseoir devant une scène, et un mec, dans l'obscurité, te prend par le cou, te flanque par terre et te mords...

Tu as pris des coups, toi ?

Non, jamais. Une dame m'a fait un procès parce qu'on l'avait soi-disant martyrisée ! D'accord, on brutalisait les spectateurs pour leur donner l'impression qu'ils entraient en prison... Après avoir traversé le hall, une lumière très forte les éblouissait, et les acteurs, comme des gardiens, plaçaient les gens. Il paraît que certains faisaient l'amour dans le noir, cela durait bien vingt minutes, avec des cris enregistrés à vous glacer les os !

Raté. Tu les as plongés dans le cirque.

Pire ! ils ont pris leur pied. Quand j'ai remonté la pièce à New York, je l'ai dramatisée — elle était plus conventionnelle. Les spectateurs entraient toujours dans le noir, mais j'ai projeté une lumière sur un petit homme qui s'appelait Chaplin. Il jouait du violon habillé en prisonnier.

Il me semble que tous les gens de ta génération ont été marqués par Sade, Lautréamont, Gilles de Rais, Pauvert, Losfeld... Tout ce que Breton avait senti en esthète, en découvreur. N'as-tu pas l'impression que c'est révolu ? Vas-tu continuer à employer cette « violence surréaliste » dans tes pièces ?

J'ai hâte d'en terminer avec mon film pour pouvoir écrire ma prochaine pièce. Mais à chaque fois que je me lance dans une théorie, la pièce qui lui succède la contredit. Je ne peux pas te dire ce qui se passera demain. Une grande révolution spirituelle sans doute, un grand accès d'imagination. Tu connais les théories de Jodorowsky sur la révolution qui « doit être de droite ». Nous ne sommes pas d'accord avec lui, ni Topor ni moi... Je peux simplement réitérer mon refus total d'appartenir à quelque tendance que ce soit, et réaffirmer ma lutte, dans la mesure de mes moyens, contre le catholicisme et contre la dictature — contre ces cancers qui ont peuplé les cauchemars de mon enfance...

Comment as-tu vécu le catholicisme, en Espagne ?

Je l'ai vécu dans ma chair. On m'a mis dans une école de curés, et j'ai toujours gardé le calice qu'on m'y faisait porter, tiens, le voici... (il le montre). Le sang que tu vois dessus est aujourd'hui factice. Il ne l'était pas alors. Tu imagines un enfant à qui l'on met cela ? Et les douleurs que cela provoque ?

C'était bon ?

C'était horrible ! Je ne suis pas masochiste, j'ai seulement vécu quotidiennement des tortures et des punitions corporelles. Et surtout ce contrôle des choses sexuelles ! En Espagne il fait très chaud, les gens ne pensent qu'à ça, et on n'a pas le droit d'y penser, c'est un péché ! Cet orgasme constant et retenu, cela vous brise le crâne... Moi, j'aimais beaucoup ma mère. Je me rappelle que, dans la rue, quand quelqu'un lui glissait des mots doux à l'oreille, des « propos » : « Que tu es belle », ou des choses de ce genre, je devenais rouge et furieux. Il faut dire que l'époque était agitée. J'avais huit ans à la fin de la guerre civile et mon père était en prison, condamné à mort... Sa peine a finalement été commuée en trente années de prison, mais il a disparu, complètement disparu. On n'a jamais su pourquoi ni comment. J'avais onze ans... Si les franquistes l'avaient tué ils l'auraient dit : « M. Arrabal a tenté de s'échapper, il a été abattu. » Mais non, rien. On ne prenait pourtant pas de gants pour tuer les gens, en ce temps-là. La famille de ma mère a voulu effacer jusqu'à son souvenir, découpant son visage des photos où il figurait : ils étaient franquistes bon teint. Et moi j'adorais ma mère, et je marchais dans tout ce cirque. On me disait « va à la messe », et j'allais à la messe. « agenouille-toi », et je m'agenouillais. Je suis même devenu enfant de chœur. Et cette chaude présence du sexe interdit était obsédante. Lorsque j'avais « péché », j'allais me confesser. J'avouais : « J'ai commis sept péchés, aujourd'hui... » Et le curé me répondait : « Vous allez tomber malade, votre

Max Lampin est plein de déguenlis

Max Lampin se rentre des canettes de bière dans le cul, et puis il fait la danse du ventre devant la glace

Photo Chevojon

cerveau va devenir une cage à rats. Vous serez syphilitique, tuberculeux, et vous irez en enfer. »

Tu as été en pension jusqu'à quel âge ?

Quatorze ans. Ensuite, ma mère tenait absolument à ce que je rentre à l'école militaire.

Et tu y es allé ?

Ma mère m'a effectivement envoyé dans une Académie préparatoire à l'Ecole Militaire, mais je n'y allais pas beaucoup. J'avais trouvé une méthode pour me faufiler au cinéma, et j'écoutais la B.B.C. de Londres. C'est là que j'ai commencé à m'interroger sur cet ordre que vous nommez en France petit-bourgeois, ou libéral. Nous vivions sous la dictature, et je commençais à considérer ce qui se passait à côté, ailleurs. Les pires des situations nous semblaient naturelles. Les cris des prisonniers, les plaintes de tous ceux que l'on égorgeait, nous étions habitués à les entendre. Tu sais, plus tard, en 1942, la moitié du collège de San Antonio — l'un des plus chics de Madrid — a été transformée en prison... La B.B.C. nous apprenait tout, la liberté derrière la frontière, ce qu'était réellement l'Espagne... A ce moment-là, j'ai regardé autour de moi. Et j'ai compris.

Et Dieu ?

Je l'ai refusé pareillement, mais il est revenu en catimini, peu à peu. Maintenant je suis religieux, pas catholique, religieux au sens le plus strict : relié à Dieu. Je crois qu'Il me voit, me protège, m'aime, je crois que c'est un Dieu de connaissance et d'amour. Nul besoin d'intermédiaires. Quand je prends l'avion, je m'adresse directement à Dieu. Je crois que Dieu, ou la Nature, m'a charmé et que ma vie est un conte de fées. Il a jeté sur ma route les plus durs obstacles, mais chaque fois la possibilité de m'en sortir. Ma destinée était d'être militaire, ou employé de bureau. Quel enfer ç'aurait été !

Quelle foi bizarre ! La révolte, couramment, assimile Dieu à la société décriée.

Les catholiques espagnols sont des blasphémateurs qui t'enfoncent des Christs dans la tête. Tiens, un écho que j'ai eu en prison... Un type était condamné à mort et le curé devait le confesser. On ne sait pas ce qu'il a dit, le type, mais il est réapparu avec un Christ enfoncé dans la tête. Peut-être avait-il dit : « Je chie sur toi et sur ton Dieu ! » Pour moi, la vraie atrocité, le vrai mal, c'est l'Eglise. S'il y a un diable, c'est elle. Comment peut-on dire : « Je suis l'intermédiaire de Dieu » et « Il faut aller à la messe » ?

Et Topor, que pense-t-il de ta position ?

Lui, il est athée. Il m'a raconté une très belle histoire. Quand il avait quatre ou cinq ans, il a été recueilli avec sa sœur chez des catholiques. Un jour, ils sortent tous deux pour aller cueillir des pommes. Sa sœur lui dit : « Ecoute, Roland, on va prier pour qu'il y ait des pommes dans le pommier. » Et il a répondu : « Non, on priera après. On va d'abord voir s'il y a des pommes. » C'est un côté romantique que Topor peut ignorer et qu'il trouve inacceptable. Pour moi, la croyance en Dieu est un choix romantique. Rien ne me prouve la réalité de ma croyance, mais il est beau de penser que Dieu est là, qui m'aime et qui me porte.

Tu en as discuté avec Jodorowsky ?

Lui, il a la connaissance. Chez lui, tout est clair, net et précis. Dans ma connaissance, il y a le bordel, la confusion.

Il voit clair, peut-être, mais à la proue d'un yacht et en prônant une révolution de droite.

Le jour de la première de son film, j'étais dans une Rolls blanche avec lui. J'ai tout de suite écrit à ma grand-mère pour lui annoncer que son petit se promenait en Rolls-Royce blanche au festival de Cannes. J'étais très fier, mais ce n'est rien du tout... Son yacht, c'est sa maison, celle de sa femme et de son fils. Il s'est ainsi offert les patins à roulettes qu'il n'a pas eu dans son enfance... et m'a fait partager son jeu.

Quelle a été ton attitude vis-à-vis de la politique ? Tu as participé à la manif des six heures pour l'Espagne...

Tout ce qui a trait à l'Espagne me touche beaucoup. C'est ma tendance folklorique. Tu sais, je suis effrayé à l'idée de penser que j'ai vécu les événements d'Algérie sans rien faire d'autre que signer une pétition... Avec le recul, le manifeste des 121, ce n'est rien du tout. L'Espagne m'a mobilisé toute ma vie, mais je n'ai jamais été politisé. Sentimentalement, bien entendu, j'étais pour l'indépendance de l'Algérie. Et puis, j'ai le sentiment d'être un étranger, partout, et surtout en Espagne. J'ignore jusqu'à quel point on me permet de manifester...

Tu étais à Paris en mai 68, et tu avoues une certaine sympathie pour le mouvement qui en est sorti.

Plus que de la sympathie... C'était une gigantesque fête. J'en ai vécu une autre, semblable, à Cuba. Après la victoire de Castro. A moins d'être très réactionnaire, on ne peut pas rester indifférent à des fêtes de ce genre... A Paris, on occupait le Collège d'Espagne et le théâtre de la Cité Universitaire — on se prenait pour des héros. A Cuba, je n'ai rencontré qu'une seule personne hostile à Castro et au « Che » : un chauffeur de taxi d'origine espagnole qui se plaignait de l'absence des touristes. Mais tout autour, c'était un tel enthousiasme ! Dire que maintenant, là-bas, on fourre les homosexuels en camps de concentration.

Quand tu parles du retour au rêve, c'est le rêve romantique ou le cauchemar ?

Le rêve romantique est aussi un cauchemar.

A ton arrivée à Paris, connaissais-tu Sade ?

Ni Sade, ni Artaud, ni Lautréamont. Quand j'ai connu les surréalistes, j'avais déjà trop écrit pour m'intéresser à Sade. Je l'ai lu, mais sans y croire. Un peu comme une discussion sur le sport quand on n'en fait pas. Mais des livres comme **Histoire d'O** ou **la Punition**, ils m'émeuvent dans tous les sens du terme. Le caractère recordman de Sade m'est passé au-dessus de la tête.

Comment as-tu rencontré Breton ?

La première fois que nous avons été voir Breton, Jodorowsky et moi-même, c'est à « la promenade de Vénus ». Nous venions pour un examen d'entrée dans le groupe. J'ai choqué : j'avais amené un slip acheté à New York et de très mauvais goût très Kitsch : de la braguette sortaient des flammes et une dame qui crachait un jet d'eau. On me le demanda de l'autre bout du café : je l'envoyai et il voleta sous le nez de Breton. Le len-

Arrabal célébrant la cérémonie de la confusion. Tableau Crespo-Arrabal.

Max Lampin se branle avec la balayette des chiottes

Max Lampin gros cul couilles molles

demain, les surréalistes qui nous avaient invités nous ont priés de ne pas revenir, choqués par un tel acte d'irrespect. Au même moment, Breton nous appela et, sublime consécration, voilà qu'il nous invite à boire du rhum chez lui. Breton avait un énorme flair de découvreur et j'aimais sa conversation. Ce que j'aimais dans le surréalisme, c'est ce côté cénacle littéraire, « Bonjour Balzac ! », « Comment va Stendhal ? », « Je vous présente Manet » et « Qu'est-ce que tu penses du dernier film de Resnais » ou « du dernier roman de Robbe Grillet ». On parlait de ces choses-là dans le groupe surréaliste... et j'étais un Météque ébloui.

Qui vous avait amené au surréalisme ?
C'est un ami à moi, Jean Benoît, cet extraordinaire personnage qui a organisé une merveilleuse fête en l'honneur de Sade, où il y avait tout Paris et les surréalistes. Il s'est tatoué Sade sur la poitrine, à l'envers Edas, pour pouvoir le lire seul devant son miroir. Matta, le peintre, a fait de même et Breton, voyant cela, l'a réintégré dans le groupe surréaliste : on l'avait exclu en 1942 parce qu'en bon latino-américain il avait séduit la femme du peintre Gorki qui se mourait. Jean Benoît a du style : il met un an à peindre un tableau, il a passé dix ans à se fabriquer un superbe costume de marquis de Sade avec un masque noir en bois, très beau. On lui demande un jour une cage, pour rire. Il arrive six mois après avec un camion et la cage sur le plateau : j'aime les largesses de l'extravagance.

Le grand style de l'élite, un peu comme la cour de Louis XIV...
Ce n'était pas une fête surréaliste. Tu es un peu méchant, tu juges avec une optique mai 68. Ce que tu appelles avec ironie l'élite, ce sont des gens qui aiment le neuf et le bizarre. Ils ont autant le droit de se réunir que d'autres se rendre à une course de taureau ou à un match de football.

Tu as donné beaucoup d'importance historique au théâtre des années soixante, tu as dirigé une revue chez Bourgois qui affirmait que tout passait par le théâtre.
Beaucoup plus que le cinéma le théâtre a bousculé la vie. Le premier en 1967, j'ai montré des gens nus, et des vrais, dans le **Cimetière des voitures.** Hair en est une retombée boulevardière. Le théâtre nous a libéré le corps et l'esprit, les contraintes se sont ramollies. Le cinéma avec retard, contrairement à ce qu'on pense.
Au moment où je parle, on joue mes pièces dans quatre-vingts villes. Un film se réalise en un an, tient trois mois puis il faut le guetter dans les cinémathèques. Je ne vais plus faire du cinéma. Une pièce se modifie avec les metteurs en scène. Dans les universités américaines, on connaît Pagnol, Melville, Godard mais tout le monde connaît Ionesco, Beckett ou les poètes comme Ginsberg ou Prévert. Le poète est le grand prophète.

La période 60 à 67 t'a donc parue intéressante ?
Oui. Nous étions peu nombreux à nous agiter contre l'avis de tout le monde. Après le happening au Centre Américain, un journal a demandé à la police d'intervenir pour interdire de tels spectacles. On a écrit de ma pièce **Le Grand Cérémonial** que c'était de la pornographie pure ; des acteurs qui participaient au **jardin des Délices** que leur carrière était brisée. L'extraordinaire aujourd'hui, c'est d'entendre un éditeur ou un producteur réclamer à chaque fois plus de pornographie. Et puis tout d'un coup, Crumb, Polanski, l'underground — des frères enfin : nous ne sommes pas seuls...

Au théâtre, quoi d'important, selon toi ?
Le théâtre, je crois, traverse une période de transition. Il n'y a que Bob Wilson qui m'ait vraiment frappé. J'étais à Chiraz, à Persépolis, et c'était vraiment extraordinaire : Wilson nous a offert une pièce qui durait huit jours, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je l'avais déjà vu à New York, où il avait fait une sorte de Pagode à Spring Street, en plein milieu du quartier italien — là où les gangsters se canardent. Il y avait convoqué les gens de six heures à neuf heures du matin. Il n'y avait rien. On a médité trois heures à genoux sur des coussins, devant un autel.
A Persépolis, passé une heure du matin, les gens s'en allaient. Il ne restait plus que cinq ou six personnes. J'étais souvent le seul spectateur...

Tu as vu ce qu'il a représenté, l'année dernière à Paris ?
Oui. Il a pris les meilleurs passages de Persépolis.

BONJOUR BALZAC COMMENT VA STENDHAL ?

On va te chier sur la langue putain de Max Lampin

Et en quoi cela t'intéresse-t-il ?
Ce qui me retient, c'est la légende. Wilson ne s'intéresse plus à l'impact de ses spectacles. C'est un morceau de rêve mis en scène par un cow-boy mystique. Dans l'une de ses pièces, on voit une famille de cinq personnes réunie autour d'une canne à pêche. Au bout d'un fil pend une botte. En trois heures, ils avancent tous de deux pas. Le public s'en va au bout d'un quart d'heure. Dans **le Regard du sourd,** il y avait encore une progression. A Persépolis, la démarche spirituelle ne s'encombrait plus de suspense.

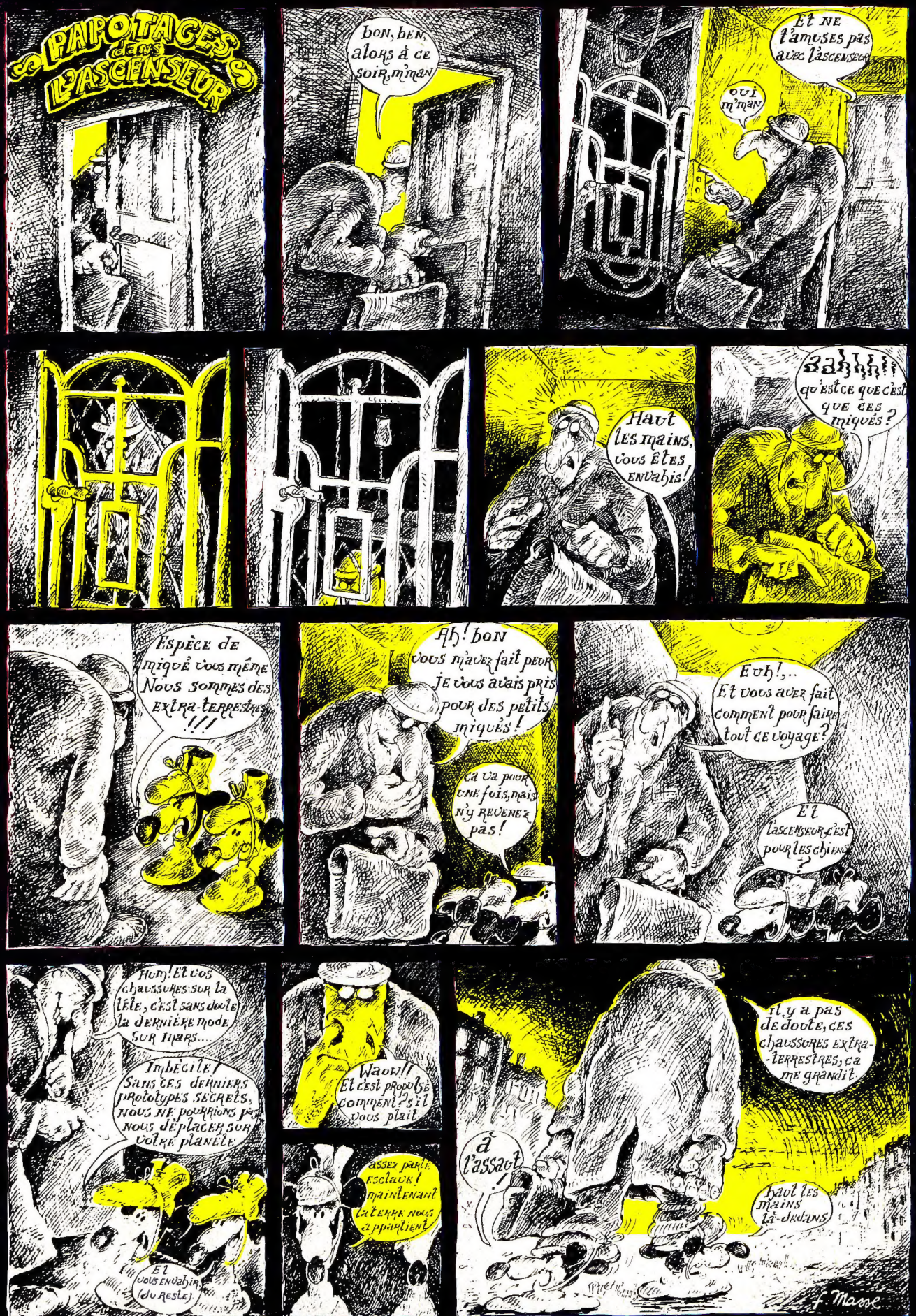
Etendre la durée de la « pièce » sur vingt-quatre heures pour exprimer cela, est-ce bien utile ?
L'extraordinaire est de construire une légende, d'avoir la force morale et physique de dire à une centaine de comédiens : « On va jouer jour et nuit, il n'y aura pas de public, tant pis. » Cela restera dans l'histoire comme un acte contre nature, en dehors de toute mécanique théâtrale. J'étais souvent le seul spectateur, et souvent aussi je m'en allais...

Ils continuaient ?
Mais oui. Bob Wilson est le garde rouge de la spiritualité.

Et les pièces politiques du Living Theatre ? Les Legs de Caïn, par exemple, qu'ils vont jouer dans la rue, dans une usine, et pendant plusieurs mois ?
On dit en espagnol : « L'eau qui est déjà passée ne peut faire tourner la roue du moulin. » On ne peut pas se répéter. **Mais ils ne se répètent pas. Pour eux, c'est nouveau.**
Ils restent dans la même ligne. Je crois qu'il faut complètement se couper du passé, et partir dans l'inhabituel. Le rôle de l'artiste est « d'épater le bourgeois ». Tant pis si l'on trouve cela péjoratif. On attend de l'artiste une œuvre originale, inattendue, inespérée. Seul il est capable de prévoir l'avenir — mais s'il a trouvé un filon, une manière, il s'embourbe. **Voilà qui est contraire à toute notion d'artiste politique.**
L'art politique est un leurre. Un politicien fait de la politique, et non de l'art. Au fond, c'est après ton départ, ce soir, quand je m'enfermerai là, que je prendrai mon pied. C'est la chose au monde la plus solitaire et la plus minoritaire qu'on puisse imaginer. Il est là, mon trésor, quand j'écris, quand je considère avec surprise ce que j'écris, que je ris, que je pleure et que je m'excite parfois jusqu'à l'orgasme. Après, l'œuvre est reçue ou non, aimée ou non, ce n'est pas important. Il y a eu cet instant privilégié, le soir...

Arrives-tu ainsi à assouvir tes phantasmes ?
Oui. Uniquement en écrivant. S'ils devenaient trop graves, trop accaparants, je n'écrirais plus. Victor Garcia, le metteur en scène, me pousse à mener une vie agitée. Si je l'écoutais, je n'écrirais plus. Les gens pensent que je donne des messes noires, on me dit que j'ai fouetté une telle, etc. Ce n'est pas vrai. Les gens inventent. Le jour où je me livrerai à de tels actes, tout sera fini. Je n'ai pas assouvi mes rêves, ils sont là, et je les garde. C'est mon Eldorado, ma mine d'or.

Et si plus personne ne te lisait ?
J'aurais au moins ce moment privilégié où j'écris. On peut me voler tout le reste, ce moment resterait encore... Je suis allé à Chartres, l'autre jour, visiter un type qui passe pour fou. Sa maison est tout entière tapissée d'assiettes cassées : il a reproduit la cathédrale de Chartres avec des morceaux de vaisselle brisée, une machine à écrire, un chat, de Gaulle... J'ai discuté avec sa femme, pas marrante. Et j'ai compris que cet homme, quand il a dû quitter la S.N.C.F. à l'âge de soixante ans, il fallait bien qu'il prenne son pied quelque part — et ce ne pouvait pas être avec cette femme acariâtre. Alors il s'est mis à créer jour et nuit, comme une fourmi au pays des merveilles. Et sur l'un de ses murs, il y a la ville de Chartres, maison par maison... Tu réalises la folie de ce mec, et la capacité qu'il a de s'enfermer dans son monde ? Cette folie exemplaire, voilà l'espoir géant de tous les laissés pour compte : l'art, la création libère les hommes et transforme des nabots en miss monde époustouflantes. Grâce à la création, les éjaculations se multiplient et se peuplent de paradis et de kaléidoscopes.


PAPOTAGES DE L'ASCENSEUR
bon, ben, alors à ce soir, m'man
Et ne t'amuses pas avec l'ascenseur
oui m'man
Haut les mains, vous êtes envahis!
Bahhh!! qu'est ce que c'est que ces miqués?
Espèce de miqué vous même Nous sommes des extra-terrestres !!!
Ah! bon vous m'avez fait peur je vous avais pris pour des petits miqués!
ça va pour une fois, mais n'y revenez pas!
Euh!,.. Et vous avez fait comment pour faire tout ce voyage?
Et l'ascenseur, c'est pour les chiens?
Hum! Et vos chaussures sur la tête, c'est sans doute la dernière mode sur Mars...
Imbécile! Sans ces derniers prototypes secrets, nous ne pourrions pas nous déplacer sur votre planète
Et vous envahir (du reste)
Waow!! Et c'est propulsé comment? s'il vous plait
assez parlé esclave! maintenant la terre nous appartient
à l'assaut!
Haut les mains là-dedans
Il y a pas de doute, ces chaussures extra-terrestres, ça me grandit
F. Masse